

LE
SYMPOSE DE
PLATON, OV DE L'AMOUR
ET DE BEAUTE, TRADVIT DE GREC
en François, avec trois liures de commentai-
res, extraicts de toute Philosophie & re-
cueillis des meilleurs auteurs tant
Grecs que Latins, & autres,

PAR
LOYS LE ROY DIT REGIVS.
PLVSIEVRS PASSAGES DES
*meilleurs poëtes Grecs & Latins, citez aux Com-
mentaires, mis en vers François, par
I. du Bellay Angeuin.*

REVEV ET CORRIGE DE
NOVVEAV.



A PARIS,

Pour Abel l'Angelier, tenant sa boutique au premier
pillier de la grand' falle du Palais.

M. D. LXXXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

I. DV BELLAY.

*S'esbaisst-on de voir nostre langue bornée
Des Alpes, & du Rhin? & qu'en si peu de pris
Enuers les estrangers soyent tous ces bons esprits,
Qui la pensent auoir si richement ornée?
Toute langue qui est encores nouueau née,
Soudain haulte le chef, alors qu'en ses escrits
On voit & le plaisir, & le profit compris,
Heur, dont la nostre encor' n'a esté fortunée.
Iusqu'icy nous auons pour le fruit pris la fleur,
L'escorce pour le bois, pour le vif la couleur.
N'employant nostre esprit qu'au labeur poétique.
Mais apris, & en pris nous serons ceste fois,
Puis que Loys le Roy, nostre Platon François
Nous apprêt l'eloquence, & la doctrine Attique.*

EIVSDEM.

*Regibus in toto maius nil nascitur orbe.
Nil magis Augustum, nil propiusue Deo.
Dum studet ad Gallos magnum transferre Platona,
Quo nullum in terris grandius extat opus,
Scilicet ipse suo dignum se nomine reddit
Regius, & magnis regibus aqua facit.*



AV ROY DAVPHIN.

ET A LA ROYNE DAVPHINE.



On me iugeroit à bonne rai on in-
dcret, ou peu ciuil, veu ma basse co-
dition, de vous presenter maintenāt
mes labeurs en ceste grande compa-
gnie cy assemblee pour la magnifi-
cence de voz nopces royales : n'e-
stoit la bonté dont auez accoustumé vser humaine-
ment enuers toutes personnes, & moy entre autres,
qui vous suis seulement recōmandé pour vne medio-
cre cognoissance des lettres, & pour l'affection que
vous voyez en moy, de vous faire treshumble seruice.
Estant donc retiré ce Carefme dernier quelques iours
de la Court, avec Monf. le Mareschal Strosse, non
moins sçauant es lettres que vaillant es armes, & me
trouuant à loisir plus que de coustume: afin de ne per-
dre temps, i'ay mis le Sympose ou banquet de Platon
en François pour le vous presenter: estimant le subiet
du liure fort conuenable à vostre heureux maria-
ge, à vos aages, à vos esprits, & volunteez. Au-
quel il recommande l'honneste amour qui consiste

principalement en mariage, & celebre la parfaicte beauté, premier patron & vray exemplaire de toutes choses belles, lesquelles iaçoit qu'elles naissent & perissent incessamment, augmentent & diminuent, elle est neãtmoins tousiours à par soy & auec soy en mesme perfection & purité diuine, visible seulement par les yeux de l'intelligence, nous exhortant la contempler attentiuement auec le pensement de l'esprit immortel, & la poursuyure diligemment durant ceste vie, sans trop nous arrester aux autres beautez humaines pour la pluspart deguisees & incertaines: mesmement celle du corps, qui se passe incontinent par maladies, ou s'escoule & fletrist par vieillesse. Propos à mō aduis biē propres à vo^r deux: qui estes procreez des plus illustres & vertueux parens qui ayent esté de long temps, & nourris par personnages sages & prudents, tant es bonnes meurs que lettres, sans parler des autres dons de nature, & de fortune, desquels vous estes singulierement douez. Le liure a esté escrit par le plus scauant homme, & le plus elegant qui fut onques, en termes fort exquis & sentences tresgaues: contenant plusieurs louanges de l'Amour en forme d'oraisons toutes differentes l'vne de l'autre, selon la difference des personnes qui parloyent: pleines des plus hauts mysteres de philosophie, enuoloppez neãtmoins de fictions poetiques, enygmes, tráslations, & allegories, suyuant la coustume des sages anciens & du mesme autheur: lesquelles nous auons mis peine

A R G V M E N T.

d'esclaircir, adioustant és lieux plus obscurs & difficiles expositions necessaires: pour vous rendre le present plus plaisant & agreable, & aux autres qui le verront souz vostre faueur & autorité, plus intelligible. A tant prieray Dieu vous augmenter de iour en iour ceste bonne amitié & bienueillance, & donner prosperité perpetuelle en toutes voz actions, au contentement de la France & Escosse, au soulagemēt de la Chrestienté, & au repos & tranquillité de tout le monde. A Paris le xxiiij. iour d'Auril, 1558.

L'ARGVMENT DV SYMPOSE de Platon par L. le Roy.

AGathon ieune Gentilhomme Athenien & poëte tragique en la presence de plus de trente mille Grecs gaigna le pris au premier ieu de Tragedie. Le lendemain il feit la feste de ceste victoire, & assemblea à soupper grand nombre de ses amys: entre lesquels se trouuerēt Phædre, Pausanias, Erysimaque, Aristophanes, & Socrates, tous sçauans chacun en sa profession. Apres soupper ils se mirent par passetemps à parler de l'Amour, & à le celebrer en diuerses manieres. Phædre en tire l'origine du Chaos, ou toutes choses estoient confondues pesle mesle l'une avec l'autre, deuant la creation du monde. Pausanias le diuise en deux, à sçauoir le celeste & le vulgaire. Erysimaque monstre sa puissance en tout ce qui a estre par nature tant diuinement, que humainement. Aristophanes soubz la fable de l'Androgyné declare les hommes diuisez en deux moitiéz par leur peché &

A R G V M E N T.

orgueil, estre au moyen de l'Amour reunis. Agathō, que par luy soyons principalement renduz heureux. Socrates qui parle le dernier, comme excellent philosophe en dispute plus doctement & subtilement, souz l'autorité toutesfois de Diotime la deui-
ne qu'il introduiēt parlant comme inspiree, & declare bien au long la naissance d'Amour, ses pere & mere, ses œuures & effects, comment il faut aymer, & qui est le legitime Amour, de-
duisant entre autres points, comment Amour est donné à toute nature mortelle, afin de se rendre immortelle par le moyen de ge-
neration: qui est au mortel quelque chose immortelle, & que tout appete immortalité. Aussi Amour estre vn desir de pro-
duire en beauté tant selon le corps que l'ame: les hommes qui ne sont iamais mesmes és affaires tant du corps que de l'esprit, ve-
nant l'un & defaillant l'autre sans cesse, cōcenoir selon les deux, en mettant tousiours le ieune en la place du vieil, & en se re-
nouuellant. La fin de l'œuvre est de la parfaicte beauté, & de l'Amour diuin, auquel il veut estre rapportez tous les propos precedens, & pour auquel paruenir ce discours a esté entrepris.
Au surplus il n'est possible de veoir rien plus oratoire ou orné en langage que ce liure, ny d'autre part plus poëtique à cause des belles fictiōs, & descriptions exquisés qui y sont entremeslees, ny finablement plus philosophique: pour les hautes sentences & secrets mysteres exposez. Car les sages anciens estimans estre odieux à nature & à la diuinité, de manifester leurs tant excellens secrets à toutes personnes, pour crainte qu'ils ne fussent mes-
prisez ou corrompus par le vulgaire, ils les ont premierement enueloppez en escorces fabuleuses, & exposez en vers mesurez: afin que par la delectation de la fable, & douceur du vers fus-
sent conseruez entre tant de mutations aduenans au genre hu-
main

A R G V M E N T.

main par la diuersité & changement des langues, opinions, Empires, par guerres, deluges, tremblemens de terre, seichereſſes d'air, & ardeurs qui ſuruiennent par certaines reuolutions de l'univers en maintes nations & contrees. Mais Platon ne voulut point uſer du vers comme Empedocles, Meliſſe, Parmenide, Heraclite & autres auoient fait deuant luy: ains de proſe ſeulement, & retint la fable. Tellement qu'à la bien prendre on le iugeroit vn poète proſaïque, & n'a eſcrit ſans raiſon Quintilian, que l'oraiſon de Platon s'eſleue beaucoup par deſſus la proſe commune, & qu'il ſemble parler pluſtoſt par inſpiration diuine, que par entendement humain: ayant ſtyle moyen entre le poète & l'orateur, approchant neantmoins plus pres du poétique comme nous auons autresfois monſtré au commencement du Timée, & du Phædō. Ariſtote depuis oſta & le vers & la fable, ſuyuant vne maniere d'eſcrire en peu de parolles, tant comprehenſiues & tant ſigniſiâtes, que cela luy ſembloit ſuffire pour la conſeruation des ſciences, en lieu de vers & de fables: leſquelles avecques ce il a illuſtrées de demonſtrations fort pertinentes, & a traictees en meilleur ordre qu'on ne ſe fit oncques homme deuant ou apres luy. Or combien que Platon en traic tant ceſte matiere ſe ſoit monſtré pluſtoſt Theologien que philoſophe, cōme nous teſmoigne Plutarque au premier des Sympoſiaques: Toutesfois il n'uſe icy de queſtions longues & douteuſes, ou de demonſtrations violentes à perſuader, ainſi qu'en ſes autres dialogues, ou d'autres propos eſloignez du ſens commun, & maniere de viure des hommes: ains d'argumens gracieux, interrogations familiares, exemples plaiſans, & fables ioyeuſes, comme il eſtoit ſeant en vn tel feſtin & compagnie. Au regard de

A R G V M E N T.

moy, pour ne rien dissimuler, mon intention n'a tant esté de traduire Platō, q̃ de traiter toute la presente matiere sous son auctorité. A ceste cause i'ay dressé trois liures de commentaires extraicts de toute philosophie, comme le subiect requeroit, & recueilliZ des meilleurs autheurs tant Grecs & Latins : que Hebreux, Arabes, & Vulgaires. I'ay laissé la plus part des Latins à leur entier, pourtant que ce langage est presque aussi commun en France que le nostre, & que le François mesme est demy Latin. Quant aux poëtes, qui sont plus difficiles, i'ay inseré les passages qui estoient desia traduits : & le Seigneur du Bellay excellent poëte a translaté les autres, qui se trouueront sur le derriere.

Au premier liure est le preambule, contenant l'occasion du Banquet, & du Deuis, & les cinq premieres Oraisons cy dessus mentionnees avec leurs expositions. Nous auons premis aux commencemens du second & troisieme, leurs prefaces & argumens pour entendre les matieres qui y sont traictees separément.





LE SYMPOSE DE

PLATON, OV DE L'AMOUR

ET DE BEAUTE, AVEC LES

Commentaires, par Loys le

Roy, dit Regius.



LES PERSONNAGES DV DIALOGVE.

Apollodore, l'Amy d'Apollodore, Glaucon, Aristodeme,
Socrates, Agathon, Phœdre, Pausanias, Erysimaque
medecin, Aristophanes, Diotime la prophete.

*Quand Platon escriuit ce Dialogue, il y auoit desia long temps,
qu'Agathon auoit gaigné le pris au ieu de tragedie, et auoit
fait son festin, à ceste cause il introduict au commencement
Apollodore racontant les principaux propos qui y furent
tenuz, ainsi qu'Aristodeme les luy auoit recitez. En tout ce
preamble il narre seulement les occasions du banquet, &
du deuis.*



POLL. l'ay assez pensé (côme il me Δοκῶ
semble) à ce que vous demandez μοι πε
maintenant. Car allant hier du port ρι ὄν
de Phalere (ou est ma residence) en πω-
la ville, quelque familier m'appar- δάνεσ-
ceut par derriere, de loin m'appel- δε νῦν
la, & en m'appellant, par ieu dit : Ce Phalerien est ἐν ἀ-
μέλε-
Τῆτος
εἶναι.

L E S Y M P O S E

Apollodore, ne m'attendrez vous point? Et m'arrestant ie l'attendi. Puis il me dit : ô Apollodore ie vous cherchois nagueres, desirât entêdre quels propos ont esté tenuz de l'Amour, en l'assemblée du soupper, ou se trouuèrent Agathon, Socrates, Alcibiades, & autres. Quelqu'autre m'en a recité, ce qu'il auoit entendu de Phœnix fils de Philippe, & disoit que vous sçauiez bié le tout, mais il n'é pouuoit parler certainemēt. Dites le moy dōc, car vous deuez par raison reciter les propos de vostre amy. Or me dites premierement: Si vous auez esté en ceste assemblée, ou nō? Et ie luy respondy que cestuy-là m'a semblé ne vous auoir rien dit de certain, si vous pensez ceste assemblée que demandez auoir esté faicte de nouueau, tellemēt que i'y aye peu assister. Ie l'estimois (dit-il) d'où viēt cela? O Glaucon, disois-ie: Ne sçauiez vous pas que de long temps Agathon n'est venu par deça, & qu'il n'y a encores trois ans que i'ay cōmencé à hanter Socrates, & obseruer diligēment ce qu'il disoit & faisoit chacun iour. Av parauant i'errois çà & là ou me récontrois, & pensant faire quelque cas, i'estois fort miserable, & non moins que vous estes à ceste heure, estimant deuoir faire plustost toutes autres choses que philosopher. Ne vous mocquez point, dit-il, mais dites nous quand l'assemblée fut faicte? Et ie luy respondy: Nous estās encores enfans, Agathon gaigna le premier pris au ieu de tragedie. Le lendemain qu'il feir la feste de la victoire, & luy & les autres s'assemblerent. Certes il y a long temps, dit-il, Mais qui vous l'a recité, n'a-ce point

point esté Socrates ? non par Iupiter, di-ie, mais Aristodeme Cydathenien le mesme qu'il auoit conté à Phœnix, & estoit de petite stature, allant tousiours nudz piedz, lequel fut en ceste compagnie cōme celuy qui a mon aduis aymoît lors Socrates sur tous autres. D'auantage i'en ay quelquesfois demandé à Socrates mesme, qui me sembloit accorder avecques luy. Pourquoy dit-il, ne le me racontez vous ? le chemin tendant à la ville est propre à ceux qui y vont pour deuïser & escouter, tellement que suis prest (comme i'ay dit au commencement) pour vous les reciter, s'il en est besoing : car quand ie parle de philosophie, ou que i'oy les autres en parler, outre le profit que i'en pense receuoir, i'y prens vn merueilleux plaisir. Mais quand i'entends les autres propos, & spécialement de vous autres riches & negociateurs, il me desplaist & ay pitié de vous, pourtant que pensans faire quelque chose, vous ne faiçtes rien. Parauenture aussi me reputez vous miserable, & en pensez au vray selon mon aduis : ce que ie n'estime seulement de vous, mais le sçay pour certain. L'AMY D'APOL. C'est tousiours vostre coustume Apollodore de dire mal de vous & des autres, & me semble que fort inciuilemēt les estimez tous malheureux, hormis Socrates, commençant à vous mesme. Je ne sçay bōnemēt d'où vous est procedé ce surnom de fol, sinon qu'en voz propos estes tousiours semblable, mesdisant de vous & des autres, excepté de Socrates. A P O L. Cher amy il est certain que pour estimer ainsi de moy & de

Plat. 6. de
la Repub.
Or au
Theetete.

vous, l'on me iuge fol & refueur. L'AMY D'APOL. Il n'est raisonnable de contester maintenant pour telles choses, ains plustost entendez à nostre requeste, & nous racontez quels furent ces propos. A POL. Certes ils estoient tels, mais ie m'efforceray les vous reciter dès le commencement, par mesme ordre qu'il faisoit. Doncques il disoit auoir trouué Socrates lauë, & chaussé de fouliers, ce qu'il faisoit rarement, & luy auoir demandé ou il alloit. Qui luy respondit, qu'il alloit soupper en la maison d'Agathon, ou (disoit-il) ie ne me voulu hier trouuer, pour crainte de la presse qui estoit au festin: mais i ay promis de m'y trouuer au iourd'huy, pour ce me suis ainsi paré, afin qu'estant beau, i'aille vers le beau. Puis auoir demandé: Et vous, Aristodeme, comment vous ingerez vous d'aller au banquet sans y estre conuié? le feray (disoit-il) ainsi que me cõmanderez. Suyuez moy (dit-il) afin que changeons & renuersons le prouerbe, disant que les bons vont d'eux mesmes aux banquetz des bons sans y estre inuitez. Certes il semble qu'Homere non seulement transgresse ce prouerbe, mais encor le corrompe indignement. Car faignant Agamemnõ fort vaillant és armes, & Menelaus lasche combattant: au

3 banquet neantmoins qu'Agamemnon fait apres son sacrifice, il introduit Menelaus venir à ce festin, sans y estre inuité, c'est à sçauoir le pire vers le meilleur. Ces parolles ouyes auoir dit: Parauanture aussi m'estimera l'on nõ tel que vous me dictes, Socrates, ains selon le dire d'Homere: homme vil aller au festin du sage,

non

*Iliad. scẽ-
cond.*

non inuité. Que respondrez vous me menant là? car ie ne confesseray pas y estre venu de moy-mesme: ains conuié par vous. Nous deux en marchant aduiférons par le chemin, qu'il sera expedient de faire. Mais allons. Il disoit qu'ils auoyent tenu tels propos en allant. Et que Socrates pėsant à foy, estoit demeuré: qu'il attendit, & neantmoins luy commanda d'aller deuant. Apres qu'ils furent arriuez en la maison d'Agathon: auoir trouué la porte ouuerte, & estre suruenü quelque rısee, car il trouua incontinent vn seruiteur qui le mena ou estoient les autres assis, desia prests à soupper. Si tost qu'Agathon m'apperceut, dit: Aristodeme, vous venez à poinct pour soupper avec nous, si vous estes venu pour autre chose, remettez-la à vne autre fois. Ie vous cherchay hier pour vo⁹ inuiter, & ne fut possible vous trouuer. Mais que n'auiez vous amené Socrates? Et me retournāt, ie n'apperçoy aucunement Socrates suyuant. Si venoy ie (dit-il) avec luy, & m'auoit inuité à ce festin. Vous auez bien fait de venir (dit Agathon) Mais ou est-il? Il venoit nagueres apres moy, & m'esmerueille ou il soit. Ne le chercherez vous point (commanda Agathon à l'un de ses seruiteurs) & le nous amenez? Quand à vous, Aristodeme, prenez place pres Erysimaque. Qu'on luy donne à lauer, afin qu'il s'assoye. Quelque seruiteur estre reuenü rapportant que Socrates s'est retiré en vn portail prochain, & que l'ayant appelé, il ne vouloit entrer. Cela n'est beau (dit Agathon) appelez-le de rechef, & ne le laissez point. Non (respon-

a iij

LE SYMPOSE

dit Aristodeme) laissez-le. Il a coustume en cheminât de s'arrester quelquefois, ou il se rencontre. A mon aduis qu'il viendra bien tost, ne le fâchez point, & le laissez venir à son aise. Agathon dit: S'il vous semble, faisons le ainsi: ça enfans, seruez nous autres, & apportez tout ce que vous voudrez, puis que personne n'a esgard sur vous: ce qui ne m'aduient iamais. Estimans donc que m'avez appelé avec les autres à ce festin, traitez nous comme il appartient, afin qu'ayons occasion de louer vostre bon seruice & diligence. Par apres disoit Aristodeme, qu'ils auoyent commencé à soupper, & que Socrates ne venoit point. Aussi qu'Agathon auoit commâdé par plusieurs fois qu'on l'appellast, & qu'il n'estoit entré, que par aucun temps au parauant ne se fut exercé selon sa coustume. Puis estre arriué sur le milieu du soupper. Alors Agathon qui estoit le dernier assis & seul, dit: venez icy Socrates, & vous assoyez pres de moy: afin que m'approchant de vous j'aye fruition de ceste sage contemplation, à laquelle vous estes occupé nagueres au portail, car ie ne doute que ne l'avez trouuee, autremét n'eussiez cessé. Socrates donc s'assit, & dit: Cela iroit bien Agathō, si la sapiēce estoit telle qu'elle peust d'un homme plein couler au vuide, en nous touchant l'un l'autre, ainsi que l'eau parvn drap coule du vaisseau plein au vuide. Si ainsi est de sapience: i'estime beaucoup estre assis au pres de vous: car par ce moyen j'ay opinion de participer de vostre grande & singuliere sapience. Quāt à la mienne elle est petite & douteuse, comme quel-

que

que songe, mais la vostre est excellente & notable, comme celle qui s'est manifestee en vostre ieunesse, & apparut hier en la presence de plus de trente mille Grecs. Vous estes outrageux en parolles (respond Agathon à Socrates) Nous debattons ensemble vn peu apres ce propos de sapience, prenans Bacchus pour iuge. Mais souppiez premierement. Ces parolles dictes, Socrates & les autres assistans gouterent le vin, l'espondans par gouttes, comme lon fait aux sacrifices, & chanterent en l'honneur de Dieu & feirent les autres ceremonies accoustumees, puis semirent à boire. Adonc Pausanias print le propos en ceste maniere: Messieurs aduifons quelque moyen de boire plus plaisamment. Au regard de moy, ie vous assure que ie me trouue tout mal du vin que ie prins hier, & ay besoin d'abstinence: ie croy qu'aussi ont plusieurs de vous, car vous y estiez hier. Regardez donc que beuuons plus sobrement. Auquel Aristophanes respondit: Vous conseillez tresbié Pausanias, de tenir quelque moderation en nostre boire. Aussi suis-ie l'vn de ceux qui beurent hier beaucoup. Erysimaque medecin, fils d'Acumene entendant ces propos dit: vous parlez bien, & d'auantage ie vueil entendre de vous combien Agathon est vaillant à boire. Je ne puis rien (respondit Agathon), & est bon a moy, à Aristodeme, à Phædre, & à ces autres, que vous qui pouuez beaucoup boire, nous le defendez maintenant: car nous sommes

Ceremonies religieuses des Grecs au commencement de table.

LE SYMPOSE

*Plat.i.des
loix,trait
te ample-
ment des
boire &
de l'yuro-
gnerie.*

tousiours foibles, hors mis Socrates qui peut faire les deux: tellement que ce luy fera tout vn que facions. Puis donc qu'il n'y a celuy de la compagnie qui mōstre auoir vouloir de boire excessiuement, possible en vous parlant à la verité de l'yurongnerie ie vous facheray moins: car ie sçay certainement par l'art de medecine que l'yurongnerie est pernicieuse aux hōmes, & iamais ne voudrois de mon bon gré boire excessiuement, ny le conseillerois à autruy, mesmement quand on se trouue encores chargé du iour precedēt. A quoy ainsi qu'affirme Aristodeme, respōdit Phœdre Myrusien. Certes ie vous ay accoustumé croire specialement en ce que concerne la medecine, & encores maintenant vous croyray-ie pourueu que les autres le veulent. Quoy entendans s'estre tous accordez qu'on boyroit à ce festin, non iusques à s'enyrurer, ains pour plaisir seulement. Lors Erysimaque, puis qu'il est arresté que chacun boiue à sa discretion, sans contraindre personne, reste qu'on enuoye ceste ioueuse de fleutes n'agueres entree ceans, & qu'elle ioue a elle mesme, ou bien si elle veut, qu'elle donne passe-temps aux dames qui sont leās. Au surplus il me semble que deuons ce iourd'huy deuiser ensemble Et si vous voulez ie mettray en auant les propos desquels il vous conuient parler: ce que tous voulurent & insisterent qu'il feist: donques il parla en telle maniere. ERYs. Mon commencement sera de la Melanipe d'Euripide. Ceste fable n'est pas mienne que ie doy commencer, ains de Phœdre qui se plaint souuent à moy

*Ceste Tra-
gedie est
perdue
par l'in-
iure du
temps.*

moy, disant: N'est-il pas indecent, Erysimaque, que les poëtes ayent composé en l'honneur des autres dieux hymnes & chansons, & qu'entre tant qui ont esté, nul ayt iamais escrit aucune louange d'Amour: qui est tel & si grand Dieu. Encores si voulez con-
siderer les excellens Sophistes, vous trouuerez qu'ils ont escrit en prose les louanges d'Hercules & autres, ainsi qu'a faict le docte Prodique, ce qui nous est moins de merueille. En outre i'ay autrefois veu vn li-
ure de quelque homme sçauant, contenant l'ouan- ges merueilleuses du sel, pour le profit qu'il apporte à la vie humaine, & trouuerez plusieurs autres telles choses celebrees. Or me semble-il fort estrange, d'a-
uoir mis tant d'estude en telles matieres, & que per- sonne iusques aujourd'uy ne se soit ingeré de louer dignement Amour, & qu'un si grand Dieu soit de-
meuré mesprisé. Phœdre me semble en cela bien dire, & pource ie desire luy donner vne commission, & le gratifier. Aussi me semble-il seant d'honorer main-
tenant ce Dieu en vos presences. Si le trouuez bon nous ferons en disputant ensemble vne belle dispu-
te. Doncques mon aduis est que chacun de nous doit louer Amour le mieux qu'il pourra, commen-
çant au costé dextre. Et que Phœdre parle premiere- ment puis qu'il est le premier assis, & est autheur de ce propos. S o c. Personne n'yra au contraire. De ma
part i'en'y pourrois contredire, veu que ma principa- le profession est des choses amoureuses. Ne pareille-
ment Agathon, ny Pausanias, ny Aristophane qui est

*Xenop. 2.
des Côm.
Socr. Cic.
1. des. Off.*

6

7

L E S Y M P O S E

entièrement dedié à Venus & à Bacchus, ne pas vn de tous ceux que ie voy en ceste compagnie, iàçoit que nous autres qui sommes assis les derniers, ne soyons en chance pareille. Car si les premiers disent pertinément & doctement, il suffira, & nous tairons. Que Phœdre donc cōmence à la bonne heure, & celebre Amour. Tous s'accorderent à cela, & commanderent le mesme qu'auoit faict Socrates. Or ne souuenoit bonnement à Aristodeme de tous les propos que chacun auoit tenuz: ne moy mesme ay retenu ce qu'il m'en auoit dit. Mais bien vous reciteray-ie les choses qui m'ont semblé en chacune oraison plus dignes de memoire. Doncques il disoit que premierement Phœdre auoit commencé à parler en ceste maniere.

L. REGIVS.

Car allant hier du port de Phalere ou est ma résidence en la ville. *καὶ ὅτι ἐτύγχανον πρώτῳ εἰς ἅτῳ οἰκῶντι ἀνδρὶ φαληρόθεν. φαληρὸν, port d'Athenes & Arsenal, Plin. liu. 4. chap. 7. Steph. des villes, & Paus. aux commentaires Attiques.*

2 Car quād ie parle de Philosophie ou que i'oy les autres en parler. *Platon au Tímee. A mon aduis la veue est cause du bien que nous sçauons, & n'eussent iamais esté inuentez ces propos que tenons aujourd'huy du monde uniuersel, si lon n'eust veu les estoilles, le Soleil & le ciel. Maintenant apres auoir cogneu par les yeux les iours & nuyts, les reuolutions des ans & des moys, nous sommes paruenuz à la cognoissance du nombre & du temps, auons recherché les secrets du monde*

de nature: dont finalement est procedee Philosophie, le plus grand bien que Dieu feit iamais aux hommes, ne qui leur pourroit aduenir. Le mesme autheur la recommande fort au Théetete, & au cinquiesme, sixiesme, septiesme de la Repub. Et en l'Epinomide, Aristote au 1. de la Metaphysi. chap. 1. & 2. Ciceron en la 5. Tusc. Plutarque d'instituer les enfans. Le Cardinal Sadolet a escrit de nostre temps vn beau dialogue, intitulé Phædre, des louanges de Philosophie à l'imitation de l'Hortense de Ciceron qui ne se trouue point.

Au banquet neantmoins qu'Agamemnon fait apres son sacrifice, il introduit Menelaus venir à ce festin, sans y estre inuité. Homere 2. de l'Illiade.

Par Salel.

Après dresse vne offrande
 Aux Dieux hautains, & sur tout leur demande,
 Que leur plaisir soit que ceste iournee.
 Soit sans danger de son corps terminee.
 Agamemnon aussi faisant office
 De chef de guerre, appreste vn sacrifice
 A Iupiter d'un gras bœuf de cinq ans.
 Et vent auoir avec luy assistans
 A son disner les plus recommandeZ
 De tout le camp, lesquels par luy mandeZ
 Vindrent auant. Nestor premier s'appreste
 Idomenee, aussi le Roy de Crete,
 Les deux Ajax, Diomedes cinquiesme,
 Et le subtil Vlysses pour sixiesme,
 Avec lesquels se vint conioindre aussi
 Menelaus bien certain du soucy,
 Et du trauail que son frere prenoit

LE SYMPOSE

*Pour le debat qui de luy seul venoit.
Eux assemblez quand on eut en la place
Mené l'hostie, & porté la fouasse
Dessus l'autel par deuote maniere.*

Et plus bas.

*Après cela fut occise l'hostie,
Puis escorchee, & mise une partie
Dessus le gril, les entrailles petites,
Foye, & poulmons tresdiligemment cuyttes,
Quand aux gigots, & toute l'autre chair
On la feit tost par pieces embrocher.
Et le tout cuyt, ils se mirent à table,
Beuans du vin soef & delectable.*

4 Ces paroles dictes, Socrates & les autres assistans goustèrent le vin l'espondans par gouttes, comme l'on fait aux sacrifices. *ο ποινὴς τε σφᾶς ποιήσασθαι καὶ ἄσπας τὸν θεὸν καὶ τὰλλα νημιζόμενα, τρέφεσθαι πρὸς τὸν πότον.* Σπόνδι *entre autres choses signifie oblation & offrande.* Ils vsoyent aux sacrifices de vin, de lait & d'eau simple ou meslee avec du miel, selon la diuersité des dieux & coustume des pais. *Arnob. cont. les Gentils.*

5 Si voulez considerer les excellens Sophistes. L'on appelloit iadis les Philosophes & professeurs de sapience Sophistes, puis les Rhetoriciens, finalement le nom est deuenu odieux. Et ont esté nommez Sophistes ceux qui monstroyent quelque faincte apparence de sapience. *Aristote 4. de la Metaphys. chapitre 2. la Sophistique (dit-il) est seulement sapience apparente.*

Ces

Ces Sophistes du temps de Platon par la Grece enseignoient les lettres pour argent. Platon en l'Hippias maieur: Tels furent Gorgias, Protagoras & autres. Platon a escrit un dialogue inscrit le Sophiste, & Isocrates une Oraison contre les Sophistes. Philostrate les vies de plusieurs Sophistes.

6 Les louanges d'Hercules. Xenophon 2. des Commentaires Socratiques recite les louanges d'Hercules par Prodiq: qui introduit Hercules deliberant quelle vie il deuoit prendre, & comment volupté & vertu luy apparurent, taschant chacune le tirer de son costé. Ciceron en faict mention au premier des offices.

7 Prodiq. Xenophon le recommande fort au lieu dessus allegué, spécialement pour son eloquence. Platon en l'Hipp. maieur escrit de luy en ces termes. Nostre amy Prodiq a esté souuentes fois appelé aux charges publiques, & n'agueres venant publiquement de l'isle de Cée, apres qu'il eut parlé au conseil, il fut fort estimé. Aussi disputant en priué & monstrant aux enfans, il a gagné argent infiny.

8 Qu'un si grand Dieu soit demeuré mesprisé. Phædre & Agathon en leurs Oraisons maintiennent qu'Amour soit grand Dieu, & tresbeau & tresbon. Socrates avecques Diotime dit qu'il n'est Dieu, ny proprement bon ou beau: ains qu'il est un Demon de moyenne nature entre le mortel & immortal. Nous en parlerons en plusieurs endroicts du liure.

9 Ny Aristophane qui est entierement dedié à Bacchus & à Venus. C'estoit un poëte Comique tres-expert en la langue Attique: mais au reste bon compagnon, aymant le vin.

LE SYMPOSE

*Et les femmes. Il escriuit depuis vne comedie ou farce pleine de
mocqueries contre l'honneur de Socrates, à la priere d'Anitte
Et Mellisse ses accusateurs. Ceste comedie se trouue encores au-
jourd'huy entre les autres du mesme authheur soubz le tiltre de
νεφέλαι. i. les nuées. Seneque liure quinziésme des Epistres en la
89. epistre recite vne question proposée par Didyme le Gram-
marien d'Anacreon poëte Lyrique, à sçauoir s'il estoit plus
paillard qu'yurongne.*

LA

LA PREMIERE

Oraison de Phœdre.

Amour estre le plus ancien, & le plus honorable des dieux, & le plus propice aux hommes, tant viuans que defuncts : pour acquérir vertu & felicité.



MOUR est vn³ grand Dieu,² & ² admirable aux dieux & aux hommes en plusieurs choses, & principalement pour son origine : car ce luy est honneur d'estre le plus ancien. Qu'ainsi soit: Amour n'a pere n'y mere, & n'y a poëte, ou autre quelconque qui en ait parlé.

Mais Hesiodé dit que le Chaos fut premierement, puis la terre ample, siege stable de toutes choses, & Amour. Il met apres le Chaos ces deux, Terre & Amour. Parménide parle ainsi de sa generation: Il a engendré Amour premier deuant tous les dieux. Pareillement Acusilée conuient avecques Hesiodé. En ceste maniere plusieurs s'accordent, à ce qu'Amour soit des plus anciens. Et estant tref-ancien, il nous est autheur des grans biens. Car ie ne trouue point qu'il puisse aduenir plus grand bien à la ieune personne,

*Hesiodé
en la Theo-*

gonie.

Cael. Rhodog.

aux

anciennes

leçons liti

16. ch. 25.

Parmeni-

de poete

ancien &

Philoso-

phe Pyta-

gorique.

Diogen.

Laert. aux

vies des

Philoso-

phes. A-

ristote en

fait sou-

nent men-

tion en la

phys. &

Metaph.

Platon a

intitulé

vn dialo-

gue de son

nom, qui

est de l'un

& estant.

que d'aymer honnestement & estre aymee. Certes ce que les hommes doiuent en ceste vie plus estimer pour bien viure, ny le parentage, ny les honneurs, ny les richesses, ou autres nous le peuuent plustost donner qu'Amour, i'entens honte és choses deshonestes, & affection aux honnestes. Car sans ces deux il n'est possible qu'une Republique ou personne priuee face rien excellent ou magnifique. Je dy donc que si la personne qui ayme, fait quelque impertinence ou reçoit iniure, ne s'en pouuant venger par couardise, elle ne sera point tant faschee d'estre veüe par son pere, ou ses compagnons, ou quelque autre, qu'elle sera par son aymé. Nous voyons le semblable aduenir à l'aymé vers son amoureux: qu'il a grand honte de veoir, quand par luy est surpris en quelque acte deshoneste. S'il y auoit moyen de dresser une cité ou armee d'amoureux & d'aymez, ils ne pourroient mieux demeurer qu'en fuyant tous actes des-honestes, & entreprenant les honnestes par emulation les vns des autres. Et si tels hommes venoient au combat, estans en petit nombre ils vaincroient par maniere de dire, tout le monde. Car l'amoureux craindroit plustost de laisser son sang en la bataille, ou de iecter ses armes par deuant son aymé, que deuant autre quiconque, & plustost voudroit mourir en sa presence, que l'abandonner, ou ne le secourir au danger. il n'y a celuy tant lasche soit-il, que l'amour n'enflambe à vertu, pour se rendre semblable au meilleur par nature. Veritablement la vehemence & fureur qu'Homere dit auoir esté

*Xenophō
au^o sympo
se semble
reprendre
ce lieu.*

*Platon au
Phædre,
met l'a-
mour une
fureur.*

esté inspiree par Dieu à quelques grans personnages: Amour la donne aux amãs. Et non seulement les hommes qui ayment, veulent mourir pour autruy, mais aussi les femmes. ¹⁷ Dequoy nous donne suffisant témoignage ¹⁸ Alceste fille de Pellias: laquelle seule entre les Grecs par ceste raison voulut mourir pour son mary, qui auoit encores pere & mere, lesquels pour Amour tant a surmonté par charité, qu'elle les monstra comme estrangers à leur enfant, & parens de nom seulement Et ayant fait cest acte, elle pleut tant non seulement aux hommes, mais aussi aux dieux: que comme entre plusieurs qui ont fait plusieurs belles choses, les dieux ayent donné ceste grace à peu, de reuiure, ils l'ont neantmoins reuouee des enfers, pour le contentement qu'ils receurent de tel faict. Tant estiment les dieux l'estude & vertu enuers l'Amour. ¹⁹ Au regard d'Orphee fils d'Eagre, ils le renuoyerent des enfers sans rien faire, luy montrãs l'ombre de sa femme, pour laquelle il y estoit volontairement descendu. Et ne la luy rendirent, d'autant qu'il leur sembloit mol comme vn harpeur, & qu'il n'osast mourir pour l'Amour, ainsi que Alceste: ains eust trouué moyen de descendre vif aux enfers. Pour laquelle faute ils le punirent, ordonnans qu'il seroit tué & mis en pieces par les femmes. Mais ils honorerent autrement Achilles ²⁰ fils de Thetis, & l'enuoyerent aux Isles des Heureux: pource qu'estant aduerti par sa mere, qu'il mouroit incontinent apres auoir tué Hector, sinon il retourneroit en sa maison, & decederoit vieux: Il esleut har-

*Exemple
d'amour
de la femme
enuers
le mary.*

*Enripide
en la tra-
gedie de
Alceste.*

*Exemple
d'amour
du mary
enuers la
femme.*

*Virg. 4.
Georg.
Ouid. 10.
& 11. de
la Meta.
Exemple
d'amour
de l'amy,
enuers
l'amy.
Iliad. 1.
& 17.
Virg. 2.
Æneid.*

*Eschyle
poete tra-
gique, du-
quel se
trouuent
encor quel-
ques tra-
gedies.*

*Arist. 8.
des Ethiq.*

*Cæli. 23
des anci-
nes leçons*

diment de secourir son Amoureux Patrocle en mourant pour luy, voire apres qu'il fut tué. Dont les dieux receurent tel plaisir, qu'ils l'ont grandement honoré, pour auoir tant estimé son amoureux. Eschyle refuse, disant qu'Achilles aymoit Patrocle, qui excendoit en beauté non seulement Patrocle, mais aussi tous les autres Gétils-hommes, & n'auoit point encores de barbe, & estoit beaucoup plus ieune, comme recite Homere. Vrayement les dieux honorent fort telle vertu en Amour. Mais ils ont plus en admiration & plaisir, & recompensent mieux quand la personne aymee fauorise son amoureux : que quand l'amoureux l'aymé, pourtant que l'amoureux est plus diuin que l'aymé, comme estant rauy en esprit. A ceste caute les dieux ont plus honoré Achilles qu'Alceste, l'ayant enuoyé aux Isles fortunées. Ainsi ie conclu qu'Amour est le plus ancien des dieux, le plus honorable, & le plus propice aux hommes tant viuans, que defuncts pour acquerir vertu & felicité.

L. R E G I V S.

Amour. Amour comme il definira cy apres est desir de beauté. Il n'y a point de plus vehemente affection, tellement que Platon au Phædre le dict estre vne fureur, deduisant son nom Grec ἐγας ἀπὸ τῆς ἐάμης .i. de force & de vehemence. Il le deriue autrement au Cratylle. ἀπὸ τῆς ἐῖς ὁρᾶν .i. influencer, pour ce que l'influence d'Amour se fait par les yeux. Plotin au liure de l'Amour chap. 3. le prent ἀπὸ τῆς ὁρᾶς .i. de vision. Et parlant au commencement du mesme liure de sa nature, dit que la pas-
sion

son amoureuse influe aux ames desirans se mesler avec quelque chose belle, & que cest appetit se trouue en partie aux temperez qui ont desia quelque cognoissance de beauté, & en partie se termine en deshonneſte action. Il desduit philosophiquement d'où prouient l'une *Et* l'autre affection en referant le commencement à l'ancien desir, mouuement & cognation innée aux ames de beauté, & quelque perception d'icelle cognation sans acte de raison. Platon au *Timee*, traictant des perturbations vehementes de l'ame, met volupté la première, & appelle Amour tout entreprenant. La fin d'amour est fruition de la beauté, dont il est desir. La beauté consiste en l'intelligence, veue, & ouye: & se trouuent trois beautez de l'esprit, du corps, & des voix. Celle de l'esprit qu'il nomme autrement intelligible, est la plus excellente, & a son Amour diuin, dont il parlera amplement sur la fin du liure.

² Dieu. Platon au *Phædre*: Si Amour est Dieu ou quelque chose diuine, il ne peut estre mauuais. Parainsi quand l'on appelle Amour Dieu, il conuient entendre de l'Amour diuin, & non de celuy qui preside à noz folles concupiscences. Pourtant que le nom de Dieu n'a rien commun avec les choses laides & deshonneſtes. Les anciens Theologiens en la religion des Gentils nous tesmoignent cecy, & les autres apres l'ont confirmé: attribuant le nom de Dieu à l'Amour, pour mieux denoter son excellence & noblesse en toutes choses. Agathon, comme Phædre, par apres le soustient estre vn grand Dieu, & qu'il soit tresbeau & tresbon. Mais Socrates les refutant, nie qu'il soit Dieu, & l'affirme estre vn Demon de moyenne nature entre les dieux, & les hommes.

Grand. Auquel sont subiects les dieux, *Et* les hommes,
d ij

LE SYMPOSE

car les anciens ont estimé que les dieux & les hommes aymoient, comme Orpheus & Hesiode nous l'ont signifié, disans : les esprits des mortels & immortels, estre domptez par Amour.

Omnia vincit amor, soluuntur & omnia morte.

4 Admirable. D'autant que chacun ayme ce dont il admire la beauté. Les dieux ou les anges admirent la diuine beauté. Les hommes l'espece du corps.

5 D'estre le plus ancien. Agathon en son Oraison maintient au contraire, qu'il est le plus ieune des dieux, pour ce qu'il fuit vieillesse, & cherche tousiours les choses ieunes. En quoy semble se contrarier, nous mettrons peine de les accorder, quand serons là paruenuez.

N'a point de parens. Diotime le faiçt naistre de Porus Dieu d'abondance & de Penie qui signifie pauureté & en rend les causes.

7 Chaos. Plusieurs (dit Plutarque au liure. Si l'eau est plus utile que le feu) ont interpreté ce Chaos eau, & qu'elle est dicté. *πρὸς τὴν χύσιν*. i. pour ce quelle peut couler & estre espandue. Les autres l'ont interpreté le feu. Orphee en ses Argonautes recitant les principes de toutes choses deuant Chiron, & les autres seigneurs, selon la Theologie de Mercure Trimegiste, a mis Chaos deuant le monde, & deuant Saturne, Iupiter, & les autres dieux: & a colloqué Amour au sein du Chaos. Virg. parlant d'Orphee 4. Georg. escrit ainsi:

Atque Chao densos diuum numerabat amores.

* Hesiode en la Theogonie. Parmenides Pythagorique au liure de nature. Et Acusileus poëte ancien s'accordēt avec Orphee, et Mercure. Arist. cite ces mesmes passages d'Hesiode & de Parmenides au 1. de la Metaph. ch. 4. Platon au Timee d'escrit en ceste manie-

maniere le Chaos. Toutes choses estans sans ordre, Dieu donna à chacune tant a par elle qu'enuers les autres, telle proportion qu'elle pouuoit receuoir. Il n'y auoit rien au parauant qui eust ordre, sinon fortuitement, & n'y auoit chose qu'on peust bonnement nommer feu ou eau, ou autre semblable, comme nous les nommons aujourd'huy. Mais premieremēt il les orna tous, puis en fit cest vniuers. Chaos signifie la matiere premiere confuse & imparfaicte, dont nasquit Amour. i. desir de sa perfectiō, lors qu'elle print sa formation, que nous nomons *κόσμος* en Grec, & en Latin *mundum*. i. ornement, pour lequel est la beauté. Aucuns interpretent cecy Allegoriquement, entendans par amour non le fils de Venus, qui ne pouuoit lors estre, n'estant encores sa mere: ains vne certaine vertu & cause naturelle, innée à toutes choses: par laquelle elles appetent estre les vnes par l'intellec, les autres par le sens *ἡ μὲν νοερός, ἡ δ' αἰσθητική*. Cel. Rhodog. aux anciennes leçons li. 23. chap. 4. Theodorete en l'oraison de la matiere & du monde.

Ouid. i. de la Metamorp.

Auant la mer, la terre & le grand cœure
Du ciel treshaut, qui toutes choses cœure.
Il n'y auoit en tout ce monde enorme
Tant seulement de nature qu'une forme.
Dite Chaos: Vn monsseau amassé,
Gros, grand, & lourd nullement compassé,
Brief ce n'estoit qu'une pesanteur vile,
Sans aucun art, vne masse immobile
La ou gisoyent les semences encloses,
Desquelles sont produictes toutes choses.
Qui lors estoyent ensemble mal couplees,

Par Mé-
rot.

LE SYMPOSE

Et l'une en l'autre en grand discord troubles.

Virg. 6. Églog.

Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque, animæq; marisq; fuissent,
Et liquidi simul ignis: ut his exordia primis
Omnia, & ipse tener mundi concreuerit orbis.
Tum durare solum, & discludere Nerea ponto
Cœperit, & rerum paulatim sumere formas, &c.

Lucain au 2. de la guerr. Pharf.

Siue parens rerum cum primum informia regna,
Materiamq; rudem flamma cedente recepit:
Finxit in æternum causas, qua cuncta coercet.
Se quoque lege tenens, & secula iussa ferentem
Fatorum immoto diuisit limite mundū.

8 Il nous est auteur de grands biens. Apres auoir montré l'antiquité & noblesse d'Amour, il declare son utilité.

9 Honte és choses deshonestes & affection aux honestes. Toute nostre vie consiste à euitier le mal, & s'uyure le bien. Le mal & deshoneste est tout vn. Le bon & honeste semblablement. Tous les enseignemens de viure, les loix & doctrines ne tendent à autre fin: que d'instituer les hommes à fuyr le deshoneste: en quoy consiste la honte, & s'uyure l'honeste: ou gist l'affection d'exceller. Ce donc que les loix & sciences ne nous peuuent apporter en long temps, Amour le faict incontînēt & facilement: car il suit les choses belles, il desire les honestes & magnifiques: Et hayant les laydes, il suit nécessairement les villaines & ordes. D'auantage quand deux personnages s'entrayment, l'un observant l'autre: ils s'abstiennent de mal faire, & desirans s'entrecomplaire, tousiours entreprennent de grand

coura-

courage & ardeur choses belles : pour n'estre mesprisez ent re eux, ains reputez dignes de la vicissitude d'aymer.

io. Vehemence & fureur inspiree par Dieu. Cic. au premier de la diuination dit que cest fureur: quand l'esprit abstrait du corps, est concité par instinct diuin. Et au second il parle ainsi de la fureur diuine : Qu'elle authorité (dit-il) a ceste fureur que vous appelez diuine : tellement que le sage ne voit ce que voit le fol, & que celuy qui a perdu le sens humain, l'ayt diuin. Platon au Phædre met deux fureurs: l'une prouenant de maladies humaines, l'autre d'alienation diuine : par laquelle qu'il qu'un est transporté hors la constitution accoustumee de ceste vie. Il diuise la diuine en quatre: à sçauoir inspiration de vaticiner, qu'il attribue à Apollon, mystere à Bacchus, poësie aux muses, Amour à Venus. Auquel dialogue il parle amplement de l'Amour, & monstre qu'il est une fureur, c'est ce qu'on appelle Ecstase, quand l'amant oubliant entierement soy mesme, est tout hors soy, tout en l'aymé, & l'aymé en luy. Vines 3. de l'ame.

ii. Inspiree à quelque grands personnages. Comme aux prophetes & Sybiles quand sont prests à predire. Virg. 6. d'En.

Cui talia fanti

*Ante fores, subito non vultus, non color vnus,
Non compta mansere comæ: sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, maiorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Iam propiore Dei*

Et apres.

*At Phæbi nondum patiens, immanis in antro
Baccatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum, tanto magis illa fatigat,*

LE SYMPOSE

Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Lucian au deux fois accusé, escrit qu'ils beuuoient de l'eau sacree, Et mangeoyent du Laurier. Aristote aux Problemes section trente, dit que tous ceux qui ont excellé en philosophie, ou en la politique, ou en la poësie: ont esté melancholiques. Il amene Hercules entre ceux qu'ils appelloient Heroes, Ajax Bellerophon, Lysander Lacedemonien: Puis Empedocles, Socrates, Et Platon. Il s'efforce rendre la cause de ceste diuine inspiration, l'attribuant à l'intemperie naturelle. Les autres comme Pomponatius en l'opuscule des enchantemens, ou des choses qui aduiennent outre l'ordre commun de nature refere cecy à la puissance des corps celestes, Et aux intelligences qui les agitent. Les autres aux anges, Et aux demons, ou esprits. Platon au dialogue intitulé Io, apres auoir discouru longuement de la fureur des poetes, escrit ainsi. Pour ceste cause Dieu leur oste l'entendement, Et se sert d'eux comme ministres Et messagers des oracles, Et de prophetes diuins. Afin que nous qui les oyons, cognoissons que ce ne sont eux qui disent propos tant dignes: attendu qu'ils ne sont en leur bon sens: ains que Dieu parle, Et par eux nous enseigne. Auioird huy en Turquie, en Perse, en Arabie, Egypte, Et par tout ou la loy de Mahumet regne, ils estiment saincts tels personages, Et leurs portent grand honneur, comme s'ils estoient inspirez de par Dieu. Tels sont ceux que nous appellons fanatiques ou demoniacles, Et qu'on dit auoit des esprits, par l'ayde desquels ils predisent les choses futures bonnes ou mauuaisés, Et descouurent les secrets des personnes. Pontanus 13. des choses celestes,

Dequoy nous donne suffisant tesmoignage. Phædre recite trois exemples d'Amour, l'un de la femme à l'homme, Celuy d'Alceste à Admetus. Le second de l'homme à la femme, d'Orpheus à Eurydice. Le tiers d'amy à amy, d'Achilles à Patrocle. L'Amour humain ou est d'homme à homme, ou de femme à femme, ou de l'homme à la femme, ou de la femme à l'homme, ou de soymsmes. Lequel Amour est appelé en Grec φιλότιμα. Aristot. 9. Ethiq. Nicomac. chap. 8. D'avantage l'Amour humain s'estend vers les choses naturelles animees ou inanimees, comme sont cheuaux, chiens, & oyseaux: Arbres, herbes, maisons, chasteaux: lettres, sciences, vertus. Ou vers les choses supérnaturelles comme Dieu & les anges. Chacun est tenu d'aymer son pays, ses parens, enfans, freres, cousins, alliez, bien-facteurs, & precepteurs, voisins, amis, & ennemis selon la verité Euangelique.

3 Alceste. Alceste femme d'Admete Roy de Thessalie, lequel estant malade, eut responce de l'oracle, qu'il decederoit en brief, si quelqu'un ne mourroit pour luy: & comme tous ses amis refusoient ce faire, elle se presenta volontairement à la mort, pour le sauuer. Euripide en a fait une tragedie expresse, intitulee de son nom. Iuuenal en la sixiesme Satyre blasmant les dames de Rome en son temps, qui n'aymoient point leurs maris escrit ainsi:

Spectant subeuntem fata mariti

Alcestem, & similis si permutatio detur,

Morte viri cupiant animam seruare catella.

C'est à dire qu'elles estimoient si peu leurs maris, qu'elles eussent esté moins marries de les veoir mourir, que leurs petites chiennes. Possible s'en trouueroit il aujourd'huy peu de semblables à Alceste, & beaucoup aux Romaines. Nous auons un autre

exemple merueilleux d'Amour féminin en Artemise Royne d'Halicarnasse, qui aima tant Mausole Roy de Carie son mary, que luy estant mort en la guerre; que menoit Xerxes contre la Grece, apres l'auoir fait brusler selon la coustume du temps, & du pays: elle en beut les cendres meslées avec du vin, & luy dressa vn sepulchre tant magnifique, qu'il fut nombré entre les sept miracles du monde, & depuis tous les autres sumptueux sepulchres ont esté appelez Mausolees de cestui-là. Les femmes des Indes comme escrit Strabon 15. de sa Cosmographie, auoyent coustume de se brusler viues avec leurs maris morts, comme elles ont encores aujourd'huy, ainsi qu'affirme Iuan de Baros en ses decades orientales, & le tesmoignent autres Portugalois & Espagnols traictans des Indes orientales. Et si vn homme auoit plusieurs femmes, il y a grand different entre elles pour la preference, les autres demeurans deshonnees le reste de leur vie.

Properce.

✓ *Fœlix Eois lex funeris vna maritis,*

Quos aurora suis rubra colorat equis.

Namque vbi mortifero iacta est fax ultima lecto:

Vxorum fufis stat pia turba comis.

Et certamen habent lethi: quæ viua sequatur

Coniugium: pudor est non licuisse mori.

Ardent victrices, & flammæ pectora præbent,

Imponuntque suis ora perusta viris.

14 Au regard d'Orphee. Exemple d'Amour du mary enuers la femme. Orpheus natif de Thrace fils d'Apollon & de Calliope, fut tant excellent en musique, qu'on l'estimoit par son chant faire mouuoir arbres & rochers, arrester les fleues, & adoucir les bestes sauuages. Il eut vne femme nommee

Eury-

Eurydice, laquelle en fuyant *Aristeus*, qui la vouloit forcer, fut tuee par un serpent. *Orpheus* portant impatiemment la mort d'elle, descendit aux enfers avecques sa harpe, & donna tel plaisir à *Pluton* & à *Proserpine*: qu'ils luy rendirent *Eurydice*, à la condition toutesfois de ne la regarder, iusques à ce qu'elle fust en haut: dont il ne se peut garder par vehemence d'Amour. Parquoy *Eurydice* retourna en enfer. *Orpheus* indigné du cas, delibera passer le reste de sa vie en Celibat, & d'autant qu'il detournoit les autres de se marier, il fut par les femmes de Thrace & *Menades* occis, & mis en pieces, ses membres espanduz çà & là par les champs: qui furent depuis recueilliz par les *Muses*, & enseuelis. *Virg.* 4. des *Georg.* *Ouid.* 10. & 11. de la *Metamorph.* Ce mot *Orpheus* selon *Fulgence* en son *Mythologique* est deriué de *ορεια* & *φωνη*. i. bõne voix, & *Eurydice* signifie profonde diiudicatiõ. *Diodore Sicilien* escrit que *Orpheus* ayant estudié en Theologie passa en *Egypte*: ou il apprint beaucoup: & se rendit le plus sçauant de Grece, tant en la religion & Theologie du temps, qu'en Poësie. Le comte *Iehan de la Mirandole* adherant au dire de *Diodore*, en son oraison de la dignité de l'homme, certifie, qu'*Orphee* a esté anciennemēt *Prophete des Grecs*, comme *Zoroastes des Bactriās*. Et que d'eux deux comme de peres & auteurs, est procedee toute la sagesse ancienne. *Iamblique de Chaldee* recite que *Pythagoras* a suiuy la Theologie Orphique, comme un patron, sur laquelle il forma & dressa sa Philosophie. Et que plus est, les parolles de *Pythagoras* n auoir esté estimees sainctes ou sacrees, si nõ pour estre derinees des preceptes d'*Orphee*. De là estre venuë la secrette doctrine des nombres, & tout ce qu'a eu admirable & excellent la Philosophie des Grecs: Lesquels secretz il enuolop-

pa de fables, & les cacha souz couuerture poëtique. Plutarque au liure de Dedalus, & Ensebe en la preparation Euangelique liure 3. chap. 1. Parquoy plusieurs estimans qu'en prenans les parolles predites seulement à la lettre, seroit faire tort à la memoire & honneur d'un tel personnage, & considerans la profondeur de Platon; ont tirées deux exemples d'Alceste & d'Orphee en Allegorie; qui est telle. Qu'il n'est possible de paruenir à l'Amour pur & sincerement intelligible, duquel Phædre expose l'antiquité & dignité, que premierement ne nous despoillons de toutes les affections de ceste vie mondaine, en separant non le corps de l'ame, ains l'ame du corps. Car comme amplement le demõstre nostre autheur au Phædon, Si voulõs veoir, & scauoir purement quelques choses, il nous faut eslongner & separer du corps, & seulement le considerer par l'ame. Qui est commencer à mourir en ceste vie. Parquoy Alceste ayment parfaictement & mourant pour Amour fut par la grace des dieux reuocquée en vie, qui est autant à dire que regeneree en vie, non par corporelle generation, mais spirituelle: ne s'arrestant aucunement aux choses corporelles, ny au monde sensible, ainçois uiuant encores en luy, contempler la parfaicte sublimité de diuinité & des Idees, obiect de nostre Amour, par l'œil de la vertu intellectuëlle, qui ne reçoit aucune communication avec le corps, & vertus inferieures. Mais Orpheus qui ne voulut point mourir pour son aimee Eurydice, & chercha moyen d'aller aux enfers vis, & pource ne peut recouirer la vraye Eurydice, ains l'ombre seulement, qui luy fut monstree: nous signifie, que ceux qui ne peuuent mourir pour acquerir sapience. i. separer l'ame du corps, qui est la premiere mort, & prendre la cogitatiõ de l'esprit à par elle, qui est de sa nature pure: pour cognoistré ce qui est en

chacu-

chacune chose pur & net: ains cherchent de veoir la verité par les yeux corporelz, ou autres sens qui sont foibles & incertains: ils ne voyent la vraye sapience, ains l'ombre d'icelle seulement: s'arrestans trop par la sçheté de cœur à servir le corps, qui leur amaine innumerables empeschemens, tant pour sa nourriture, que pour les maladies qui nous aduiennent souuent: Nous remplissant au reste de delices & volonteZ desordonnees, de craintes, de plusieurs estranges pensees, qui nous viennent à la fantasia, & de toute vanité.

4 Achilles fils de Thetis. Achilles filz de Peleus & Thetis n'estoit mortel que par la plante du pied. Sa mere ayant entendu par l'oracle qu'il mourroit au voyage de Troye, s'il y alloit avec les autres Princes de Grece. Elle le cacha entre les filles du Roy Lycomedes, & afin qu'il ne fust descouvert, le desguisa en fille. Cependant il eut compagnie avec Deidamia fille du Roy, & engendra Pirrhus d'elle: finalement Ulysses le decouvrit, & le mena à la guerre. Ou apres auoir fait plusieurs vaillâces, en despit de ce qu'Agamemnon luy auoit osté sa dame Briseïs, il se deporta quelque temps de la guerre. Mais esmeu par apres de la mort de Patrocle son cher amy, il retourna de rechef à la guerre, & tua Hector. Lequel en vengeance de Patrocle, il attacha au derriere d'une charrette, & le traina trois fois autour des murailles de Troye, puis vendit son corps au Roy Priam. Finablement pretendait auoir Polixene en mariage, il fut tué par Paris, & enterré au Sige. Plin. liu. 4. chap. 12. & 55. Ouide Metamorph. II. & 12. Virg. 2. de l'Eneid.

6 Son amoureux Patroc. Hector tua Patrocle Iliad. 16. qui fut fort regreté par Achilles Iliad. 18. & vengé en tuant Hector mesme. Iliad. 22, Patrocle enseuely & honoré par Achilles. 23.

LE SYMPOSE

1 / L'amoureux est plus diuin que l'aymé. *L'Amour* est en l'aymant comme en propre subiect & habite au dedans de son cœur: L'aymant donc par le diuin *Amour* qu'il a, est fait diuin plus que l'aymé: lequel n'a point *Amour* en soy, mais seulement la cause en l'aymant, & pour ce *Amour* donne fureur diuine à l'aymant, ce qu'il ne donne pas à l'aymé. Les dieux donc sont plus fauorables aux aymez qui seruent leurs aymans, comme il se trouue par *Achilles*, qu'aux aymans quand ils seruent leurs aymez comme il apparoyt par *Alceste*. Car elle mourant pour son aymé ne fut pas tant honoree qu'*Achilles* qui mourait pour son aymant. D'autant que l'aymant est en obligation necessaire de seruir à son aymé, & est contrainct à mourir pour luy. Et ne pourroit autrement faire s'il aime, pour ce qu'il est desfa transformé en son aymé, & en iceluy consiste sa felicité, & des lors tout son bien n'est point en soy mesme. Mais l'aymé n'est en aucune obligation vers l'aymant, & n'est point contrainct par *Amour* à mourir pour luy. Et s'il veut ainsi faire cōme *Achilles* c'est vn acte franc & libre & de pure liberalité, au moyen dequoy il doit estre plus remuneré par les dieux. Toutesfois il conuient estimer le vray amour estre, quand tous deux sont en mesme degré de diuinité, s'entraymans mutuellement avec pareille affection & ardeur. Autrement si en aymant lon n'est contr'aymé: l'amour ne dure point, ce que nous ont signifié les Grecs baillans à εἶρος. i. *Amour* vn frere nommé ἀντίερος. i. Contr'amour, la fable est telle: Au temps que *Venus* enfanta *Cupido*, il pleut fort à tous pour son excellente beauté. Mais ils estoient faschez de ce qu'il ne croissoit point. A raison dequoy la mere & les graces ses nourris ses retirèrent vers l'oracle de *Themis*: d'autant que lors *Apollon* ne respondoit encores en *Delphi*, & luy

luy prièrent de leur donner quelque remede pour faire croistre l'enfant, & luy accomplir sa grand beauté, Themis respondit que cela venoit de la nature de l'enfant, qui auoit peu naistre seul, mais ne croistroit seul, s'il n'auoit un frere, lequel accroissant vostre Cupido augmentera, dit Themis. Ainsi Venus engendra Anteros estimé par les poëtes frere de Cupido, qui a besoin de sa presence s'il veut accroistre. Car d'autant qu'Anteros croist, Cupido deuient plus grand. Augustin. Nyph. de l'amour chap. 19. & 60. attribue ceste fable à Themiste Coel. Calcagnin en a fait un liuret qui se trouue entre ses œuvres, & la refere à Porphyre. Laquelle chose a esté mise elegamment en vers françois par mess. Antoine Heroet Euesque de Digne.

De n'aymer sans estre aymé.

Venus pensant son fils doux & plaisant,
Tant tendrelet, le preux contrefaisant
Entre dangers ou se vouloit offrir,
Entre les maux qu'on luy voyoit souffrir,
Avoir besoin de grandeur & puissance,
De plus robuste & velue apparence.
Craignant que luy noysif, & ennemy,
Semblant tousiours enfant d'an & demy,
Après auoir tant d'hommes combatu,
Ne fust d'aucun plus fort que luy battu,
S'esbaissant que si long temps passoit,
Et que iamais sa taille ne croissoit:
Voulant d'un dieu qui pour lors respondoit
La verité de ce qu'on demandoit
Sçauoir au vray pour quelle forfaiture
Punie estoit si belle creature:

Quelle raison la nature mouuoit,
 Et quel secours & remede y auoit:
 Dame Venüs, respondit la Prophete,
 Ainsi que Dieu nous dit & interprete
 Blasmer n'en faut nature ny fortune,
 Ton fils, ny toy, ny creature aucune:
 Dieu sachant bien que n'as cognoissance
 De ton enfant, ny de sa longue enfance.
 M'a commandé de dire à toy sa mere
 Qu'il seroit grand s'il se voyoit vn frere.
 La responce est difficile à comprendre,
 Mais mon office est de te faire entendre,
 Que ce garson ne se veut augmenter,
 Pour ce qu'il a dequoy se contenter
 En petit corps trouuant sa grande gloire,
 D'auoir sur tous inuincible victoire
 Que sa basseur il estime honorable.
 Mais si tu veux qu'un Cupido semblable
 Te face Mars, ou autre mieux aymé,
 Incontinent que tu l'auras aymé
 Ce qu'il pourra seulement tascher estre,
 Le fils aîné s'efforcera de croistre:
 Car luy qui a victorieux vescu
 Ne peut de Dieu ny d'homme estre vaincu.
 Venus apres auoir tout entendu,
 Et sacrifice & grace au Dieu rendu,
 Le bon conseil de la Prophete esprouue,
 Et grand plaisir & verité y trouue.
 De cest histoire, ou fable, ou mocquerie

Le sens caché qu'on dit Allegorie,
Ne se doit pas à sa dame celer,
Et de ma part bien le vueil reueler:
Et l'aduisant que les Grecs inuenteurs
De tous bons ars, & de fables autheurs,
Signifié nous ont sous couuerture
De ce propos, un secret de nature,
C'est quand l'homme a receu premierement
En son esprit assure iugement,
Qu'une femme est vertueuse, & aymable:
Il s'en approche & la trouue agreable,
Offre, promet, la prie & la requiert
S'il ne la voit, au moins il s'en enquiert.
Par ce moyen en son cœur ieune & tendre
Ie ne sçay quoy volontaire s'engendre,
Qui est amour petite passion,
Se nourissant de seule affection.
Or cest enfant incessamment demande,
Mais rien n'y a que raison commande,
Car il ne peut encor' au vif atteindre,
Et ne fait mal duquel nous deuons plaindre,
Si debile est & foiblete sa force,
Que de son dard ne perce que l'escorce,
Et bien qu'il soit de Venus fils aîné,
Semble tousiours qu'il vienne d'estre né:
Tant est petit, mais pour le faire croistre
Nous ont voulu les Grecs faire cognoistre
Qu'un frere luy faut forger promptement.
C'est pour la femme un aduertissement,

LE SYMPOSE

*Qu'elle ne doit iamais se tenir forte,
 N'estimer grand amitié qu'on luy porte,
 Qu'amour ne soit auparauant entré
 Dedans son cœur, & qu'elle l'ait monstre,
 Car le puisné le fils aîné prouoque,
 Lequel voyant son frere reciproque
 En peu de temps se pouuoir auancer,
 De grandeur veult comme d'aage passer.
 Ainsi conclus que l'homme n'est blasmé,
 S'il ayme peu, quand il n'est point aymé.
 Le faire ainsi Nature luy commande:
 Aussi faut-il que la femme s'attende,
 Quand on la voit aymer fidelement.
 Que peu d'Amour en bñef croist grandement.*

Aristodeme disoit telle auoir esté l'oraison de Phœdre, & qu'apres luy quelques autres auoient parlé: dont il n'estoit souuenant, lesquels delaissez, il recita l'oraison de Pausanias, qui fut telle.

LA SE.

LA SECONDE

Oraison de Pausanias.

Y auoir deux Venus, l'une celeste, l'autre vulgaire: pareillement deux Amours, l'un celeste, l'autre vulgaire. Qu'il faut s'uyre l'un qui est honnesté, & fuyr l'autre qui est deshonesté.



Il me semble que le propos par lequel vous auez ainsi simplement loué Amour, ne soit suffisamment deduit. Car s'il n'y auoit qu'un Amour, ce seroit bien dit. Or puis qu'il n'est vn, il sera meilleur d'exprimer premierement lequel il

conuient louer. Je m'efforceray d'oc de corriger cecy, en vous expliquant premierement lequel Amour il conuient louer, & puis le louant selon qu'il merite. Nous scauons tous que Venus n'est point sans Amour, & s'il n'y auoit qu'une Venus, il n'y auroit qu'un Amour. Mais puis qu'il y a deux Venus, necessairement il faut mettre deux Amours. Qui niera ceste deesse estre double? L'une est plus ancienne sans mere, fille du Ciel qu'on appelle celeste. L'autre plus ieune engendree de Iupiter & de Dione, dicte vulgaire & cõmune. Il est aussi necessaire appeller l'Amour suiuant l'une vulgaire, & l'autre celeste. Certes il conuient louer tous les deux, mais deuous distinguer les œures de l'un & de l'autre Amour. Toute action a ceste

LE SYMPOSE

nature que de soy elle n'est honneste, ou deshoneste comme ce que nous faisons maintenant boire, chanter, disputer: qui ne sont de leur nature honnestes ou deshonestes, ains la maniere de les faire, leur donne telle appellation. Car quand sont bien & legitime-
ment faictes, elles deuient honnestes, & au contraire deshonestes. En ceste maniere Amour & ay-
mer n'est pas tout honneste, ne digne d'estre loué: ains celuy qui nous exhorte à aimer honnestement. L'amour de la Venus vulgaire, est à la verité vulgaire, & fait tout ce qui se presente, & est celuy que les hom-
mes vicieux suyuent, lesquels n'ayment moins les fē-
mes que les enfā, & plustost les corps que les esprits: & sur tout les hommes imprudens entendans seule-
ment a accomplir leur desir, sans regarder si c'est hon-
nestement ou non. Dont il aduiet qu'ils executent tout ce qui s'offre, autant le bon que le mauuais. La-
quelle affection procede de la plus ieune Venus, qui
participe en la generation du sexe masculin & femi-
nin. Mais l'amour dependant de la Venus celeste qui
ne participe que du sexe masculin, s'estend seulement
aux masles, & d'autant qu'il suit la plus ancienne, il est
exempt de toute impudicité: parquoy ceux qui sont
espris de cest Amour, ayment le genre viril, qui est na-
turellement plus robuste, & a plus d'intelligence. L'on
cognoit ceux qui sincerement sont touchez de cest
amour, en ce qu'ils n'ayment les enfans, ains lors que
ilz commencent a auoir entendement & iugement
enuiron l'aage que la barbe leur vient. A mon aduis
que

*Fille de
Iupiter et
de Diane.
Fille du
ciel sans
mere.*

que ceux qui commencent en ceste maniere à aymer, sont prests de passer ensemble toute leur vie : & de viure en commun, sans decevoir celuy qu'on ayme, ou semoquer de luy, en changeant l'un pour l'autre. Aussi deuroit-on defendre par la loy de n'aymer les enfans, afin de n'employer tant de temps en chose si incertaine. Car il est incertain à quelle fin ils doiuent paruenir de vice ou de vertu, tant par l'esprit que par le corps. Or se submettent les gens de bien volontaiement à ceste loy. Et faut contraindre d'y obeir ces amoureux vulgaires, comme nous leur deffendons d'aimer les femmes de condition libre tant qu'il nous est possible, car ils ont esté en cause de faire blasmer Amour, & ont donné occasion à quelqu'vns de dire, qu'il est deshoneste de complaire à son amoureux, voyans leur importunité & iniquité. Attendu qu'il n'y a action aucune faicte modestement, & selon la loy qui merite reprehension. Or est la loy faicte sur l'amour és autres citez, aisée à entendre, pourtant que elle parle simplement. Mais celle que nous en auons des Lacedemoniens est diuerse: car en Helide & entre les Beotiens, ou les hommes ne sont bien parlés, la loy porte simplement qu'il est hōeste de cōplaire aux amoureux, & n'y a ieune ou vieux qui l'estime deshoneste: afin à mō aduis qu'ils n'ayēt peine de persuader aux enfās ne pouuās biē parler. Mais en Ionie & és autres lieux soubz l'obeissance des Barbares, cela est reputé fort deshōeste selon leur loy : car entre les Barbares telle chose est reprouuee comme contraire à la

*Xenophō
aus Sym
pose.*

*Arist. 5.
Politiq.
& 8. des
Ethiq.
chap. 10*

seureté des tyrannies, & encores la Philosophie, & la gymnastique. D'autant qu'il n'est vtile aux seigneurs de laisser beaucoup croistre le cœur à leurs subiects, ou de permettre pulluler entre eux amitez ou fréquentations trop grandes, lesquelles amour entre autres choses a accoustumé principalement d'engendrer. Comme l'ont par experience appris les tyrans de ceste ville: veu que l'amour d'Aristogeiton & la ferme amitié d'Armodius ruinerent leur estat. Ainsi ou la liberté d'Amour par la loy est abolie, cela aduiét par le vice des législateurs, c'est à sçauoir par la violence des Princes, & couardise des subiects. Et ou elle est totalement permise, c'est par la lascheté de ceux qui l'ont ainsi ordonné. Mais l'affaire est mieux institué en celieu, iacoit comme ie disoye que cela ne soit facile à entendre. Car par le commun dire l'on aduoue qu'il est meilleur d'aymer publiquemēt, que secrettemēt: & mesmes les plus genereux & les meilleurs, encores qu'ils soient plus laids que les autres. En outre fauorise à l'amoureux l'admirable exhortation de toutes personnes: comme pour aymer ne cōmettant rien deshoneste. Car communement lon trouue honnestes s'il prent l'aimé, & deshoneste le contraire. Et pour l'entreprendre la loy luy donne licence de trouuer plusieurs moyens merueilleux, & permet de louer l'aymé. Lesquelles choses qui voudroit employer ailleurs indifferemment pour paruenir à quelqu'autre fin ou effect que cestuy cy, il romberoit en grand vitupere enuers la Philosophie. Car si

si quelqu'un pour recouurer argent, ou gaigner estat, ou acquerir quelque credit & autorité: tète les mesmes moyens dont vsét les aymans vers leurs aymez. A sçauoir de se presenter en tous endroitz, prier humblement & avec affection, iurer, demeurer de nuict és portes, & se submettre à autres indignitez qu'un seruiteur ne voudroit endurer, il sera repris aigremēt par ses amis & ennemis. Les vns luy reprocheront ses flatteries & seruiles inciuititez. Les autres le corrigeront & auront honte de le voir en telle misere. Toutes lesquelles choses en l'amoureux ont bonne grace, & luy est permis par la loy les faire sans blasme, comme faisant quelque acte vertueux. Qui plus est, l'on dir communement que les dieux pardonnent au seul amoureux le pariutemēt, & que le serment en amour est nul. Ainsi tant les dieux que les hommes ont permis toute licence à l'amoureux, comme le tesmoigne nostre loy. Parquoy l'on iugeroit chose bien seante en ceste cité d'aymer, & qu'un personnage aymé complaisse à son amoureux. D'autre part, si nous considerons comment les peres donnent maistres à leurs enfans pour empescher qu'ils ne parlent à leurs amoureux, & de ce ayent mandement expres. Plus comment leurs egaux & autres (s'ils les voyent ce faire) les blasment, & pour tel blasme n'en sont repris par les plus vieux. Certes l'on iugera ce estre reputé tresdeshoneste en nostre cité. Mais cela se doit ainsi prendre, qu'il a esté dit au commencement, qu'il n'est simple, ny de soy honeste ou deshoneste: ains hon-

LE SYMPOSE

nesté quād il est faiēt honnestement, & au contraire,
 deshoneste. Il est vilain de complaire deshoneste-
 ment au meschant, & honnesté d'obeyr honnestemēt
 au vertueux. Or est l'amoureux vulgaire vicieux, ay-
 mant plus le corps que l'ame, & n'est constant pour
 ne s'arrester à aucune chose stable. Car incontinent
 que la beauté du corps qu'il aymoit se passe & deflo-
 re, il s'en va ne tenāt parole ou promesse, qu'il ait fait-
 te. A l'opposite celuy qui ayme les bonnes mœurs,
 perseuere toute sa vie comme s'adressant à chose per-
 manente. Nostre loy donc commande les examiner
 diligemment, & complaire aux vns, refuser les autres,
 poursuyure ceux-cy, fuir ceux là: discernant & exa-
 mināt ce qu'on ayme, & est aymé en toute persōne. A
 ceste cause l'on estime deshōneste d'estre incontinēt
 prins: ains cōuient laisser couler quelque temps pour
 deuēmēt cognoistre beaucoup de choses. En outre il
 est impertinēt se laisser gagner par argēt, ou par cre-
 dit des magistrats, soit qu'on craigne de receuoir quel
 que iniure, & qu'on n'y resiste, ou en prenant argent
 & charges ciuiles ne les mesprise. Esquelles choses
 n'y a fermeté ou stabilité quelconque, & n'en peut
 sortir aucune amitié genereuse. Reste vne voye selon
 nostre loy, par laquelle les personnes aymeas peuuent
 honnestement gratifier à leur amoureux. Car tout
 ainsi que selon nostre loy nul seruice faiēt volonta-
 irement par les amoureux à leurs aymez est reputé à
 flaterie & honte, aussi demeure-il vne autre seruitude
 volontaire, non subiecte à aucune infamie: assauoir
celle

celle qui concerne la vertu. Car il est receu par noz loix, que si quelqu'un veut hanter & honorer l'autre, esperant estre rendu meilleur par luy en sçauoir, ou quelque autre partie de vertu, telle seruitude volontaire ne luy estre repute'e à deshonneur ou flaterie. Il faut donc conferer ces loix ensemble, tant celle des Amoureux, que celle de la Philosophie, ou de quelque autre vertu, si tant est qu'il se trouue en aucune maniere honneste, que la personne aymee complaise à son amoureux. Car quand l'amoureux & l'aymé cō- uiennent, ayant chacun sa loy, l'un pour complaire à son aymé en tout ce qu'il luy est possible de le droitement seruir: l'autre prest d'obeyr en toutes choses iustes, à celuy qui le rend sçauant & bon. De rechef l'un pouuant ayder à obtenir sagesse & autre vertu, l'autre desirant acquerir doctrine & sagesse: Alors que ces loix conuiennent tant bien: il est licite seulement aux personnes aymees obeyr à leurs amoureux: & nō autrement, & en ce n'est aucunement deshonneste d'estre deceu: mais en toutes les autres choses tel plaisir est vicieux, soyōs trōmpez ou nō. Car si quelqu'un gratifiāt à son amoureux, cōme riche, est deceu pour ses richesses, & ne reçoie argēt, estāt sō amy en apres descouuert pauvre: il n'est moins à vituperer, pourtāt qu'il s'est mōstré de telle cōditiō, q̄ pour argēt il s'assu- iettiroit à toutes choses faire, ce qui n'est hōneste. Par ceste mesme raison si quelqu'un a obtēperé à l'autre cōe hōme de biē, afin de deuenir meilleur par sō ami- nié, et est deceu, le trouuāt vicieux & despourueu de ver

LE SYMPOSE

ru: telle deception neantmoins est honneste, attendu le desir qu'il a montré d'estre prest à tout faire, pour se rendre meilleur: acte à la verité tresuertueux, tant il est honneste de gratifier pour acquerir vertu. C'est l'Amour celeste dela deesse celeste digne d'estre beaucoup prisé en public & en priué, qui contraint tant l'aymant que l'aymé soigneusement vacquer à la vertu. Mais tous les autres amours depēdent de la Venus vulgaire. Voila Phœdre ce que i'auois à vous conférer de l'amour, comme à l'improuueu.

L. REGIVS.

Pausanias monstre par ceste Oraison, qu'en effect il y a deux Amours, ainsi comme il y a deux Venus: par ce que toute Venus est mere d'amour: tellement qu'estant les Venus deux, il faut aussi que les Amours soyent deux. La premiere Venus est celeste, & diuine, & son fils est l'amour honneste. De l'autre luxurieuse, le fils est l'Amour deshonesté: Et pourtant l'amour est double, assauoir celeste & vulgaire. Platon nous veut en la personne de Pausanias enseigner, que si quelqu'un par excessiue luxure prefere la beauté du corps à celle de l'esprit, qu'il abuse de la dignité d'amour, & blasme grandement cest abus. Mais celuy qui en vse bien, il ne prise la beauté du corps, que pour admirer celle de l'ame, & s'arreste à la generation, pour satisfaire à l'ordre de nature, selon que l'honesteté ciuile le requiert, & les loix bien establies l'ordonnent.

Mais puis qu'il y a deux Venus, necessairement il faut mettre deux Amours. *Lucian en la louange de Demosthenes,*

sthene, escrit qu'il y a double Amour en l'entendement humain, l'un nay de la mer, variable, remuant, cruel. Car les flots Veneriens (dit-il) agitez en l'entendement par les ardantes cupiditez des ieunes personnes, representent la nature de la mer. L'autre Amour est la chaine d'or demise du ciel. Cestuy-cy n'a flambeaux ou dards, qui facent playes mortelles, ains enuoye bonne fureur aux entendemens prochains des dieux, incitant à comprendre la forme de beauté naturelle, & non corrompue. Et au liure des Amours. Amour (dit-il) est double dieu, n'echauffat noz entendemens d'un seul esprit. L'un ne pense qu'à choses pueriles & folles, n'aporté aucune raison: il regne aux entendemens des fols, & luy appartiennent les desirs des femmes: s'appliquant indiff. remm. nt à toutes personnes qui le veulent recevoir. L'autre amour est parent des vieux temps, spectacle graue à veoir, & entierement sacré, & garde des affections temperees, inspirant quelque douceur en l'esprit de chacun: & ayans ce dieu propice nous suyons volupté meslee de vertu. Xenophon 2. des commentai. Socratiq. parlant de vertu & de volupté, traicter de l'un & de l'autre Amour appartient à diuerses sciences. Le Philosophe naturel & moral traicte de l'amour vulgaire. Du diuin le Methaphisicien ou Theologien Salomon, parle de l'un & de l'autre excellemment, du vulgaire en l'Ecclesiaste, comme naturel Philosophe: & aux prouerbes, comme Moral, du diuin & celeste aux Cantiques.

Que Venus n'est poinct sans Amour. Plotin au liure de l'amour chap. 2. Platon (dit-il) escrit Amour estre de Venus, & qu'il est conducteur des beaux enfans, incitant les ames à toucher la souueraine beauté, ou bien augmentant l'instinct desia né vers elle. Il conuient disputer s'il est né de Venus, ou a

LE SYMPOSE

uec *Venus*: puis qui est *Venus*, ou quelle. Ce qu'il poursuit en apres fort haultement, & obscurément: nous amenerons ses raisons ou nous verrons estre besoin, & les pourrons accommoder. Or ont estimé les anciens Theologiens qu'*Amour* estoit né de *Venus*, dictée par les Grecs à $\Phi\epsilon\omicron\delta\upsilon\tau\eta$, cest la deesse de generation: & volupté (comme dit Ciceron au troisieme de la nature des dieux) appellée en Latin *Venus*, d'autant qu'elle vient en toutes choses, ou que toutes prouiennent par elle.

Lucret. liure j.

*Æneadum genitrix hominum diuumq; voluptas,
Alma Venus, cæli subter labentia signa,
Quæ mare nauigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitq; exortum lumina solis,
Te dea te fugiunt venti, te nubila cæli,
Aduentumq; tuum, tibi suaues dedala tellus
Submittit flores, tibi rident æquora ponti,
Placatumq; nitet diffuso lumine cælum.*

Et vn peu apres.

*Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quicquam dias in luminis oras:
Exoritur, nec fit letum neque amabile quicquam;
Te sociam cupio scribendis versibus esse.*

Pontan. i. Vranie.

*His Cytherea suum posuit pulcherrima sydus,
Quo terræq; fretumq; & magnus concipit aër:
Et dulces in corde agitant animantia motus.*

*À la verité Venus n'est puissance, ou vertu aucune de l'ame, mais
beauté*

beauté: de laquelle est engendré Amour, & la dit l'on mere de luy, pour ce qu'elle en est cause non comme principe productif de l'acte d'aymer, ains comme obiect. Car selon les Platoniques, nostre ame est cause effective de ses actes, & les obiects sont comme matiere, en laquelle elle produict tels actes. Estant donc la beauté cause materielle de l'Amour, l'on dit Venus estre sa mere, pourtant que la cause materielle par les Philosophes est comparee à la mere, l'efficiente au pere.

Qui nyera ceste deesse estre double. Il y a deux beauttez, l'une corporelle & sensible, qu'il appelle vulgaire. L'autre intelligible qui est toute diuine & celeste, consistant en Dieu, en l'intelligence, & aux Idees. Laquelle beauté intelligible est obiect de l'intellect, come est couleur de la veüe. Il y a aussi deux veues pour paruenir à ces deux beauttez. La premiere est celle qu'on dit communement veüe. L'autre est la faculté de l'ame par laquelle elle contemple les choses immateriales, & eternelles: dont il sera parlé en la troisieme partie de ce traicté.

L'une est plus ancienne sans mere fille du ciel qu'on appelle celeste. ἀπὸ τῆς οὐρανῶς. Saturne couppa les genitoires à Cælius son pere qui tomberent en la mer, dont nasquit Venus appelée pour ceste cause ἀφροδιτῆς sortant de l'escume de la mer. Cicero 3. de la nature des dieux. Phornute & Fulgence au Mythologique. Varron pense ceste fiction auoir esté trouuee. pource que la semence du feu tombant en la mer, Venus nasquit d'escume par la conionction du feu & de l'humeur. Les autres pour ce qu'en la generation de toutes choses il est besoin de chaleur & d'humidité. Aucuns plus subtils, comme Plotin de l'Amour ch. 2. & de la beauté intelligible cha. dernier, & Picus Mirand. tirent ceste fable en Allegorie, entendans par la Venus

LE SYMPOSE

celeste l'ame tresdiuine & premiere intelligence, qu'ils disent nee de *Cælius* i. prochainement & immediatement procedant du souuerain Dieu. A quoy s'accorde aucunement *Aristote* & tous les Arabes, mesmement *Auicenne*, de laquelle intelligence ils veulent ce monde sensible image & simulachre de l'intelligible auoir esté causé, & son ame le gouuernāt en estre descendue, *Cælius* i. Dieu, a produict *Saturne*, i. la premiere intelligence: de *Saturne* est engendré *Iupiter* i. l'ame du monde. *Cælius* signifie toute chose premiere & excellente sur les autres. *Saturne*. i. la nature intellectuelle qui vacque seulement a entendre & contempler. *Iupiter* la vie actiue consistant à regir, administrer, & mouuoir avec son Empire les choses à soy subiectes & inferieures.

Elle est donc sans mere. i. Sans matiere: par ce qu'elle n'a aucune communication avec les matieres corporelles & a le ciel pour pere, i. Dieu: car comme le ciel regit & contient tous les corps, ainsi est le souuerain Dieu par dessus les esprits & intelligences.

L'autre plus ieune, de *Iupiter* & de *Dione*. Ceste *Venus* engendree de *Iupiter* & de *Dione* fut mariee au *Marschal Vulcan*, avec laquelle *Mars* fut surpris en adultere & d'eux deux nasquit *Anteros*. *Cice*. 3. de la nature des Dieux. *Dione* Nymphe fille de l'*Ocean* & de *Thetis*. *Nieqon* signifie humide: comme si ces fabulateurs auoient voulu signifier l'humour estre necessaire à la production & conseruation des choses. Doncques ceste ieune *Venus* i. la beauté corporelle est nee de *Iupiter* i. procede de la vertu mouuant les Cieux, & qui produict ces choses inferieures: & de *Dione*, par ce qu'elle est infuse à la matiere sensible, & à communication avec elle.

Vul-

Vulgaire & commune. *i. πᾶνδημος*. Appollodore au liure des Dieux dit qu'elle estoit ainsi appelée, pour estre mise au vieil marché d'Athenes, où tout le peuple s'assembloit. Et Athenens recite de Nicander que Solon fait un temple à Venus nommé γέννημον ἱερὸν, de l'argent des femmes prostituées. Il en y avoit aussi un autre de la celeste.

Helide. Ville en Peloponessé ou Moree Occidentale, qui dōne nom à la region circonuoisine. Serv. sur le prem. des Georg.
 ☞ Steph. au liure des villes.

Beociens. Beoce region de Grece s'estendant au long du costé d'Attique ☞ regarde trois mers. Celle de Moree, de Sicile, & l'Adriatique: ☞ est située à l'opposite d'Euboe ou Negrepont. Les habitans d'icelle s'appellent Beociens hommes grossiers & de lourd entendement.

Ionie. Region de l'Asie mineure ou de la Natolie. Herodote au premier de son histoire en fait mention. Pomp. Mela, & Strab. de la geograph. Plin. chap. 29. liure 5. Les Ioniens entre les Grecs avoient langue propre dictée Ionique.

Il n'est vtile aux Seigneurs de laisser beaucoup croistre le cœur à leurs subiects. Arist. escrit au 5. des Polit. que les tyrans pour conseruer leur estat, abeissent les plus puissans de leurs pays, & font mourir les sages, ne permettent à leurs subiects faire banquetz communs ou société, ny apprendre disciplines, ostans tous moyens par lesquels les hommes ont accoustumé d'avoir intelligence & fidelité ensemble. D'avantage ils ne leurs permettent avoir escholes ou assemblees d'escoliers, & gardent qu'ils ne se puissent entrecognoistre, leur abaissent le cœur par servitude continuelle, donnent ordre qu'ils s'entrecalumnieient, & viennent en discordé ou en proces, les amis avec les:

LE SYMPOSE

amis, le populaire avec la noblesse, que les riches soient reduitz en pauureté, & qu'oppressiez chacun iour de molesties continuelles, ils ne puissent rien entreprendre contre eux, cherchans seulement ce qui leur est utile, & non aux subiects. Platon 1. de la Repub. Xenophon 1. & 8. de la Pedie, & au Dialogue intitulé Hieron ou du Tyrant. Hypocrat. au liur. de l'air, des eaux & de la difference des lieux, à l'endroiect ou il parle des Barbares, qui sont sous la subiection des Tyrans, & du traictement qu'ils en reçoient. Telle estoit au temps passé la Tyrannie des Perfes, comme escrit Aristote au mesme passage. Platon 3. des loix, Isocrates au Panegyrique. Tel le regne de Philippe Macedonien, selon Demosthene aux Olyntiaques & Philippiques. Tel estoit nagueres l'estat des Mamelus, & du Soldan au Caire en Egyppte. Tel celuy d'Antoine & de Cleopatre en Alexandrie, suyuant Appian & Plutarque. Tel celuy des Romains, ou ils commandoient hors Italie. Tel est auourd'huy l'Empire du Turc, spécialement sur les Chrestiens de son obeissance, & mesmement en Grece.

L'Amour d'Aristogiton, & de la ferme amitié d'Harmodius. Pisistrate homme de grand esprit & de grandes lettres usurpa la Tyrannie en Athenes, comme nous tesmoigne Herodote liure premier de son histoire. Aristogiton & Harmodius citoyens d'Athenes: & qui s'entraimoient fort le chasserent, & sa lignee: de laquelle entreprinse Aristote escrit ainsi au liure 5. des Polit. Pour l'iniure faicte à la sœur de Harmodius par les enfans de Pisistrate, ils furent assailliz par Harmodius. Platon en l'Hypparque maintiēt ce n'estre aduenue pour la sœur d'Harmodius, qu'il nōme Canephoria: ains par ialousie & enuie qu'Harmodius & Aristogiton portoiēt à Hypparque

que fils de Pisistrate. Qui vouldra veoir la cause, lise le passage du dialogue. Demosthene faict mention de cest acte en plusieurs oraisons.

Après que Pausanias eut fait pause, Car les sages m'ont appris faire telles allusions de mots, Aristodeme racontoit, comment c'estoit à Aristophanes de parler en son ranc. Mais qu'il auoit esté empesché par vn Sanglot qui luy suruint lors ou de trop grande repletion, ou par quelque autre accident. Et s'estoit adressé à parler à Erysimaque Medecin, assis aupres de luy en telle maniere: il faut que me deliurez de ce Sāglot, ou que parlez pour moy, iusques à ce qu'il m'ait cessé. Auquel respondit Erysimaque: Je feray l'un & l'autre: car ie diray en vostre lieu, puis vous direz au mien, quand vostre Sanglot sera cessé. Cependāt que ie parleray, si voulez retenir vostre haleine, le hocquet cessera, sinon gargarisez vous d'eau la gorge, ou s'il est trop vehemēt, chatouillez vous le nez pour esternuer. En faisant cela vne fois ou deux, il cessera: iagoit qu'il fut vehement. A quoy Aristophanes: Je feray ce que vous m'ordonnez, deuant qu'ayez acheué de parler. Erysimaque donc parla ainsi.

L. R E G I V S.

Par vn Sanglot qui luy suruint. *Galien 7. des Comment. sur les Aphorism. d'Hippocrat. escrit que le Sanglot vient par les humeurs infestans aucunes fois tout le ventricule, aucunes fois son entree & orifice, Et qu'en les iettant par vomisse-*
h

LE SYMPOSE

ment le sanglot cesse. Autrement s'il ne cesse par vomissement, il aduient que le cerueau principe des nerfs ou le ventricule souffre grande inflammation. Il tient le semblable 8. de la Composition des medicamens, selon les parties.

Si voulez retenir vostre haleine le hocquet cessera. Galien liure 3. de la difficulté de respirer. La retention des esprits peut euacuer les superfluitez, & pource nous en vsons enuers ceux qui sanglottent, ou qui baillent fort & s'estendent en ouurant la bouche, & continuellement se trauaillent d'autant que la respiration vehemente peut ensemble euentier & eschauffer ce qui est refroidy. Arist. des problem. Sect. 33. quest. 1. Le sanglot legier peut cesser avec du vinaigre, & en retenant l'esprit: car l'esprit retenu eschauffe assez. Et sa vehemence rompt l'esprit enclos & le dissout, qui excite le sanglot. Et en la 13. question. Pourquoi en retenant l'haleine le sanglot cesse. Et ce, pour autant que la refrigeration induit le sanglot. A ceste cause ceux qui craignent & ont froid sanglottent. Et l'esprit retenu eschauffe la partie interieure du corps.

Sinon gargarisez vous d'eau la gorge. ὕδατι ἀνακογχυλίσασθαι. ἀνακογχυλίσαι. lauer la bouche & la gorge d'eau, faisant descendre & remonter l'eau par la force de l'esprit Iulius Polux Onomast. lib. 6. chap. 3. ὁ μὲν τοὶ ἀνακογχυλίσασθαι νῦν λέγουσι ἀνακογχυλίσασθαι ἔλεγον τὸ ἀνακλύσασθαι τιῶ φάριγγα. gargariser & lauer la gorge. Monsieur Goupil docteur en medecine & lecteur du Roy m'a aduertie de ce passage.

Ou s'il est trop vehement chatouillez vous le nez pour esternuer. Hippoc. aux Aphorif. liu. 6. Apho. 13. L'esternument suruenant à celuy qui a le sanglot, le deliure. Galien la dessus escrit que la conuulsion & le sanglot procede d'inanition

tion

tion ou de repletion : Quand il procede de repletion , ce qui aduient souuent , il est besoin de grand mouuement , afin que les humiditez le causans soient euentees & euacuees. Ce que faict l'esternnement. Or que le sanglot vienne de repletion les enfans le monstrent sanglottans souuent quand sont saoulz . Et au 3. des Sympt. dit que l'esternnement par accident guerit le sanglot. Arist. problem. 33. quest. 5. Pourquoy le sanglot cesse-il ? Par esternnement , par retention d'esprit , & par vinaigre. Par l'esternnement , pour ce que l'esprit inferieur est retenu & obliste à l'environ , par telle retention le sanglot legier cesse , pourtant qu'une petite impetuosité de respirer quand la retenons ainsi qu'elle cesse en la toux , ainsi est elle au sanglot reprimée , reserree & suffoquee. Par le vinaigre , pour ce que l'humeur circonstant & empeschant la liberté de rotter , est extenuee en l'esprit par la vertu eschauffant du vinaigre. Car le rotter aduient quand l'humeur du ventricule eschauffant s'ensle & cuit le sanglot toutes & quantesfois que l'esprit vacquant est retenu par l'humeur au lieu deputé par l'esprit , quand il s'efforce & ne peut sortir il induict distention qu'on appelle sanglot , qui est la cause que quand nous auons froid le sanglot nous prēd . Car le froid reserre l'humeur environnant l'esprit , & l'esprit circonuenu tressaut , la commotion duquel n'est autre chose que le sanglot . Et en la quest. 17. pourquoy le sanglot cesse par esternnement.

LA TROISIEME

Oraison d'Eryfimaque

Medecin.

*Amour auoir puissance en tout ce qui a estre par nature,
tant humainement que diuinement.*

*Cæl. Rho.
auxanciẽ.
lec. li. 29.
chap. 16.*



*Hippo. de
la nat. hu.
monstre
que c'est
sain &
malade,
& Plat.
au Tim.*

L me semble donc estre necessai-
re puis que Pausanias ayant bien
commencé ce propos , ne l'a suffi-
samment acheué : que ie mette
peine de le mener à fin. Or me
plait la distinction d'Amour en
deux. Mais ie trouue par nostre art
de medecine, qu'il n'est seulement és esp-
rits des hõ-
mes enuers les beaux : ains en plusieurs autres choses,
comme és corps de tous animaux, & és plantes pro-
uenans de la terre, & generally en tout ce qui a
estre par nature : S'estendant ce grand & admirable
dieu tant és choses humaines que diuines. Doncques
ie commenceray par la medecine, afin qu'en premier
lieu i'honore mon art. Certes la nature de noz corps
contient ce double Amour. Car sans doute le sain &
malade au corps, est autre & dissemblable. Ce qui est
dissemblable appete & ayme le dissemblable. Parquoy
il y a au sain vn autre amour, & l'autre au malade. Et
comme Pausanias disoit nagueres estre honneste o-
beir

beir aux bons, & deshoneste aux vicieux: ainsi és corps est-il bon de gratifier aux bien complexiõnez & sains en quoy consiste principalement le nom de medecine, & pernicieux d'obtemperer aux mal-complexionnez & maladifs, si l'on veut proceder par l'art. Car à parler sommairement, la medecine est vne science par laquelle on cognoit les affectiõs du corps touchant la repletion & euacuation. E celui qui en telles dispositions discerne l'Amour honneste du deshonneste, est tressçauant medecin. Pareillemēt celuy qui les fait alterer, tellement qu'il mette vn Amour au lieu de l'autre, & scache mettre l'Amour la ou il n'est point & doit estre, ou bien l'oster d'ou il est enraciné: merite d'estre reputé bõ ouurier. Car il faut accorder les choses fort ennemyes au corps, & y engendrer vne amitié mutuelle. Or sont ennemys les contraires, comme le froid au chaud, l'amer au doux, l'humide au sec, & autres semblables, lesquels scachant concilier & reduire en Amour mutuel nostre predecesseur Esculapius, comme disent les poëtes, & le croy, a composé nostre art. Parquoy i'affirme toute la medecine estre conduite par ce dieu. Semblablement la Gymnastique, & Agriculture. Autant en est-il de la Musique, comme chacun peut cognoistre euidemment, qui y voudra (tant peu soit-il) aduiser. Ce que paraduventure Heraclite a voulu signifier en ces paroles, encores qu'il ne l'explique bien. Vn (dit-il) discordāt avec soy, accorder comme l'harmonie de larc & de la lyre. Il est fort impertinent de dire l'harmonie des accotder, ou

*Galien de
garder
santé.*

*Hippo. des
vètositez
Aph. 2.
sect. de la
diète &
de l'art.*

*Hippo. du
medecin
& du de-
cent orne-
ment.*

*Hippo. de
la nat. hu.
Platon au
Tim. par-
lant des
mala. &
au Phædo
ou il dis-
pute si l'a-
me est
harmonie
Heraclite
philoso-
phie sur-
nommé*

*Σκόταρος
tenebreux
Diog. Lae.
aux vies
des philo-
sophes.*

LE SYMPOSE

*Platon 2.
des loix.*

*Plutar. en
la musi-
que.
Xrist. 8.
des Polit.*

*πολυμ-
νία,
l'une des
neuf Mus-
es de nos
à mot,
pluralité
d'hymnes
ou de chā
sons.*

estre de choses desaccordâtes: Mais parauéture il entē-
doit q̄ des sons graues & aguz discordans auparauint,
& puis accordez, a esté par l'art de Musique compoſee
l'harmonie. Car l'harmonie est cōsonance, & la cōso-
nance quelque cōuenance, & est impossible cōuenāce
pouuoir estre des choses differētes, durāt qu'elles dif-
ferent. De rechef le different, & nō conuenant ne peut
accorder, comme la mesure qu'on appelle rythme est
cōstituee du leger & tardif, differens au parauant, &
puis accordez. Or comme la medecine donne aux hu-
meurs concorde, ainsi fait la musique aux sons & aux
voix: y engendrant Amour & conuenance entr'eux.
Aussi est la musique vne science d'amour en tant que
touche l'harmonie & rythme, & n'est difficile de cō-
prendre en la cōposition de l'harmonie, & de la ryth-
me la dispositiō amoureuse. Vray est q̄ l'amour dou-
ble n'apparoit icy iusques à ce qu'il soit besoin en vser
enuers les hōmes, ou en cōposant, ou en accōmodant
les melodies, & vers compoſez. En quoy gist la diffi-
culté, & y est bien requis vn bon ouurier. Le propos
reuiert au mesme poinct que deuāt, c'est qu'on doit
gratifier aux personnes modestes, & aux autres qui ne
le sont encor, afin qu'ils deuient tels, conseruant
leur amour qui est beau & celeste. Mais celuy de la
Polymnie est vulgaire, duquel cōuiert vser discrette-
ment, afin qu'en receuant plaisir, lon ne tombe en in-
cōtinence. Cōm' en nostre art il est difficile bien vser
des friandises de cuyſine, pour en receuoir plaisir, sans
incōmoder nostre santé. Parquoy nous deuons obser-
uer

uer à nostre possibilité l'un & l'autre Amour en musique & medecine, & en toutes autres choses tant humaines que diuines. Outreplus la disposition des saisons de l'annee est pleine de ces deux Amours: Car toutes & quâtesfois que ces qualitez, dont ie parlois nagueres, chaud, froid, sec, & humide paruiennent à un Amour moderé, & reçoient harmonie avec attrempance, elles apportent fertilité temperee, & santé, tant aux hommes qu'aux autres animaux, & aux plantes, sans en rien les offencer. Mais quand l'Amour mauuais a plus de pouuoir és saisons de l'annee: il corrompt & offence beaucoup de choses: dont s'engédrent pestes, & plusieurs autres diuerses maladies, tant aux bestes, qu'aux plantes. Car les pruines, geles, gresles, & nielles des bleds procedent de l'Amour excessif, & immoderé de ces qualitez: dont la science concernât les mouuemens des astres & saisons de l'annee, est appelée Astronomie. D'auantage tous sacrifices & communications des dieux aux hommes, sur lesquelles vaticination preside, ne consistēt en autre chose, qu'à garder & obseruer Amour. Car toute impieté a coutume de venir ou l'on ne s'uyt Amour modeste, en luy portât hōneur & reuerence en toute actiō: ains l'autre amour, en ne faisât le deuoir enuers les parēs tant viuas q̄ trespassez, et enuers les dieux. Le p̄pre de lavaticination est regarder ces amours, et prēdre garde sur eux. D'auantage elle p̄cure amitiē entre les dieux, & les hōmes, pour entēdre q̄ls amours des hōmes tēdēt à deuotiō religieuse, ou impieté. Parainsi amour a grāde &

*Hipp. de
l'air, eau,
& différences
des
lieux Pro.
au cōmē.
de la iud.
Picus
Mirand.
contre les
Astrol.
liu. 3. cha.
12. & 21.
Plutar.
du desaut
des Ora-
cles &
Eus. de la
Pre. Euā.
liu. 3.*

L E S Y M P O S E

merueilleuse puissance. Brief il peut tout . Mais celuy qui procure le bien avec temperance & iustice , tant enuers nous que les dieux , a fort grand pouuoir , & nous apporte toute felicité, nous rendant communicables les vns aux autres, & amis aux dieux de plus excellente nature que ne sommes.

L. R E G I V S.

Je trouue par noltre art de medecine qu'il n'est seulement aux esprits des hommes enuers les beaux . *Erysimaque medecin met double Amour en toutes choses contraires. L'un par lequel les contraires estans reduits en mutuelle cõcorde, retiennent temperation, & appelle cest Amour bon: comme en la santé du corps humain, en l'harmonie, & rithme, au labourage, fertilité de l'annee, gõuuernement politique, aux edifices & aux oraisons . L'autre Amour est celuy ou les contraires disconuiennent, comme es corps malades les humeurs, & es instrumens desaccordez les sons, qu'il appelle mauuais. En quoy il approche fort de l'opinion d'Empedocles, qui mettoit Amour & haine principes des choses: par ce que toutes choses composees consistent par l'Amour & conuenance de leurs parties, & sont dissoutes par haine & disconuenance. Toutesfois nous ne sommes appelez par telz Amours amoureux : ains malades ou sains . En apres il conuient tant aux choses animees qu'inanimees, & neantmoins l'Amour dont il est principalement question en ce traicté, est proprement des hommes . Outreplus tel Amour est quelque relation naturelle des choses meslees en la*
com-

composition. Mais celuy duquel nous parlons est des personnes qui se peuvent aymer ou hayr.

Generalement en tout ce qui a estre par nature, tant es choses humaines que diuines. *Amour* est en toutes choses, & par toutes s'essand & estend. Premièrement le souverain Dieu par *Amour* a creé le monde parfait & accompli de corps parfaits & accomplis. comme il est monstré au *Timee*. Et par *Amour* bailla à toutes creatures mesme inclination & desir de procreer, depuis la premiere iusques à la derniere. Par *Amour* les esprits & intelligences meuvent les corps celestes, & enuoyent aux autres leurs influences. *Arist.* 12. de la *Metaphysi.*

Par *Amour* le ciel & les estoilles espandent sur les elemens lumiere & chaleur contenant toutes les qualitez des corps inferieures, & iettant semences en iceux: dont procede generation, laquelle est maintenüe & continuee perpetuellement, non seulement par le premier mouuement continuel de la huitiesme sphere, mais aussi par les sept planettes differentes ensemble en tardité, & legereté: comme *Platon* escrit au *Timee*. Et par les douze signes du cercle oblique, selon *Aristote* au second de la generatiō chap. 10. & 12. de la *Metaphysique*, cha. 5. & *Pontanus* 13. des choses celestes.

Plotin du mouuement celeste, & si les estoilles ont quelque force sur nous. *Picinus* *Mirad* au 3. cōtre les *Astr.*

Pontan. 1. de l'*Vranic.*

— *Ordine certo.*

Fert natura vices, labuntur & ordine certo
Sydera, tum varios rerum parientia casus.
Illa suos peragunt cursus. seruantq; tenorem
Sorte datum, parent illis elementa, fidemq;
Imperij mutare timent: Sic omnis ab alto

LE SYMPOSE

Natura est, sequitur leges, quas scripserit æther.

Il est certain suyuant Ptolomee au commencement de la iudiciaire, ou quadripartite compositiõ, que de la nature celeste & sempiternelle, descend certaine vertu agitant le monde elementaire, tousiours subiect à mutation: Premieremēt le feu & l'air, puis l'eau & la terre, consequemment toutes natures composees de ces quatre, & qui en despendent, tant animaux, que germes, plantes, herbes, arbres, pierres, & metaux.

Pontan. aux meteores.

*Principio genus omne hominum, genus omne ferarum,
Prognatæ & syluis volucres, quæq; equora ponti
Monstra colunt, quæq; herba solo florente virescit,
Et que sublimis crescens subit arbor ad auras:
Quatuor è primis ducunt exordia causis.*

*Hinc etenim proprias sumunt animantia vitas,
Huc redeunt: quoties fragilis mors soluerit artus.
Ipsa æterna manent elementa, viresq; ministrant.
Dum sua iura simul cedunt, aut cessa reposcunt,
Alternosq; agitant constanti fœdere motus,
Vertunturq; eadem, aut mox diuersa resurgunt:
Hinc rerum satus æternus, æternaq; origo,
Æternam quoniam sortem & data fata repensant.*

His parent nascentum animæ, legesque sequuntur

*Continua
superiori-
bus infe-
riora, quo
virtus*

Quas dederint elementa, suos retinentia nexus.

Ipsa autem cœli motus motus, & signa tuentur:

Imperiisq; assunt Stellarum, & iussa capeffunt.

*earū om-
nis inde
guberna-
tur. Ari.*

Nous cognoissons euidentement l'Amour merueilleux que ont le ciel & la terre ensemble, & qu'en la procreation des choses le ciel est comme mary se mouuant par Amour, comme il est

escrit

escrit au Politique, ou du regne: & la terre sa femme, avec les autres corps inferieurs. Car tout ainsi qu'un masle avec sa femme produit enfans, ainsi le Ciel par son mouuement continuel couurant & enuironant la terre, luy donne ses influences, qu'elle reçoit: estant nourrie par l'eau, excitee par l'air, & viuifiee par le feu. En ceste maniere le Ciel influant en la terre, elle germe, conçoit, & produit tous genres, especes, & indiuidus, comme vne femme faict ses enfans.

Pour tant
choſes ce-
lest. 9.

Precipue tamen in gremio telluris amata

Exercet sua iura Deus, Latonia proles.

Semina nam rerum campis abstrusa, sub auras

Euocat, inq; nouas conuertit gramina frondes.

Educit ramis tenuato codice flores:

Mox agit in crudos bene-olenti cortice fructus.

Hinc sua iucundo maturat poma sapore.

Felices letis segetes inspicat aristis,

Vestit pampineis baccheia dona racemis.

Educit sata, nata fouet, quæ fota animantum

Tabula sint, succisque suis alimenta ministrent.

Quinetiam ipsius è venis, terræque cauernis

Sursum agit eductos alta ad inuexa vapores:

E quibus aut rores bibula conduntur in herba,

Aut atræ incumbunt nebula conuallibus imis,

Aut passim cælo fusæ sparguntur in agris

Ceruleæ pluuiæ, &c.

Donques la semence que la terre reçoit du ciel, est la rosee & eau pluuiale, avec les rayons des planettes & estoilles fixes, mesmement du Soleil, & de la Lune: dõt la puissance est plus appa-
rête sur ces choses inferieures, cõme le monstrēt tresbiē Ptolomee

Et Aristote, aux passages alleguez.

Pontanus aux Meteores.

Namque per obliquum mundi inuariabilis orbem
 Quinque agitant varios errantia sydera cursus,
 Aduersisq; rotis subeunt duodena per astra:
 Præsidet his pater ipse hominum, princepsq; deorum
 Sol, rerum sator, Et numerosi temporis author:
 Qui cælum Et terras radiis, cauaq; æquora lustrat.
 Hunc iuxta comes incedit Latonia luna,
 Noctis honos, lucisq; alienæ haud certa ministra.
 Cuius Et imperium late maris æquor, Et ipse
 Oceanus rex undarum, ac Maurysia coniunx
 Attoniti venerantur, Et undoso æquore Nereus:
 Alternatq; sequens fluctus, Et temperat æstus.
 Dum Triniæ instabiles seruant per tempora currus.
 Hinc etiam largo turgent sata semina succo.
 Hinc manat liquidus per venas humor in artus.
 Hinc fluit ac refluit per membra tenerrima sanguis,
 Humidaq; infuso lentescent corpora rore.
 Corporibus quoniam præsit Latonia nostris.
 Ille Et vitales spirat nascentibus auras.
 Atque agit in membris animas, Et stillat in artus
 Fomitis ætherei calefacta per ossa vigorem.
 Denique Sol patrium ius: officiumq; paternum
 Exercet, peragit matris Latonia parteis.
 Quæ bigis inuecta, vagoq; per æthera lapsu.
 Discursans prensat hos, nunc deserit illos:
 Auxilium implorans, Et opem acceptura deorum:
 Corporibus quam materna pietate refundat.

His ducibus parent elementa, hæc signa sequuntur.

Fracastorius in Siphylis.

*In primis tum Sol rutilus, tum sydera cuncta
Tellurem, liquidasque auras atque æquora ponti
Immutant, agitantq;: ut ipso sydera cælo
Mutauere vicem, & sedes liquere priores.
Sic elementa modis variis se grandia vertunt.
Aspice ut hybernus rapidos ubi flexit in Austrum
Phæbus equos, nostrumque videt depressior orbem:
Bruma riget, duratque gelu. spargitque pruina
Tellurem, & gelida glacie vaga flumina sistit.
Idem ubi nos Cancro propior spectauit ab alto,
Vrit agros, arent nemora, & sitientia prata.
Siccæque puluereis æstas squallescit in aruis.
Nec dubium quin & noctis nitor, aurea Luna:
Cui maria alta, omnis cui rerum obtemperat humor,
Quin & Saturni graue sydus, & æquior orbi
Stella Iouis, quin & pulchra Venúsque, & Martius ignis,
Ac reliqua astra, etiam mutant elementa, trahantque
Perpetuum, ac latè magnos dent undique motus.
Præcipuè sedem si quando plurima in vnam
Conuenere, suo vel multum denia cursu
Longè alias tenuere vias, &c.*

Il y a Amour de la matiere premiere dicté par Platon mere de l'univers, & nourrice de toute generation, enuers toutes les formes qu'elle reçoit & entretient, l'une suruenant au lieu de l'autre incessamment. Aristot. au premier de la Phisiq. chap. 8.. & 9. & Plat. au Timee..

Il y a Amour és quatre elemens, lesquelz iaçoit que soyent

LE SYMPOSE

dissemblables entr'eux, & different l'un de l'autre en leurs premieres qualitez: toutesfois ils sont assemblez, & temperez par telle proportion: qu'ils conuiennent ensemble, & baillent par tour & circuicion les uns aux autres continuelle & reciproque generation. Platon au Timee, & Aristote liure 3. du Ciel & 2. de la generat.

Il y a pareillement Amour és quatre humeurs dont les corps sont composez: par la concorde desquelz nostre corps est maintenu, comme le monde des Elemens, ainsi que disoient Empedocles & Pythagoras, & par leur discorde perdu & consommé. De cest Amour ou temperature procede non seulement la complexion des corps: mais aussi l'inclination des esprits, & meurs des hommes. Pontan. 1. des choses celestes. Ptolom. au 1. & 2. de la iudiciaire. Iulle Firmic. des predict. Astro. Manilius aux Astronom. Galien que les meurs de l'esprit suyuent la temperature du corps. Hipp. de l'air, des eauls & differences des lieux. Platon au Timee.

Pont. en l'Vranie.

Stellæ

*Sensibus afficiunt variis, variisque agitata
Dant animis: unde & varios formantur ad usus.
Estque suum cunctis, & sua cuique voluptas:
Sæpe tamen vis firma animi, resque externa lex ve
Alternant fata, & genio aduersatur egestas.
Stat fatum tamen, & fati vis insita perstat.
Nec natura suas unquam inficiabitur arteis,
In rectum prauum vocet, vestigia seruat
Usque sua, & facilis per munera nota recursat.
Si quæ fortè locum dedit aduersa potestas.*

Il y a Amour és sept planettes, és douze signes du Zodiaque, és estoilles fixes, tât des vnes enuers les autres, qu'enuers les choses inferieures: lesquelles sont par leurs rayõs & influences viuifiees & excitees, selon qu'elles approchent ou reculent de nous en diuers pays & temps. Pontan. 4. & 5. des choses celestes. Finablement il y a Amour en tous animaux comme il est assez notoire, & non seulement és herbes & arbres par proprietéz occultes: mais encor és sciences, cõme nous le mōstre tresbien Erysimaque en la presente oraison: voire iusques aux choses insensibles: ainsi que voyons entre le fer & l'aymant, l'ambre & la paille, & infinies autres natures, dont est venu la magie naturelle. Laquelle en observant les merueilles cachees és secrets du monde, au sein de nature, & mysteres de Dieu: elle a descouvert la concordance de l'univers, & à marié la terre au ciel, accommodant les choses superieures aux inferieures, apres en auoir congneu les puissances, & vertus, selon que conuiennent ou disconuiennent a agir ou patir. Ce que les Grecs appellent sympathie & Antipathie. Ceste science a regné premieremēt en Ethiopie & Indie, pour l'abondance de toutes herbes & autres simples qui y croissent. Pline afferme au 4. chap. du 38. liure, auoir suiuy telle maniere de proceder en son histoire naturelle. Platō aussi maintient au Charmide & en l'Alcibiade premier, que Zoroastes & Zalmosis en ont fait profession, & ont esté appelez Mages en langue Persienne, qui vaut autant á dire que sages & scauans. Puis a esté transporté en Perse, ou elle a demeuré long temps, & estoit la coustume de l'enseigner aux enfans des Rois: comme dit Platon en l'Alcibiade prealegué. La coustume est encores demeuree iusques aujourd'huy en la China & au Catay és Indes, qui sōt pays fort riches. et habitez d'hōmes industrieux.

L E S Y M P O S E

Et n'est loisible de paruenir aux estatx & honneurs de la Repub. sans ceste science de magie: qui signifie à simplement parler sapience. Les anciens tant conuoiteux d'apprendre y ont soigneusement vacqué, & en ont rapporté grande autorité, & reputation. Voila comment Amour s'estend en toutes natures humaines & diuines. Pline en toute son histoire naturelle. Pic. Mirandul. en l'Apologie. Fracastorius, au liu. des sympathies & antipathies. Fernel, des causes occultes en nature. Pomponatius des enchantemens ou effectz supernaturelz.

Les corps de tous animaux. *Platon escrit ainsi en un autre passage de ce liure. Ne voyez dit-il de quelle ardeur sont esmeuz tous animaux volatiles & terrestres, quand entrent en Amour, & desir d'engendrer. Premièrement à se mesler ensemble, puis à nourrir leurs petits: pour lesquelz sont prests de combattre, voire les plus foibles contre les plus fors, & de mourir: endurent la faim pour les esleuer, & toutes autres choses. L'on penseroit que les hommes feissent cela par raison: mais pourriez vous rendre la cause de l'ardent desir des bestes brutes? &c.*

Plantes prouenans de la terre. *Platon au Timée. Les dieux pouruoyans à ce que l'animal mortel ne perist incontinct, ils meslerent vne nature prochaine de l'humaine, & planterent presque vn autre Animal: telles sont les arbres domestiques, plantes, & semences cultiuees. Aussi tout ce qui est participant de vie, doit à bonne raison estre appelé animal. Or participe ce que nous disons, de la tierce partie de l'ame, en laquelle y a sentiment de plaisir, & de tristesse, avec concupiscences. Il afferme les plantes auoir sens, d'autant qu'elles cognoissent ce qui est propre à leur nourrissement, & qui les offense, attirant l'un, & reiettant l'autre: en quoy consiste leur amour. Encores ont-elles*
amitié

amitié & inimitié occultes ensemble, & enuers quelques natures d'autre espece, comme chacun peut cognoistre en les obseruant à l'œil, & par ce qu'en ont escrit Theophraste, Dioscoride, Aristote des plantes, Plinē, Ruel, Fuschius Alemant, & autres qui ont recueilli leurs sympathies, & antipathies. Columel. 3. d'Agricul. ch. 10. Es vignes & arbres fructiers, chacune partie à son propre & particulier office, comme ont tous les mēbres du corps humain. Ce qu'il prouue au propos ensuyuant fort doctement. Aristote de la longueur & briefuete de la vie. La racine es plantes doit estre prise pour la partie superieure, & la teste. Et de la ieunesse & vieillesse. Les racines seruent aux plantes, cōme la bouche aux animaux, & attirent leur suc de la terre, comme les animaux prennent leur refection. Il deduit le semblable propos au premier liure des plātes. Et pense au surplus qu'elles soient animees seulement, & nō animaux, cōtre Platon & Empedocles. Plutarque des sentēces Philosophiq. ch. 26. Galien en l'histoire Philosophiq. & au 7. des sentēces d'Hippocrates & de Platō, exposant le passage allegué au Tim. declare l'affinité & similitude des plātes aux animaux. Pontan. 6. des choses celestes: Les arbres (dit il) sont enracinées & attachées à la terre. Les hōmes se remuent & marchent. L'arbre prend nourrissement par ses racines en bas, ou le tronc est affiché à la terre. L'homme par la teste en haut ou est la bouche: d'où il est nourry, & la langue par laquelle il discerne les saueurs, le nez par lequel il flaire, & les oreilles dont il ouyt, & les yeux par lesquels il voit la beauté du monde, & la contemple. Comme les plantes ont leurs troncs & tiges nourries par la terre, ainsi ont les hommes leurs sens exercez par l'air. D'auantage comme les remuemens & transplantatiōs des arbres, & les enteures ont apporté

LE SYMPOSE

ceste diuersité de fruiçts en meslant entre elles les semences, & les transportant en diuers lieux & terroirs, leurs escorces assemblées. Ainsi prouiennent les diuersitez d'esprit par la mixture des rayons, que les estoilles enuoyët de diuers signes & lieux & de diuerses configurations, en les meslant.

Je commenceray par la medecine. Il monstre l'amour estant és ars & sciences: comme en la medecine, gymnastique, musique, astrologie, agriculture, & uaticination, iacoit que proprement par tel Amour ne soyons appellez amoureux, comme il a esté dit. Premièrement il n'est possible d'apprendre aucun art qu'il n'y ait plaisir, tant du costé de l'enseignant, que de l'apprenant. En apres si nous y prenons garde, nous trouuerons que les maistres & professeurs ne cherchent & procurent autre chose en chacun art, qu'Amour. En premier lieu la medecine dont il est maintenant question, ne tend sinon à rendre amys les quatre humeurs de nos corps, & qualitez y dominans: & à sçauoir les viandes, breuuages, medicamens que le naturel de chacun aime & desire.

Double Amour. Erysimaque accommode l'Amour celeste & vulgaire (dont auoit parlé Pausanias) à la medecine. La complexion bien temperee à Amour moderé vers les viandes, breuuages, voluptez moderees & conuenables, l'intemperee au contraire. C'est au medecin de uoir comment il faut complaire à l'une, & resister à l'autre.

Nostre predecesseur Esculapius. Esculapius fils d'Apollo & de la Nymphé Coronis, estudia en medecine soubz Chiron, & deuint si excellent medecin, qu'il a depuis esté estimé inuenteur de l'art. Pindare & les poëtes tragiques ont feint que Iupiter le foudroia, pour auoir fait à l'instance de Diane reuiure

Hyp-

Hypolite. Platon en fait ample mention au 3. liure de la Repub. Il eut deux enfans nommez Podalyrius & Machaon: qui furent tresexcellens Chirurgiens en la guerre, de Troye, comme escrit Home. Pline liure 7. chap. 49. Esculapij secta quæ stata vitæ spacia à stellis accipi dicit, sed quantum plurimum tribuat incertum. Cur fulmine ictus 29. cap. 1. Templum Esculapij extra urbem, & in insula, ibidem. In quolibet morbis, scribebāt quid auxiliatū esset: ut postea similitudo proficeret. Quæ postea Hipocrates exscripsit: qui iure par luy, et par Apollo en s' sermēt.

Gymnastique. L'art d'exercice. Platon en parle bien au long au 3. de la Repub. & veut qu'elle soit meslee avec la musique, & la medecine. Aristote liure 8. des Politiq. Galien a composé un liure duquel le tiltre est: Si l'art de garder santé appartient à la medecine, ou à la Gymnastique. Ce mot ne se peut rendre françois, non plus que Rhetorique, ou Dialectique. Il faut dōcques en la Gymnastique observer l'habitude des corps, qu'elle maniere d'exercer, & quels gestes elle ayme & desire. Lucius au liure des Gymnases ou exercices.

Et Agriculture. Lon doit regarder en l'Agriculture la nature du terroir, quelle maniere de labourage, quelle semence il requiert: comment chacune arbre veut estre cultiuee, plantee, & entee: chacune espeece de bestial nourrie. Car elle consiste en ces trois: assauoir à labourer les champs, à planter & enter, & à nourrir bestial, M. Varon liu. 1. Primū (inquit) non modo est ars, sed etiā necessaria ac magna, quæ docet, quæ sūt in quorū agro seruāda ac faciēda, quæq; terra maximos perpetuò reddat fructus. Et chap. 4. Eius principia sūt eadem quæ mundi esse Ennius scribit aqua, terra, anima, & Sol. Hæc enim cognoscenda prius quàm iacias semina. Hinc profecti Agricola

LE SYMPOSE

ad duas metas dirigere debent, ad utilitatem & voluptatem. Utilitas querit fructum, voluptas delectationem.

Autant en est la musique. *La Musique consiste en l'harmonie & en la rythme. Le Musicien pour faire l'harmonie, accorde les voix & les sons, rendant amis l'agu & le graue. Sēblablement pour cōposer la rythme, il accorde le leger & tardif contraires d'eux-mesmes. Erysimaque dit en la musique y auoir double Amour. L'une musique est bonne & graue, utile à ceux qui en vsent. L'autre voluptueuse & delicate, inutile, comme monstre Platon en la Republiq. & aux liures des loix. Aucuns aiment la bonne musique, ausquels il conuient obtemperer, pour ce que leur Amour est celeste, Les autres ayment la lasciuue, mais ne leur faut obteperer, ny donner telles melodies ou danses qu'ils demandent. Il fait presider à l'Amour honnestes Vranie: au vulgaire Polymnie l'une des neuf Muses, ainsi dicte pour ce quelle preside sur les louanges, selon aucuns.*

Rythme. Ce n'est pas ce qu'on appelle rythme: auioird huy, nombre de syllabes venans à cadence semblable: que les Grecs appellēt ὁμοιοπῖα καὶ ὁμοιοτέλεια: ains toute mesure du leger & tardif. Platon liure 3. de la Repub. & second des loix, ou il expose amplement que c'est rythme, & harmonie, & combien il en y a d'especes. Plutarque au liure de musique. Aristote 8. des Politiques. Cic. au liure de l'Orateur. Gel. liure 6. chap. 8. Marcel. Virgil. sur Dioscoride liure 5. chap. 6. monstre que c'est rythme aux musiciens, poëtes, & medecins.

Il est difficile bien vser des friādises de cuisine pour en receuoir plaisir, sans incommoder nostre santé. Xenophon en l'Hieron ou Tyrāt, & sur la fin du premier liure des Memoires de Socrates, & au second, En l'Economique, &

au premier de la Pedie, reprouue la maniere de banqueter avec tant de friandises, & diuersité de viandes, recommandant vne simplicité de viure, pour oster la faim, & nourrir le corps. Hippocrates de la diette, & de l'ancienne medecine. Et aux aphorismes, labeur, refection, sommeil, plaisir, tout mediocrement. Platon 3. de la Repub. blasme les tables de Syracuse & diuersité de viandes des Siciliens, plus la superfluité de Corynthe, & les friandises des Atheniëns, qui sembloiët à plusieurs plaisantes & delicatesses. Il cõpare cõme icy telle façõ de viure à la melodie & m usique, tãt en l'harmonie, qu'en la rythme. Au viure, la varieté & friandise cause maladie, & delicatessse. En la musique mollesse & intemperance. Puis intẽperance & maladie multipliées en la citẽ: l'õ a besoin de plusieurs iuges & medecins, dont il aduiët que la iudicature & la medecine sont en reputatiõ, & plusieurs s'y addonnët. Qu'il afferme estre le plusgrãd mal qui pourroit estre en la citẽ, & vray signe qu'elle soit corõpuë: par ce que l'abondance des medecins signifie dissolution de viure, & oyssueté y dominer: multitude de procureurs, aduocats, & iuges n'y auoir bõnefoy, & tout y estre plein de noises & querelles. Les deux se voyët aujourd' huy à Paris, ou il y a de quatre vingts à cent docteurs en medecine, deux ou trois cens appoticaires, & autant de barbiers chirurgiens, sans les autres qui medecinët en cachettes, & cinquante mille personnes viũans de pratique tãt au Palais, que Chastelet, & autres menues iurisdicctions esbandues çà & là par la ville, & fauxbourgs. C'est merueille qu'une seule ville nourrisse ce qui deueroit suffire à tout le monde.

Outre plus les dispositions & saisons de l'annee. Les estoilles & elemens ont quelque amitié, & en eux est trouuë ce double Amour. Ils sont en Amour moderé, quand leurs influen-

ces, & qualitez sont temperées. En immodéré, quand quelqu'un d'eux excède, ou defaut trop: ou quand chacun ne fait son office & deuoir. De l'Amour moderé procede vne agreable temperie de l'air, salubrité & tranquillité d'eau, fertilité des terres, santé d'animaux, de l'immodéré toutes choses contraires.

D'auantage tous sacrifices. Finablement l'estat des prestres & prophetes consiste à discerner quelles œuvres des homes sont agreables à Dieu, & comment nous deuõs redre à luy amis, nous enseignant quel doit estre l'Amour & charité enuers Dieu, nostre patrie, nos parens, & les autres tant viuãs que defuncts.

Vaticination. Hippocrates au liure de Diete. La vaticination (dit-il) cognoist du manifeste l'obscur, & de l'obscur le manifeste, du present l'aduenir, & des mors les viuans, & la compare à la medecine. Platon escrit au Laches que l'office du prophete ou deuineur est de preuoir les signes des choses futures, quand la mort aduiet à quelqu'un, ou maladie, ou perte de biens, ou victoire, ou desastre en la guerre, ou quelque autre affaire. Il escrit au Menon, que les deuineurs annoncent beaucoup de choses, sans entendre rien de ce qu'ils parlent. Au Minos. Que comme les choses salubres & insalubres sont monstrées par la medecine: ainsi sont les volontez des dieux par la vaticination. Au Politique, que la condition des prestres & deuineurs est pleine de magnanimité, intelligēce, & clarté, pour la magnificēce de ceux qui l'exercent, & qu'on ne pouuoit estre Roy en Egypte sans la prestrie & vaticination. Au Phadre que c'est espece de fureur diuine. Au Timee, que Dieu a donné au genre humain moyen de deuiner, & qu'il appartient seulement à l'homme prudent, d'entendre ce qui a esté prononcé & recité par l'esprit prophetique & rauy: soit en veillant ou en dormant, & en discerner les visions
auec

avec raison, & exposer l'heur & malheur que signifient, comment & à qui s'adressent, tant pour le temps présent, que pour l'aduenir.

ERYSIMAQUE.

Paraüecture qu'en louant Amour i'ay laissé plusieurs points, non toutesfois de mon bon gré : mais si i'ay obmis quelque chose, c'est à vous à l'adiouster, ou si vous auez fantasie de louer autrement ce Dieu, louez le, puis que vostre sanglot est cessé. Aristophanes prenant le propos, respondit, que vrayemēt il estoit passé, mais non au parauant, que d'auoir esternué. Qui me fait esmeruiller (dit-il) si la disposition du corps desire tel bruit, & mouuement chatouilleux, qu'est l'esternuement. Car il m'est ineontinent appaisé, que i'ay esternué. Auquel dit Erysimaque. Regardez Aristophanes que vous faictes. C'est merueille qu'ayant à parler à ceste heure, vous plaïsantez, & me contraignez prendre garde à voz parolles, si y a point quelque mocquerie: veu qu'autrement il vous est loysible de parler en paix & seureté. Aristophanes en riant dit: vo⁹ dites biē Erysimaque. Je vueil ce que i'ay dit estre tenu pour non dit. Et ne m'observez point. Car ie crains ayant à parler, de dire non pas raillerie, qui seroit l'auantage & propre de nostre muse: Ains propos desquels l'on se mocque. Erysimaque respondit, pensez vous eschapper, apres auoir tiré vostre coup? aduisez plustost à vous, & parlez comme subiect à rendre raison de voz parolles. Paraüenture si me plaist vous laisseray-ie aller.

LA QUATRIEME

Oraison d'Aristophanes poete.

*Y auoir eu au commencement du genre humain non seulement
masle & femelle, mais encor l'Androg yne, vn genre compo-
sé des deux. Ces Androg ynes pour leur peché & orgueil,
auoir esté diuisez en deux moitez: desquelles sommes des-
cendus. Que par Amour soyons reunis, cherchant chacun sa
moitié. Et icelle recouuerte, le genre humain estre rendu
heureux.*



*Bemb. 2.
des A7ol.*

Ay intention de parler autremét
que n'avez fait vous & Pausanias:
Car les hommes me semblét iuf-
ques icy n'auoir totalement co-
gneu la puissance d'Amour, pour-
tant que s'ils l'auoient cogneue,
luy eussent dedié temples, au-
telz, & sacrifices: dont ne se fait
rien maintenant en son honneur, iacoit qu'on le
deust faire, plustost que pour tous les autres. Car sur
tout il ayme le genre humain, aydant aux hom-
mes, & les medecinant: par l'aide duquel estans con-
seruez, & maintenuz: ils reçouyent grande felicité.
Je m'efforceray donc vous exposer sa puissance, puis
vous en communiquerez aux autres. En premier lieu
il vous conuient entendre la nature humaine, & ses
passions. Pourtant que nostre ancienne nature n'e-
stoit

estoit telle au temps passé qu'elle est aujourd'huy: ains differoit beaucoup. Premièrement il y auoit trois genres d'hommes, non comme maintenant deux, mâle & femelle: mais encores vn tiers composé des deux, dont le nom reste seulement, luy estant pery. Car il y auoit vn Androgyne d'espece & de nom, meslé du sexe masculin & féminin: qui n'est plus & ne reste seulement que le nom infame. En apres la figure de chacun homme estoit ronde, ayant doz & costez en cercle, quatre mains, autant de iambes, deux visages sur vn col rond, totalement semblables, vne teste à ces deux visages opposites, quatre oreilles, deux parties honteuses, & tous les autres membres comme l'on peut cōiecturer de ceux-cy. Il cheminoit droit, comme l'on fait maintenāt, de quel que part qu'il vouloit. Et quand il entreprenoit marcher plus legerement, alors estant appuyé sur ses huit membres, il estoit porté legerement en cercle, à la semblāce de ceux qui dansent circulairement, la teste beseée, tournoyans ça & là les iambes en haut. Or estoient les trois genres tels: d'autant que le mâle au commencement estoit engendré du soleil, la femelle de la terre, & le double de la Lune, qui participe des deux. Ils auoyent la figure, & mouuemens spheriques, pour ressembler à leurs parens, leur puissance & force de corps estoit grande, l'esprit haultain, & eleué. Parquoy ils conspirerent contre les dieux, & delibererent de monter au Ciel pour leur faire guerre: ainsi qu'Homere escrit d'Elphialtes & Ore. A ceste cause Iupiter & les

*Andro-
gyne hō-
me feme.
ἀνδρὶ ἀν-
δρὸς καὶ
γυναι, c'est pro-
prement
ce que
nous di-
sons Her-
maphro-
dite.*

odys. II.

autres dieux tindrent conseil, pour sçauoir qu'il estoit de faire, & estoient en grande difficulté. Car ils ne les vouloyent tuer, ny fouldroyer comme les Geans: pourtant que le genre humain peri, les honneurs & temples qui leurs sont faits par les hōmes cesseroient: n'aussi leur permettre plus de perseuerer en telle insolence. Finablement Iupiter apres y auoir aduisé parla en ceste maniere. Ie pense auoir trouué moyen que les hommes demeurent, & perdent leur insolence, estans renduz plus foibles, & à nous plus vtiles, pour estre en plus grand nombre: & chemineront droits sur deux iābes. S'ils retournent en telle insolence, ie les partiray autrefois en deux: tellement qu'ils chemineront comme ceux qui vont à cloche pied. Ces paroles dites, il diuisa les hommes en deux, comme ceux qui partissent les œufs pour les confire en sel, ou qui les couppent avec des cheueux. Quiconque estoit diuisé, il commanda à Apollon luy tourner le visage, & la moitié du col, au costé ou la diuision estoit faicte: afin que l'homme voyant sa coupeure: fust plus modeste, & au reste luy enioinct les guarir: Il leur tourna incontinent le visage, puis assemblant la peau de toutes pars vers ce que nous nommons ventre, comme lon faict les bourses delices, & en faisant vne ouuerture l'appliqua au milieu du ventre, qu'on appelle nōbril. Il vnit la pluspart des rides, & ordonna les poitrines par membres & ionctures, ayant tel instrument qu'ont les cordonniers pour polir les rides du cuyr sur la forme. Or en laissa il quelqu'vnes vers le ventre &

nom-

nombril, en memoire de l'ancienne passion. Apres dōc que la nature des hōmes fut ainsi diuisee, chacun appetant recouurer sa moitié: couroyent les vns aux autres, & s'entrēbrassoïēt, desirās estre reunis, dont ils mouroyent de fain & de paresse, pour ne vouloir rien faire l'un sans l'autre. Et quand l'une moitié defailloit & l'autre restoit: la restant en cherchoit vn autre, & s'assembloit cōme au parauant, fust que se presentast la moitié de toute vne femme, ou d'un hōme, & ainsi perissoient. Iupiter en ayāt compassion, trouue vn autre remede, & leur transpose les parties honteuses au deuant. Car iusques lors ils les auoyent derriere, & engendroyent & conceuoyent non ensemble, ains en terre comme cigales. Par cē moyen il ordonna la generation entre eux par le masle en la femme: afin qu'en s'embrassant, ils eussent lignee, & le genre humain fust multiplié. Deslors fut produit l'amour naturel des hommes entre eux, reconciliateur de l'ancienne nature: voulant faire vn de deux, & remedier à l'humaine fragilité. Par ainsi chacun de nous est vne partie coupee de l'homme, cōme és plies d'une lon en fait deux. Chacun donc cherche tousiours sa moitié. Or les hommes qui sont portion du commun gēre, qu'on appelloit Androgyne, conuoient fort les femmes, & sont la pluspart d'eux adulteres. Aussi les femmes fort conuoyteuses des hommes, & paillardes en viennent. Mais les femmes qui sont la moitié de la femme, ne se souciēt gueres des hōmes: ains s'adressent plustost aux femmes. Séblablement ceux qui sōt

*Pl. livre
11. chap.
36. & 37*

*Pla. au
Timee sur
la fin,
declare
d'ou viēt
le desir
d'engender.*

moytié du masse, fuyuent les masses. Et ce pendant qu'ils sont enfans comme particules du masse, aymēt les hommes, & prennent plaisir a conuerſer avec eux. Et sont ceux-cy les meilleurs enfans, & plus genereux quelqu'vns les appellent à tort impudens: Car ils ne sont cecy par impudence: ains par hardieſſe, force, & virilité, ains ils aymēt leur ſemblable. Qu'ainſi ſoit, il appert par ce qu'eſtans grands: eux ſeuls paruiennēt aux charges publiques, ſans ſe ſoucier beaucoup ſelon leur naturel de mariage, ny d'engēdrer enfans: s'ils n'y ſont contraints par la loy. Ains leur ſuffiſt de viure enſemble en Celibat. Donques vn tel perſonnage ayme les hommes, & eſt conuoiteux de ſes amys, ſuyuant touſiours ſon ſemblable. Or toutes & quātesfois que chacun rencontre ſa moytié, ils ſont ravis en admiration, & bruſſent d'amytié, priuauté, & amour: ne ſe pouuans ſeparer l'vn de l'autre tant ſoit peu. Ceux-cy perſeuerent ſ'entr'aymer toute leur vie, ſans pouuoir exprimer ce que l'vn deſire de l'autre. Car ce n'eſt point pour paillardie qu'ils prennent ſi grand plaisir à demeurer l'vn avec l'autre. Mais y a autre choſe que l'eſprit de chacun deſire, & ne le peut exprimer, ains deuine ce qu'il veut, & le donne à entendre obſcurement. Que ſi d'aduenture eſtans enſemble, Vulcain leur ſuruenoit avec ſes inſtrumens, & leur demādoit: Que cherchez vous hommes. l'vn de l'autre? & ne pouuans reſpondre, les interrogaſt autrefois. Ne deſirez vous pas demourer tellemēt enſemble, que ne ſoyez ſeparez iour & nuit l'vn de l'autre? Si vous auez ce deſir, ie

ἀλλ' ἐ-
ξαρνεῖ
αὐτοῖς
μετ' ἀλ-
λήλων
καταρτίζ-
όμενοις.

fir, ie vous amolliray, & assembleray en mesme, de maniere qu'estans deux deuiendrez vn, & durant vostre vie viurez vous deux comme si n'estiez qu'un : & apres vostre deces persueurez ensemble, deux trespassez aux enfers ioincts en vn. Voyez si c'est vostre desir, & si l'ayans obtenu, il vous suffira: Entendans cecy, pas vn ne le refuseroit, & ne desireroit autre chose. Veritablement chacun penseroit auoir entendu, ce qu'il appetoit de long temps, c'est qu'en conuenant & s'assemblant avec son aymé, de deux il deuiédroit vn. La cause est pour ce que nostre ancienne nature estoit telle, & que nous estions entiers. Amour donc à pris nom par le desir & poursuite du total, & au parauant comme ie disois, estions vn, depuis pour nostre iniquité auôs esté par Dieu separez, comme sont les Arcades des Lacedemoniens. Parquoy il est à craindre, que si ne nous gouuernôs modestement enuers les dieux: ne soyons autrefois diuisez, & marchons ayans la forme de ceux qui sont grauez & taillez aux colonnes diuisez par le nez, estans mutilez au bas, comme sans fesses. Il faut donc que chacun de nous honore religieusement les dieux, & à ce faire exhorte les autres: afin d'euitier ces inconueniens, & d'obtenir les autres choses, comme Amour nostre conducteur & capitaine nous admonnest: auquel l'on ne doit contrarier. Or celuy luy contraire qui repugne aux dieux. Car si nous sommes en la grace de Dieu, nous trouuerons & recouurerons nostre moitié tant desirée. Ce que font peu d'hommes aujour-

Arist.
Polit. 2.
chap. 2.

LE SYMPOSE

d'huy. Et ne reprêne Erysimaque mes paroles, comme si ie notoïs Pausanias & Agathon: car parauenture sont ils de ce nombre, & tous deux de nature masculine. I'affirme donc parlant generally à tous hōmes & femmes, que nostre genre sera heureux, si nous accomplissons Amour, & chacun ayt fruition de ses delices, retournant à son ancienne nature. Si cela est tresbon par necessité, ce qui plus en approche fera meilleur, c'est à dire qu'on s'adresse à aymer les personnes, qui naturellement nous agréent. Et de ce louans la cause qui est Dieu, nous louerons à bon droit Amour, lequel maintenāt nous ayde beaucoup, nous conduisant à nostre propre, & donne grande esperance à l'aduenir: que nous montrans religieux enuers les dieux, il nous remettra en nostre ancienne nature. Finablement apres estre par luy guaris, il nous rendra tresfortunez & heureux.

L. R E G I V S.

Premierement il y auoit trois genres d'hommes. Aristophanes poëte parle poëtiquement de la nature humaine, & de ses passions. Nous proposant icy vne Androg yne, qui estoit non seulement homme, & non seulement femme, comme nous sommes auourd'huy, ains masle & femelle ensemble. Sans doubte la description en est admirable, il luy donne deux corps humains liez en la partie de la poitrine, deux testes assemblees au col, un visage à vne partie des espaules, & l'autre à l'autre, quatre yeux & quatre oreilles, & deux langues & aussi
les

les genitoires doubles, avec quatre bras & quatre mains, quatre iambes, & quatre pieds: de maniere qu'il venoit à estre en forme presque circulaire, & se mouuoit non seulement à l'une & à l'autre partie: mais encore en mouuement rond avecques ses quatre pieds & quatre iambes par grand legereté & vehemence. Les autres particularitez entremeslées en l'oraison, comme la consultation que feit Iupiter avec les autres dieux, pour diuiser l'Androgyné en deux, & abbaïsser son orgueil. Le commandement fait à Apollo sur ceste execution, le propos de Vulcain aux Amoureux: sont ornemens poetiques pour enrichir le conte, & le rendre plus plaisant. Eusebe liure 12. de la preparation euangelique, chap. 7. pense que Platon nous representant cest Androgyné sous la personne d'Aristophanes, l'ayt prins du diuin legislateur des Hebreux, Moïse: ou il recite au commencement du Genese la creation de l'homme en ceste maniere. Dieu crea l'homme à son image: *Gen. 2.* A l'image de Dieu le crea-il, masculle & femelle les crea-il, & Dieu les benit & leur dit: fructifiez, multipliez, & emplissez la terre, & y dominez. En outre dit Dieu, il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons luy aide au deuant de luy, & ayât Dieu créé tout animal de la terre, & tout oyseau du ciel, les amena à l'homme pour veoir comme il les appelleroit: lequel donna à chacun son nom, & pour soy, l'homme ne trouua aide au deuant de luy. Parquoy Dieu le feist dormir, & print une de ses costes: & en lieu d'icelle, le fournit de chair, & de ceste coste qu'il print de l'homme, feist la femme, & la presenta à l'homme, & l'homme dit: Ceste cy maintenant est os de mes os, & chair de ma chair, elle se nommera virage pour estre prinse de l'homme. Partant l'homme laissera pere & mere, pour se tenir avec sa femme, & seröt en une chair.

*Al. qui
luy feust
propre.*

*Al. &
ne seront
qu'une
chair.*

Puis au 5. chap. Cestuy est le liure de la generation d'Adam du iour que Dieu crea l'homme; à la semblance de Dieu le feit il, masle & femelle les crea il, & les benit.

Certes en conferant ces passages l'on iugeroit que Platon au voyage qu'il feit en Eg ypte, ayt veu les liures de Moysse, & des Prophetes: Tellement que plusieurs sages de Grece voyans la conformité de Platon à Moysse en beaucoup de points, ont estimé que Platon n'estoit autre qu'un Moysse, parlant le langage Attique, & semble que Moysse en peu de parolles ayt cōpris presque mesme sentence, laquelle Platon a depuis amplifiée & ornée à sa mode d'escrire.

Moysse raconte comment Dieu au sixiesme iour crea l'homme, contenant en soy masle & femelle sans diuision, parlant une fois en singulier, l'autre en pluriel, pour denoter qu'il estoit masle & femelle selon l'exposition d'aucuns Hebreux: comme Rabbi Hieremias au liure *בראשית רבא* qui use de ce mot mesme *אדם אחד*. Rabbi Abraham au liure intitulé *מור הור* c'est à dire la fascine ou fagot de myrrhe, Abraham Aben Ezra sur ce passage, & certain opusculé des collectiōs intitulé *אדם אחד* lequel est cité icy par Rabbi Salomō, qui n'est toutes fois de son aduis: sōsuyt celuy des Catholiques. Ainsi selon l'exposition des ces Hebreux Adam fut créé en deux personnes conioinctes, à sçauoir d'une partie masle, & l'autre femelle. Et qui estoient ainsi iointz aux costez qu'ils representoient un corps continuel: qui furent depuis separez par la vertu diuine. Ce qu'il declare disant: *וַיִּבְרָא אֱלֹהִים אֱדָם בְּצַלְמוֹ שְׁמוֹתָא דֵּי אֱלֹהִים בְּרָא אֱדָם בְּצַלְמוֹ דֵּי אֱלֹהִים* Dieu crea l'homme à son image, à l'image de Dieu le crea il, masle & femelle les crea-il. Desquelles parolles ils pretendent inferer qu'Adam seul contenoit les deux, & que pre-
mie-

mierement un faict de deux se nommoit Adam: attendu que la femme ne fut nommee Eue sinon apres estre diuisee de son masle. On leur respond que זכר ונקבה ברא אלוהים est une phrase Hebraïque vsitée en plusieurs passages de l'escriture & vault autant à dire que crea masle & femele. Et pour ce que peu de gens pensent à telle façon de parler, cela est souuentesfois cause de les mettre en erreur, comme il est aduenü à ceux qui ont mis telle opinion en auant. Nahum. i. יהוה כסופה וכסערה דרכו. i. Le Seigneur en tourbilon & tempeste est sa voye, c'est à dire la voye du Seigneur est en tourbilon & tempeste. Plas. 125. ירושלם הרים סביב לה Ierusalem les montagnes en son circuit, autrement les montagnes sont au circuit de Ierusalem, & en plusieurs autres lieux. Si donc Moysse eust voulu dire Adam créé en l'un & l'autre sexe, il eust ainsi parlé en Hebreux זכר ונקבה ברא אלוהים. i. Il le crea masle & femele, mais en vsant du pluriel, il monstre assez qu'il parle de deux. Car ayant seulement dit Adam estre créé à l'image de Dieu, afin qu'on ne pensast cela se denoir entendre seulement du masle, & qu'on n'inferast le masle seul, & non la femme estre créée à l'image de Dieu, il a adiousté des deux. Il semble que ce soit le vray sens, par ce qu'il dit apres le Seigneur les auoir benis, & commanda qu'ils augmentassent & fructifiassent. Ce qui ne peut conuenir à l'Androgyne. Et faut en cecy observer que Moysse voulut en premier lieu exposer briueuement la creation des deux, afin que les œuvres de six iours acheuees, il vint au septiesme, auquel il dit Dieu s'estre reposé. En apres qu'au second cha. il ayt exposé la mesme creation des deux plus au long: Car auparauant il n'auoit pas seulement monstré cōment Dieu auoit fait le masle à son image. Parquoy il conuenoit cecy plus declarer & specifier d'auantage le propos de la femme. Ainsi a accou-

LE SYMPOSE

stumé de proceder Moÿse, & les autheurs Hebreux. Et quant à ce qu'ils alleguent, que Moÿse dit au cinquiesme chapitre, que l'un & l'autre fut appellé Adam, comme si cela auoit esté deuant la diuision de la femme d'avec son masle. Il conuient considerer qu'il y alla, & les benit: qui se doit indubitabement entendre apres la diuision, comme il a esté dit. Car l'escriture nous testifie manifestement que le nom אדם .i. femme n'a pas esté donné par Dieu: ains par Adam qui luy imposa, par apres un autre special אדם .i. Eue. En outre quand au second chap. du Genese Dieu dit לָאִישׁ כְּעֶדְוֹ לִבְרִיתָא לְבָרָא לָאִשָּׁה כְּעֶדְוֹ .i. il n'est pas bon que l'homme soit seul: faisons luy ayde au deuant de luy .i. ἀντίτιμον luy responde. Quelques Hebreux exposent qu'il ne demeure pas bien masle & femelle en un corps seul, & est meilleur que la femme soit diuisée & vienne au deuant de luy vis à vis pour luy estre ayde. Atant Dieu pour faire preuue de l'homme, luy amena les animaux terrestres, & les oyseaux, afin de veoir s'il se contenteroit d'aucun d'eux pour son ayde & compagnie. Et lors Adam imposa le nom à chacun des animaux selon leurs propres natures: puis Dieu l'endormit, & print l'une de ses costes, selon la commune interpretation, & la separa de luy, remplissant de chair le lieu diuisé. Et fait de ceste coste diuisée la femme séparée, qui fut nommée Eue, apres la diuision, & non au parauant: car alors estoit costé & partie d'Adam. Les sçauans en Hebreu disent que ce n'est bien translaté, print l'une de ses costes & qu'il faut dire l'un de ses costez, & q̄ la dictiō Hebraïque שְׁנַיִם de laquelle Moÿse use au pluriel, signifie les deux, & ne se congnoit la difference que par ce qui precede & ensuit, comme en François coste & costé, qui ne different en rien que par la prononciation. de la derniere lettre, & considera-

tion

tion de la sentence. Toutesfois elle signifie proprement le costé d'un animal & par metaphore s'accommode au costé de toute autre chose, & ont traduit coste, pour ce que le costé est composé de costes. Qu'en ce corps continuel, l'un costé estoit du masle l'autre de la femelle, & qu'en separant le corps de la femme du corps l'homme, Dieu osta l'un des costez selon aucuns, ou portion d'un des costez: les propres mots de Moysé sont tels: *וְהָיָה הָאָדָם וְהָאִשָּׁה בְּשָׂרָא בְּחַיִּים* Et en lieu d'icelle, le fournit de chair, où le remplit de chair. Ils disent aussi que cecy n'est bien traduit, & que selon la verité Hebraïque, il faut dire, & ferma la chair au lieu d'icelle, assavoir selon aucuns en estendant la peau sur la chair au lieu de la separation. Et Dieu la presenta à Adam reueillé, qui dit: maintenant ceste-cy est os de mes os, & chair de ma chair elle sera nommee *אִשָּׁה* dicition deriuee de *אָדָם* homme, comme si nous disions en François gardant mesme Analogie que les Hebreux d'homme, hommassé, & en Latin de vir *Virago*, qui n'a toutesfois mesme signification que l'Hebraic *אִשָּׁה* ains signifie femme forte, & qui est semblable à l'homme, ou faict actes viriles. *Plau. in Merc. Rectè ego emero matri tuæ ancillam viraginem aliquam non malam forma mala, Ouid. 2. Met.*
Huc ubi peruenit bello metuenda Virago.

Puis Moysé continuant dit: *וְהָיָה הָאָדָם וְהָאִשָּׁה בְּשָׂרָא בְּחַיִּים*.
 Pourtant laissera pere & mere, & se conioindra avec sa femme: c'est à dire suyuant ceste exposition que l'homme & la femme pour estre diuisez d'un mesme se reintegrent en mariage.

Dieu a faict avecques nature,
 L'homme discret noble & sage,
 Qui sur toute autre creature

Est le plus parfait & bien sage:
 Duquel le féminin visage
 Est issu par sa noblesse:
 Parquoy femme luy doit hommage,
 Et garder qu'elle ne le blesse.

De là print Platon (si nous croyons à Eusebe au liure allegué) la diuision de l'Androgyne en deux moitez: assçauoir masle & femelle & la naissance d'Amour qui est inclination demeurant en chacune des deux moitez, pour s'en reintegrer avec son estre, & deuenir vn par chair. mess. Mercer. & Quinquarbre, Lecteurs du Roy en Hebreu, m'ont beaucoup aydé en cest endroit.

Mais Moysé & Platon different en ce, que Moysé met la diuision pour le mieux, & apres raconte le premier peché d'Adam & d'Eue, pour auoir mangé le fruct de l'arbre defendu. A cause duquel peché fut donné propre peine à chacun d'eux. Platon dit que l'homme auant la diuision pecha, ioinct masle avec femelle, & que pour la peine du peché fut diuisé en deux moitez. Si ie voulois m'arrester à citer sur la presente matiere toutes les opinions des auteurs Hebreux, Arabiques, Grecs, & Latins, tant anciens que modernes: ie me confundrois & extrauaguerois beaucoup. Parquoy me soubmettant en cela à la fidele determination de l'Eglise, & remettant ceux qui voudront curieusement chercher tels mysteres, aux liures à ce propres, ie retourneray au propos de l'Androgyne, & en exposeray les Allegories. Car iasoit que l'exposition Allegorique soit fort incertaine, & que chacun en use à sa fantasie: toutesfois il est vray-semblable, qu'un si grand philosophe & tant grand personnage n'ayt mis telle fictio en auant sans raison, lequel

laquelle ne pouuons trouuer pour l'imbecilité de nostre esprit & peu de sçauoir, à tout le moins en baillerons nous quelque ombre & apparence. Premièrement Mercure Trimegiste au Pimandre entend par ces deux parties en l'homme, la mortelle & immortelle: desquelles entre tous animaux il est composé, estant mortel par le corps, & immortel par l'ame, & a commandement sur tous les autres. Aucuns entendent par les hommes, leurs ames. Car comme dit Platon au 12. des loix & en l'Alciade, & Ciceron 6. de la Repub. Aristot. 9. des Ethiq. ch. 4. Nous ne sommes pas ceux que ceste forme represente: mais veritablement chacun de nous est l'ame, non la figure qui peut estre monstree avecques le doigt. Parainsi les ames des hommes estoient en leur commencement entieres & ornées de deux lumieres, l'une innée, l'autre infuse: afin de contempler par l'innée les choses inferieures, & par l'infuse les superieures. Les ames ont voulu s'égaler à Dieu, & se retourner seulemēt à la lumiere innée: Alors furent diuisees: & perdirent la splendeur infuse, descendans incontinent es corps. Si derechef elles s'en orgueillissent, elles seront autrefois diuisees. i. si elles se confient trop à l'entendement naturel: La lumiere innée qui leur reste, sera aucunement esteinte. Les trois sexes representēt les trois vertus: Force, Temperance, & Iustice. Les masles tiennent du Soleil, les femelles de la terre, & les doubles de la Lune. C'est à dire que les uns ont receu la lumiere selon force qui est masle, les autres par temperance: qui est femelle, les autres par iustice cōposée de deux. La sectiō, faicte vne moitié par amour cherche son autre moitié. i. les ames diuisees & plongeées es corps, venant l'aage de raison, sont excitées par leur lumiere naturelle & innée, à recouurer pour l'Amour de verité, la lumiere diuine & infuse, qu'elles

ont perdue en descendant. Et l'ayant receuë seront reintegrées & rendues heureuses, par la vision de Dieu. Les autres prennent autremēt ces deux moitez, & exposent l'une intellectuelle, l'autre corporelle: qui rendent l'homme entier. Par ce que l'homme s'adonnant du tout à l'intelligence, & à la contemplation (selon qu'il est escrit au Phedon) deuenoit en ceste vie tout spirituel, contre l'intention du createur: laquelle estoit qu'il entretint l'intellect, & le corps ensemble, avec telle moderation & proportion que monstre Platon au Timée: Au moyen dequoy perissoit la compositiō & succession humaine: qui estoit la guerre contre les dieux. Par ainsi le fait diuiser, & voulut que le corps resistast par ses concupiscences à l'intellect, & s'enclinast aux necessitez du corps. De laquelle diuision nasquit Amour, d'autant que chacune moitié desire estre reintegrée à son autre moitié, C'est à dire que l'intellect n'auroit iamais soin du corps, n'estoit pour l'Amour qu'il porte à sa moitié feminine, ny le corps se submettroit au gouuernement de l'intellect, n'estoit pour semblable Amour, qu'il porte à sa moitié masculine. Quand à ce qu'il dit qu'estant unie l'une moitié avec l'autre par Amour: ne cherchoient point les choses necessaires, & ainsi perissoient: Iupiter leur fait retourner les genitoires de l'une partie enuers l'autre, & qu'estans satisfaits par la generation du semblable, leur diuision se reintegra, il signifie telle diuision auoir esté faite, afin que ces moitez corporelle, & intellectuelle s'entretiennent en l'homme, & accordent à la procreation du semblable pour la conseruation de l'espece. Il les admonnest qu'ils n'ayent plus à pecher, pour ce que toute moitié viendroit à se diuiser, & demeureroit chacun le quart d'un homme. Il entend que si l'intellect ne se reunit avecques le corps: il demeure imparfait & debi-

debile: veu que par l'union il est rēdu vigoureux & accōply. Parreillement la partie corporelle quand est unie avec l'intellect à chercher les choses necessaires à son entretenement: elle est aucunement parfaicte. Mais quand elle est diuisee de luy à acquerir les superfluitez & delices voluptueuses: elle demeure imparfaicte. De maniere que par telle diuision vient à defaillir non seulement en la premiere union avec l'intellect, mais encores en l'estre demy requis à la vie humaine, & demeure moitié de la moitié menant vie lasciue, & pleine de pechez.

Car il y auoit vn Androgynē d'espece & de nom, mellé du sexe masculin & foëminin. Α ανδρόγυνος de mot à mot homme femme, ἀπ' ἀνδρος & de la diction γυνή. Mercure Trimegiste les appelle au Pimandre ἀνδρογυνεῖς autrement ditz Hermaphrodites, diction mesme receüe en François. Tite-Liue, Lucain, & autres Latins les nomment Semimares: & quand ils naissoient, estoient reputez entre les prodiges. S. Augustin 16. de la cité de Dieu, cha. 8. Androgyni, quos etiam Hermaphroditos nuncupant, quamuis admodum rari sint, difficile est tamen ut temporibus desint, in quibus sic uterque sexus apparet, ut ex quo potius debeant accipere nomen, incertum sit, à meliore tamen, hoc est à masculino ut appellarentur, loquendi consuetudo præualuit. Nam nemo unquam Androgynecas, aut Hermaphroditas nuncupauit ante annos aliquot, nostra certè memoria, duplex homo natus est superioribus membris, inferioribus simplex. Nam duo erant capita, duo pectora, quatuor manus; venter autem vnus, & pedes duo, sicut vni homini, & tandiu vixit: ut multos ad eum videndum famæ contraheret. Tite-Liue au 7. de la secōde guerre Punique a tourné ἀνδρόγυνον, Ambiguo inter marem & feminam sexu. Adam. אדם en Hebreu.

LE SYMPOSE

Arabic, Chaldée, Persan, & Moresque, signifie homme & femme, ἀνδραποῦς en Grec le semblable, comme aussi fait homo en Latin, aux epist. famil. de Cicer. Seruius Sulpitius consolāt Ciceron en la mort de sa fille. In unius, inquit, mulierculæ animula tantopere cōmoueris, quæ si hoc tēpore non suum diem obiisset, paucis post annis tamē ei moriendum fuit, quoniam homo nata fuerat. Semblablement entre les autres animaux, & oyseaux, voire insques aux plantes, & arbres se trouuent en toutes langues plusieurs noms signifians masle & femelle ensemble. Ce n'a pas esté en chacun elemēt, que les Egyp̄tiens n'ayēt mis masle & femelle, cōme escrit Seneque 3. des quest. natur. Ils appelloiēt l'air esmeu & venteux masle, le gros & nebuleux, femelle. L'eau virile la mer, feminine toute autre. Le feu, entant qu'il ard, leur estoit masle: entant qu'il luyt, femme. Car il a ces deux proprietēz d'ardre & de luyre, comme il est escrit au Timée. La terre rude & pierreuse, masle: l'autre labourable femme.

Reste seulement le nom infame. C'est vne infamie d'auoir aujourd'huy les deux sexes ensemble, & sont contrainsts par la loy de s'accoustrer selon le sexe plus apparent en eux, & y conformer leur vie.

Or estoient les trois genres tels. Il compare le masle au Soleil, la femelle à la terre, & l'Androg yne à la Lune. Le propre du masle est donner, de la femme prēdre. Parquoy le Soleil qui ne reçoit lumiere d'autrui, & la depart à tous: est dit masle. La Lune qui la reçoit du Soleil, & la donne aux elemēs, peut estre appelée de double nature, en receuant & en donnant: ou bien pour ce qu'elle a la lumiere participée du Soleil, & la matiere grosse: semblable à la terrestre. La terre qui reçoit de tous, est semblable à la femme, & appelée par aucuns ventre
de

de l'univers, d'autant qu'en elle comme au ventre de la femme, les excremens commodes à la generation s'assemblent, & depuis eschauffez par la chaleur du Soleil, conçoquent, & en leurs tēps produisent leurs fruiçts. Pontan. au premier des choses celestes.

Engendré du Soleil. Le mouuement du premier ciel (comme escrit Arist. 8. de la Physiq.) est cause de vie à toutes choses. Or agit le ciel en ce monde selon Plotin, Auicenne, Auerrois, & Pic. Mirandul. 3. contre les Astrologues par mouuement & lumiere. De laquelle procede chaleur, la suyuant comme sa propriété, non ignée, ou aërienne: ains celeste de grande efficace & fort salutaire, penetrant, eschauffant, moderant, viuifiant toutes choses: contenant les qualitez elementaires par son eminence simple, comme la nature du ciel contient tous corps, & le mouuement cerclaire, tous autres mouuemens. Il y a en tous viuans un esprit subtil & inuisible, moyen entre le corps, & l'ame, fontaine de vie, ayant son lieu principal au cœur: par lequel il distribue & espend ses forces aux corps visibles, & terrestres. Es semences mesmes est caché cest esprit, duquel se sert la vertu diuine, en faisant les œures vitales, & continuant l'espece de l'engendrant en matiere conuenable. La vie donc consiste principalement en chaleur, animant l'humidité: attendu que la generation est du chaud & humide, ausquels se ioint froideur, qualité compagne de l'humidité, & sechereffe compagne de froideur, & de chaleur. Pourtant que le Soleil est ministre de cest chaleur, nous le disons à bonne raison autheur de la vie, & pere des viuans, & à luy referons comme pere, la generation, Pontan. 4. & 5. des choses celestes chapitre 1. Car en approchant ou reculant de nous par l'obliquité de son cercle: il cause la viciçitude de mort & de vie en ce monde inferieur.

LE SYMPOSE

Aristot. 2. de la *Generat.* ch. 10. & 12. de la *Methaph.* chap. 5. *Pline* chap. 6. liure 2. l'appelle, *totius mundi animum*, ac plane *mentem*, principale *naturæ regimen*, & *numen*, præclarum, *eximium*, omnia intuentem, omnia etiam exaudientem: ut *principi litterarum Homero* placet. Il enlumine premierement la *Lune*, avec les autres, tât *planettes* qu'estoilles: qui disposent apres l'air, consequemment tous les corps viuant en l'air. *Pic. Mirandul.* chap. 10. liure 3. contre les *Astrologues*. Du *Soleil*, & de sa grandeur, figure, conuersion, *eclipse*. *Plutarq.* liure 2. des sentences *Philosophiq.* *Galien* en l'*histoire Philosophique*, & *Pline.* 2. de l'*histoire naturelle* chap. 6. 10. & 19.

Et le double de la *Lune*. *Aucuns* pensent la *Lune* estre double, pource qu'elle a son globe opaque, comme le terrestre, & qu'elle est habitée selon les *Pythagoriques*, d'animaux & de plantes. *Plutarque* second des sentences *Philosophiq.* Elle prend lumiere du *Soleil* selon qu'elle en approche, ou recule par chacun mois: pour laquelle participation est dictée par *Aristote.* 4. de la generation des animaux, chap. 10. petit *Soleil*, & sert beaucoup selon son aduis, & de *Ptolomee* au premier de la *iudiciaire*, à toute generation, & perfection. *Aucuns Latins* ont pensé que la

Cicer. 6.
Reipu. ex
quibus
erat illa
minima,
qua ulti-
ma cælo,
citima ter-
ris luce
lucebat
aliena.

Lune ait esté ainsi appelée, pour ce qu'elle luyt de lumiere estrange, & n'en a propre de soy, qu'elle fut dictée au commencement *Lucena* à *Luce*, puis vne syllabe ostée *Luna*: comme il est aduenü en plusieurs dictions. *Pontanus* au commencement du liure qu'il a laissé imparfaict de la *Lune*. Le *Soleil* & la *Lune* en la generation comme luy mesme escrit 4, des choses celestes chap. 1. & 2. font office l'un de pere, l'autre de mere. Le *Soleil* fournit chaleur, la *Lune* humeur, l'un la forme, l'autre la matiere. L'un entretient les esprits vitaux & animaux, l'autre le corps
son

son nourrissement : finalement l'un gouuerne le iour , l'autre la nuit . Parquoy Orpheus les appelle en ses hymnes yeux du monde viuifiques , & prolifians . Mercure Trimegiste deux nobles instrumens de nature . Platon deux grands dieux . De la Lune, figure de la Lune, lumiere, eclipfes, macules, distances, varietez, Plutarq. 2. des sentences Philosophiq. & Galien en l'histoire Philosophiq. Pli. 2. hist. natu. chap. 9. 10. & 14.

La femelle de la terre. Nous auons cy deuant adnoté en l'oraison precedente, comme en la generation des choses la terre semble seruir au ciel de femme, par l'influence duquel elle germe, conçoit, & produit toutes choses, ainsi que fait la femme ses enfans. Ou bien peut estre dicté femme pour ce qu'elle est benigne, douce, indulgente, souffrant tout, non mal-faisant, comme les autres elemens. Nos nascentes excipit, (dit Pline 63. ch. liure 2.) natos alit, semelque editos sustinet semper, nouissimè complexa gremio. Iam à reliqua natura abdicatos, tum maximè vt mater operiens, &c. voyez le lieu. De la terre figure de la terre, situation, inclination, stabilité, diuision, mesure, mouuement, Galien en l'histoire Philosophique, & Plutarque 3. des sentences Philosophiques Pline 2. histoire natu. chap. 68. & 69.

Ils auoient la figure & mouuement spheriques. Ces Androgynes avec leurs quatre bras, & quatre mains, & quatre iambes, & quatre pieds venoient à estre en forme circulaire, & se mouuoient non seulement à dextre ou à senestre, comme nous faisons, mais encores en mouuement spherique par grande force & legereté.

Pour ressembler à leurs parens . Au Soleil, à la Lune, & à la terre: qui sont spheriques, i. rōds de tous costez; à la façō d'une boule: comme le monstre Ptolomee en la grande Compos.

LE SYMPOSE

liure 1. chap. 3. & 4. Pline, 64, & 65. chap. du second. Aristote 2. du Ciel, chapitre quatre, sept, & onze. Platon au Timée. Copernicus au liure que la terre est mobile.

Ainsi qu'Homere escrit d'Ephialtes & d'Ote. Homere 11. de l'Odyssée, Ephialtes fils de Neptune geant d'incroyable force de corps, qui en l'age de neuf ans auoit neuf couldees de hault: deuint si grand, que se confiant en sa stature & force, il entreprit de faire la guerre aux dieux, avec Ote son frere. Pour laquelle temeraire entreprinse, il fut fouldroyé par Iupiter, & enuoyé aux enfers, ou Ulysses le trouua.

Ο'μνηρος ὀδυσσεύς λ.

Τὼ δὲ μετ' ἱφιμέλειον ἄλωκος παράκοιμον
 Ἔϊσιλον, ἢ φάσκει ποσειδάωνι μῆναι,
 Καὶ ῥ' ἔτεκεν δύο πᾶιδε, μινωθαλίῳ δὲ γενέσθω,
 ὧν τ' ἀγέειον, τηλέκλειτον τ' ἐφιάλτιον
 Οὓς δὴ μῆκιστους θρέψε ζείδωρος ἄρουρος,
 Καὶ πολὺ καλλίστους μετὰ γε κλυτὴν ὤριονα.
 Ἐννέωροι γὰρ ὄνγε καὶ ἐννεαπήχεες ἦσαν
 Ἔυρος, ἅτταρ μῆκος γε γενέσθην ἐννεόργυιοι.
 Θίρεα καὶ ἄθανάτοισι ἀπειλήτιον ἐν ὀλύμπῳ
 Φυλόπιδα γένοντο πολυαἰκὸς πολέμοιο.
 Οὔσαν ἔπ' ὀλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἔπ' οὔσῃ
 Γήλιον εἰνοσίφυλλον, ἵν' οὐρανὸς ἄμβρατος εἴη.
 Καὶ νύ κε ἐξετέλεσσαν, εἰ ἥβης μέτρον ἴκοντο.
 Ἀλλ' ὄλεσεν Διὸς υἱὸς, ὃν ἥκομος τέκε λητὼ
 Ἀμφοτέρω, πρὶν σφῶν ὑπὸ κροτάφοισιν ἰέλους
 Ἀνθῆσαι, πυγάζου τε γένος εὐάν θεῖλόν χην.

Il diuifa les hommes en deux, comme ceux qui partissent les œufs pour les cōfire en sel, ou qui les coupēt avec des cheueux. ἔτεμεν τῶς ἀνδρώπους λίχα, ὥσπερ οἱ τὰ ὠὰ τέμνοντες, καὶ μέλλοντες τὰρ χένυμεν, ἢ ὥσπερ οἱ τὰ ὠὰ ταῖς τρίξιν. τα-

εἰχέμεν garder, confire, assaisonner, secher, faller: venant de τὰ ἐχ-
 ρος, qui signifie toute sorte de chair & de poisson fallé, saulmu-
 re, saulse. ὡς τὰ ἐχρὰ œufs sallez & desechez proprement de
 mullet, qu'on appelle botargues: qui excitent l'appetit, & font
 trouuer le vin meilleur, & pource sont fort desirez des bōs beu-
 ueurs. Les œufs de poisson sont estimez meilleurs & plus plaisans
 à manger que leur chair. Hypolite Saluian des poissons hist.
 12. du mullet. Rondelet medecin de Montpellier en l'histoire des
 poissons. Estant en doute sur l'intelligence de ce lieu, ie l'ay com-
 muniué à messire G. Pellissier Euesque de Montpellier, per-
 sonnage de grand iugement és secrets des bons auteurs: mesme-
 ment en l'observation & cognoissance des choses naturelles, es-
 quelles il est autāt exercé qu'il y ait esté homme depuis les anciē,
 lequel en ce passage, & en tous autres ou ie l'ay requis, m'a secon-
 ru humainement. Doncques outre l'exposition precedente il m'a
 monstré trois ou quatre lieux és anciens, parlans des œufs coup-
 pez. Premièrement en Apicius liure 9. chap. 10. Sarda (dit-il)
 exossatur, teritur pipere ligustico, thymo, origano, ruta, careota,
 melle, & in vasculo ovis incisis ornatur. Item ius aliud in Sar-
 dam. Piper ligusticum, mentam aridam, coctam, mel, acetum,
 oleum perfundes, asperges ovis duris concisis. Martial. Epigra.
 5. ad Toranium.

Si tristi domicenio laboras

Torani, poteris esurire mecum.

Non deerunt tibi, si soles πρὸς οἶκον

Viles capadocæ, grauésque porri.

Diuisis cybium latebit ovis.

Et ex libro 10. ubi parat conuiuium,

Sec̃ta coronabunt rutatos oua lacertos,

LE SYMPOSE

Et madidum Thynni de sale sumen erit.

Et ad Iulium Cerealem 12.

Mox vetus & tenui maior cordilla lacerto,

Sed quam cum ruta frondibus oua tegunt.

Et ordonna les poitrines par membres & ioinctures. καὶ τὰ τήνδ' ἀέρθρα διαρθρῶν *disposer par membres, ordonner. διαρθρώσις nouëure, distribution par membres, formation, iointure de membres.*

Ayant tel instrument qu'ont les cordonniers pour polir les rides du cuyr sur la forme. ἔχοντι τοῖς τὸν ὄργανον, οἱ σκυτοῦμοι, περὶ τὸν καλοπόδα λεκκινόντες τὰς τῶν σκυτῶν ῥυτίδας. Σκυτοῦμος signifie de mot à mot tailleur de cuyr. σκυτοτομικὴ *metier de Cordonnier, au premier de la Republique καλόπους forme de pied, pied de bois, chauffeure. Galien ἐν ἡ καλοπόδι πάντας υποδέσσει. Cæl. liure six chap. 38. Σκυτὸν cuyr, & toute la peau qui se monstre entre les tendons du col, ou ce qui est entre le fröd, & les sourcils, ou la peau de la teste. Le derriere de la teste, & quelquesfois, la teste mesme. Erasme, au Chiliad.*

Ils engendroyent & conceuoyent non ensemble, ains en terre, cōme Cygales. ἐγάνουν καὶ ἔτικτον, ἕκ εἰς ἀλλήλους ἀλλ' εἰς γλῶ, ὥσπερ οἱ τέτλιγες, *Cygales petits animaux tousiours chantans en esté par les champs, il n'en y a point en ce pays: Ains se trouuent seulement és pais fort chauds, comme en Languedoc & Prouence. Virgil. 2. Eglog.*

*At mecum raucis, tua dum vestigia lustrō
Sole sub ardenti, resonant arbusta Cicadis.*

Platon au Phædre en fait ample mention. Pline II. de l'hist. natur, chap. 26. & 27 *Coitus inquit Cicadis supinus, Asperitas præ-*

præcuta in dorso, qua excauant fœturæ locum in terra, fit primo vermiculus, cuius vertice rupto circa solstitia euolant noctu semper: unum hoc ex his quæ viuunt sine ore est, rore aluntur, pectus illis fistulosum, hoc canunt. Thucidide. au 1. de son histoire escrit que les Atheniens en signe de leur antiquité, & pour monstrier qu'ils estoient ἀντ'χρόνος portoyent sur la teste cygales ἢ πολὺς χρόνος, ἐφ' ἣ ἐπειδὴ χεῖτ' ὠνάς λινδ' ἐπαύσαντο φορδ' ντες, καὶ χροπὼν τετρίγων ἐν ἐρσὶ κρῶβυλον ἀνασπύμενοι, τῶν' ἐν τῇ κεφαλῇ τριχόν. Isocrates dit le semblable au Panegyrique.

Par ainsi chacun de nous est vne partie coupee de l'homme, comm' es plies d'vne, l'on en fait deux. ἕκαστος ὅω ἡμῶν ὅσιν ἀντρώπῳ ξύμβολον, ἃ τε τέμνημένους, ὥσπερ αἱ ψήτται ἐξ ἐνὸς αὐτοῦ. *Marsilius Ficinus.* Est igitur quisque nostrum dimidium hominis, ut pote sectus, quemadmodum piscuili qui psetta vocantur, scissi ex vno duo efficiuntur. Ce seroit temps perdu de m'arrester à reprendre ce personnage en tous les endroits ou il a failly, traduisant Platon: mais plustost luy conuient rendre graces, du labeur qu'il a prins volontairement, pour aider à la posterité, amendant à son pouuoir l'ancienne traduction, & ce pendant essayer de suppleer son defect sans aigreur. Doncques ὥσπερ οἱ ψήτται n'est bien traduit, quemadmodum pisciculi qui psetta vocantur, & n'y a point de sens en cela, ains faut dire quemadmodum passeret. i. comme plies: car ψήτται signifie generalement tous poissons plats: dont se trouuent plusieurs especes, & particulierement les plies. Aristote quatriesme de l'histoire des animaux chapitre vnzieme. ἔπαυται ἐν τοῖς ἰχθύσι τ' ἅψ ψήττων γένος. Ou Gaza, & au chap. six du mesme liure, & au cinquiesme liure chapitre 9. & au 9. liure chapitre 37. tourne ψήττας passeret. Pline liure neuf chap vingt, escrit ainsi:

L E S Y M P O S E

Marinorum alij sunt plani, ut rombi, soleæ, ac passeræ: qui à rombo situ tantum corporum differunt: dexter resupinatus illis, passeri laeuis. Alij longi ut Murena, Conger. Plus Aristote au traicté du marcher des Animaux appelle ἰχθύες ἁρμόγαιες tous poissons platx: qui ont les yeux panchans au deuant, & pour ce marchent à la maniere des louches ou bigles. Ils sont nommez en Latin, passeræ, pour la couleur qu'ils ont semblable aux oyseaux de mesme nom, que nous disons moyneaux en François. Car ils ont la partie basse blanche, & celle de dessus brune & terrestre. Les carreletx en sont vne espeece. Aucuns pensent qu'ils soient mesme auccques la plie, & que ne different que de l'aage. Car estans ieunes, s'appellent carreletx, & deuenuz vieux, plies. Rondelet des poissons. Galien liure trois, de la faculté des aliments, adnotat psettam buglossò similem. Hermolaus barbarus Pline neuf, chap. 15. Outre cecy Monsieur de Montpellier m'a monstré les vers ensuyuans d'Horace, Sermon 2. Satyr. 8.

--Nam cætera turba

Nos inquam cœnamus aues, Conchylia, pisces.

Longè dissimilem noto celantia succum.

Vt vel continuo patuit cum passeris, atque

Ingustata mihi porrexerit illia rombi.

Comme sont les Arcades des Lacedemoniens. Arcades peuple de la Peloponnesse, dictée auioird'huy Moree, au pays desquels croissent fort grands asnes: qui ont rendu l'Arcadie celebre. Pline là décrit chap. 6. liu. 4.

Ne soyons diuisez, & marchons ayans la forme de ceux qui sont grauez & taillez aux colonnes, diuisez par le nez, estas mutilez en bas & côme sans fesses.

C'est

C'est à dire que si nous offensons autrefois Dieu, il est fort à craindre que soyons encores diuisez, tellement que ne serons à la fin qu'une quatriesme partie du total qu'estions au precedent en l'Androgyné, demourans fort imparfaicts, en Grec περιμυρῶντες, ὥστε οἱ ἐν τοῖς τετραγώνοις ἐν τῇ τυπωμένῳ, διαπεριμυρῶντες τὰς εἰσας, γεγονότες ὥστε λίπαι. *Ficinus.* Iterum diuidamur, talésque efficiamur quales qui in columnis figurantur nares secti, euadamus similes tenuissimorum quorundam animalium, quæ lipæ vocantur. Le bon seigneur n'estoit gueres expert en Grec ny en Latin, & a failly infiniment traduisant cest autheur, mesmement en telles difficultez qui dependent de la connoissance de l'antiquité, ou de nature. J'en ay conseré avec monsieur de Montpellier, & à messieurs Turnebus & Goupil professeurs du Roy, & m'a secouru chacun à son pouuoir. Quand à la traduction, j'ay suyui l'aduis de monsieur Turnebus & le lieu d'Hesychius qu'il m'a cité, ou il dit que λίπαι signifient τὰς ἡκρωτηριασμένους τὰ κατωτέρη, c'est à dire, mutilez par le bas, ou ayans les parties inferieures coupees. Aristophanes en la comedie intitulée les Raines.

Ἀεῖσοφάνης ἐν βατράχοις.

Ἐνθεν δὴ σωματὸς ἑστὶν
 βασανιστρία λίπαι
 γλῶσσ' ἀνελισσομένη φθονερὸς
 κινῶσα γὰρ λίνος
 ῥήματα δαίομένη
 καταλεπτολογήσει
 γλευμόνων πολὺν πόνον.

Le commentateur expose λίπαι γλῶσσα λίαν ἔκτε τριμμένη καὶ ὀλιωθεῖσα fort vsee & incōstante. Les autres cōme Suidas & Callistrate disēt q̄ λίπαι signifie vn animal fort petit, duquel ie n'ay

LE SYMPOSE

rien peu trouuer en Pline, Helian & Aristote. Et monf. de Montpellier tressçauant en telles choses m'a affirmé n'en auoir rien leu. I'ay bien trouué en l'expositeur d'Aristophanes & en Fauorin au dictionnaire, que les Atheniens estoient appelez λίσσας καὶ λίσσάπυροι, pour ce qu'estans beaucoup addonnez à la marine & continuellement assis à la rame, ils auoyent les fesses fort atteneues, & plattes. Aussi λίσσος signifie usé & depoli ou diminué par usage. Plus celuy qui a les fesses gresles & sans tumeur comme les oiseaux.

Taillez & grauez aux colonnes. χαταγραφήν ἐκτετυπωμένοι χαταγραφῇ description, designation, lineament de la peinture à faire, delineation, forme, figure. Bude és comment. τυπούω, grauer, former, tailler, moins exactement toutesfois, comme dit Gel. liu. i. des nuyts Attiques. τύποι descriptions moins exactes, Inde τύπωσις μάθσις, doctrine grossiere. τύπω λέγειν ἢ εἰπεῖν. Arist. i. Ethiq. parler grossierement & sommairement Erasme aux Chiliad. τυπωδῶς. Cic. ad Attic. 4. Illud etiam te rogo τῶ παρῆσαν χατάσσειν τυπωδῶς. ne hospes istuc veniam.

Après ces longues & ennuyeuses expositions d'un passage de telle importance, deuant que passer outre, i'adionsteray vne poësie que feit autrefois au propos de l'Androgyné mess. Anthoine Heroet, à present cuesque de Digne, & l'adressa au feu Roy François pere des bonnes lettres. Et ce pour donner quelque recreation aux lectures. Je reciteray volontiers ceste composition, tant pour ce qu'elle est dressée sur l'exemple de Platon, que pour son elegance, aussi pour reduire en memoire l'amytié & familiarité que i'ay eüe avec l'auteur, ce pendant que suyuois en court Monsieur le Chancelier Olinier, personnage tressage & tressçauant, avec lequel il estoit ordinairement. Vray est qu'il
n'a

n'a du tout suyui Platon, comme chacun pourra cognoistre en les conferant: Mais s'est ioué poëtiquement, en ostant & ad-ioustant ainsi que bon luy sembloit.

L'Androgyne de mess. Anthoine Heroet
Euesque de Digne au Roy
François.

*Au premier aage que le monde viuoit
D'herbe, de gland: trois sortes y auoit
D'hommes, les deux tels qu'ils sont maintenant,
Et l'autre double estoit, s'entretenant
Ensemblement tant masle que femelle.*

*Il faut penser, que la facon fut belle.
Car le grand Dieu qui viure les faisoit,
Faits les auoit, & bien s'i cognoissoit.*

*De quatre bras, quatre pieds, & deux testes
Estoyent formez ces raisonnables bestes.
La reste vaut mieux pensée que dictée,
Et se verroit plustost peincte qu'escrite.*

*Chacun estoit de son corps tant aisé,
Qu'en se tournant il se trouuoit baissé:
En estendant ses bras, on l'embrassoit;
Voulant penser, on le contrepensoit:
En soy voioit tout ce qu'il vouloir veoir,
En soy trouuoit ce qu'il falloit auoir:
Iamais en lieu ses pieds porté ne l'eussent,
Que quand & luy ses passe-temps ne fussent.
Si de son bien luy plaisoit mal vser,*

LE SYMPOSE

*Facile estoit enuers soy s'excuser.
 De luy n'estoit fait ne raport, ny compte,
 Ne cognoissoit honnesteté, ny honte,
 Si de son cœur sortoyent simples desirs.
 Il y entroit tant de doubles plaisirs,
 Qu'en y pensant chacun est incité
 A maintenir, que la felicité
 Fut de tel temps, & le siecle doré.
 Non qu'il fut mieux de metal decoré
 Que cestuy-cy: Mais belle est la dorure
 Representant au vif telle peinture.
 Ce monstre donc tel que l'ay figuré
 Se tenoit fort de sa force asseuré:
 L'outrecuyder de soy l'accompagnoit,
 Ny seulement les hommes desdaignoit:
 Mais contemnoit la celeste puissance.
 Dõt le ciel print courroux, & cognoissance.
 Là Iupiter usa de son sçauoir,
 Et commanda soudain sans s'esmouuoir,
 Que par moitié ce corps fut séparé,
 Et tellement le simple réparé,
 Que chascune part vesquist, pour tesmoignage
 Perpetuel de l'orgueilleux oultrage.
 Et si apres monstroït quelque apparence
 De sa premiere & folle outrecuydance:
 Que fust le simple encore diuisé,
 Cela fut faict aussi tost qu'aduisé.
 Ces pauvres gens par le monde esbandus
 Furent long temps de leur honte esperdus:*

L'ire

Lire recente, & crainte de pecher
Tant les garda l'un de l'autre approcher
Que chacun plus, ne sçachant sa chacune
Diuerfement se plaingnoit de fortune.
Estans demis, rien estre ne cuydoient,
Et conuertis à Dieu se commandoient
Regrettans plus ce que perdu sçauoient,
Que satisfaits du simple qu'ils auoient.

Après auoir toutesfois enduré,
Tousiours souffert, & iamaïs murmuré,
Se desprisans si fort s'humilierent,
Que se cherchant, ensemble se trouuerent,
Et se trouuant, aisément se cogneurent.
On ne sçait pas le passe-temps qu'ils eurent.
Car les honteux ne firent asssemblée
Onques depuis, que ne fust à l'emblée.
Et le plaisir qui de tout bien abonde
Le desfroboient & aux dieux, & au monde.

De ce larcin on dit que sont venuz
Tous ceux qui sont pour vrais amis tenuz,
Et que suyans de leurs parens la trace,
Si cest peché ils le tiennent de rassé:
Car comme appert que fussent volontiers
Ces premiers corps tournez en leurs entiers,
Et que tous deux en vn se fussent mis,
Si de nature il eust esté permis.

Ainsi l'on voit de ceux qui en descendent.
Car quand par doute ou appetit entendent
Qu'une beauté qu'ils rencontrent parée,

LE SYMPOSE

*A l'aduentur' est leur part esgaree,
Chacun s'approche, & desire sans feindre
De se remettre ensemble, & se reioindre.*

*Leur grand plaisir nul compter ne sçauroit
N'imaginer, qui receu ne l'auroit.*

*Et qui l'a eu, compter il n'en sçaura
La moindre part, de tant qu'il en aura.*

*Tel bien on dit proprement amitié,
Recouurement de perduë moitié,
Auquel chacun doit iecter son desir.
Le danger est de ne sçauoir chosir,
Et d'endurer hontes ou vituperes,
Qu'eurent iadis les dessusdits noz peres,
Auant qu'auoir de leur bien cognoissance.*

*Aucunes fois nous prenons accointance
Auecques part, que nostre pensons estre.
Mais quand ce vient à plus pres la cognoistre,
En se trouuant aux approches emblées.
Le tout conioinct, & pieces rassemblées.
Tous deux deceuz, & abusez se sentent,
Et vont ailleurs, car point ne se contentent,
Bien qu'il y ait reciproque beauté.*

*Voyla comment vint la desloyauté,
Que nous voyons des hommes tant blasinée:
Nature en doit seule estre diffamée.
Si c'est peché, que ses amours changer
Elle nous veut l'un à l'autre renger.
Pour les moitiez d'un chacun retrouver.
Puis quand ce vient aux combats esprouuer,*

Eui-

*Euidemment elle mesme nous monstre,
Que ce n'est pas nostre heureuse rencontre:
Et puis on dit leger nostre desir.*

*O qui scauroit combien de desplaisir!
Quel desespoir & comme se faschoit
Cestuy, qui n'a trouué ce qu'il cherchoit!
Pas ne diroit, que sa legereté
Vint du changeur, ny de sa volonté.*

*Ce changement est chose naturelle,
Et aduient tant à masle qu'à femelle:
Car si de loing nous sommes descenduz,
Et si long temps auons esté perduz,
Que nature est elle mesme abusée,
Et nostre faute, & la femme excusée.
Après aussi que les recouuremens
Nous auons faits par diuers changemens,
Et chacun vient à la recognoissance
De sa moitié, par longue experience:
Soudain toute autre alliance s'oublie,
Et le vray neud deslié se relie.
En vn moment nous sentons effacée,
Legiereté de volonté passée:*

*Et pour le mal non qu'auons au changer,
Mais de souffrir, & puis s'en estranger:
Deux cœurs en vn s'arrestent pour leur vie.
Et bien-heureux n'ont crainte, que demye:
Non des conioincts, encores moins de ceux,
Qui ne sont qu'un & peuuent estre deux.
Et de qui donc? de ceux qui sont yssuz.*

LE SYMPOSE

De deux mortelz, que i'ay dit cy dessus:
 Qui simplement de tout temps simples furent,
 Qui onc Amour, ny autre sçauoir n'eurent,
 Que consommer les biens qui sont sur terre.
 Ils sont grand nombre & nais à faire guerre:
 Les yeux ils ont à mal penser ouuerts,
 Et blasmeroient s'ils trouuoient descouverts
 Les gens d'Amours gracieux, & insignes:
 Qui soy gardans, les uns parlent par signes:
 Autres souz fables vne verité cachent,
 Et peu souuent aux ignorans s'attachent.
 Comme il aduint à l'autheur de ce conte,
 Lequel amy de sagesse, n'eut honte,
 Pour les secretz de nous dissimuler,
 Entre les Grecs ainsi confabuler.

Sire, il vous faut en memoire reduire,
 Ce que sçaez mieux, qu'on ne le peut dire:
 C'est que l'Amour est passion gentile,
 Nous esclairant de flamme si subtile,
 Que du ciel semble en la terre demis
 Pour esueilleir les esprits endormis,
 Et les leuer iusques à la partie,
 Dont la clarté de sa torche est sortie.

Et qu'ainsi soit, vous voyez que les sages
 Nous ont souuent figurez és images,
 Pour nous donner entiere remembrance
 De nous, dont plus n'auons de souuenance,
 Nous monstrans l'ame en ceste terre immonde,
 L'Amour diuin par celuy de ce monde,

Comme

Comme verrons en la descouverture
De nostre double estrange creature.
Le lieu commun est de Philosophie,
Qui enseignant l'homme, luy signifie,
Qu'au premier temps l'une eut double lumiere,
Naturelle une, (& estoit la premiere)
Et l'autre apres du Createur infuse:
Se destournant la pauvreté confuse
De tant de bien, si haute se tenoit,
Que son facteur & son Dieu contemnoit.
A ceste cause elle fut separee:
Dieu à la part meilleure retiree.
L'autre est au corps de terre environnee:
Laquelle semble en enfance estonnee.
Mais quand ce vient dessus l'adolescence,
S'elle cognoist sa cheute, & ignorance:
Comme le feu en terre detenu,
Tend de nature, au ciel dont est venu:
Ainsi reste de sa moitié la perte,
Et ne veut rien que l'auoir recouuerte:
Tous ses cris sont, de se recommander,
Tous ses vœux sont de se redemander,
Se demandant, soy-mesme se presente,
Comme souloit, n'est plus de soy contente:
Du naturel, qui luy est demeuré,
Duquel ne voit rien qui soit assuré.
De son penser, de toute affection,
De son espoir, foy, & contention:
Elle aime Dieu, & requiert sa moitié.

LE SYMPOSE

Lors Dieu luy rend, ô heureuse amitié!
 O grand malheur! d'estre au corps trebuschée!
 O quel soulas! de s'estre tant cherchée!
 Que pour demie, entiere se rencontre!
 Dieu est seul bon, & là sa bonté monstre.
 Premièrement quand sa facture voit:
 A qui permis deux lumieres auoit,
 Dont l'une estoit infuse, par laquelle
 Cognoissoit tout ce qui est dessus elle:
 Et l'autre moindre, acquise de nature,
 Pour veoir le corps, & choses d'adventure,
 Quand l'ame voit celeste à luy vouée
 De deux vertus differentes donée,
 Tant de plaisir au naturel donner,
 Qu'oser la grace infuse abandonner:
 N'est-il pas seul iuste, bon & vray pere,
 Que d'oublier si tost ce vitupere,
 De se donner, & de nous à nous rendre,
 Si le voulons, & nostre perte entendre?
 Puis que l'ame est en ce corps descendue,
 Et d'elle sent la bonne part perduë,
 Chercher se doit, en la seule bonté;
 Car tout le bien vers le bon est monté:
 Là se trouuant se tiendra trop heureuse,
 Et iouyra de gloire vertueuse:
 Soy reuoyant, ses douleurs oubliera,
 Avec soy, pour iamais se lyera
 D'un feu d'Amour prins en sa region:
 Qui luy sera vraye religion,
 S'elle se veut au contraire esprouuer,

Pensant ailleurs, qu'en Dieu se retrouver,
D'opinion folle s'esgarera,
Et desia cheute, encores tombera:
Se voulant ioindre aux terrestres beaut ez,
Lors commettra mille desloyautez,
Se confiant en ce qu'elle fera,
Autre accusant, elle s'excusera,
Adorera sa confuse ignorance,
Et reuiendra par son outrecuidance
A murmurer contre la verité.
En fin dira Iupiter irrité,
Que soit son simple encores diuisé.

Les Grecs de l'amé ont ainsi deuisé,
Sire, on les peut (ce me semble) escouter,
Puis que du vray sceurent si biē douter
Que conter fable approchant d'vne meslée
De la clarté, qui nous est reuelée.

De ce temps là couuertement parloient
Tous ceux qui Dieu manifester vouloient,
Pour le danger de plusieurs simples ames,
Pleines de chair, de metal grosses lames,
Et contenter les corps terrestres nées,
Deuant que fust Fortune, infortunées:
Qui n'estoient pas des prisonniers capables.
Ny deuant eux, ny deuant leurs semblables,
On ne doit rien de veritable dire:
Car sont menteurs: & est aisé de lire
Dessus le front de maligne pensée,
Qu'auant le soir, leur nuit est commencée.

LE SYMPOSE

*Qu'il faut plus craindre le iugement de peu d'hommes
sages, que de plusieurs ignorans.*



ARISTOPHANE. Voyla mon oraison de l'Amour, differente de la vostre, laquelle ie vous prie comme deuant, ne reprenez, afin que les autres parlent: car Agathon & Socrates restent encores à parler. **ERISIMA**. Comme vous voudrez. Sans doubte vostre oraison me plaist fort, & n'estoit que ie cognois Socrates & Agathon estre eloquens en matiere d'Amour, ie craindrois fort que les paroles ne leur defaillissent: pource que l'on a tât, & si diuersemēt parlé. **SOCRATE**. Vous auez tresbiē fait, Erysimaque. Mais si vous estiez en la place ou ie suis maintenant, ou plustost que ie seray apres qu'Agathon aura parlé, vous craindriez à bonne raison, & seriez aussi empesché de tous costez, que ie suis. **AGATHON**. Vous me voulez tromper, afin que i'entr'en crainte, pour penser que le theatre ayt grande expectation de moy, comme si ie deuois bien dire. **SOCRATE**. Ie serois trop oublieux, si pensois qu'eussiez maintenant peur deuant si peu de personnes: lequel i'ay veu nagueres de tel courage & hardisse monter en l'eschauffaut avec les ioueurs, & sans apparence de peur auoir fait preuue de vostre sçauoir deuant si grand nombre de spectateurs. **AGATHON**. Ne m'estimez tant adonné au theatre, que ie ne sache bien, que l'homme prudent doit plus craindre le iugement de peu d'hommes sages, que de plusieurs ignorans. **SOCRATE**.

Ce

Ce seroit mal fait de penser quelque inciuilité en vo^r.
 Je sçay certainement que si vous trouuiez avec quel-
 cuns, que vous estimassiez estre sages, qu'aurez plus
 de respect à eux, qu'aux vulgaires. Mais prenons gar-
 de que nous mesmes ne soyons tels: car nous assistions
 là, & estions au nombre des vulgaires. Mais si de fortu-
 ne vous trouuiez avec autres hommes sages, parauē-
 ture craindriez vous faire chose deshoneste deuant
 eux, n'est il pas ainsi? AGATH. Ouy certes. SOCRAT.
 Ne craindriez vous point aussi le vulgaire, si pensiez
 commettre quelque villenie. Alors Phœdre print la
 parole, & dit: Amy Agathon, si vous respondes tous-
 iours ainsi à Socrates, il n'aura soin comme il aille du
 reste, pourueu qu'il ayt à qui parler, & specialement
 qu'il soit beau. Je prens plaisir à ouyr deuifer Socrates
 Mais il me faut donner ordre, qu'Amour soit loué, &
 que chacun de vous par ordre recite son oraison. Fai-
 tes donc vostre deuoir premierement enuers le Dieu,
 puis vous deuiferez ensemble à vostre plaisir: vous
 dictes bien Phœdre, dit Agathon, & rien ne m'empes-
 che de parler. Il y aura moyen assez de deuifer cy apres
 souuentefois avec Socrates. Premierement ie mon-
 streray comment il me faut parler, puis ie parleray.

LE SYMPOSE
L'ORAISON CIN-
quiesme d'Agathon maistre
du Festin.

*Qu'Amour soit le plus ieune de tous les dieux, tresbeau, bon,
& sage, & que toutes sortes de biens nous soyent par luy dōnez,
comme inuention des ars, avec les autres commoditez & felici-
tez humaines.*



Ous ceux qui ont parlé cy-deuant
ne me semblent auoir loué ce Dieu:
ains seulement auoir raconté les fe-
licitez qui aduiennent aux hommes
par luy, sans declarer aucunement
qui c'est qui leur a dōné tels biens.

Or le vray moyen de proceder en toute louēge, est
de monstrier la nature de ce qu'on louē, puis raconter
les choses qu'il fait. Ainsi deuons nous louer Amour,
en monstrier premicrement quel il est, puis venir à
ses bienfaits. Doncques i'affirme, que comme tous
dieux soyent heureux; Amour estre (s'il est loisible de
ainsi parler) le plus heureux d'entr'eux: veu qu'il est
tresbeau & tresbon. Qu'il soit tresbeau, il appert pour
estre le plus ieune des dieux, dont luy-mesme donne
preuue suffisante en ce qu'il fuit vieillesse nous adue-
nant tant soudainement, & plustost qu'il ne seroit be-
soin. Laquelle il hayt naturellement, & ne s'en appro-
che iamais, speci alement si elle est extreme. Mais il

*Socrat.
prouuera
au cōtrai-
re qu'il
n'est beau
ne bon,
ny Dieu.*

con-

conuerſe, & eſt touſiours avec les ieunes. L'ancien prouerbe dit biẽ, que le ſemblable cherche touſiours ſon ſemblable: & combien que ie ſois d'accord avec Phœdre en pluſieurs points, toutesfois ie ne luy aduouẽ qu'Amour ſoit plus ancien que Saturne, & Iapete: ains ie l'affirme eſtre le plus ieune d'entre les dieux, & qu'il eſt touſiours ieune. Et que les geſtes anciens des dieux dont Parmenide & Heſiode eſcriuent, doiuent eſtre attribuez à Neceſſité, & non à Amour, ſi tant eſt qu'ils en ayent dit la verité: car iamais l'un n'eũt eſté caſtré, & l'autre lié, ne fuſſent aduenues pluſieurs violences entre eux, ſil y euſt eu amytiẽ & paix, comme aujourd'huy, depuis qu'Amour regne entre les dieux. Il eſt donc ieune, & pareillement tendre. Certes nous aurions beſoin d'un tel poète cõme *Iliad. 19.* Homere, pour monſtrer ſa tendreſſe. Car il dit Ate. i. Calamité eſtre deeſſe & tendre, affirmant qu'elle a les pieds tendres, pourtant qu'elle ne va iamais ſur le pauiẽ, ains marche par ſus la teſte des hommes. En quoy il me ſemble auoir vſé de belle coniecture pour monſtrer ſa tendreſſe, qu'elle ne marche ſur le dur, ains ſur le mol. Nous vſerons de meſme argumẽt pour prouuer qu'Amour eſt tendre: car il ne chemine point ſur la terre, ny ſur les os des teſtes, qui ne ſõt gueres mols: Ains s'addreſſe & arreſte ẽs choſes les plus molles, qui ſoyent, à ſçauoir les affectionns & ames, tant des dieux que des hommes, ſe logeant en elles, & non encores en toutes: ains s'il en rencontre quelcune dure, il s'enfuit, & habite en celle, qu'il trouue molle.

LE SYMPOSE

Parainfi nous concluõs, puis qu'il touche de ses pieds, & toutes autres parties, les choses plus molles : qu'il soit par necessité trestendre, avec ce qu'il est treslieu-
ne. D'auantage il est liquide, & coulant, car il ne pour-
roit s'estendre de toutes pars, ny par toutes ames, y
entrant & en sortant secrettemēt, s'il estoit dur. Qu'il
soit de figure proportionnee & liquide, la iolieté
(par laquelle il excelle sans doute sur tous autres) le
mōstre assez: car il ya guerre perpetuelle entre Amour
& Indecence. L'habitation de ce Dieu entre les fleurs,
signifie la grace de sa couleur : car amour n'arreste
point au corps, & en l'ame, ou en quelque chose sans
fleur, & desia deflorie: Mais ou le lieu est bien fleury,
& bien sentant, il s'arreste & demeure: L'on pourroit
dire d'auantage de la beauté de ce Dieu, mais pour le
present cecy nous suffira. Reste à monstrier cy apres
la vertu d'amour. Ce qui est beaucoup à estimer, c'est
que l'amour n'offense Dieu ou homme, & n'est of-
fencé par Dieu ou par homme: car s'il patit, il ne le
patit par force, d'autant que violence ne tombe en
amour, ne faisant quelque cas, le fait par force: pour
ce que chacun obeit volontairement à amour en
toutes choses. Et tout ce qu'une personne accorde vo-
lontairement à l'autre, est réputé iuste selon les loix,
Roynes de la cité. Outre la iustice il a beaucoup de
temperance: car il conuient entre tous, que tempe-
rance est dominer aux voluptez & concupiscences,
& qu'il n'y a point de volupté plus plaisante qu'amour.
Si donc les voluptez sont plus foibles, amour les do-
minera,

minera, & en les dominant, il fera merueilleusement
 temperât. Au regard de la force: Mars ne peut resister
 à l'amour: car Mars ne retient pas amour, ains l'Amour
 de Venus retient Mars. Or celuy qui retient, est plus
 puissant que le retenu: & qui domine le plus puissant
 de tous, sera indubitablemēt reputé le plus puissant de
 tous. Nous auons parlé de la iustice, tēperance, & for-
 ce de ce Dieu, nous parlerōs desormais de sa sagesse: ce
 que nous mettrons peine de faire, le mieux qu'il sera
 possible. Afin dōc que i'honore nostre art, cōme Ery-
 simaque a fait le sien: ie di que ce Dieu est poëte, tant
 sçauāt, qu'il peut rēdre les autres poëtes: attendu que
 tout homme, quelque rude qu'il soit au parauant, de-
 uiēt poëte incōtinēt qu'amour l'a touché, ce qui nous
 doit mouuoir à penser, qu'Amour est sçauant en tou-
 te poësie, & musique: Car ce que personne n'a, ou ne
 sçait point, i'amaï ne le donnera à l'autre, ou l'ensei-
 gnera. Qui doutera que tous animaux soient engen-
 drez, & procréez par la sapience d'Amour? D'auanta-
 ge ne sçauons nous pas les arts estre donnez par luy?
 & qu'ou ce Dieu est precepteur, l'artisan est excellent
 & renommé? Au contraire demeure obscur celuy qui
 n'est enseigné par Amour. Apollo a trouué la maniere
 de tirer de l'arc, la medecine, & diuination par desir &
 amour: tellement qu'il doit estre reputé disciple d'a-
 mour. Les muses la musique, Vulcain la forgerie, Mi-
 nerue la tisseure, & Iupiter le gouuernemēt des dieux
 & des hommes. De maniere qu'interuenant Amour,
 les affaires des dieux ont esté ordōnez, i'entēs Amour

*Plutarg.
des Sym-
posiarq. et
Cælius
aux an-
ciennes
lec. liu. 9.
chap. 2.*

*Ce point
de la gene-
ratio sera
deduit au
second
liure.*

*Polid.
Verg. des
inuen. des
chos.*

LE SYMPOSE

*Socr. dis-
putera cy
apres cō-
ment A-
mour est
desir &
en beauté.*

*Phormut.
de la nat.
des dieux*

de beauté, veu qu'Amour ne s'adresse point à lai-
deur. Deuant luy comme si ie disois au commence-
ment, plusieurs indignitez sont aduenues entre les
dieux, cōme lon dit durāt le regne de Necessité. Mais
apres que ce Dieu est nay du desir de belles choses:
tous biens sont aduenuz aux dieux & aux hommes.
Ainsi, Phœdre, me semble Amour estre premieremēt
tresbeau, & tresbon: & consequemment cause de telz
biēs aux autres. Il me souuiēt en cest endroit de quel-
ques vers disans: C'est cestuy-cy qui donne paix aux
hommes, tranquillité à la mer, repos aux vents, giste &
sommeil aux viuans. Il nous oste rusticité, & remplit
de familiarité, causant & conduisant toutes les assem-
blees faites par les hommes aux festes, ieuX, & sacrifi-
ces. Il apporte douceur, & chasse rudesse: retient bien-
ueillance, & enuoye malueillance: propice, bon, spe-
ctacle aux sages, agreable aux dieux, desirable à ceux
qui ne l'ont, retenable à ceux qui l'ōt, pere de delices,
tendresse, volupté, graces, desir & souhait, soigneux
des bons, & mespriseur des mauuais: gouuerneur en
trauail, en crainte, en desir, en parolle, voiturier, secou-
reur, & sauueur: L'honneur des dieux, & des hommes,
conducteur tresbeau & tresbon, lequel doit estre sui-
uy & honoré de belles hymnes, par toute personne
qui participe de la belle chanson, dont Amour vse,
adoucissant la pensee des dieux & des hommes. Voila
Phœdre mon oraison, pleine de propos en partie
ioyeux, & en partie graues, selon la portee de mon es-
prit: que ie dedie & consacre au Dieu.

L. R.E-

L. REGIVS.

Que les gestes anciens des dieux, dont Parmenide & Hesiodé escriuent. *Platō au 2. liure de la Repub. blasme fort Homere & Hesiodé, & les autres poètes anciens pour les fables deshonestes, & impertinentes, qu'ils ont controuuées des dieux & des Heroës, maintenant qu'on ne les doit recevoir en une republique bien instituee. Ses parolles sont telles.* Premièrement la plus grande menterie des menteries qu'Hesiodé a mal controuuée, racontant ce qu'il dit auoir esté fait par Célius, & comme Saturne le punist, puis les actes de Saturne & les calamitez qu'il receut de son fils. Lesquelles iaoit que feussent vraies: Toutesfois ne deuroient à mon auis estre recitees tant facilement aux foibles d'entendement, & aux ieunes gens, ains plustost estre teuës. Et si par necessité il les faillloit dire, que peu de personnes les entendissent en secret, soit qu'on les dise en allegorie, ou sans allegorie. D'autant que le ieune homme ne peut discerner ce qui est allegorie ou non, Et les opiniōs qu'on reçoit en cest age là, sont communement fort difficiles a oster, ou demeurent immuables. *Pour ceste cause il veut que les poètes soyent contrains d'accommoder leurs fables à la vertu. Aristote fait semblable remonstrance 7. des Politiques ch. 17. & en la Poétique: Qui escrit des fables touchant les dieux. 12. de la Metaphys. chap. 8. en ceste maniere.* Nos ancestres & les plus anciens en figure de fable ont laissé traditions à la posterité que ces dieux sont, & que le diuin cōtiét la nature vniuerselle. Les autres ppos fabuleux ont esté trouuez pour la persuasiō populaire, & pour l'opportu

q ij

runité des loix, & du biē commun: car ils les disent de forme humaine, & les font semblables à aucuns animaux avec autres consequences & similitudes: desquelles si nous separons ce seul premier: qu'ils pēsoiēt les dieux estre premieres substances: Certainement l'on estimera cela estre dit diuinement, & la Philosophie souuentefois (cōme il est vray-semblable) trouuee entant qu'il a esté possible, & de rechef perdue, telles opinions comme quelques reliques auoir esté gardees iusques auiourd'huy.

Doiuent estre attribuez à Necessité, & nō à amour. *Platon met trois especes de necessité. La premiere qu'il appelle Adrastie, & lōy d'Adrastie au Phædre, és substāces superieures & intelligibles. L'autre és intellectuelles, qu'il nōme proprement necessité, & la dit au 10. de la Repub. estre mere des Parces. La troisieme destinée és choses naturelles & sensibles, au Politique & Protagoras. Il appelle au Timee la matiere premiere & nature informe, necessité: escriuant ainsi. La creatiō de ce monde (dit-il) a esté meslee de necessité & intelligence. Car cōme l'intelligēce cōmādaſt à la necessité, & l'induiſt cōmunemēt à faire bonnes choses, & necessité cedaſt & obeit à sa sage persuaſion: en telle maniere cest vniuers prit commencement. Il la nomme necessité, pour ce qu'elle n'est principale cause de la constitutiō du mōde: ains qu'il estoit necessaire l'adiouſter, pour la substance corporelle. Ainsi la prouidence dominant & ouurant, & la matiere obeissant & se laissant manier, le monde sensible a esté fait.*

Iamais l'un n'eust esté chastré & l'autre lié. *Cicero liu. 2. de la nature des dieux.* Ceste ancienne opiniō a réply la Grece,

Grece, que Celius a esté chastré par son fils Saturne, & que Saturne a esté lié par son fils Iupiter. La raison naturelle non inelegante est enclose en ces fables. Ils ont voulu que la celeste nature haute & etheree. i. du feu qui engendre de soy toutes choses, n'eust genitoires: ils ont voulu Saturne estre celuy qui contient le cours, & conuersions des temps, & qu'il est ainsi appelé pour estre saoul d'annees. Qu'il a mangé ses enfans, pourtant que l'aage consomme l'espace des tēps, & qu'il est rempli insatiablement des ans passez. Il a esté lié par Iupiter, afin qu'il n'eust son cours immodéré, & que par les liens des estoilles le retint. Mais Iupiter est appelé pere des diēux & des hōmes, pour ce qu'il est meilleur profiter à tous, que d'auoir grandes richesses, &c. *Les vns accommodent cecy à l'Astrologie: disans que la malignité de Saturne est souuentefois empeschee par la conionction, reception, ou opposition de Iupiter, & que Iupiter estant situé entre Saturne & Mars, est temperé par l'excessive froideur de l'un, & grand ardeur de l'autre. Lucian au liure de l'Astrologue dit, que Saturne est estimé lié, pour ce qu'il est le dernier remué, & fort esloigné de nous. Que son mouuement est pesant, & difficile à obseruer & cognoistre aux hommes. Il rend raison aux Saturnales, pourquoy Saturne ceda le regne. Plotin de la beauté intelligible chap. 13. & Pic. Mirandul. allegorisent autrement ceste fable, entendans par Celius dieu, & le premier ciel eminent par dessus toutes les choses corporelles. Par Saturne l'intelligence diuine, & nature intellectuelle, qui s'applique seulement à entendre & contempler: par Iupiter la vie actiue, qui consiste à regir, administrer, &*

LE SYMPOSE

mouuoir par commandement les choses à elle subiectes, & inferieures. Que ces deux choses se trouuent és planettes de mesme nom: Car Saturne faict les hommes contemplatifs, & Iupiter leur donne principautez, gouuernemens, & administrations de peuples. Celius donc a engendré Saturne: par lequel il a esté châstré, c'est à dire selon eux, Dieu a produit la diuine & premiere intelligence unique, en laquelle il mit les Idees du Soleil, de la Lune, des hommes, de tous animaux, des plantes, & pierres, des elemens, & uniuersellement de toutes creatures: sans produire plus de soy autre creature: Tellement que de ceste premiere intelligence le reste du monde est faict. Ainsi demeurât sterile & ne pouuant plus engendrer, lon dit qu'il est châstré, pource qu'il n'est plus productif d'aucune chose, ayant communiqué à cest intelligence, tout ce qu'il estoit possible luy communiquer. Saturne depuis a engendré Iupiter i. l'intellect a produit l'ame du monde. Et apres elle tous les cieux & elemens, & ames raisonnables. Mais d'autant que l'administration de toutes choses inferieures se fait moyennant le ciel & l'ame mondaine, qui est principe de tout mouuement: Ils disent que Saturne est lié par Iupiter, & priué de son royaume, comme celuy qui vaque seulement à contempler, laissant le gouuernement du monde à Iupiter, qui encor ne le pourroit bien gouuerner, s'il n'estoit aydé du conseil de son vieux pere, c'est à dire que l'ame du monde ne mouueroit ordinairement le ciel, ny disposeroit droitement les autres choses, si elle ne participoit de la sapience intellectuelle, qui luy est paternelle. Toute la plenitude des Idees, laquelle descendit de Dieu en ceste premiere intelligence sont les genitoires de Celius, lesquelles couppees, il demeura sterile, & n'engendra plus. Puis tomberent en la mer, c'est à dire que les Idees se ioignās à la matiere informe, qui nous est
signi-

signiffee par la mer: nasquit *Venus*, i. resulta ceste grace & ornement de leur varieté & distinction, sans laquelle varieté, ne peut estre beauté. Parquoy est bien dit aux poëtes que *Venus* nasquit, tombans les genitoires de *Celius* en la mer. Nous auons desia touché cecy en la 2. oraison. parlans de la *Venus* celeste née sans mere. Apres tant d'allegories nous raconterons en peu de paroles la fable, pour donner plus d'intelligence à ce passage. *Saturne* fils du ciel & de *Veste*, qui auoit sa sœur *Opis* en mariage, coupa les genitoires au ciel son pere, lesquelles tōberent en la mer, et d'icelles puis apres agitees par l'escume, nasquit *Ven*⁹. Il eut un frere aisné nommé *Titan*, qui deuoit par raison succeder à son pere. Mais voyāt que ses parēs fauorisoiēt plus *Saturne*, luy ceda son droit, à condition qu'il n'esleueroit point d'enfans masles, & que le royaume retourneroit à la lignee de *Titan*. *Saturne* donc suyuant l'accord fait auec son frere, deuoroit ses enfans masles incontinent qu'ils estoyēt nez. Mais *Opis* sa femme ayant eu *Iupiter* & *Iuno* d'une ventree, luy monstra *Iuno*, & feit cacher *Iupiter*, entremettant les *Corybantes* qui à son de cymbales & de tabourins, empeschoyēt qu'on n'ouyst braire l'enfant. *Saturne* le demandant, *Ops* luy monstra une pierre enuelopee de drapeaux, & feignoit que c'estoit son enfant, qu'il mangea incontinent. Apres elle eut *Neptune* & le feit nourrir secrettement, sans le sceu de *Saturne*. Tiercement *Pluton* & *Glauce*, elle monstra *Glauce* à *Saturne*, & luy cachea *Pluton*: Mais finalement la tromperie descouuerte, *Titan* fut aduertý qu'il y auoit des enfans masles, & pource feit la guerre à *Saturne*, qu'il print auec *Ops* leur seur commune, & les garda estroittement: iusques à ce que *Iupiter* estant deuenü grand, les deliura par faict d'armes.

LE SYMPOSE

Puis Saturne entendant par l'oracle qu'il deuoit estre priué du royaume par ses enfans, commença à machiner quelques aguets contre Iupiter, & pource fut chassé par luy, & s'enfuit en Italie vers le Roy Ianus.

Il est donc ieune & tendre. Phædre en la premiere oraison a dit qu'Amour estoit le plus ancien des dieux, & Agathon dit maintenant, qu'il est le plus ieune: propos qui semblent contraires. Pour accorder ces deux passages ils mettent deux Amours, l'un eternel avec le souuerain Dieu, qui a produit les premiers parens du monde, à sçauoir l'intellect où sont toutes les Idees, & qui est formateur du monde, & la matiere informe mere: moyennant lesquels Dieu (comme Amour desireux) crea & forma tout le monde à la similitude de la beauté, & essence diuine. L'autre Amour nasquit quand & le temps au commencement de la creation du monde sensible, & est non seulement reciproque entre l'intellect & la matiere: Mais encores entre les parties du monde, & le tout: lequel Amour est tousiours ieune pour ce que les choses ieunes par son moyen, sont incessamment engendrees: receuant tousiours la matiere nouuelles formes: dõt ce monde demeure fourny & embelly. Les autres recherchent plus haut ces Amours en ceste maniere. Dieu pere de toutes choses, pour l'amour qu'il auoit de multiplier sa semence par la benignité de sa prouidence crea les intelligences, qui agitent Saturne, Iupiter & autres planettes: D'autre costé ces intelligences recognoissans leur createur, l'ayment. Ils appellent l'Amour, par lequel les celestes sont creez, plus ancië. Et l'autre par lequel sont affectionnez à leur createur, ieune. D'auantage l'intellect angelique ne receut plustost de son pere l'Idée de Saturne & autres planettes: que par Amour inné ne se fust tourné vers sa face. Et
apres

apres les auoir receuës, il a aymé plus ardemment la grace de son pere. Ainsi la dilection de cest ange enuers Dieu, est en partie plus anciëne que les Idees qu'on appelle Dieux, & en partie plus ieune. Ceste exposition ne me satisfaiçt pour estre trop esloignee du subiect, comme aussi vne autre qu'admene Picus Mirandula, & me semble qu'il n'est seant d'imaginer tels songes, & rechercher de si hault les Allegories.

Homere dit Ate estre deesse & tendre. 19. de l'Iliade
 Α'τη νυυσανς, δεεσσε ενueloppant les hommes de maux, & se-
 duisant leurs entendemens.

Ο'μηρος ἱλιάδ. τ.

Α'λλὰ τί κερ ῥέξαίμι, θεὸς διὰ πάντα τελευτᾷ.
 ῤέετ' βασιλὸς θυράτης Α'τῆς, ἢ πάντας ἅαται
 Οὐλομένη, τῆς μὲν δ' ἀπαλοὶ πόδες, οὐ γὰρ ἐπ' ὄσσει
 Πίλινται, ἀλλ' ἄρα ἦγε κατ' ἀνδρῶν κρέατα βαίνει
 Βλάπτουσι ἀνθρώπους, καὶ δ' οὐδ' ἔπερομεν πέδῃσι.
 Καὶ γὰρ δὴ νύ ποτε ζῶν ἄδασατο ὕν περ ἄριστον
 Ἀνδρῶν, καὶ δὲ θεῶν φασὶν ἐμμεναι.

Au regard de sa force, Mars ne peut resister à Amour. Adultere de Mars & de Venus descouuert par le Soleil 8. de l'Odysee. Aristote 2. des Politiq. chap. 7. dit ceste fable auoir esté introduicte, pour ce que les hommes de guerre sont fort paillards. Lucian au liuret de l'Astrologie escrit telle inuention auoir esté prinse de l'Astrologie, suyuant leurs cours & natures, lesquelles sont expliquees par Plin liu. 2. chap. 8. & en la grande composition de Ptolomee, & aux Theoriques des planettes. Les anciens donc ont voulu signifier par cecy, que Venus planette benigne s'approchoit pres de Mars, qui est ardent, & violent pour domter son impetuosité, & corriger sa malice.

Je dy que ce Dieu est poete, tant sçauant qu'il peut rendre les autres poetes. Plutarque. 1. Sympos. & Celius

LE SYMPOSE

Rhodig. ancien. leçons, liure neuf chap. 2. Platon au Phædre, & au dialogue intitulé Io. La premiere poësie en toutes nations a tousiours esté de l'amour. Au commencement les amoureux enflammez de leurs dames, chanterent les premiers vers poëtiques, lesquels peu à peu se sont limez : de sorte qu'ils sont paruenus à la perfection, que voyons maintenant. Sans doute Amour est vn merueilleux docteur en poësie, & diligent excitateur des esprits endormis. Car combien que les poëtes traictent souuentefois autres matieres que d'amours, si ne trouue lon poësies plus heureuses, que les amoureuses,

Tout homme quelque rude qu'il soit. Lon voit au Decameron de Bocace plusieurs exemples d'Amour, & entre autres d'un Cimon, qui de lourdaut, & fol deuint sage & adroit par Amour.

*Cic. I Acad.
quest.*

Durant le regne de necessité. Il entend par necessité la matiere informe, comme nous auons dit. Pour l'intelligence de ce passage faut sçauoir que toute creature est composée de deux natures, vne materielle, l'autre formelle. L'une imparfaicte, l'autre raison de la perfection. Or quand l'une de ces natures participe plus de la nature de l'autre, elle est subiecte à elle, & l'autre luy domine. Puis donc qu'es creatures inferieures, il y a plus de l'imparfaicte, que de l'autre parfaicte, l'on dit que la matiere domine en elles. Ainsi estans encor les Idees imparfaictes & confuses, d'autant que la nature informe & materielle est cause de toute imperfection, fut dit par les anciës Theologiens qu'alors necessité regnoit, & toute imperfection. Pour ce dit Agathon que tout ce que l'on dit des Idees denotant leur imperfection est aduenü au regne de necessité. Ainsi que toutes les perfections, apres qu'Amour commença regner. Car quand
l'in-

l'intellect par Amour se conuertit à Dieu, fut parfaict en luy ce qu'estoit au parauant imparfaict.

EPILOGVE OV CONCLVSION

par L.Regius.

Toutes les choses de ce monde dependent d'Amour, & tiennent de luy leur estre & conseruation. En premier lieu ceste machine ronde, grande, & belle n'auroit point de duree & ne pourroit cōsister en son entier, sans l'amytié qui est en ces parties inferieures & superieures, & qui retient les elemens en concorde discordante. En apres si nous considerons de quantes diuersitez elle est capable, combien il y a de sortes d'animaux en la terre, en l'eau, & en la mer: nous ne trouuerons rien, qui ne se sente de l'Amour, & ne cognoisse de luy sa naissance, procreation, & continuation. Lequel s'il ne contioignoit deux corps à engendrer leurs semblables, il ne se produiroit, ny n'aistroit aucune chose sur la terre. Le poisson cherche entre les vndes sa femelle, qu'il desire, & elle d'autre part le quiert. Ainsi voulans vne mesme chose, ils donnent multiplicatiō à leur especes. Les oyseaux s'entresuyuent en l'air. Les bestes sauuages se cherchent parmy les forests ou s'assemblent en leurs repaires: & deffous vne mesme loy toutes ces creatures simples, en s'entr'aymant se perpetuent. Toutes les forests de la terre n'ont lieu, forme, beauté, verdeur, ny aucune autre qualité: qu'Amour n'en soit cause mouuante. Car si les arbres n'aymoient la terre, & elle semblablement ne les aymoit: iamaïs pour chose qu'on peut faire elles ne se pourroyent

LE SYMPOSE

enraciner, ny reuerdir. Les herbes & les fleurs ne rendroyent les iardins delectables, si quelqu' Amour naturel n'auoit conioinct leurs semences & racines en terre: qui appetent l'humour temperé, & elle volontairement leur donne. Enquoy s'accordēt à la generation, puis amoureusement s'entr'embrassent l'un l'autre. Que dy-ie des arbres & herbes? Si noz pere & mere ne se fussent entr'aymez, nous ne serions venus au monde. Or Amour ne donne seulement naissance à toutes creatures: ains leur procure bien & heureusement viure, mesmement aux hommes qu'il a retirez de la vie sauuage qu'ils menoyent nuds & veluz, parmy les forests & montagnes, aux creux des arbres & cauernes hideuses, & les a reduit en ceste societé & douceur ciuile, les conioignant premierement par mariages, puis par affinitéz & alliances, en apres par la communion des lettres & du langage: enseignant la maniere de se nourrir & vestir honnestement, d'edifier maisons, chasteaux, fortereffes & villes: de viure en Republique avec loix, magistrats, iugemens, avec tāt d'ars mecaniques & liberaux. Alors les premiers peres commencerent a recognoistre leurs enfans, lesquels apres venuz en aage, estoyent obeissans & seruiables, tellement que soubz la douce authorité du mary & de la femme, les humains furent saintement accouplez de liens d'honneste vergongne. En ce temps les villes se remplirent de nouuelles habitations, & les citez se fermerent de murailles defensables, mesmes les coustumes & vsages s'armerent de loix fermes & vigoureuses. Aussi commença de multiplier sur la terre le tressainct nom d'Amytié: lequel par soy mesme declare assez d'où elle print naissance. Amour est tousiours utile & plaisant, soit en bonnes fortunes. soit en aduersitez. Il esgaye les pastoureux dedans les
cauer-

cauernes champestres, & emmy leurs pauvres maisonnettes. Il reconforte dedans les Palais & chambres dorees, les testes pen-
sues des Rois & grands seigneurs. Il appaise les ennuis des iuges
& Senateurs. Il restaure les trauaux des soldats & gersdar-
mes apres les combats, & mesle avec les loix seueres la douce
ordonnance de nature. Puis souuentesfois au milieu des cruelles
& sanglantes batailles, apporte vne paix, ou louable trefue, &
concorde. Il repaist les ieunes hommes, il soustient les plus aagez,
delectant aussi bien les vns que les autres. Il plaist aux bons, il
contente les sages, il deschasse les melancholies, il bannit les tri-
steesses, il oste les frayeurs des courages, il appaise plaids & pro-
ces, il fait nopces & festins, il augmente le nombre des familles,
il enseigne à parler, il apprend & monstre entierement toute
courtoisie, il fait les douces desparties, afin que les retours soient
agreables, il rend les demeures plaisantes. Il fait user les
iours & nuicts en plaisir: toutes les lieesses amoureuses donnees,
rauies, gaignees, guerdonnées, dictes, souspirees, pleurees, rompues,
puis reintegrees, premieres, secondes, fauses, vrayes, longues,
briefues sont tousiours delectables. Et comme durant le prin-
temps les prez, les champs, les boys, les plaines, les montaignes
avec leurs valees, mesmes les fleuues, & estangs avec toutes cho-
ses qui se voyent, sont plaisantes & gracieuses: Pourtant que la
terre rit, aussi fait la mer; comme le ciel avec ses lumieres grādes
& petites: Toutes contrees sont remplies de senteurs, & de dou-
ceurs, & temperees en toutes choses. Ainsi en Amour, ce qui
est dit, ce qui est faict, ce que l'on pense, ou qui se void: tout
est plaisant, recreatif, & delectable. Car toutes ames amou-
reuses sont pleines de ieux, soulas, de plaisir, de bonne rencontre

LE SYMPOSE

de repos & resjouissances . Finablement amour est celuy qui donne l'ardant desir qui est en nous d'immortalité, incitant iour & nuict entreprendre actes vertueux , afin de gagner bonne reputation ce pendant que viuons, laisser apres nostre decez memoire perpetuelle de nous à toute la posterité, & paruenir à la felicité eternelle, comme nous cognoistrons par les discours ensuyuans.

FIN DV PREMIER LIVRE.



P R E F A C E D E

L O Y S L E R O Y S V R L E

S E C O N D L I V R E . A T R E S H A V T

Et trespuissant Prince François de Vallois,

*Roy d'Escoffe, & Dauphin
de France.*



S I R E, non sans raison plusieurs ont estimé l'homme estre la chose plus admirable de ce monde, considéré la dignité de sa conditiō: sur laquelle doiuent auoir enuie non seulement les bestes brutes, mais aussi les astres, & celestes intelligences. Parquoy estant entre toutes creatures orné de graces & préeminences tant admirables, afin qu'il ne defaillist, ont esté mis en luy deux amours, l'un de soymesme, l'autre pour procréer son semblable. L'amour de soy, afin de se cognoistre, considerât les biens que Dieu a faits à son ame, & pouueoir aux choses necessaires à la cōseruatiō du corps, & conduicte entiere de toute la vie, obtemperant à raison, & domptant les concupiscences, suiuant vertu, & fuyant vice, vsant au surplus des biens mōdains

*Gal. 1. 13.
& 17. de
l'usage
des part.
du corps
humain.*

*Plat. en
l'Alcib.
1. Arist.
9. Ethiq.
chap. 7.
Xenoph. 4
des mem.
Socrat.*

LE SYMPOSE

*Plutar. en
la consol.
à Apoll.*

*Plutar. de
l'Amour
des parens
enuers les
enfans.*

*Platon au
Tim.*

*Gal. 14.
de l'usage
des parties
du corps
humain.*

comme mortel, & ayant soin comme immortel. Car à mon auis Dieu preuoyant la briefueté de la vie, afin qu'elle nous fust moins ennuyeuse: Il en a voulu la fin estre incertaine, & aux mortels incogneue. Autremēt la sçachans precisément, eussions perdu tout courage de bien faire: nous consommans d'ennuy, au parauāt que mourir. Maintenant avec cest amour qu'auons de nous, viuons tousiours en esperance, quelques defastres & infortunes qui nous aduiennent, & n'y a celuy pour vieil qu'il soit, & fust il sur le bord de la fosse, qui ne pense viure vn an pour le moins. L'autre Amour est pour procreer son semblable & le nourrir, afin de reniſtre en luy, & viure en sa succession, conseruāt l'heritage & lignee: lequel Amour est plus vehement, & plus ardent que celuy de soy-mesme. Car le corps estant composé de matiere fraisle, temperé de qualitez cōtraires, faciles à defaccorder, subiect à plusieurs & diuerses maladies, caduc sur la vieillesse, & finablement perissable, defailliroit incontīnēt le genre humain: n'estoit volupté fille d'Amour, qui excite incessamment en l'humanité appetit d'engendrer qu'elle a meslé expressement de plaisir, nous inuitāt tous d'vn cōmū instinct à perpetuer les humains. Sans lequel plaisir oublierons facilement la loy qu'auons de nous croistre & multiplier, periroit l'esperoſ d'auoir lignee, & le desir d'immortalité qu'acquerōs par enfans. Veu mesmement les molesties & peines innumerables, qu'il y a à les nourrir & esleuer. Nature ce preuoyant dès le commencement du monde nous diuifa

diuisa en deux sexes, donnant la femme à l'homme pour generatiõ, & pour luy seruir de cõpagnie. Qu'el-le sçeut si bien accõmoder ensemble, qu'ils ont tousiours besoin l'un de l'autre chacû en son sexe. Et sont si debiles separez, qu'ils semblent imparfaits, ne pouuant l'un deux exercer autre charge, sinon celle à laquelle il est destiné, à tout le moins sans desordre & mocquerie. Comment pourrions nous tout en vn temps donner les loix aux peuples, & les tetins aux petis enfans? Commét entre leurs crieries & gémissemens, ouyr les differens des personnes pour en faire decision? Comment prendre la pluspart de noz aises pour passer le temps de la grossesse, & estre à la campagne, au vër, & à la pluye armez pour defendre le pays, les personnes, & biens cõtre les ennemis, s'ils venoyent assaillir noz frontieres? Car pourautant que la vie humaine se meine hors & dedans la maison, il semble bien que la femme soit faiçte pour demeurer dedans, & l'homme pour trauailler dehors. La femme est communement plus delicate, plus belle, plus craintive, & soigneuse que l'homme. A ceste cause luy est seant d'arrester le plus souuent au logis pour nourrir les enfans, qu'elle ayme aussi plus que l'homme, & pour garder & distribuer le bien qui est recueilly. L'homme est plus robuste, tant du corps que de l'esprit, pour endurer froid, chaud, voyages, expéditions militaires, labourer, planter, semer, pasturer, nauiger, edifier: ayans au surplus eux deux mesme nature, venant la femme de l'homme, pareille docilité, memoir

Arist. 1. polit. & 1. de la gener. des anim. Plat. au Tim. Dion. Cass. rom. Hist. lib. 56. en l'oraïson de Auguste aux Romains pour se marier.

Xenophon en l'Oeconomiq.

Genes. 2.

LE SYMPOSE

re, diligēce, sollicitude à donner & receuoir, avec semblable moyē de s'abstenir des choses illicites. De ceste association est procedé mariage, vray cōmencement, & entretenement de la societé ciuile, la plus saincte chose, & la plus honnestē qui pouuoit aduenir au gēre humain pour sa conseruatiō. Or cōbien que se trouuent en la terre habitable tant spacieuse infines natiōs d'hommes sur l'vn, & sur l'autre hemisphere, tant vers Orient & Occident, que vers Midy, & Septentrion, differens en langue, mœurs, & religions: toutes fois, il n'y a peuple tāt barbare ou inhumain, qui n'ait le mariage en reuerence, estimant l'amour qui y est honnestē, & la lignee qui en vient legitime, qui est par apres receue aux gouuernemens, & charges publiques, tant sacrees que prophanes, selon l'vsance des pays. Au cōtraire tout Amour hors mariage illicite, & les enfans qui en naissent bastardz, incapables d'honneurs, & dignitez: s'ils ne sont en apres legitimez. Les autres animaux ont chacun en son espee saisons & temps prefix pour engendrer. Les poissons frayent depuis la my-Mars iusques à la my-May. Les sangliers, & les cerfs entrēt en rut sur l'Automne: les oyseaux s'appariaient au prin-temps, & font leurs nids. L'homme toutel'ānee, & en espace incertain est engendré. Parquoy les sages anciens cognoissans c'est ardeur naturel en nous cōtinuellement immoderé, & desmesuré: ils se sont efforcez par le frein de legitime mariage arrester telle furie, & la submettre à quelque raison: nous reuoquans à leur possible de paillardises vagues, confuses,

*Plut. de
l'Amour
des parens
enuers les
enf. & au
dialogue,
s'il y a rai
son aux
bestes.
Plin. lin.
7.c.5.*

ses, & illicites. D'où viennent les plus grâds maux qui soient en ce monde. Il n'ya vice ou meschanceté, que paillardise ne nous incite à entreprendre. De là procedent rancunes, ialousies, rauissemens, incestes, adulteres, larcins, batteries, meurdres, homicides, emprisonnemens, mors cruelles, hôtes publiques, infamies, impietez, trahisõs, euerisõs de republicues, Seigneuries, principautez, Royaumes, & Empires. Et s'il y a quelque apparence de plaisir, il est cherement acheté par vne infinité d'angoisses, souspirs, gemissemens, amertumes ennuis, craintes, courroux, soupçons, desespoirs, pertes de repos & repas, veilles excessiues, indignitez seruiles, reconciliations mal assurées, récheutes d'offenses, & desloyautez, repétances du bien perdu, & de l'aage mal employé. Les chansons cõmunes, les cõtes vulgaires, les romans, fables, poësies, hystoires tât anciennes que modernes, humaines que diuines en sont pleines d'exẽples innumerables. Qui ne sçait la mort de Dido? les erreurs de Medee? l'issue de Pyramus & Tisbe? d'Herus & Leáder? Tarquin ietté de son Royaume, & mort en exil pour l'outrage cõmis en la personne de Lucrese? l'Asie, & Europe iadis esmeue pour Paris & Heleine? & autres infinis qui par vehemence d'Amour ont esté trãsformez en fõtaines, arbres, rochers, & bestes furieuses? Il n'y a rien plus cõtraire à la diuinité de l'esprit, & n'est possible que téperáce soit au regne de paillardise, ou q̃ vertu y puisse demeurer. L'entẽdemẽt est aueuglé, raisõ esteinte, nostre generosité entieremẽt abastardie, ou plustost ancãtie. Pour e-

*Cice. de la
vieillesse.*

*Tit. Lin. I.
liv. I. de-
cad.*

uiter ces inconueniēs, les ceremonies de mariage ont esté ordonnees, lesquelles iaoit que differēt selon la difference des pays, ce nonobstār elles reuiennēt toutes au premier point de l'institution diuine, qui est de nous perpetuer par generation legitime, & d'acquérir immortalité par lignee. Parquoy doiuent estre reputées heureuses les personnes qui s'entrentrencontrēt en mariage, estans de mesme volonté, pareille fortune, aage conuenable, avec beauté & modestie des deux costez, & apport e cela avec plaisir dignité, & contentement merueilleux. Lequel heur, Sire, fil aduint iamaïs à grand Prince, il vous est aduenu maintenāt. La pluspart des grāds seigneurs qui se marient, c'est pour sortir de grosses guerres par simulez appointemens, ou pour paruenir à autres principautez & estarz. Et souuentefois prennent estrāgeres non seulement de pays, mais aussi de mœurs & de langues: ausquelles en apres portent peu d'affection Mais vous avez espousé vne ieune dame belle & sçauante, fille de Roy & Royne, & elle mesme Royne, nourrie presque tousiours avecques vous en mesmes mœurs & langage: qui ne doit estre reputée estrangere, attendu l'ancienne confederatiō des François & Escossois, inuiolemment entretenue par plusieurs siecles, & considérée la condition de la Royne douairiere d'Escosse sa mere, Dame d'incomparable vertu & constance, venue de la noble maison de Lorraine, tousiours réputée Françoisē, voyant mesmement tous les iours deuant voz yeux ses oncles conduire heureusement
les

les affaires de France en paix, & en guerre sous le Roy vostre treshonoré Seigneur & pere. Donques ie prieray Dieu, qui maintient les royaumes par religion & iustice, conserue les maisons & familles en autorité par bonne conduicte, qui n'a rien plus agreable en terre, que les estats bien pollicez & gouuernez, qu'il face prosperer vostre mariage & vnion de royaumes à l'aduenir, avec l'Amour, fidelité, obeissance & concorde perpetuelle des subiects: mesmement quand par l'ordre de nature vostre temps de regner sera venu, augmentant de iour en iour le royaume François, qui est le plus beau, le plus ancien & le plus noble que lon sache aujourd'huy, & le permettre venir par droicte succession aux enfans de vos enfans, tousiours renommé & redouté par tout le monde. Au surplus (Sire) ie vous supplie treshumblement que vostre bon plaisir soit prendre en gré ce mien labeur, & si quelque fois il vous vient desir de voir aucun discours de l'Amour, qui est lecture seante à vn ieune Prince nouvellement marié, trouuerez en Platon propos qui a mon aduis vous contenteront, specialement ceux qui s'ensuyuent beaucoup plus graues & plus doctes que les precedens. Ou la naissance & nature d'Amour, ses œuures & effects, tant selon le corps que l'ame, sont mieux declarez par Socrates & Diotime parlans ensemble, que ne furent iamais ailleurs: de maniere que tous les poetes & orateurs, qui ont depuis traicté deuis ou discours amoureux en Grec, Latin, Italien, François, Hespagnol, & autres

*Cic. 6. de
la repub.*

LE SYMPOSE

langues, ont puisé leurs plus illustres sentences de ceste belle fontaine, & en ont arrousé leurs oraisons & poësies. Les vns changeans les termes & ordre, les autres en adioustant exemples, qui sont infinis, les autres corrompans & gastans tout par outrecuidance, & vaine temerité d'escire. De ma part ie ne parleray autrement du labour que i'ay mis à ce liure, qui est plus grand qu'à nul autre que i'ay iusques icy entrepris, ny prendray la hardiessse de vous faire autre requeste pour moy, sinon qu'il vous plaise me prendre en vostre protection, & me fauoriser à la continuation de telles entreprinſes, si elles vous sont agreables.

L'ARGVMENT DV SECOND liure. Par L. R.



*D*Laton iusques icy nous a monstré l'excellence & utilité d'Amour en diuerses manieres, selon la diuersité des oraisons & difference des personnes qui parloyent. Doresnauant il introduit Socrates repétant la nature d'Amour plus hautement, & la declarant par vraye methode d'enseigner, comme il estoit conuenable à vn personnage de tel sçauoir. Et pour donner plus d'authorité à sa disputation, il y entremesle la personne de Diotime, dame lors de grande saincteté. Premièrement il refute ceux qui disoyent Amour estre dieu & le fait demon, moyen entre le mortel & immortel. Puis il recite comment il est engendré de Po-

Porus dieu d'abondance, & de *Penia* qui est pauvrete', exposant ses mœurs & conditions, tant du costé paternel que maternel. En apres il le deffinit estre desir de produire, en beauté, & ce tant selon le corps que l'ame. Tout tendre à l'immortalité par le moyen d'Amour, conseruant toutes choses en leur estre, qui periroyent autrement si elles n'estoyent maintenües en leurs especes. Apres auoir traicté la perpetuité que peuuent acquerir tous animaux par le corps, il declare celle de l'ame qui est par vertu & sçauoir, & la prefere à l'autre, pour estre plus diuine & plus asseuree, prenant exemple sur *Licurge* & *Solon* legislateurs, sur *Homere*, & *Hesiodé* poëtes, & autres excellens personnages, tant Grecz qu'estrangers, dont les enfans .i. les escrits & actes vertueux sont plus perdurables que les humains, comme ceux qui conseruent infiniement leur memoire entre les hommes, & apportent honneurs diuins apres le trespas.

Socrates apres auoir recommandé l'elegance de parler en *Agathon*, & spécialement sur la fin de son oraison, il reprend la maniere de louer Amour qu'ont suyuié les autres au precedent, en luy attribuant chacun tant de louenges, & si grandes, sans auoir esgard si elles estoyēt vnayes ou faulses, & qu'il en parlera à sa mode tout autrement, c'est à dire à la verité, regardant plus à soy qu'aux oraisons precedentes, & sans s'arrester curieusement à orner la diction.

LE SYMPOSE



Vand Agathon eut acheué, tous les assistans (ainsi que recitoit Aristodeme) applaudirent au ieune gentilhomme, comme ayant dit vne oraison digne de luy & du Dieu. Adonc Socrates se tournant vers Erysimaque, dit: N'auois-je pas bonne raison de craindre, deuinât ce qui est aduenü, qu'Agathon parleroit si bien, que les propos me defailliroient apres luy?

ERYSIM. Vous me semblez auoir sagement deuiné l'vn, que Agathon parleroit bien, non l'autre que demeureriez cour.

SOCRAT. Qui ne s'estonneroit ayant à parler apres vne oraison tant elegante, & de tous poincts accomplie? Laquelle toutesfois ie ne trouue tât admirable en ses autres parties, que sur la fin, pour l'elegance des parolles qui y sont: tellement qu'il n'y a celuy en les oyât qui ne s'esbahit. Parquoy cognoissant que ne pouuois aucunement approcher de son elegance, ie me fusse volontiers quelque peu retiré de honte, si i'eusse eu ou me retirer: car l'oraison m'a fait souuenir de Gorgias, & à la verité m'est aduenü le dire d'Homere. Je craignois qu'Agathon finalement ne me iettast la teste de l'eloquent Gorgias contre mon oraison, & me redist Pierre sans aucune parole. Et lors i'ay cogneu ma sottise, quand promettois en mon reng de louer Amour avec vous, & me vantois d'estre expert es affaires d'Amour, ne sçachant aucunement, comment il conuient louer quelque chose. Car i'estois si lourdaut de penser qu'il failloit dire la

verité

verité de toutes choses qu'on loue, & que cela estoit loisible, & qu'apres auoir choisi les louéges plus belles, les luy deuions accommoder proprement. Parquoy i'estois entré en grande esperance de bien dire pensant entendre le vray moyen de louer. Mais en fin ceste maniere n'a esté trouuee bonne: Ains qu'il conuenoit attribuer à la chose qu'on loue les plus grandes, & les plus belles louenges, soyent vrayes ou non. Si elles sont faulses, il n'y a point d'interest: car il a esté proposé que chacun louast Amour, non pas commét il le faillloit louer. A ceste cause vous attribuez toutes choses à l'Amour en le disant estre tel, & de si grands biens cause: afin qu'il apparaisse tresbeau & tresbon, mesmemét aux ignorás Car iamais les sçauás ne trouueront telle louége bonne & honneste. Au regard de moy ie n'entendois telle maniere de louége. Et pour ce ay ie promis par ignorance de louer en mon tour. Mais c'est la lague qui a promis, nó la pēsee: ie n'vseray dōc de telle maniere: car il ne m'est possible: mais si vous le trouuez bon, i'entends parler veritablement à ma mode, regardāt plus à moy, qu'à voz harengues: afin de n'estre mocqué. Par ainsi regardez, Phœdre, s'il vous plaist ouyr vne oraison ne contenant que la verité d'Amour, en telle diction, & composition qui se presentera. Aristodeme racontoit que Phœdre: & les autres feirent instance, qu'il parlast à son plaisir. Puis, dit Socrates, permettez moy d'interroguer vn peu Agathon, afin qu'estant de luy confirmé, ie parle en apres. Ie le vous permets, respondit

*Euripid.
en l'hyp.
couronne,
Aristop.
aux rai-
nes, ou
grenouilles*

Phœdre,interrogez seulement. Il disoit que de la en auant, Socrates commença en ceste maniere.

L. REGIVS.

Tous les assistans applaudirent au ieune homme: comme ayât dit vne oraison digne de luy & du Dieu.
 πάντας ἀναθορυβήσονται ὃς παρόντας ὡς περὶ πάντας τῶ νεανίσκου εἰρηκόως
 καὶ αὐτῷ καὶ τῷ θεῷ. *A mon aduis aussi que ce soit la plus belle oraison des cinq, & la plus plaisante, & en laquelle Amour est mieux depeint au naturel.*

Et à la verité m'est aduenu le dire d'Homere.

ὡς ἀπερχῶς ῥ' ἔβ' Ὀμήρου ἐπεπόνθειν. Ὀδυσσεύς λ.
 Εἴ με δὲ χλωρόν δέος ἥρει
 μή μοι Γοργεῖω κεφαλῶν Δεινοῖο πελώρου
 Εἴξαι δὲ φόβῳ φέμμεν ἀρχὴν περσεφόνειαν.

I ay eu peur que Proserpine ne m'enuoyast d'enfer la teste Gorgonnienne monstre horrible i. la teste de Meduse, dont les cheueux estoyent tous serpens, & tournoyēt ceux qui la regardoyēt en pierres. L'allusio est de Γοργίου & Γοργίω κεφαλῶν. Homere dit Γοργεῖν κεφαλῶν, & Platon Γοργίς κεφαλῶν. Lon dit que Meduse avec Euryale & Sthemone ses deux sœurs tindrent les isles Gorgodes en l'Ocean Ethiopique, & en furent appellees Gorgonides: pource il dit teste Gorgonienne. Perseus la surprenant avec ses serpens endormie, luy couppa la teste.

Ouidius *Metamorph.* 4.

—Perque abdita longè
 Deniâque, & syluis horrentia saxa fragosis
 Gorgoneas tetigisse domos: passimq; per agros

Per-

*Perque vias vidisse hominum simulachra, ferarum
In Silicem ex ipsis visa conuersa Medusa.
Se tamen horrendæ Clypei, quod laua gerebat,
Aere repercusso formam aspexisse Medusa.
Dumque grauis somnus, colubrâsque ipsamque tenebat
Eripuisse caput collo.*

Lucanus lib. 9.

*Hoc monstrum timuit genitor, numénque secundum
Phorcus aquis, Cætoque parens, ipsaque sorores
Gorgones: hoc potuit cælo, pelagoque minari
Torporem insolitum, mundoque abducere terram
E cælo volucres subito cum pondere lapsæ.
In scopulis hæere fera, vicina colentes
Aethiopum totæ riguerunt marmore gentes.
Nullum animal visus patiens, ipsique retrorsum
Effusi faciem vitabant Gorgonis angues.*

*Qui voudra veoir le passage il trouuera la fable narrce bien
au long.*

Del'eloquent Gorgias. Γοργίου Λεοντίου, Gorgias Leontin
Soophiste. & Rhetoricien fameux, discipline d'Empedocles,
& precepteur d'Isocrates. Platon a intitulé vn Dialogue de
son nom, auquel, disputant de la Rhetorique, il fait succumber
Gorgias à Socrates i. l'Orateur au Philosophe. Quintilian fait
vn extrait de ce dialogue liure deux. de l'Institution Oratoire.
chap. 15. & parle de Gorgias au chap. 2. du mesme liure, & liu.
3. chap. 1. & liu. 12. chap. 11. Cicer. 3. de Oratore. Ipse ille Leon-
tinus Gorgias quo patrono vt Plato voluit Philosopho succu-
buit. Orator, qui aut nō est victus vnquā à Socrate, neque sermo
ille Platonis verus est: aut si est victus, eloquētior videlicet fuit

LE SYMPOSE

Et disertior Socrate Et (vt tu appellas) copiosior Et melior orator. Sed hic in illo ipso Platonis libro de omni re, quācunque in disputationem vocaretur se copiosissimè dicturum esse profitetur: isque princeps ex omnibus ausus est in conuentu poscere qua de re quisque vellet audire, cui tantus honos habitus est à Gracia soli, vt ex omnibus non inaurata statua, sed aurea statueretur. Idem primo de Orato. Quando enim ista me curasse aut cogitasse arbitramini, Et non semper irrisisse potius eorum hominum impudentiam, qui cum in schola assedissent, in maxima hominum frequentia dicere iuberent, si quis quid quæreretur. Quod primum ferunt Leontinum fecisse Gorgiam, qui permagnum quiddam profitere ac suscipere videbatur, cum se ad omnia de quibus quisque audire vellet, esse paratum denunciaret. Idem de Senectute. Gorgias Leontinus centum Et septem compleuit annos, nec vnquam in suo studio atque opere cessauit. Primus arte quadam verba iunxit, Et concinnitatem numerosam in oratione inuenit. Cicero in Bruto Et Oratore.

I'estois si grossier de penser qu'il faillloit dire la verité de toutes choses qu'on loue. C'est veritablement louer quand l'on ne faict la chose qu'on louë plus grande ou moindre qu'elle merite, Et qu'on ne magnifie ou abaisse rien outre mesure. Les flatteurs agrandissent les choses, Et les enuieux les amoindrissent. Les cinq personnages qui ont parlé, n'ont tant regardé de dire la verité que la maniere de l'exalter.

Pensant entendre le vray moyen de louer. Aristote au premier de la Rhetorique à Theodecte, chapitre 9. Et en la Rhetorique à Alexandre. Ciceron aux Partitions, Et aux Topiques, Et 2. de l'Orateur. Quintil. 3. de l'Institu. Oratoire, chap. 7. monstrent la maniere de louer.

Ains

Ains qu'il conuenoit attribuer à la chose qu'on louë les plus grâdes & les plus belles louanges, soiët vrayes ou non *Quintil. li. 3. ca. 7. Neque inficias eo quasdam esse ex hoc genere materias ad solā cōpositas ostentationē: ut laudes deorū, virorumq; : quos priora tēpora tulerunt. Et paulò post. Ut desiderat laus quę negotiis adhibetur probationē: Sic etiam illa quę ostentationi componitur, habet interim speciem aliquam probationis, ut qui Romulum Martis filium, educatumque à lupa dicat, in argumentum cælestis ortus utatur his, quod abiectus in profluentem non potuerit extinguī, quod omnia sic egerit, ut genitum præside bellorum Deo incredibile non esset, quod ipsum quoque cælo receptum temporis eius homines non dubitauerint.*

A ceste cause vo⁹ attribuez toutes choses à l'Amour en le disant estre tel & de si grans biens cause. *Quintil. li. 3. ca. 7. Sed propriū laudis est res amplificare, & ornare. Quę materia præcipuē quidē in deos & homines cadit. Est tamen & aliorum animalium, & carentium anima. Verū in diis generaliter primum maiestatem ipsius eorum naturæ venerabimur. Deinde propriam vim cuiusque, & inuenta, quę utilis aliquid hominibus attulerint. Vis ostenditur ut in Ioue regendorum omnium, in Marte belli, in Neptuno maris. Inuēta ut artium in Minerua, Mercurio litterarum, Apolline medicina, Cerere frugum, Libero vini: tum si qua ab his acta vetustas tradidit commemoranda. Addunt etiam diis honorem parentes, addit antiquitas ut his qui sunt ex Chao. Quę omnia in superioribus de amore orationibus, in laudando amore à cæteris obseruata sunt.*

Mais c'est la langue qui a promis, non la pensee.

ἡ γλῶττ' οὐδ' ὑπέσχετο ἡ δὲ φρενὶς. Εὐπειθείης ἐμ' ἰππολύτου σεφ.

LE SYMPOSE

Ἡ γλῶσσαν ὁμῶμοχ', ἡδὲ φρενὶ ἀνῶμοτος

Cicero sic vertit 3. Officiorum.

Iuravi lingua, mentem iniuratum gero.

Ἀριστοφάνης ἐν βατραχίοις μέμφεται τὸν Εὐριπίδην οὕτως

ὦ Δι γόνιμον, ὅστις φθέγγεται

Τερνίτι περὶ κεκινδωευυλίου

Αἰθερὰ διὸς Δομάτιον, ἢ χρόνῳ πύδα

Ἡ φρένα μὴ οὐκ ἐθέλῃσ' ἀν' ὁμοσται καθ' Ἰερῶν,

γλῶτταν δ' ἐπιερκή(α)σαν ἰδίᾳ τῆς φρενὸς

Je n'y seray d'oc de telle maniere, car il ne m'est possible. La fin de louer est hōnesteté (dit Cicéron aux Topiques) à laquelle ne conuient menterie, ou dissimulation. Et n'a rien le philosophe, ou autre homme de bien plus recommandé en toutes choses que la verité. Pource Socrates promet parler de l'Amour veritablement à sa mode, sans rien desguiser

Car il ne m'est possible. Socrates, ἐξαγνέυεται. & dissimule expressement: car vous le trouuerez parler le plus doctement de la compagnie. Cicero. 3. de Orato. Socrates omnium eruditorum testimonio, totiúsque iudicio Græciæ cum prudentia, & acumine, & venustate, & subtilitate, tum verò eloquentia, varietate, copia quam se cumque in partem dedisset, omnium fuit facile princeps.

En telle diction & composition qui se presentera. i. Sans curieusement orner mon langage. Cicero 3. de Oratore. Socrates sapienter sentiendi, & ornatè dicendi scientiam re coherentes disputationibus separauit. Cuius ingenium, variósque sermones immortalitati scriptis suis Plato tradidit, cum ipse Socrates litteram nullam reliquisset. Hinc dissidium illud extitit, quasi linguae atque cordis, absurdum sanè & inutile & reprehendendum, ut alij sapere alij dicere docerent. Quintil. idem scribit, in præfat. Institutionis Oratoriae. Et libro II. Philosophiam

phiam (inquit) ex professo ostendantibus parum decori sunt plerique orationis ornatus, maximèque ex affectibus, verba quoque exquisitiora, & compositio numerosa tali proposito diuersa. Cicero in Orato. ad Brutum. Mollis est oratio philosophorum, & umbratilis, nec sententiis, nec verbis instructa popularibus, nec iuncta numeris, sed soluta liberius, nihil iratum habet, nihil inuidum, nihil atrox, nihil mirabile, nihil astutum, casta, verecunda, virgo incorrupta quodammodo. Itaque sermo potius quàm oratio dicitur. Idem 1. de finibus. Oratio me istius philosophi non offendit. Nam & complectitur verbis quod vult, & dicit planè quòd intelligam, & tamen à philosopho, si afferat eloquentiam, non asperner, si non habeat non admodum flagitem. Idem Tuscu. prima. Fieri potest ut rectè quis sentiat, & id quod sentit politè eloqui non possit. Et paulo post. Hanc perfectam philosophiam semper iudicaui, quæ de maximis questionibus copiosè posset ornatèque dicere. Eodem libro. Quid tibi opera nostra opus, num eloquentia Platonem superare possumus? Platon louant Socrates à la fin de ce dialogue compare son oraison aux images de Silenus, qui estoient laides par dehors & belles dedans. Erasme aux Chiliades en fait un long discours.

Amour estre desir de ce que l'on a indigence, & qu'il ne soit beau, ne bon, ne consequemment Dieu contre Phædre & Agathon.

LE SYMPOSE



SOCRATES. Vous me semblez, Agathon, auoir bien commencé vostre oraison, disant, qu'il conuenoit premierement monstrer quel est Amour, puis ses effects; ce commencement me plaist fort. Or fus donc puis que vous auez tant elegamment & magnifiquement deduiſt les autres points concernans l'Amour: Respondes moy, ſil eſt tel qu'il ſoit Amour de quelque choſe, ou de nulle. Ie ne demande point ſi Amour eſt de quelque pere & mere, car ce ſeroit mocquerie, ains comme ſi i'auois interrogué du pere entant que pere, & euſſe demandé, le pere n'eſt-il pas de quelqu'un ou non? Vous me diriez, ſi vouliez bien reſpondre, que du fils ou de la fille le pere eſt pere. N'eſt-il pas ainſi?

A G A T. Certainement. **S O C R A T E S.** Et la mere ſemblablement? **A G A.** Ie l'aduouë. **S O C R A T E S.** Reſpondez moy encores vn peu, afin que vous entendiez mieux mon intention. Si ie vous demandois: Quoy, le frere entant qu'il eſt frere, n'eſt il frere de quelqu'un? **A G A T.** Ouy. **S O C.** N'eſt il frere de quelque frere ou ſœur? **A G A T.** Sans doute. **S O C R.** Respondes moy ſi Amour eſt de nul, ou de quelqu'un. **A G A.** Si eſt, **S O C R A T E S.** Retenez bien cela, & vous ſouuienne de qui, puis reſpondez. Si Amour appete ce dont il eſt Amour? **A G.** Ouy. **S O C R.** A ſçauoir ſi l'ayant il le deſire & ayme? ou ſil le deſire & ayme ne l'ayant point? **A G.** Ne l'ayant point, comme il eſt vray ſemblable. **S O C.** Confiderez ſil n'eſt pas pluſtoſt neceſſaire,

cessaire, que vray semblable, que le desirant desire ce dont il est indigent, ou ne le desire point s'il en est indigent? A G. Il me semble entierement estre necessaire. S O C. Vous dites bien. Quoy, celuy qui est grád, voudroit-il estre grand, ou le fort estre fort? A G. Il est impossible, par ce que nous auons confessé, d'autant que ne pourroit estre indigent de ce qu'il est. S O C. C'est bien dit: car si celuy qui est robuste vouloit estre robuste, le legier legier, & le sain sain: l'on penseroit qu'estans tels, & ayans telles choses, ils desirassent ce qu'ils ont. Afin doncques que ne nous trompions, ie vous dy, Agathon, que si vous y pensez bien, vous trouuerez estre necessaire, que ce qu'ils ont presentement, ils l'ayent en mesme temps, vueillent ou non. Et qui est le personnage qui desireroit cela? Mais si quelqu'un disoit, qu'estant sain, ie vueil estre sain, & riche, estre riche, & desire ces choses que i'ay, nous luy respondrions: Seigneur, ayant richesses, santé & force, vous les voulez aussi auoir au temps aduenir: car pour le present, vueillez ou non, vous les auez. Regardez donc, quand vous dictes, le desire me demeurer à l'aduenir ce que i'ay presentement: que respondroit il autre chose? A G. Rien. S O C. Tel Amour donc regarde ce qui ne nous est encores prest, & que l'on ne possede, c'est à sçauoir au temps aduenir, & que nous demeure, ce que nous auons maintenant. A G. Il est ainsi. S O. Doncques cestuy cy & tout autre desirant desire ce que ne luy est prest, ny present, & qu'il n'a point, mesmement ce qu'il n'est

LE SYMPOSE

pas, & dont il a besoin. Telles sont les choses dont est desir & Amour. A G. Telles certainement. S O C R. Resumons ce qui a esté dit premierement. Nous auons monstté Amour estre de quelques choses : puis de celles desquelles l'on a besoin. A G. Ouy. S O C. D'auantage souuienne vous de quelles choses vous auez affermé au precedét estre amour. Si voulez ie les vous ramenteueray. Ie pense doncques auoir esté ainsi par vous proposé, que les dieux ont tout ordonné pour l'Amour des belles choses ; car il n'y a point d'Amour aux laides. Ne disiez vous pas ainsi ? A G. Ouy. S O C. Vostre propos est probable. S'il est ainsi, l'Amour de beauté sera Amour, & non de laideur. A G. Ie l'accorde. S O C. N'a-il point esté concedé, qu'on ayme ce dont l'on est indigent, & qu'on n'a point ? A G. Ouy. S O. Quoy, l'Amour est-il indigét, qui n'a point beauté ? A G. Nécessairement. S O C. Qui est indigent de beauté, & n'a aucunement beauté, le dictes vous beau ? A G. Non. S O C. D'auantage, Si ainsi est, confessez-vous Amour estre beau ? A G. Ie n'entends rien ce me semble de tout ce que ie disois lors. S O C. Bien. Mais respondiez encores vn peu, le bon vous semble il estre beau ? A G. Ouy. S O. Si l'Amour est indigent du beau, & le beau est bon, il sera pareillement indigent du bon. A G. Ie ne pourrois contredire, Socrates, mais soit ainsi que vous le dictes. S O. Mon cher amy, vous ne pourriez contredire à la verité, mais à Socrates facilement.

L. R E-

Amour de quelque chose. Il monstre qu'Amour & amyable sont au genre des relatifs, d'autant qu'Amour est Amour de quelque chose. Et l'amant qui ayme, appete ce dont est Amour, comme sont pere, fils, frere, sœur, mere.

Amour appete ce dont il est Amour. Appetit vient de deffaut, & qui ayme, appete ce dequoy il est indigent. Il mōstre donc qu'Amour est de quelque chose, & principalement de celle dont sommes indigens, & laquelle nous n'avons point.

Celuy qui est grand voudroit-il estre grand? L'on pourroit obiecter, ce pendant que quelqu'un est sain, il veut estre sain, parquoy il veut & desire ce qu'il a, la responce est que celuy qui a presentement santé, richesses, ou force: les a vueille ou non, & par ce moyen ne les veut: car ce pendant qu'il les a, il ne les desire avoir. Mais l'on peut dire qu'il les veut & desire pour l'aduenir, & qu'elles ne luy defaillent: de maniere que celuy qui ayme, peut avoir ce qu'il ayme pourtant qu'il l'ayme & veut afin qu'il ne luy defaille à l'aduenir.

Les dieux ont tout ordonné pour l'Amour des belles choses. Puis qu'Amour est de quelques choses, il est desir de belles: car il n'y a point d'Amour aux laides. Si Amour est desir de beauté: Il n'est point beau, attēdu que desir est des choses qu'on n'a point. S'il n'est beau il ne sera aussi bon.

Le bon vous semble-il estre beau. Le bon & beau sont termes conuertibles, & à les bien prendre inseparables. Platon au Phædre, & en l'Hippias. Procle de l'Ame & du Demon. Arist. aux Ethiques.

Si l'Amour est indigent du beau, & le beau est bō,

LE SYMPOSE.

il sera pareillement indigent du bon. Il semble y auoir quelque absurdité en ceste conclusion: car si Amour est desir de beauté, c'est pourautant que l'amoureux n'a beauté, & est indigent d'icelle. Celuy qui n'a beauté & la desire auoir, en l'obtenant deuendra beau. Parquoy Amour sera desir, par lequel l'amoureux deuendra beau: qui est faux: car l'amant par la iouissance de la chose aymee, ne deuient plus beau que deuant, & s'il est laid pource ne sera changé. D'auantage, si l'Amour est desir de beauté, l'amant entant qu'amant n'aura iamais beauté. Et neantmoins beauté est en luy requise, afin qu'il soit contr'aymé: car celuy ne peut estre aymé qui n'est aucunement beau, & sera tousiours fuy de son aymé. Outreplus si Amour est priuation au subiect qui est apte à auoir beauté, Amour sembleroit mauuais: car selon Aristote, priuation est au reng des choses mauuaises & laides, plustost que des bonnes & belles. Toutesfois Platon s'interprete en apres disant: Amour estre de choses belles & bonnes, pour les auoir avec soy perpetuellement, & ioindre à celles qu'il a desia, esperant celuy à qui tel bien aduiët, estre par ce moyen rendu heureux.

S'il est ainssi l'Amour de beauté sera Amour, & non de laideur. Amour est desir de posseder choses belles, ou qui nous semblent belles, & ainssi Platon le definit estre desir de beauté. Desir est plus uniuersel, & est l'un naturel, l'autre avec cognoissance. Le naturel est l'inclination qu'ont toutes choses à la fin, pour laquelle sont faictes par la bonté diuine, & à laquelle sont dressees, comme la fleche par l'archer au blanc, qui n'est cogneu d'elle: mais de celuy qui dextrement avec l'œil la conduit. L'autre espee de desir n'est sinon és choses cogneues, par celuy qui les desire. Or toute vertu cognoissante est par nature
iointe

iointe avec une appetitive, & ce qu'elle cognoit si elle iuge estre bon, l'ayme & embrasse: si mauvais, le hait & reiette. Et naturellement s'adresse tousiours au bon, & iamais aucun ne desira estre mal heureux. Mais d'autant que la vertu cognoissante souuent se trompe en iugeant, & estime estre bon ce que veritablement est mauvais: aduiant quelquefois que par l'appetition qui est de soy aueuglé & ne cognoist, soit désiré le mal. Lon peut dire en un sens qu'elle le face volontairement, d'autant que personne ne faict force ou violence à soy, en l'autre non volontairement, pour ce que le faict deceu par le iugement de sa compagnie, veu que de soy ne desireroit iamais mal. Et ainsi cōvient entendre Platon au Timee, disant que personne ne peche volontairement.

Soc. Or vous laisseray-je maintenant, pour venir au propos d'Amour, qu'ay autrefois ouy de Diotime la deuine, bien entenduë en telles choses, & plusieurs autres, laquelle (comme les Atheniens quelquefois en sacrifiant eussent esté aduertis de la peste aduenir) leur fit differer dix ans la maladie, & m'a instruit en la sciëce d'Amour. Messieurs, i'essayray reciter de moy-mesme à la compagnie, le propos qu'elle me disoit suyuant les poincts accordez entre moy & Agathon, le moins mal que ie pourray. Il faut donc premiere-ment monstrier (comme vous faisiez Agathon) que c'est Amour, & quel il est, puis raconter ses œuvres. Mais il sera meilleur à mon aduis suyure le mesme ordre que cest' estrangere a tenu en m'examinant.

LE SYMPOSE
L. REGIVS.

Au propos d'Amour qu'ay autrefois entendu de Diotime la deuine. Il introduit parlant Diotime la prophete comme par inspiration diuine laquelle auoit acquis en Athenes reputation de Saincteté, pour donner plus grande authorité à son dire, & monstrier l'excellence d'Amour, qu'il n'est possible cognoistre sans l'inspiratiō de diuinité, ne sçauoir que c'est vraye beauté, & legitime Amour, ou comment il conuient aymer.

DE VIS DE SOCRA-
tes, & de Diotime sur le
fait d'Amour.

Amour n'estre beau, ne bon, ny consequemment Dieu: Ains vn Demon moyen entre le mortel, & l'immortel.



OCRATES. Ie luy tenois presque les mesmes paroles qu'Agathon me disoit maintenant, à sçauoir qu'Amour estoit vn grād Dieu, & de choses belles, & elle me reprochoit par mesmes raisons que ie faisois cestuy-ci, monstrent par mon propos qu'Amour n'estoit beau ny bon. Alors ie luy di. Comment Diotime maintenez vo⁹, qu'Amour soit laid & mauuais. DIOT. Ne parlerez vous point plus pertinemment? Estimez vous estre necessaire que tout ce qui n'est

n'est beau soit laid? S O C R. Ouy. D I O T. Et ce qui n'est sage, ignorant? N'avez vous point considéré, qu'il y a moyen entre sagesse & ignorance? S O C. Qui est-il D I O. Bien opiner, sans pouuoir donner certaine raison: ce qu'on ne peut appeller science, d'autant que science, n'est iamais sans raison, ny pareillement ignorance, veu que ce qui participe de verité, n'est ignorāce. Telle chose est la droicte opinion moyenn' entre la sagesse & ignorance. S O C R. Vous dictes verité.

D I O T. Ne contraignez donc ce qui n'est beau estre laid, & ce qui n'est bon estre mauuais, ny pareillemēt l'Amour puis que le conferez n'estre bon ny beau: pour cela ne le faut estimer laid ou mauuais, ains quel que moyen entr'eux. Tous neantmoins le confessent estre grand Dieu. D I O T. Entendez vous tous sçauās ou ignorans? S O C R A. Tous indifferemment. Puis

elle en riant dit: Comment Socrates ceux-cy le confesseront il grand Dieu, qui ne l'estiment estre Dieu?

S O C R A T E S. Qui sont ceux-cy? D I O T I M. Vous l'un, & moy l'autre. S O C R A T. Comment l'enten-

dez vous? D I O T. Je le vous donneray aiseement à entendre. Ne dittes vous pas tous les dieux estre heureux & beaux? Oseriez vous dire qu'il y eust quel-

que Dieu ne beau ny heureux? S O C R A T E S. Nenny par Iupiter. D I O. Ne reputez vous heureux ceux qui possèdent les choses bonnes & belles. S O C R A T E S.

Certainement. D I O T I M. Neantmoins vous auez confessé l'Amour par indigence du bon & du beau desirer ces choses dont il est indigent. S O C.

LE SYMPOSE

Iel'ay confessé. D I O T. En quelle maniere seroit-il Dieu, estât priué du beau & du bon? S o c R. Nullemēt D I O T. Voyez vous pas que vous mesmes n'estimez Amour Dieu? S o c. Quoy Amour est-il mortel? D I O. Nenny. S o c R. Quoy donc? D I O T. Comme ie disois au parauant, moyen entre le mortel & immortel. S o c. Comment Diotime?

L. REGIVS.

Ie luy tenois presque les mesme parolles. Tous les autres qui ont parlé iusques icy, ont maintenu Amour estre vn Dieu beau, bon, & heureux. Diotime monstre premierement qu'Amour n'est beau, ny laid, bon, ny mauuais simplement: ains moyen entre les deux. Et puis qu'Amour par indigence du bon & du beau desire ces choses, dont il est indigent: n'estant beau, ny bon, ne peut estre Dieu, attendu que les dieux sont beaux & heureux, mais bien qu'il est vn Demon, moyen entre le mortel, & immortel.

Tous neantmoins le confessent estre grand Dieu. Au commencement du monde que les hommes estoient lourds & grossiers Amour fut fait Dieu par les poetes, afin seulement de monstrier à ces pauures ignorans, sous tiltre de diuinité, combien ceste passion a grande force sur nos affections humaines. Ses miracles sont de faire viure plusieurs personnes en continuelle ardeur, comme Salemandres. Les autres despoillez de chaleur naturelle, en froideur: comme neiges & glaçons. L'un fondre au feu comme la cire. L'autre deuenir muet, immobile, & sans respiration, comme vne souche, ou quelque pierre. Aucuns vi-

ure

ure sans cœur. Les autres transformez en fontaines, arbres, rochers, & bestes, en un moment ioyeux & marris, rire & pleurer ensemble, couards, hardis, pallir & rougir, tantost craintifs, tantost audacieux, maintenant attrempez, & soudain cheoir en inconstance, puis estre en guerre, & soudainement en paix. Toutes lesquelles choses par ce que semblent aduenir par dessus l'ordre de nature, sont reputees miraculeuses à ceux qui les voyët ou les entendent raconter, & ont meu les Anciens à attribuer le nom de Dieu à Amour, comme à celuy duquel la puissance sembloit excéder celle des humains. Et afin qu'il fust plus cogneu, le peignirent nud, enfant, luy donnerent des aisles, mirent un brandon en la main, y adiousterent l'arc, & les sagettes. Nud, pour demonstrier que les amoureux n'ont rien de propre, estans en puissance d'autrui, & que se despouruillans de liberté, ils demeurent denuez de toute raison. Enfant pour ce qu'il rend les entendemens imbecilles de ceux qui se mettent à sa suyte, & fait raieunir les plus vieux, au eugle pour ce qu'ils deuient impudens: car comme dit Aristote troisieme de la Rhetorique la honte est aux yeux. Les aisles pour ce que supportez des plumes de folle conuoitise, ils se persuadent legerement voler iusques au ciel parmy l'air de leurs esperances. Un brandon en la main, denotans son feu & son ardeur. L'arc & les sagettes pour nous faire entendre ses naurures qu'il adresse toutes au cœur. Neantmoins à le bien prendre, ce ne seroit seulement heresie de le croire Dieu: ains detestable offense de le penser, pour ce qu'il n'est autre chose fors ce qui plaist à nos fantasies. Et faut de necessité qu'il nayssë de nos affections corporelles: sans lesquelles il ne pourroit consister, non plus qu'une plante sans la terre.

LE SYMPOSE.

Mess. Anthoine Heroet, au premier liure de l'Amye parfaite.

J'ay veu Amour pourtraict en diuers lieux:
 L'un le peinct vieil, cruel, & furieux:
 L'autre plus doux, enfant, aueugle, nud:
 Chacun le tient pour tel, qu'il l'a cogneu
 Par ses biensfaicts, ou par sa forfaiture.
 Pour mieux au vray definir sa nature,
 Fauldroit tous cœurs veoir clairs & emondez,
 Et les auoir premierement sondez
 Deuant qu'en faire un iugement creable:
 Car il n'est poinct d'affection semblable,
 Veu que chacun se forge en son cerueau
 Vn lieu d'Amour: pour luy propre & nouveau,
 Et qu'il y a (si le dire est permis)
 D'aymer autant de sortes que d'amis.

Properce.

*Quicumque ille fuit puerum qui pinxit amorem,
 Nónne putas miras hanc habuisse manus?
 Hic primum vidit sine sensu viuere amantes,
 Et leuibus curis magna perire bona.
 Idem non frustra ventosas addidit alas,
 Fecit & humano corde volare Deum.
 Scilicet alterna quoniam iactamur in vnda,
 Nostraque non ullis permanet aura locis,
 Et meritò hamatis manus est armata sagittis,
 Et pharetra ex humero gnoscia utroque iacet.*

Ante

*Ante ferit, quoniam tuti quàm cernimus hostem,
Nec quisquam ex illo vulnere sanus abit.*

Θεόκλειος εἰδυλ κα Μόσχου
Εἶως διαπέτις

Αἰ κῦπερς τὸν ἔρωτα ὅν ὑιέα μακρὸν ἐβώσσει.
Εἰ τις ἐνὶ τριόλοισι πλανώμενον εἶδεν ἔρωτα.
Δραπέτιδας ἐμός ἐστιν. ὁ μανυτὰς γέρας ἐξέει.
μυθός τι τὸ φίλαμα τὸ κῦπεριδος, ἢρ δ' ἀράγης νῆρ
Οὐ γυμνὸν φίλαμα τυδ' ὦ ξένε, καὶ πλέον ἐξέεις.
ἔστι δ' ὁ παῖς περίσματος. ἐρ εἰκόσι πᾶσι μάθοις νῆρ.
κρῶτα ἢ οὐ λευκός, πυρὶ δ' εἰκελος, ὁμματα δ' αὐτοῦ
Δρίμυλα, καὶ φλογόεντα, καὶ φρένθι, αὐτὸν λάλημα.
Οὐ γὰρ ἴσον νοεῖ καὶ φθέγγεται ὡς μέλι φωνά.
ἢρ δὲ χολᾷ, νέος ἐστὶν ἀνάμερος, ἢ περοτευτὰς.
Οὐ δὲν ἀλυθθῶν, δόλιον βρέφος, ἀγρία παῖς δει.
Εὐπλόχμον τὸ χάρινον, ἔχει δ' ἰταμόν τὸ πρόσωπον,
μικκύλα ἢ τήνω τὰ χερύδρια, μακρὰ δὲ βάλλει.
βάλλει καὶ εἰς ἀχέροντα, καὶ εἰς αἰδεω βασιλῆα.
Γυμνός ἢ ὄγε σώμα, νόος δὲ οἱ ἐμπεπύχεται.
καὶ πτεροῖς ὅσον ὄρνις ἐφίπταται ἄλλοις ἐπ' ἄλλος
Αἰνέρας, ἢ δὲ γυναικίς, ὡδὶ σπλάγχνοις διεκρίθεται.
τόξον ἔχει μάλα βαιόν, ὑπερ ὕψω δὲ βέλεμνον.
τυτθὸν εἰς τὸ βέλεμνον, ἐς αἰθέρα δ' ἀχρὶ φορεῖται.
καὶ χρύσειον περὶ νῶτα φαρέτριον. ἐνδοθὶ δ' ἐνὶ
τοῖς πικροῖς χάλαμοι, ὧς πολλάκι καμὲ τίρωσκει.
γάντα ἢ ἀγρία πάντα πολὺ πλείον δ' ἢ αὐτῷ
Βαιάλομπας εἰσισα, τὸν ἄλιον αὐτὸν ἀναίθει.
ἢρ τυ ἐλῆς τήνον, δάσας ἄγε, μὴ δ' ἐλεήσης.
ἢρ ποτ' ἰδῆς κλαίοντα, φυλάσσει, μήσε πλανήσι.
κὼ γελάα, τύνιν ἔλκε, καὶ ὡς ἐβέλησι φιλάσαι,
φεῦγε, κακὸν τὸ φίλαμα, τὰ χεῖλεα φάρμακον ἐντί.
ἢρ δὲ λέγει, λάβε ταῦτα, χαρίζομαι ὅσα μοι ὄπλα,
μήτι θίγης, πμάναν δῶρα. ταχὰρ πυρὶ πάντῃα ἐέβαπται.

LE SYMPOSE
THEOCHRITÈ IDYL. XXI.
l'Amour fugitif de Mosque mis en François
par Clement Marot.

ADuint vn iour que *Venus* *Citheree*,
Mere pour lors dolente & esploree
Perdit son fils, qui ça & la voloit:
Et ainsi triste, en haste s'en alloit
Par maint carroy par maint canton & place,
Pour le chercher, puis sus quelque terace,
Ou sus vn mont esleué se plantoit.
Et deuant tous à haute voix chantoit
Ce qui s'ensuit. Quiconques de bon vueil
M'enseignera ou au doig, ou à l'œil,
En quelle voye, ou deuers quel costé,
Mon *Cupido* fuyant s'est transporté:
Pour son loyer (qui faire le sçaura)
Vn franc baiser de *Venus* il aura,
Et si quelqu'un prisonnier le rameine,
La mere lors enuers luy plus humaine
Luy donnera (pour plus son cœur aiser)
Quelque autre don par dessus le baiser.

Toy qui iras, afin que par tous lieux
Ce faux garçon puisses cognoistre mieux,
Iet en diray vingt enseignes & taches,
Que finement faut qu'en memoires caches:
Blancheur aucune en luy n'est euidente,
Son corps est tainct de rougeur trefardente,
Ses yeux perçans, qui de trauers regardent,

Incef-

Incessamment estincellent & ardent,
 Et son penser cauteleux & friuolle
 Iamais ne suit sa doucette parolle.
 Certainement le son de sa faconde
 Passe en douceur le plus doux miel du monde:
 Mais le droit sens, & la cause effective,
 Correspond mal à sa voix deceptive,
 Si en cholere il se prend à monter,
 Il porte vn cœur impossible à dompter:
 Et de son bec il sçait (tout au contraire)
 Tromper, seduyre, & en ses lacs attraire
 Les cœurs remplis d'aspre seuerité,
 Sans que iamais confesse verité.

Certes il est enfant plein de ieunesse,
 Mais bien pourueu d'astuce & de finesse.
 Souuent se iouë, & faict de l'inscient:
 Mais en iouant tasche à bon escient
 Faire son eas. Sur son dos outreplus
 Pendent en ordre vns cheueux cressplus:
 Et en sa face, ayant fiere apparence,
 Iamais n'y a honte ne reuerence.

Après il a (si bien vous l'espiez)
 Petites mains, avecques petis pieds:
 Mais toutesfois, en haut ou bas endroit,
 D'un petit arc tire fort loing, & droit.

Iadis frappa de fleche & vireton,
 Iusqu'au bas lieu le cruel Roy Pluton:
 Et des enfers les ombres & esprits,
 Veirent leur Roy d'Amour vaincu & pris,

LE SYMPOSE

*Lors que dedans son grand char stygien
Il amena Proserpine aux beaux yeux.*

*Son corps ardent, enflambé de nature,
Il a tout nud sans quelque couuerture,
Mais le cœur cault, & courage qu'il porte,
Se vest de mainte & variable sorte.
Et d'auantage en soufleuant en l'air
Les membres siens par un subtil voler,
Aux Nymphes, va puis aux hommes descend:
Et quand receu de bon gré il se sent,
Son siege fait plus chaud que feu de pailles
Au plus profond de leurs cœurs & entrailles.*

*Petit & court est son arc amoureux:
Mais le sien traict mortel & rigoureux
Va de droit fil iusques au firmament,
Depuis qu'il est descoché fermement.*

*Sur son espaule ardente & coloree,
Tu verras pendre vne trouffe doree,
Et au dedans ses pestiferes traicts,
Dont le cruel abuseur plein d'attraicts
A bien souuent faict mainte playe amere,
Mesmes à moy qui suis sa propre mere,
Greue chose est tout ce que i'ay dit ores,
Mais voicy (las) plus greue chose encores.
Sa dextre main iecte & darde un brandon,
Qui brusle & ard sans mercy ne pardon
Les pauvres os, bref, de son chaud extreme
Il brusleroit le bruslant Soleil mesme.*

Si tu le peux donc trouuer & attaindre,

Et

Et de cordons à fermes nœufs estreindre,
 Mene le moy estroictement lié,
 Et si vers toy se rend humilié,
 N'en prens mercy, quoy que deuant toy face
 Tomber des yeux larmes dessus sa face.
 Garde toy bien qu'en ce ne te deçoines:
 Et s'ainsi est que sa bouche apperçoines:
 Riant à toy, bien faut que te recordes
 De n'ordonner qu'on luy lasche les cordes.

Si par doux motZ te venoient incitant
 A te baiser, va cela euitant:

Car (pour certain) en ces Leures habite
 Mortel venin, qui cause mort subite.

Et si de franc & liberal visage
 Il te promet des dons à son usage,
 C'est à sçauoir fleches, & arc Turquois,
 La trouffe peinte, & le doré Carquois,
 Fuy tous ces dons de nuyssance & reproche:
 Ils vont bruslant tout ce qui d'eux s'approche.

Droicte opinion moyenne entre la sapiëce & ignorance. Platon s. de la Repub. declare amplement ce passage, & montre que science consiste en ce qui est veritablement, c'est à dire qui est tousiours mesme, simple & uniforme: ignorance en ce qui n'est point. Opinion en ce qui est, & n'est point. Et pour ce la met il moyenne entre ignorance & sapience: entendant par ce qui est tousiours l'Idée ou espece intelligible, sempiternelle, & immuable. Par ce qu'il n'est, les choses sensibles, qui sont si petites qu'elles ne peuvent estre senties, ou si muables, qu'on ny peut trouuer certitude: dont s'ensuit qu'il n'y a qu'ignorance.

LE SYMPOSE

Socrates, Democrite, Anaxagoras, Empedocles, Carneades, Archefilas & plusieurs autres, ont tenu ceste opinion. Aussi Platon au Phædon, au Theethete, Parmenide, Menon, s. & 6. de la Rep. estime qu'il faut seulement croire à l'intelligence, & qu'il n'y a science sinon és raisons & discours, que l'ame fait separée du corps, & quand considere à par elle ce qui est tousiours mesme, & n'est aucunement mué par generation & corruption. Ce qu'il confirme mesmes au Timée escriuant ainsi. Que c'est qui est tousiours n'ayant point de commencement, & que c'est qui est crée & n'est iamais, dont l'un peut compris par intelligence avec raison, estant tousiours mesme: L'autre par opinion avec sens irraisonnable, naissant & perissant, & n'estant iamais à la verité Et en un autre passage. L'intellect, (dit-il,) & l'opinion sont deux, d'autant qu'ils ont esté faits separément, & sont dissemblables: Car l'un nous est baillé par doctrine, l'autre par persuasion, l'un est tousiours accompagné de vray raison, l'autre sans raison. L'un immuable, l'autre muable, que tout hōme participe de vraye opiniō, & les dieux de l'intelligēce, ou biē peu d'hōmes. Arist. 6. des Ethiq dit q'sçavoir consiste en ce qui ne peut estre autrement, et dōt les p̄cipes sōt cogneuz. Et en 11. de la Methap. Qu'il faut chercher verité és choses qui sont tousiours semblablement, & qui ne reçoivent aucune mutation, Qu'il n'y a aucune nature stable és choses sēsibles qui coulēt tousiours & sont muees. Et au 1. des Posteres ch. 26. Il y a differēce (dit il) entre sciēce et opiniō: car science est cognoissance uniuerſelle, & s'acquiert par moyēs necessaires, & le necessaire ne peut estre autrement. Bien y a il quelques choses vrayes, & les met l'on entre celles qui sont, lesquelles

lesquelles neantmoins peuuent estre autrement : ou n'est science. Et vn peu plus bas: Parquoy reste opinion consister en ce qui est vray ou faux, & peut estre autrement : qui est l'existimation d'une proposition non necessaire. Aux grands morales chap. 6. si l'opinion se trouue vehemente, entant qu'elle est stable & en ferme credulité, elle ne differe de science, en croyant ainsi estre comme ils l'estiment. Et qu'il y a sçauoir double, l'un auoir la science, l'autre exercer la science.

D I O T. C'est vn grand Demon, Socrates: car toute la nature des Demons est moyenne entre Dieu & les hommes mortelz. S O C R. Quelle est sa puissance? D I O T. Elle interprete & rapporte les choses humaines aux dieux, & les diuines aux hommes, des vns les prieres & sacrifices, des autres les commandemens & retributions de sacrifices. . Et estant au milieu elle remplit l'vniuers: de maniere qu'il est vny & ioinct à soy mesme. Toute vaticination procede d'eux, & l'art des prestres touchant les sacrifices, initiations, enchantemens, & la diuination, & la Magie. Dieu ne se melle point auecques l'homme, ains est faicte par eux toute la communication, & parlement des dieux aux hommes, tant veillans que dormans. L'on appelle celuy qui est sçauant en telles choses *δαίμωνιον*, c'est à dire heureux & sage. Celuy qui exerce les autres arts & mestiers, mecanique. Il y a plusieurs Demons & diuerses sortes, l'un desquels est Amour.

ὁ δὲ ἄλλοι
 ὅτι σο-
 φός ὢν ἢ
 περὶ τὰς
 τέχνας ἢ
 χειρουργίας τι-
 νὰς βανύσας.

LE SYMPOSE

L. REGIVS.

La nature des Demons. Demons est vocable Grec δαιμονες, & signifie en Latin, genios & lares. Cicero de Vniuersitate deorum, quos Græci δαιμονας appellant, Latini lares: & nosse & nūciare ortus, maius est quàm ut profiteri scribere nos audeamus. Nous les appellons vulgairement & communement esprits, dit Pontanus liu. 13. des choses celestes chap. 1. dont vient l'appellation des demoniacles. Plusieurs se vantent auoir esprits, qui deuinent les choses aduenir, decouurent les conseils & pensees de ceux qui les vont veoir, & manifestent leurs meschancetez occultes, ou leurs mauuaises pensees, annoncent les biens ou maux aduenir. Philon Iuif, au liure du monde cuyde que Demons soyent ceux que Moyse appelle Anges. Platon au Cratyle, suyuant Hesiode dit qu'ils sont nommez δαιμονες quasi δαιμονες, i. prudens & sages. Eusebe 4. de la preparation Euangelique ἀπὸ τῶ δαιμονίων. i. estonner, ou effrayer. Theophraste disoit comme le mesme Eusebe recite au chap. 5. du liure allegué qu'il falloit sacrifier aux Demons & non aux Dieux. Ce mot Demon est usurpé diuersement par les poëtes & Philosophes comme escrit Plutarque au defaut des Oracles, & quelquesfois prins pour Dieu. Platon au 10. de la Republique & au Phædon afferme, qu'ils sont donnez à nos ames pour les cōduire durant ceste vie, & apres. Il recite au Polit. & au 4. des Loix, & en l'Epinom. la charge & administration qui leur est baillee par le grand Dieu sur diuerses contrees & villes. Au Phædon qu'ils ont soin de nous, & que nous sommes en leur possession. Au Phedre Iupiter (dit-il) Le grand gouuerneur au ciel, conduisant le chariot à aëles, marche le premier ornant toutes choses, & les disposant par sa prouidëce.

Qui

Qui est suyui par l'exercite des dieux, & des Demons. Au Timee, qu'ils eurent charge de faire les hommes en adionstant la nature mortelle à l'immortelle, qu'ils nous doiuent nourrir en nostre viuant, & apres que sommes decedez nous receuoir & retirer à eux. Il fait mention en l'Apologie du Demon de Socrates, comme aussi fait Xenophon, au 1. & 2. des memoires Socratiques, & en l'Apologie. Cel. Rhodigin. aux ancien. lec. liu. 2. amene tout plein de choses à ce propos.

Moyenne entre dieux & les mortels. Platon monstre au Timee que les Demons pour estre créez & cōposez des quatre Elemens, ne peuuent du tout estre immortels : toutesfois que ils ne periront point, & ne sentiront la mort. Qu'ils soient composez des quatre Elemens, Aristot. le semble maintenir liure 5. de la Metaphysique, cha. 8. parlant ainsi: L'on appelle substance les simples corps, comme la terre, feu, & eau, & qui sont tels & uniuersellemēt les corps, & les choses composees d'eux, comme les animaux, Demons, & leurs parties. Et au 1. de l'Ame ch. 5. L'on demanderoit (dit-il) pour quelle cause l'Ame en l'air est meilleure que celle es corps & plus immortelle, & au 3. La cogitative es autres & l'intellect, comme aux hommes, & s'il y a quelque autre plus excellent. Et au troisieme de la Rhetorique à Theod. chap. 18. Comme Socrates quand Melitte luy obiectoit qu'il ne croyoit point y auoir de dieux. Si confesse-ie (respondit-il) y auoir quelques Demons. Et apres qu'il leur eut affermé, l'interroguia, si les Demons estoient fils des dieux ou quelque chose diuine. Ce concedé, il infera: Ya-il doncques quelqu'un qui pense estre les fils des dieux, & que les dieux ne soient point? Lesquels passages pourroient seruir contre P. Pompon. qui nie au liure des Enchantemens chapitre neuf qu'Aristote ait creu y

auoir des Demons & moyennes natures, affermant qu'il a tout rapporté aux corps celestes, & à leurs intelligences.

Elle interprete & rapporte les choses humaines aux dieux & les diuines aux hommes. *Plat.* en l'*Epinomide* dit que les Demons aeriens demeurent en la troisieme & moyenne region, pour seruir de truchemens. Car d'autant que ces choses inferieures mortelles & immundes ne peuuent conuenir avec la purité immortelle: il a semblé aux Theologiens anciens, comme aux mages des Perses, aux Egyptiens, Phrigiens, & autres que recite *Plutarq.* Qu'il failloit y auoir des Demons pour nous concilier. Mais *S. Augustin* liure 9. chap. 17. de la cité de Dieu, donne tresbien à entendre que n'auons besoin de tels moyens: ains d'un seul Iesus Christ, vray Dieu & vray homme, mediateur entre Dieu & les hommes: comme porte l'Ecriture, qui a esté par diuinité egal à Dieu le pere, & par humanité s'est fait semblable à nous.

Et estant au milieu, elle remplit l'univers, de maniere qu'il est vny, & ioinct à soy mesme. *Plutarq.* au desfa. des Oracles, Si l'on ostoit l'air qui est entre la terre & la lune, & qu'on le tiraist du lieu moyen, l'on ruinerait la continuation, & conuenance de l'univers. Ainsi ceux qui ostent les Demons, ostent tout le commerce des dieux & des hommes, en reiectant leur ministere, & interpretation. Ou bien ils confondent tout, en voulant mesler Dieu aux affectiōs humaines, & negoces humains: comme l'on disoit des sorciers de Theffalie: qui tiroient la Lune du ciel & se vantoient la contraindre de seruir aux vsages des hommes. Et en un autre endroit du mesme liure. Ceux (dit-il) me semblent satisfaire à plusieurs grandes doutes qui ont mis le genre des Demons entre les dieux & les hommes: car ils ont

ont trouué moyen de conioindre le genre humain au diuin. Eusebe. 5. de la preparation Euangelique, chap. 4. Sainct Augustin 9. de la cité de Dieu chapitre 16. Philon Juif au liure des Geans. Il est necessaire (dit il) que tout le mode en toutes ses parties ait animaux, puis que les premieres parties elementaires ont animaux chacune à elle conuenables la terre terrestres, la mer & riuieres aquatiques, le feu ignes, le ciel estoilles. Il s'ensuit aussi necessairement que l'air soit plein d'animaux; qui nous sont inuisibles, veu qu'il ne nous est visible, &c. Il dit le semblable au 2. de la Plantation de Noé. Que les plus purs habitent en la haute region de l'air pres l'ether. Et au liure de la confusion des langues. Platon tient le semblable au Phædre, & au Philebe.

Toute diuination procede d'eux. Ciceron 2. des Loix, *Diuinationem quam Græci μαγντινὴν appellant esse censeo, & huius hanc ipsam partem, quæ est in auibus cæterisque signis, disciplina nostra. Quod cum summos deos esse concedamus, eorūq; mente mundum regi, & eorumdem benignitatem hominū consulere generi, & posse nobis signa rerum futurarum ostendere: non video cur diuinationem esse negem.* Plutarque au liure du Defa. des oracles n'attribue seulement la diuination aux Demons, mais aussi à quelques expirations venans en certains lieux & par certains temps: qui disposent tellement les personnes entrans leans, qu'ils sont ravis en esprit, & deuinent: comme il aduenoit en Delphi, Dodone, & plusieurs autres endroits de Grece. Les autres attribuent la diuination à vne disposition corporelle, tirant sur la melancholie, ioincte avec l'influence des corps celestes: moyennant laquelle on deuine naturellement, sans art,

Gratiar.
xxvi.
quest. 3.
Canon 1.
C 2.

LE SYMPOSE.

inspiration, ou fureur. Les autres simplement aux Astres. Et qu'en regardant l'heure de nostre natiuité ils preuoient le bien & mal qui nous doit aduenir, & de quelle mort nous auons à mourir. Contre lesquels Picus Mirandula a escrit douze liures. Ils en ont trouué autres especes, comme par fureur, par l'observation des tonnerres & chants d'oiseaux, des monstres, & prodiges, des songes, & sorts, par l'inspection des entrailles des bestes, par Theurgie, Necromantie, Goëtie, Ydromantie, Aëromantie, Pyromantie, Capnomantie, Chyromantie, Phytognomie, Metoscopie. Ce n'est pas iusques aux bestes brutes, aux herbes, & choses insensibles, qu'il n'y ait à leur dire quelque diuination. Quoy que ce soit, & d'où quelle vienne, les anciens y auoyent grande confiance, & n'entreprenoient rien sans l'aduis des deuineurs, & deuineresses: qui pour ce estoient en merueilleuse authorité, non seulement entre les barbares, mais aussi en Grece & en Italie, voyre en ce pays mesme, comme il appert par les anciennes histoires. Xenophon escrit au premier des commentaires Socratiques, Quelle est necessaire à tous ceux qui veulent bien demourer en vne maison ou cité. Et au premier de la Pedie, il introduit Cambyse la recommandant fort à Cyrus son fils, & qu'il se faut tousiours retirer aux Dieux, pour entendre ce qu'il est de faire. Lucian dit en la deesse de Syrie, qu'on n'entreprenoit chose publique ou priuee ou sacree sans la diuination. Plutarque au dialogue du defailemēt des Oracles se plaint qu'ils estoient defaillis, & s'efforce en rendre la cause. Sainct Augustin maintient que c'est par l'aduenement de Iesus Christ. Lucian se mocque des oracles d'Amphiloque, & de Trophone, aux dialo. des morts, de l'oracle d'Apollo, aux deux fois accusé. Et descrit en la deesse de Syrie & contre Hesiodé, la façon
des

des prestresses à deuiner. Ciceron nous a laissé deux liures de la diuination, la confirmant en l'un, & niant en l'autre. Theodorite aux affectiōs Grecques oraison dixiesme des Oracles. Sainct Augustin liure huiet, neuf, dix de la cité de Dieu. Eusebe 4. 5. & 6. de la preparatiō Euangelique. Eugubin huiet de la philosophie perpetuelle. Pomponat, des enchantemens. Agrippa de la philosophie occulte. Fernel des causes occultes en nature. Marf. Ficinus 13. de la Theologie platonique. Cel. Rodig. aux antiq. leçons. Plutarque recite les opinions des anciens sur la diuination 5. des sentences philosophiques. Gaspar Pencer Alemand a recueilly vn gros liure des principales especes de la diuination: auquel il separe des predictions naturelles & propheties diuines, les impostures diaboliques, & superstitieuses obseruations: expose les sources & causes des predictions naturelles, & reproune les diaboliques & superstitieuses.

Art des prestres. Nous en auons parlé au parauant amplement en la troisieme oraison, traictant de la vaticination.

Sacrifices. Ils sacroyent des animaux, puis les tuoyent aux temples: comme au Deuter. & au Leuit. Iambiliq. des mysteres. La ceremonie en aucuns pays s'estendoit iusqu'aux hommes, comme faisoient les Druides en Gaule, ainsi qu'escrit Cesar 6. des comment. Les Cartaginois faisoient le pareil.

Initiation. τελέταις, ceremonies secretes ou sacrifices. Plat. 2. de la Repub. Ils portent, dit-il, les liures de Musce & d'Orphee, selon lesquels ils sacrifient, persuadans non seulement aux hommes priuez, mais aussi aux citez qu'il se faiet quelques deliurances & purgations de peché par les sacrifices, et oblectatiōs de ieux, tāt pour les viuās, que pour les trespassez, qu'ils appellēt τελέταις,

qui nous deliurent des maux de pardela, & les sacrifices delaissez ou mesprisez que souffririons grandes peines. *Isocrates au Panegyriques* recommandant l'initiation, dit que ceux qui en sont faits participans reçoient meilleure esperance, tant de la fin de leur vie, q̃ de toute l'eternité. *Cicerō au 2. des loix* maintient qu'ainsi qu'on les nomme initiations, nous en auons prins les commencemens de vie: & non seulement auons receu la raison de viure ioyeusement, mais aussi de mourir avec meilleure esperance. *S. Augustin, & Viues en font mentio 4. de la cité de Dieu, chap. 31.*

Enchantemens. *ἐνchantment*, enchantemens se faisoient par paroles, pour la plusspart estranges, & barbares: comme escrit *Iamblique es mysteres*. Et pour ce *Platon en l'Euthydem* compare l'oratoire & l'enchanterie ensemble, & dit que comme l'oratoire est vne delectation, & appaisement des iuges & assemblees: ainsi l'enchanterie estre adoucissement des Viperes, Araines, Scorpions, & autres bestes cruelles, & de maladies. Elle se faict par paroles, signes, & caracteres. *Agrippa de la philosophie occulte, & Pomponatius des enchantemens.*

Magie. Ce mot en l'ancienne langue des Perses signifie Sapience, & Mage, sage: ou selon *Porphire, expositeur, & culteur des choses diuines. Cel. Rhodig. liure cinquiesme chapitre 62.* L'une magie est naturelle, l'autre superstitieuse. La naturelle en contemplant les vertus des choses inferieures & celestes: & considerant leurs Sympathies & Antipathies, elle decouure les puissances cachees en nature, & mettant les vnes avec les autres en deuë proportion, & sous certaine constellation: & appliquant les actiues aux passives, produit naturellement de grands miracles. Nous en auons parlé en la troiesme oraison.

L'autre

L'autre superstitieuse qui se fait par l'innuocatiō des mauuais esprits, qui est une manifeste Idolatrie, & a tousiours esté defēdūe par les Repub. bien ordonnees. Tels furent les Mages de Pharaon en l'Exod. chapitre 7. 8. & 9. Telle la Pytonisse 1. des Rois chapitre 28. qui euoqua l'ame de Samuel le Prophete. Tel Simon Mage aux actes des Apostres, & S. Clement liure second des Recognitions. Pline liure 30. chap. 1. & 2. dit qu'on ne se doit esmerueiller de l'authorité de la Magie, par ce qu'elle comprenoit la religion, la medecine, & la Mathematique. Apulee en l'Asne doré, & au Demon de Socrates. Philostrat. en la vie d'Appolonius. Clement Alexandrin 4. des Recognitions.

Virgilius 4. Æneid.

*Hæc se carminibus promittit soluere mentes
Quas velit, Ast aliis duras immittere curas.
Sistere aquam fluuiis, & vertere sydera retro,
Nocturnosque ciet manes, mugire videbis
Sub pedibus terram, & descendere montibus ornos.
Testor chara Deos, & te germana, tuumq;
Dulce caput, Magicas inuitam accingier artes.*

Et paulò post

*Stant Aræ circum, & crines effusa sacerdos,
Tercenum tonat ore Deos, herebumq; chaosque,
Tergeminamque Hecatē, tria virginis ora Dianæ.
Sparserat & latices simulatos fontis Auerni,
Falcibus & messæ ad Lunam queruntur ahenis
Pubentes herba, nigri cum lacte veneni
Queritur, & nascentis equi de fronte reuulsus
Et matri præreptus amor.*

LE SYMPOSE.

Idem Eglog.8.

*Effer aquam, & molli cinge hæc altaria vitta.
Verbenasque adole pingues, & mascula Thura:
Coniugis ut Magicis sanos auertere sacris
Experiar sensus.
Carmina vel cælo possunt deducere Lunam:
Carminibus Circe socios mutauit Vlyssis,
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.*

Idem.

*—Nascuntur plurima ponto,
His ego sæpe lupum fieri, & se condere syluis
Mærin, sæpè animas imis exire sepulchris,
Atque fatas aliò vidi traducere mæsses.*

Dieu ne se mesle point avec l'homme. *Platon 2. de la Repub.* Penſez vous Dieu eſtre quelque enchanteur? & comme par aguët apparoiſtre maintenant en vne eſpece, maintenant en l'autre? & aucunes fois muer ſon eſpece en pluſieurs formes? Aucuneſois nous deceuoir repreſentant telles images de luy? ou qu'il ſoit ſimple ſans iamais delaiſſer aucunement ſon eſpece? *Auquel endroit il monſtre comment Dieu perſeuerer tousiours ſimplement en ſa forme & diuinité. S. Auguſtin diſpute cecy 9. de la Cité de Dieu chap. 16. & Plut. au défaut des Oracles.*

Aux hommes tant veillans, que dormans. *Aux veillans par les Demons aduiennent ſignes, voix, & portentes: aux dormans, viſions & ſonges.*

On appelle celuy qui eſt ſçauant en telles choſes. *δαίμωνιον. i. heureux, ſage, & admirable par excellence. Toutes-ſois S. Auguſtin eſcrit 9. de la Cité de Dieu, chap. 19. qu'après*
Ieſus

Iesuschrist le nom de Demon deuint odieux & suspect, tant au vulgaire qu'aux sçauans, & qu'il ne sonnoit plus qu'en la mauuaise partie.

Celuy qui exerce les autres ars & mestiers, mechaniques. *Βαυαυος. i.* appartenant à l'œuvre des mains, selon S. Hierosme 1. contre Pelagin. Aristot. 8. des Politiq. dit qu'on doit ainsi appeller tout art, & maniere de viure qui rēd le corps & l'ame, & la cogitation inutile à l'usage & exercice de vertu. Comme sont les mestiers qu'on faict assis, & autres mercenaires & serviles. Celius liure 8. chapitre 38. & liure 13. chap. 48. Lucian au songe quand on le vouloit faire imaginer.

Ily a plusieurs Demons & de diuerses sortes. Iamblique, Procle, Plotin, & Pselle diuisent les Demons es Terrestres, Aquatiques, Aeriens, & Ignees. Plutarque au defa. des Oracles dit les uns estre bons, les autres mauuais : & y auoir dissimilitude de vertu, & de vice entr'eux, comme entre les hommes : qu'ils sont subiects aux perturbations mortelles, & changent par saisons. Hesiodé afferme que les uns viuent plus, les autres moins. Plutarque met iusques à 9720. & qu'au temps de l'Empereur Tybere le Demon Pan mourut. Cardan en la subtilité, qu'ils estudient & vsent de noz liures, & au liure de la varieté il dechiffre leurs races, vaccatiōs, & comment par exorcismes s'assubiectionnent aux hommes. Hesiodé recite quatre genres d'animaux. Les dieux, Demons, Heros, & les hommes. Platon en l'Epinomide met le premier genre des Dieux inuisible. L'autre qui est espādū par tout le ciel, & se presente à noz yeux. Le troisieme des Demons: dont encores les uns sont etheriens de substance plus pure, les autres aëriens de plus crasse. Le quatrieme des Aquatiques, qui peuent estre

LE SYMPOSE

veuz. Pselle au liure des Demons en raconte six especes. La premiere des Ignees, la seconde des Aëriens, la troisieme des Terrestres, la quatrieme des Aquatiques & Marins, la cinquiesme des Subterranees, qui habitent sous terre, & assail-
lent ceux qui fouissent les puits : demeurent es mines, suscitent
les vens de la terre. Georg. Agricol. au dialogue des animaux
Subterranees, aux liures des metaux, & des fossiles en escrit
merueilles, qu'il afferme estre encore auiourd'huy veües &
trouuees aux mines. La sixiesme & derniere des fuyars
de lumiere : qui sont du tout tenebreux. Porphyre faict le
semblable.

Entre lesquels est Amour. Comme les Demons sont
moyens entre Dieu & les mortels, ainsi est Amour moyen en-
tre beauté & non beauté, entre forme & infirmité. Il expose-
ra cy apres comment il n'est mortel, n'immortel : ains quelque-
fois en un mesme iour vit & meurt, puis resuscite. Il est moyen
entre le desirant & desirable. Sa plus haute vertu est ioincte à
la premiere & intelligible beauté, vers le souuerain Dieu, la
moyenne vers les dieux supramondains, la troisieme est distri-
bué vers le monde, y produisant plusieurs ordres & facultez :
Car apres l'unique & premier principe d'Amour, & la triple
substance en prouenant, reluyt desia grãde multitude d'Amours
dont les intelligences sont emplies, puis les Demons, & avec eux
les Heroes : finablement les ames particulieres des hōmes. Brief
toutes choses sont suscitees, reuiuent, reuerdissent, s'eschauffent
par l'influence d'Amour, & de beauté. Plotin de l'Amour
chap. 6. & Procle de l'ame & du Demon.

Comment Amour nasquit du Dieu d'Affluence & de Pauvreté: Et des conditions qu'il a tant par le costé du pere que de la mere.

SO C R A T. Qui est son pere & sa mere? D I O T. Iagoit qu'il soit long à reciter, ie le vous diray neantmoins. Quand Venus nasquit: tous les dieux vindrent au banquet, & entre autres, Porus le Dieu d'Affluence, fils de Conseil. Apres qu'ils eurent souppé, arriua Pauvreté mendiant quelque reste des viandes, qui abondoiet en ce festin, & demeura à la porte. Porus enyuré du Nectar, (pourtant qu'il n'y auoit encores lors du vin) s'en alla au iardin de Iupiter, ou fut surpris d'un profond sommeil. Lors Pauvreté contrainte d'indigence, pensa par ruse auoir enfant de Porus, & se couche aupres de luy, & de son fait conceut Amour. Parquoy Amour fuyt Venus, & l'obserue: pour auoir esté conceu en sa natiuité. Aussi de son naturel aymer-il les choses belles, d'autant que Venus est belle. Donques comme estant engendré du Dieu d'Affluence, & de Pauvreté: il est de telle condition & fortune. Premièrement il est tousiours pauvre, & tant s'en faut qu'il soit delicat & beau, comme plusieurs le pensent, que il est maigre & falle, deschaussé tousiours, volant par terre, sans maison, sans litiere, & sans couuerture: dormant és portes, & par les rues, retenant la nature de sa mere, & tousiours souffreteux. Mais selon la condi-

LE SYMPOSE

tion de son pere, il pourchasse les choses belles & bonnes, estant virile, & courageux, impetueux, vehement, & cauteleux: Tousiours machinant nouuelles ruses, veneur, conuoiteux de prudence, ingenieux à inuenter, philosophant par touté la vie, subtil enchâ-teur, & forcier, sophiste. Et n'est de sa nature mortel, n'immortel: ains quelquefois en vn mesme iour ger-me & vit quand il abonde: quelquefois aussi meurt; & de rechef resuscite, tenant du naturel de son pere. Et tout ce que luy est acquis s'escoule continuelle-ment, sans s'en appercevoir. De sorte qu'Amour n'est pauvre, ny riche: & le met-on entre sapience & igno-râce. Il va en ceste maniere. Nul des dieux philosophe, ou desire estre sage, pour ce que chacun d'eux l'est de soymesme, ny autre sage quelconque soit-il, philoso-phe. Pareillement les ignorans ne philosophent, ne desirent estre sages: car c'est vn grand vice d'ignorance, que l'ignorant n'estant beau ny bon, s'estime toutesfois auoir telles choses suffisamment. Parquoy il ne desire celà qu'il ne cognoist luy defaillir. s o c. Qui sont donques, Diotime, ceux qui philosophent, s'ils ne sont sages, n'ignorans? D I O T I M. Vn enfant l'en-tendroit: que ce sont les moyens entre ces deux: du nombre desquels est Amour: car la sapience est chose tresbelle, & l'Amour consiste en beauté: Parquoy il est necessaire que l'Amour philosophe, & qu'estant philosophe, il soit moyen entre le sage & l'ignorant. La cause de cecy procede de sa naissance: car il est engendré d'un pere sage & riche, & d'une mere

non

nō sage, & souffreteuse. Telle est, mon amy Socrates, la nature de ce Demon, & n'est merueille que vous ayez eu autre estime d'Amour : car comme ie puis coniecturer par voz parolles, vous auez pensé Amour estre l'aymé, & nō l'aymant, & pource Amour vous a semblé tresbeau, attendu que l'aymable à la verité est beau, delicat, parfaict, & heureux. Mais l'aymant à quelque autre Idee telle que i'ay proposee. s o c. Ainsi soit, vous dictes bien. Estant l'Amour tel, dictes moy quelle vtilité il apporte aux hommes.

DIOTIM. Je mettray peine de le vous monstrier cy apres. Amour donc est tel, & ainsi engendré.

L. REGIVS.

Qui est son pere & sa mere. Arist. au premier de la Metaphis. chap. 12. escrit, que le philosophe ayme aucunemēt les fables, pource quelles consistēt en propos admirables: Et en la Rhetorique dit, qu'il luy appartient de faindre fables. A ceste cause Platon amene icy une fable plaisante de la naissance d'Amour, en l'interpretation de laquelle plusieurs ont trauaillé: Mais ie suiuray le texte au plus pres qu'il me sera possible.

Iaçoit qu'il soit long à reciter ie le vous diray neantmoins. Platon au Timee parlant de la naissance des Demons, maintient qu'il n'est possible à l'entendement humain la scauoir reciter: toutesfois apres auoir faict Amour grand Demon, il recite son origine, qui est en peu de parolles telle. Celius, Saturne, & Iupiter à la natiuité de Venus, feirent vn festin, auquel se trouua Porus Dieu d'Affluence. Lequel enyuré du

L E S Y M P O S E

Nectar, engendra de Penia i. de Pauureté Amour: voulant nous donner à entendre, sous la couuerture de ceste fable, ses conditions par les natures de son riche pere, & de sa pauure mere, meslees ensemble. Premièrement il dit qu'Amour fut conceu quand Venus nasquit, c'est à dire qu'Amour nasquit quant & beauté: pource que tout Amour est de chose aymee, & toute chose aymee est belle, ou semble belle: & comme telle est aymee, attendu qu'Amour est desir de beauté. Saturne coupant les genitoires à Cœlius son pere, les iecta en la mer: dont nasquit Venus. Nous auons traicté ce point en la seconde & cinquième oraison. Estans les dieux au festin, i. produisans les dieux en ce monde beauté à eux semblable: car toute beauté procede de Dieu, n'est nature autre chose, que l'art & instrument de Dieu, embellissant ce monde, & ornant tout ce qui y est comprins.

Entre autres Porus le Dieu d'Affluence. L'on peut referer ceste abondance à l'Affluence de semēce, par ce que affluant au tēps de puberté, excite en nous Amour. Ou bien que celuy qui veut estre aymé, doit abonder en richesses, pour entretenir Amour & donner aux Dames, ou exceller en vertu de corps, & d'esprit pour se rendre admirable, & plus aimable.

Fils de Conseil. Les richesses & vertus desquelles doit abonder l'amoureux, sont acquises & conseruees par bon entendement, & bon conseil.

Après qu'ils eurent souppé, arriua Pauureté. Nature humaine appete faire choses belles, ne se pouuant bonnement conseruer, & continuer, que par le moyen de beauté, & par la generation, & est veritablement pauure en comparaison de la diuinité.

Men-

Mendiant quelque reste des viandes, qui abondoient en ce festin. *D'autant que rien ne demeure perpetuel nature cherche s'immortaliser & approcher de la condition diuine à sa possibilité, par la generation qui se fait en beauté, chacun procreant son semblable.*

Et demeura à la porte. *La diuinité demeure tousiours mesme simple, & uniforme, en toute felicité qu'il est possible d'imaginer. L'humanité n'a point de duree, & est en perpetuelle mutation, & pource demeure à la porte. i. est fort eslongnee & reculee de l'excellēce, cōme l'on reiecte les pauvres hors des tables & maisons des grands seigneurs, & les fait l'on demeurer à la porte.*

Porus enyuré du Nectar, pourtant qu'il n'y auoit encores lors du vin. *Terence dit que Venus sans Bacchus & sans Ceres est froide. i. sans bien boire & faire bōne chere. Homere, & Hesiode, & les autres poētes anciens feignēt les dieux manger de l'ambroise: & boire du Nectar: qui sont viures eternels, conuenables à leurs natures. L'ambroise signifie allegoriquement Claire vision de verité, Nectar la prudence.*

S'en alla au iardin de Iupiter. *Descendit en ce monde, qui pour sa beauté est le iardin de Dieu.*

Ou fut surpris d'un profond sommeil. *S'endormit à la multiplication & generatiō des choses inferieures. Lors pauureté. i. la nature, contraincte d'indigence. i. induite par son imperfection, pource qu'elle est en perpetuelle mutation.*

Pensa d'auoir enfant par ruse de Porus. *Desirant quelque perfection tascha de se perpetuer, & continuer en ce mōde par la generatiō. Tellemēt que de ceste assemblée de Porus et de Penia nasquit Amour: qui suit Venus & l'observe. i. beauté,*

LE SYMPOSE

pour auoir esté conceu en sa natiuité .i. pour estre né quant & beauté, pource qu'aymer est desirer chose belle, ou qu'on pense belle, & en icelle engendrer. A quoy tend Amour, retenant plusieurs conditions, tant du costé paternel, que maternel. En considerant à ce qui precedoit, & suyuoit ce propos, i'ay exco-
gité ceste exposition, selon la lettre, toutesfois nous n'obmettrons l'Allegorie, iasoit qu'elle soit de haute intelligence, & difficile à comprendre, pour estre fort eslongnee du sens commun des hommes. Platon ayant au precedent en la quatriesme Oraison monstré par l'Androg yne l'origine d'Amour humain: Aucuns sont d'auis qu'il nous veut maintenant monstrer la naissance de l'Amour uniuersel de tout le monde. L'Allegorie se peut accommoder en ceste maniere. Produisans les dieux beauté à eux semblable au monde corporel créé, auquel ils venoient tous ensemble, avecques liberale largesse, & liesse: comme en un banquet de la natiuité d'icelle beauté. La matiere indigente y suruint desirant participer aux formes belles & aux perfectiōs diuines. Porus. i. l'intellect, Fils de Conseil, C'est à dire du souuerain Dieu, Enyuré du Nectar, plein d'Idees, desira en rendre participant le monde inferieur, pour le meliorer: combien que ce luy fut defaut, de s'encliner en bas, & est ce qu'il veut signifier, disant. Qu'il s'en alla dormir au iardin de Iupiter. C'est à sçauoir sa veillante cognoissance. i. l'application au mouuement, & à la generation du monde inferieur qui nous est designé par le iardin de Iupiter. Pour ce que l'intellect celeste est maison & Palais de Iupiter: Là où se fait le banquet, & ou l'on boit le Nectar diuin, qui est l'eternelle contemplation, & desir de la diuine Maiesté. Et quand l'intellect fils de Conseil. i. du souuerain Dieu, se voulut communiquer au monde

monde inferieur. La Pauureté souffreteuse s'en approchera pres .i. la matiere informe desirant perfection, & s'engrossa de luy .i. receut formes alors qu'il estoit hors de son eternelle contemplation, & diuertit aucunement d'icelle. Tellement que des deux nasquit Amour, qui est perfection non en acte: ains en puissance. Et ainsi est l'intellect possible qui cognoist les choses belles luy defaillans, & desire la beauté actuelle, qui luy aduient par l'intellect agent, commençant avec luy. Si ie voulois incidemment expliquer que c'est intellect, & pourquoy l'un est appellé possible, l'autre agent, amener les difficultez d'Aristote au troisieme de l'Ame, d'Alexandre Aphrodisée, Themiste, & Auerrois en leurs Commentaires, d'auantage les questions que fait saint Thomas sur ceste matiere au second contre les Gentils, & Auicenne au liure de l'Ame: ce seroit vne ostentation nō necessaire, & digression peu ou rien seruuant à l'intelligence de Platon: Qui nous enseigne par ceste fable que le pere de l'Amour uniuersel au monde inferieur, est ce qui cognoist beauté: La mere est indigence d'icelle: pour ce qu'il faut, que ce que l'on ayme & desire soit premierement cogneu pour beau, & qu'il defaille, ou puisse defaillir: & qu'on desire le conseruer tousiours. Picus Mirandula veut entendre par la natiuité de Venus, l'influence de l'intelligence en l'Ange premierement, & apres en l'ame du monde, ayant desia communiqué la vie de Iupiter, l'essence de Saturne, & le premier estre de Caelius (qui estoient les trois dieux dudit banquet) à la natiuité de Venus la grande en l'ange, & à la natiuité de la mondaine Venus, en l'Ame du Monde. Plotin que suynt Mars. Ficin. prent Venus pour l'Ame du Monde. Porus la raison decoulant du superieur à l'inferieur. Iupiter le grand intellect, que Platon

LE SYMPOSE

descriit au Phædre, & au Philebe l'appelle Royal. Pâuureté la matiere. Il entend par le iardin toute splendeur & decoration, par l'enyurement du Nectar, affluence de belles richesses n'estât encore le vin, deuant que le monde sensible fut procréée. Quand l'on celebroit la natiuité de Venus, naissant la beauté, les dieux assisterent au banquet, estant la vie disposée en tel ordre: dont ils reçoioient grand plaisir. Plotin de l'Amour chap. 6. 7. 8. 9. & conclud que necessairement Amour a tousiours esté quant & l'Ame, prouenant de l'appetit de l'Ame, vers ce qui est meilleur. Et est meslé participant d'indigence, entant qu'il affecte d'estre remply, & n'est priué d'abondance: entant qu'il desire le residu de ce qu'il a: car s'il estoit entierement priué du bon, iamais il n'appeteroit le bon. Au moyen dequoy l'on dit qu'il est nay d'affluence, & d'indigence.

Premierement. Apres la naissance d'Amour il continue declarer ses conditions, & premierement celles du costé maternel.

Il est tousiours pauvre. Car tousiours il desire, ce qui n'est present, & consiste en indigence.

Maigre. καὶ πολλὰ δειῖ ἀπαλότε καὶ χαλός, οἷον οἱ πολλοὶ οἰοῦνται, ἀλλὰ σκληρό: καὶ ἀσχυρὸς. Tāt s'en faut qu'il soit tendre & beau comme plusieurs pensent, qu'il est fort maigre & salle, en quoy il contredit à Agathon en la cinquiesme oraison. La vie de tous animaux, herbes, & arbres, & fertilité de la terre consiste en chaleur & humeur. Ainsi pour monstrier l'indigence d'Amour il dit l'humeur & chaleur luy defaillir, le descriuant maigre & salle: car ce emmaigrit & defèche, à qui l'humeur default, & deuenons palles & salles, la chaleur du sang nous defaillant. Or pallissent & emmaigrissent les Amoureux par l'og Amour, pourtant que tout leur esprit est fiché en la pensée de l'aymé, & là

là s'adresse toute leur vertu naturelle, & complexion. Qui leur cause indigestion en l'estomac, tellement que la greigneure partie du nourrissement s'en va en superfluitez. L'autre cruë, tire vers le foye, ou elle est encores par mesme raison mal cuyte. Dont peu de sang est espandu par les veines, tellement que tous les membres par faute de nourrissement; ou par indigestion sont attenuiez, & pallissent.

• **Salle** Pour ce que le sang pur & clair resolu en esprits par longues pensées, & sollicitudes, l'amoureux est remply de tache & de crache, perdant son tainct naturel.

Deschauffé. Comme ceux qui vont deschauffez sont souvent offensez par pierres & espines : ainsi l'amoureux par nonchaloir, tombe en plusieurs & frequens inconueniens, s'exposant temerairement & sans respect aux dangers, & est tant occupé en son Amour, qu'il s'oublie es autres devoirs de la vie, tant priuez que publiques.

Volant par terre. χυμπετης, qui signifie volant en terre; ou par bas : pourtant que par Amour on laisse les hautes & vertueuses entreprises, pour entendre à plaisir. Dont plusieurs grands personnages se sont mal trouuez & ont perdu honneur & cheuance. Les histoires anciennes & modernes par tout le mondenous en donnent assez d'exemples.

Sans maison. ἀνοικος, Comme le corps est domicile de l'ame: ainsi est l'ame domicile de la pensée, laquelle par vehemence d'Amour passe de son propre domicile au corps de l'aymé. L'Amoureux, comme dit quelquefois Platon, est un esprit mort en son propre corps, & vivant en l'estrange.

Sans litiere & sans couuerture. ἀγρωβς, στεγωμα, toute sorte de couuerture, qu'on est dedessus, ou dedessous. Eras. aux Adages.

LE SYMPOSE

L'Amour vehement ne nous laisse iamais reposer, & ne peut estre celé, ou demeurer couuert. Les yeux vueillons on non le manifestent, la parole le declare, le visage une fois rouge, l'autre palle, force sousspirs, plaintes perpetuelles, louenges importunes, cholere subite, vanterie, demandes effrontees, petulance, seruices indignes.

Dormant es portes. i. Demeurant aux yeux, & aux oreilles : qui semblent estre les portes de l'ame, pource que les Amoureux s'arrent fort à veoir les figures, & ouyr les voix.

Et par les voyes. ναὶ ἐν ὁδοῖς ὑπαίθελοις. Le corps est une voye, pour monter (comme il dira cy apres parlant de la beauté) à plus haute cognoissance. Ceux donc qui s'addonnent trop à lubricité, ou qui s'amusent outre mesure à regarder les corps, ils s'arrestent en la voye, sans pretendre à la fin.

Al'air. Comme ceux qui demeurent à l'air nuds, sont exposez aux tempestes & toutes les iniures du temps: ainsi les Amoureux occupez seulement à leur Amour, n'ont soucy d'autre chose quelconque, viennent fortuitement, & sont subiets à beaucoup de dangers & desastres.

Retenant la nature de sa mere, tousiours indigent. La premiere origine d'Amour vient d'indigence, & pource il est tousiours souffreteux, & desirant: car l'ardeur demeure iusques à ce qu'il soit venu à la fruition. Mais y estant paruenue, cessant l'indigence: l'ardeur & desir cessent.

Mais selon les conditions de son pere il pourchasse choses belles & bonnes. Amour selon son pere produict effects contraires aux precedens: car ou les autres s'arrestent seulement au corps, & à la lubricité, ceux-cy suyuent les biens

biens de l'esprit, desquels sont remplis. Ils ayment plus tranquillement, gardent honte, negligent la figure du corps, & aspirent plus haut. Et comme armez de sapience, delaisissent les vains plaisir, & assubiectissent leurs sens à la raison.

Virile, & courageux, impetueux, & vehement. Amour enhardit l'Amoureux & l'excite à vertu. Luy donnant comme vne fureur diuine: ainsi qu'escriit Platon au Phædre, & il a esté dit en la premiere oraison.

Cauteleux chasseur, tousiours machinant nouvelles ruses. Le mesme Amour qui fait l'Amoureux non-challant, & paresseux és autres affaires: le rend fin & cauteleux en ses amourettes. Car il acquiert par manieres merueilleuses la grace de sa bien aymee, la surprenant ou par finesse, ou par flaterie, ou par bien parler, ou bien chanter.

Veneur. Le veneur contre les bestes use de ruses, & diligences merueilleuses: ainsi faict l'Amoureux vers son aymé.

Philosophant par toute la vie. Il parle du vray ayment, qui ne cherche autre chose toute sa vie, que sapience: (ou doit estre nostre principal estude) & comme ingenieux & prudent passe par les figures des corps, comme par odeurs pour paruenir à la sacree beauté de l'ame, & de la diuinité.

Subtil enchanteur & sorcier. *Δεινὸς γὰρ καὶ φαρμακεύς.*
La Magie consiste principalement en Amour, comme nous auons monstré cy deuant en deux lieux: car en obseruant les vertus des choses, & conuenances qu'elles ont, les attire l'une à l'autre par similitude de nature. Ainsi les Elemens s'entr-attirent les vns les autres. Ainsi l'ayment tourne à soy le fer, l'ambre, la paille, le souffre, le feu. Le Soleil plusieurs fleurs & fueilles, la

LE SYMPOSE

Lune, les eaux, Mars les vens, plusieurs herbes inuitent à soy beaucoup d'animaux. Et en tous les affaires humains chacun suyt son plaisir particulier. Puis donc que la Magie est telle, il n'appelle sans raison Amour ὁρμητικὴ φαρμακία, Enchanteur & Sorcier. Attendu que son principal office est d'attirer l'une personne à l'autre, avec plus ou moins de vehemence, selon la disposition des personnes: tellement que les uns en deuient fols, les autres tombent en griefues maladies. Comme Plutarque & Appian Alexandrin recitent du Roy Antioque, les autres en meurent, comme Lucrece poëte Romain. Le plus grand enforcelement d'Amour se faict par la veüe: car tout ainsi que les yeux chassieux & rouges donnent leur maladie aux yeux prochains: ainsi les yeux de quelque personne par une subtile vapeur, & esprit du sang en sortant, enforcellent contagieusement l'autre prochaine. Ce qui aduiet plus és ieunes personnes & belles, qu'aux autres: pour ce que leur sang est subtil, clair, chaud & doux. Or tout ainsi q̃ le Soleil faict son circuit influe lumiere, & par la lumiere ses vertus és ehoses inferieures: ainsi nostre cœur agitant perpetuellement le sang prochain, enuoye de là les esprits en tout le corps, & par les esprits espand les estincelles de lumiere en chacun membre, mais principalement par les yeux: car ses esprits cōme treslegers tendent aux plus hautes parties du corps, & la lumiere se manifeste en plus grande abondance par les yeüx, attendu qu'ils sont clairs & nets entre tous les autres meübres. Donc l'œil ouuert & ententif sur quelqu'un, enuoye les aiguillōs de ses rayōs aux yeux de la persone prochaine, & avec ces aiguillons qui portent les esprits, la vapeur du sang, qu'on appelle mesmement esprit. Ces rayons & esprits empoisonnez passans par les yeux de l'autre, comme par une verriere, pourtant qu'ils

qu'ils procedent du cœur, penetrent iusques aux entrailles, & en repetant leur propre lieu, naurent le cœur & retournent au sang qu'ils infectent. De laquelle infection procede ceste contagieuse maladie, & enforcellement d'Amour. Ce que nous a signifié Apulee par ces parolles: *Voz yeux par mes yeux venans en mes entrailles, excitent ardeur tresaspre en mes moelles.* Ouid.

*Dum spectant lasos, oculi leduntur & ipsi,
Multaque corporibus transitione nocent.*

Virg. 4. Æneid.

*Carpit enim vires paulatim, vritque videndo
Fœmina.*

Proper.

*Cynthia prima suis miserum me cepit ocellis,
Contactum nullis ante cupidinibus.*

Idem.

*Crescit enim assidue spectando cura puellæ,
Ipse alimenta sibi maxima præbet amor,*

Idem.

Quantum oculis, animo tam procul ibit Amor.

Nous pouuons aussi appeller Amour enchanteur, & enforceleur: pour ce que les enchantemens ont eu de toute memoire, grand pouuoir en Amour: pour faire aymer les uns, hayr les autres, ou les rendre impuissans, qu'on appelle frois & maleficiiez. De ce mestier se meslerent au temps passé Medee & Circe. Plutarque en la vie d'Antoine escrit que son esprit estant lyé par vers magiques, & bruuages amoureux: sa liberté propre perdue. il estoit fiché au visage de Cleopatre, desirant plus retourner, que vaincre. Platon fait mention des neuz, & chäts magiques 11. des Loix. Aristote chap. 14. liure 2. de la Nat. des

LE SYMPOSE

Animaux parle d'un poisson nommé Remora. Et au 22. chap. liure 6. de l'Hypomanes, & escrit qu'ils sont utiles aux enchâtemens. Virgil. 4. Aeneid. Ouide de l'art d'aymer, & au remede. Et aux epist. des Heroid. Marfi. Ficin. 13. de la Theologie de Platon. Xenophon au second des Memoires de Socrates. Lucian en la vie de Demonax, & au liure de l'Asne Apulee,

Sophiste. Xenophon 6. de la Pedie appelle Amour Sophiste iniuste. Platon au Sophiste definit le disputer ambitieux, & fin, qui par ruses & finesses monstre le faux pour le vray, & contraint ceux qui disputent avec luy de contredire à ses propos: ce qui aduiuent tant aux amoureux qu'aux aymez. Car les amoureux aueuglez d'Amour, prennent souuent le faux pour le vray, en estimant leurs aymez plus beaux & meilleurs, qu'ils ne sont par vehemence d'Amour. Ils se contredisent d'autant que la raison conseille l'un, & la concupiscence suynt l'autre. Aussi sont souuent les belles personnes prinſes par finesse de leurs Amoureux, & deuiennent faciles ceux qui estoient au parauant rebelles, & opiniaſtres.

Et n'est de sa nature mortel n'immortel. Nous auons des le commencement de nostre vie vne ferueur qui ne laisse reposer l'esprit: ains l'incite tousiours de s'appliquer à quelques choses. Les inclinations des hommes different & ne viuent tous à vne mode. Doncques ceste ferueur qui est Amour naturel inuite les vns aux lettres, les autres aux armes, les autres aux honneurs, & à la republique. Les autres à autres exercices, & encor un homme en diuers aages a diuerses choses. Ceste ferueur & Amour est immortelle & mortelle. Immortelle, d'autant qu'elle ne s'esteint iamais; & change seulement de subiect. Mortelle, pour ce qu'elle n'est tousiours en mesme: ains ou par changement de na-

de nature, ou par l'ennuy qui vient de la longue frequentation d'une mesme chose, cherche nouveaux plaisirs, & defaillant en vn, reuit aucunement en l'autre.

✕ Ains quelquefois en vn mesme iour germe & vit, quand il abonde, quelquefois aussi meurt, & de rechef resuscite. L'Amour humain apporte beaucoup d'indignitez, & de mescontentemens. Tellement que souuent voudrions n'aymer point: car en ayment ardemment mourons, & toutesfois ne voudrions mourir. D'autre part ne nous pouuons passer d'aymer, pourtant que nature nous inuite, & presque contraint. Comme la liberte nous est agreable, ainsi est la seruitu de onereuse. Parquoy nous hayons & aymons ensemble les beaux, nous les hayons, comme nos gesnes & tourmens, sommes contrains de les admirer & aymer comme images de la beaulte celeste. Nous ne voudrions estre avec la personne qui nous ruyne, & fait mourir. Et ne pouuons viure sans elle qui par ses doux attrayemens, nous oste à nous mesme, & acquiert à soy entiere-ment. Nous voulons fuyr celle qui nous brule de son feu, & neantmoins desirons en approcher, afin que possedons nous mesme. Nous nous cherchons hors nous, & ioignons à celle qui nous rauit, afin de nous retirer comme de prison. Desquelles passions alternatiues aduient, que l'Amour à toutes heures vit & meurt, puis resuscite, estant en continuelle mutation.

Entre sapience & ignorance. Amour suyt les choses belles. Entre lesquelles sapièce tient le premier lieu, parquoy il appetite sapièce. Et appetant sapièce ne la possede entierement, veu q ne cherchons point ce qui nous est present. Aussi n'en est il du tout priué: car en recognoissant son ignorace, il est aucunement sage. Mais qui se mescognoist, ignore & les choses & soy mesme

LE SYMPOSE.

Et ne desire science, qu'il ne cognoist luy defaillir. Doncques l'Amour de sapience pour estre en partie sapient, Et estre en partie priué de sapience. est colloqué entre sapience Et ignorance.

L'aymable à la verité est beau, delicat, parfait & heureux. Beauté de sa nature est delicate, parfaite, & heureuse. Delicate, d'autant que par sa douceur attire à soy le desir Et appetit de tous: Parfaicte, pource qu'elle illustre Et parfait tout ce qui s'en approche: Heureuse, pource qu'apres l'auoir illustré le remplit d'heur eternal.

Estant l'Amour tel, dittes-moy quelle vtilité il apporte aux hommes. Les vtilitez d'Amour sont assez cogneuës par les propos precedens, Et se peuuent veoir par tout le liure.

Après auoir recité l'origine d'Amour, Et ses conditions: il vient à la definition, Et monstre d'auantage qu'aymer n'est simplement chercher sa moitié.



R consiste Amour és choses belles comme vous dittes, mais si lon nous demandoit, pourquoy, Socrates & Diotime, Amour est-il des choses belles? ou plus clairement, ayment choses belles, qu'aymé il? **S O C R A T.** Les auoir avec soy? **D I O T I M.** Telle response requiert encor telle demande. Qu'adiendra il à celuy qui aura les choses belles? **S O C.** Ie ne sçay bonnemét q respõdre à ceste demande. **D I O T.** Mais si lon changeoit le vocable du beau en bon, & demandoit lon ainsi: Qui ayme le bon, qu'ayme il? **S O C R A T.** L'auoir. **D I O T.** Qu'ad-

Qu'aduiendra-il à celuy qui aura le bon? s o c. Il est plus aisé de respondre, qu'il sera heureux. D I O T. Car les heureux sont heureux par la possession des choses bonnes, & ne faut plus demander, pourquoy celuy qui veut estre heureux, desire felicité; ains semble la responce auoir prins fin. s o c R A. Vous dictes verité. D I O T. Estimez vous ce vouloir estre commun à tous hommes, & que tous vueillent choses bonnes? s o c. Commun à tous. D I O T. Pourquoi, Socrates, ne disons nous, tous aymer? puis que tous aymēt tousiours choses bonnes: ains plustost disons les vns aymer, les autres non? s o c. I'en suis esmerueillé moymesme.

D I O T. Ne vous esmerueillez point. Car prenans vne espece d'aymer, nous l'appellons Amour: luy attribuant le nom du total, & és autres vsons d'autres vocables. s o c. Comme quoy? D I O T. Ainsi vous sçavez que ποιητις, i. & faire, est general, & que toute cause est dicte faire, par laquelle l'on procede de non estre à estre. Tellement que les ouuriers de tous ars, sont ποιηται, i. facteurs. s o c. Il est vray. D I O T. Ce nonobstant, vous sçavez qu'on ne les appelle ποιηταις, i. facteurs: ains ont autres nous particuliers. Mais de toute faction vne part separee, à sçauoir celle qui consiste en la musique & és vers, est appelée par le nom du total: car elle est seule nommee poésie, & ceux qui ont ceste partie de factiō, poëtes. s o c. Veritablemēt. D I O T. Autant en aduient il en Amour: car à parler generalement tout desir de choses bonnes, & d'estre heureux est ce grand & deceptif Amour à toutes per-

bb iij

*Arist. de
l'art poe-
tique.*



LE SYMPOSE

sonnes : Ce nonobstant plusieurs s'addonnans à luy, ou pour cōuoitise d'argent, ou pour le desir de la gymnastique, & philosophie: ne sont dits aymer ny appelez amoureux. Mais ceux qui ensuyuent vne certaine espece, prennent le nom du total, c'est à sçauoir aimer, Amour, & Amoureux. s o c. Vous me semblez dire vray. D I O. Aucuns disent que ceux qui cherchēt leur moitié, ayment. Quant à moy ie n'estime point Amour estre d'une moitié, ny du tout si n'est quelque bonne chose: veu que les hommes couppent pieds & mains, si telles parties leur semblent mauuaises. Car à mon aduis qu'ils n'ayment le leur, si l'on appelle bon ce qui est leur & propre: & mauuais, l'autrui, d'autant que les hommes, n'ayment rien que le bon, ne vous semble il pas ainsi? s o c. Ouy certainement. D I O. Faut il dire simplement, que les hommes ayment le bon? s o c. Ouy. D I O. N'adiousterons nous point, qu'ils l'ayment pour l'auoir? s o c. R. Nous l'adiousterons. D I O. Et non seulement pour l'auoir, ains l'auoir perpetuellement? s o c. Nous adiousterons encor cecy. D I O. T. Brief Amour est desir d'auoir chose bonne perpetuellement. s o c. Veritablement. D I O. T. M. Puis qu'Amour est tousiours quelque chose telle, pourriez vous dire la maniere de le suyure, & en quelle action cest estude & application est appelee Amour? s o c. Ie ne vous eusse tant admiree pour vostre sagesse. ny feusse venu vers vous pour l'apprendre. D I O. T. M. Ie le vous diray. C'est vn engendrement tant du corps que de l'ame en beauté. s o c.

Vo-

*Definitio
d'Amour.*

Vostre parolle a besoin de quelque deuinement, & ne l'entens point. DIOT. Je vous parleray plus clairement.

L. REGIVS.

Il cherche icy que c'est Amour, & apres plusieurs demandes et responses le definit estre desir de beauté. La vraye definition cōme nous l'enseigne Aristote aux Topiques, aux Posteres, & en la Metaphysique consiste de genre & difference. Mais pourtāt qu'il y a souuent faute de differēces, au lieu d'elles l'on usurpe les proprietēz: qui ne sont mesmes en toutes sciences. Au moyen dequoy le Physicien & medecin definit autrement, le Iurifconsulte autrement, L'orateur & poëte autrement. Aristote au premier de l'Ame. Desir tient lieu de genre en ceste disfnition d'Amour, & beauté, ou auoir choses bonnes de difference ou de quelque proprietē. Les Stoiques disoient Amour estre vn desir aduenant par beauté. Les Peripatetiques Argument de bien-veillance, venant de la beauté apparente. Les Academiques. Que c'estoit vn desir de s'eslouyr, & fruir de ce qui leur semble orné de toute beauté: dont l'aymant desire estre du tout au corps de l'aimé, souhaittant de deux deuenir vn: cōme il a esté dit en la quatriesme oraison. Auicenne au 3. traicté du quatriesme liure, le demonstre estre passion de l'Ame introduicte par les sens, pour satisfaire au desir. Theophraste, que c'est vn desir de l'Ame, ayant l'entree prompte, & l'issue tardieue. A quoy s'accorde le dire de Publ. Mimograph. Amor animi arbitrio sumitur, non ponitur. Et de Plutarque, l'Amour entre peu à peu, mais estant entré, ne s'en part facilement, iasoit qu'il ayt asles.

LE SYMPOSE

Le mesme autheur croit que c'est emotion de sang, prenant force peu à peu par l'esperance de volupté. Et qu'il dure par nostre persuasion: laquelle naturellement est de nous reputer dignes d'estre aymez. Le principe de ceste affection gist en l'ame. Platon au Timee, diuise l'Ame en trois. La raison, ire & cupidité, attribuant à la cupidité volupté & douleur. Aristote luy attribue aussi trois facultez, vegetatiue, qui est d'engendrer, nourrir, & augmenter: sensitiue, d'appeter, imaginer: raisonnable, opiner, conseiller, deliberer. Alexādre Peripateticien la partit en trois, l'animale, vitale, & naturelle: colloquant en l'animale fantasie, raison, memoire, cogitation, opinion. En la vitale esprit & respiration. En la naturelle generation, nourrissement, & augmentation. Amour doncques pour en faire vne resolution est desir de l'Ame, procedant des sens, avec pensement d'obtenir le desiré, & de fruir de la beauté qui est en luy, ou semble estre. Fruir: i. auoir la chose desirée à son plaisir, en sa puissance & arbitre. Doncques incontinent que voyons chose qui nous delecte, & plaît à l'Ame, nous appellons tel plaisir & inclination vers ce que nous croyons estre bon, ou qui l'est à la verité, Amour. L'esperance est le lyen de l'un & de l'autre. Le desir tend à fruition, à laquelle paruenant s'appelle ioye & volupté. Les Philosophes consentent, & disent qu'en nostre corps le siege d'Amour est principalement au foye, en la ratte ioye, au cœur audace, & crainte, au poulmon l'air vital & la respiration, au cerueau la raison.

Or consiste l'Amour és choses belles. Pour ce qu'elles sont bonnes, & qu'en les possedant, l'on pense auoir contentement, & felicité, καλόν, i. beau est ainsi appellé en Grec διὰ τὸ καλῆν, pour ce que la beauté prouoque les Ames, ou διὰ τὸ κηλῆν, pour

pour ce qu'elle attrait les regardans. Certainement selon sa nature elle est aimable: & pour ce l'on dit qu'Amour conduit l'Amoureux vers le beau. Tout ce qui est aimable, est desirable. Et tout ce qui aime, desire ce dont il a indigence. Tout ce qui est desirable est bon à la verité, ou en apparence: car Platon demonstre au Mennon qu'il n'est possible que ceux qui cognoissent le mal, quel il est, le desirent: parquoy tout desirable est bon. Si doncques tout beau est aimable, & tout aimable desirable: & tout desirable bon, consequemment tout beau, est bon. De rechef, si tout bon est desirable, & le desirable aimable, & l'aimable beau, consequemment tout bon sera beau, en le prenant pour les choses belles & bonnes: qui sont en nous, & lesquelles nous acquerons & possedons par Amour. Procle de l'Ame & du Demon. Platon aussi escrit au Timee, le bon estre beau, & preuue au premier Alcibiade toute chose iuste estre belle, & toute chose belle bonne.

Vous sçauiez que faire est general. Τὸ ποιεῖν καὶ ποίησις. Combien qu'Amour soit terme general, nous l'accommodôs en une espece d'aymer, comme ποιεῖν. i. faire, signifie toutes choses qu'on met de non estre à estre, & neantmoins les Grecs l'accommodoient seulement à faire vers, qu'ils disent ποιεῖν, appellans ποίητας, les fatistes, et ποίησις, la facture du poete que nous disons encor aujourd huy en François, poesie.

Car à parler generalement tout desir de choses bonnes, & d'estre heureux est Amour. La vertu de l'Ame desirant ce qui se presente, avec apparence de bien, & à luy s'enclinant, est appelee Amour. Le contraire haine: c'est sa plus commune signification. Mais il a plusieurs especes selon la diuersité des biens ausquels nostre desir s'adresse, & prend nom d'eux:

L E S Y M P O S E

comme s'il est desordonné vers les richesses, auarice : vers les honneurs, ambition: si c'est vers Dieu ou nos parens, pieté : vers l'egal & semblable, amitié.

Mais ceux qui ensuyuent vne certaine espeece. Toutes les autres espees d'aymer delaissees, nous prenons proprement *Amour*, pour le desir qui est en nous de posséder ce qui est beau, ou semble estre que Platon definit desir de beauté, comme celuy qui excelle sur tous autres desirs. Et ce non seulement en Grec & Latin, mais en toutes langues: car iacoit qu'on dise, vn tel ayme Dieu, ayme l'argent, ayme son frere: Ce neantmoins quand l'on dit absolument il ayme, s'entend du desir de beauté, & appelle l'on celuy qui est en espris, amoureux.

Aucuns disent, que ceux qui cherchent leur moitié ayment. Il reprend Aristophanes qui maintenoit en la quatriesme oraison, qu'*Amour* n'estoit que le recouurement de nostre moitié: monstrant icy au contraire, qu'il n'est d'une moitié, ny du tout: si ce n'est quelque bonne chose, pource qu'on coupe ordinairement bras, & iambes: quand sont estiomenées, ou gangrenees: pour crainte de perdre le reste du corps, & qu'il ne faut aymen ny moitié ny autre partie, si elle n'est bonne. Toutesfois considerant que l'homme ne peut consister sans la femme, ny la femme sans l'homme: l'on peut dire qu'estans les deux assemblez, cela se nomme vn tout: dont chacun à part, ne fait qu'une seule moitié, & qu'en aymant, & se mariant chacun recouure sa moitié: rencontrant bon mary ou bonne femme, auxquels l'on porte vraye amitié, autrement ce ne seroit trouuer sa moitié, ains vn tourment perpetuel, d'où procedent plusieurs maux.

Bref *Amour* est desir d'auoir chose bonne perpetuel-

ruellement. *Aucuns mettent difference entre-Amour & desir, & disent qu'entre les choses qui sont bonnes ou estimees bonnes: nous aymons celles que nous auons & possedons, & desirons celles qui nous defaillent. Comme en matiere d'enfans, qui n'en a point, ne les peut aymer, mais en desire, & qui en a, ne les desire plus, ains les ayme. D'auantage ils alleguent, selon Aristote, trois sortes de bonnes choses, à sçauoir delectables, profitables, & honnestes, & à chacune espece attribuent son propre Amour. Qui voudra veoir ceste matiere deduicte bien au long, voire iusques à ennuyer, lise Leon Hebreu au premier liure de l'Amour: ou il dispute aussi si Amour & desir ne sont qu'un, & met deux Amours, l'un fils de Desir, l'autre pere de Desir, & fils de Raison cognoscitiue. Desir à la verité est plus commun, & est l'un naturel, l'autre avecques cognoissance: dont il a esté parlé cy deuant. Platon aussi a desia debatue ce point d'aymer & desirer: s'ils peuuent estre ensemble. Et en a fait la resolution: suiuant laquelle nous pouuons dire & respondre, que iagoit qu'au parauant d'auoir enfans: l'on desire en auoir, toutesfois apres qu'on les a, ils ne sont seulement aymez: mais aussi l'on desire qu'ils viuent, qu'ils soient sains, & sages, & demeurent apres nous. Pourtant qu'Amour est desir d'auoir tousiours avec soy ce qui est, ou apparoiſt bon: comme estans malades, nous desirons santé, & apres l'auoir recouuerte, l'aymons & desirons garder, tant qu'il nous est possible. Le Cardinal Bembe au troisieme des Asolins s'efforce prouuer qu'Amour n'est desir, escriuāt ainsi. Il est bien vray (dit-il) q̃ ne sçaurions desirer chose, qui ne soit de nous aymee, toutesfois ce n'est pas à dire que puissions aymer chose, que ne desirōs en nous mesme: car à la verité l'on en ayme plusieurs, qui ne sont point desir-*

LE SYMPOSE

rees, au rang desquelles il faut mettre toutes celles qui sont en nostre puissance, pource que plustost n'auons fruition d'aucun obiect, qu'incontinent ne defaille en nous le desir, par en estre deuenuz possesseurs. Mais en son lieu sourd, & s'engendre le plaisir. Qu'il soit vray, iamais un homme ne desire ce qu'il possede: ains s'en delecte quand il en a la iouyssance. Toutesfois ne desiste de l'aymer, ou le tenir aussi cher, qu'il faisoit au parauant.

Les œuures & effects d'Amour tant selon le corps que l'Ame. De la fecondité des deux, & qu'Amour n'est simplement de beauté: ains de generation pour acquerir immortalité.

*Dion.
Cass. Hi-
stor. Rom.
lib. 56. en
l'oraison
d'Augu-
ste aux Ro-
mains,
pour les
exhorter
à se ma-
rier.*



DOus hommes conçoient tant selon le corps que l'ame, & quand sont paruenuz à certain aage, nostre nature desire produire. Ce qu'elle ne peut faire en laideur, ains en beauté: car par la conionction de l'homme & de la femme, vient l'enfantement. Or est la conception & generation œuvre diuin & immortel, en l'animal mortel: qui ne peut estre en disconuenance. Si discouiert toute chose laide à la diuine, comme la belle luy conuient. La beauté donc est enuers generation. Parce, & Lucine. A ceste cause quand le conçoiant approche de beauté, il est esiouy, & remply de plaisir, & conçoit, & engendre. Au contraire approchant de laideur: il se cōtriste & desplait, se retire

&

& arreste, & n'engendre point: ains retient son fruit, avec angoisse, & difficulté. Dont il aduient que le cōçoiant apres estre venu au temps de produire, se retire soigneusement vers beauté, pour estre deliuré de grād ennuy: car Amour n'est de beauté, comme vous pensez Socrates. S O C R A. De quoy donc? D I O T I M. De generation & conception en beauté. S O C. Soit. D I O T. Bien. S O C R A T. Pourquoi de generation en beauté? D I O T. D'autant que generatiō au mortel est quelque chose sempiternelle & immortelle, & est necessaire par ce que nous auons confessé, d'appeter immortalité, avec bōté, si l'Amour est desir d'auoir toujours avec soy ce qui est bon. Dont par necessité nous concluons Amour estre immortalité.

*Gal. 14.
de l'usage
des parties
du corps
humain.*

L. REGIVS.

Tous hommes conçoient tant selon le corps que l'ame. Nous conceuons & engendrons par le corps les enfans, par l'ame les bonnes meurs, vertus, loix disciplines, liures. Le corps a ses semences inserees en luy des le commencement: tellement qu'en certains temps les dents luy viennent, le poil sort, la barbe croist, & la semence coule. Si le corps est fertile, encor plus l'ame, & quand elle est bien cultiuee, elle produit en temps conuenable fruiçts plus nobles, & plus admirables que ceux du corps.

Par la conionction de l'homme & de la femme. Arist. au premier de la generatiō des animaux cha. 1. & 2. Les vns animaux sōt engēdres de corruptiō, les autres par la cōiōctiō du masle & de la femelle: Le masle tiēt l'origine du mouuement, & de la generatiō, la femme de la matiere, le masle est celuy qui

LE SYMPOSE

engendre en vn autre, la femme en soy. Parquoy en l'univers
mesme ils mettent la nature de la terre, comme femme & mere,
& appellent le ciel & autres semblables du nom de geniteur
& pere. Le masle & la femelle different en leurs facultes & /
membres: puis au 2. liure chap. 1. apres auoir referé le principe de
generation au ciel, escrit ainsi. Puis que les vnes choses sont sem-
piternelles, & tresdiuines, les autres peuuent estre, & non estre.
Le beau & / diuin a sa nature de meilleure condition: és choses
contingentes, ce qui n'est sempiternel peut estre, & participer de
pire & / meilleure condition. D'auantage l'ame est meilleure
que le corps, & l'animé que l'inanimé pour l'ame, & estre, que
non estre, viure, que non viure. A ceste cause est la generation
des animaux: car attendu que la nature de ce qui est engendré,
ne peut estre sempiternelle, il est sempiternel comme il peut, il ne
le peut en nombre: car la substance des choses est aux indiuiduz,
lesquels s'ils estoient tels seroyent sempiternels. Mais bien peut
estre sempiternel en espee. Parquoy le genre des hommes, des
bestes, & des plantes est tousiours. Or pourautant que leur prin-
cipe est le masle & la femelle, il aduient que pour engendrer, le
masle & femelle sont en nature. Et comme la cause mouuante
premierement, ou est la raison, soit de sa nature meilleure &
plus diuine: & la forme que la matiere: & soit expedient à ce
qui est meilleur, d'estre separee du pire, pour ce le masle par tout
ou il peut, & a le moyē est separé de la femelle: car le principe de
mouuement qu'obtient le masle par generation, est meilleur &
plus diuin: pourtant que la femme est matiere, mais elle s'assem-
ble & conioinct au masle pour engendrer: qui est office commū
au deux. Au premier des Politiques chap. 2. premierement il est
necessaire de conioindre ceux qui ne peuuent estre autrement
qu'en-

qu'ensemble, comme le masle & la femelle, pour la generation, & ce non par election: ains comme il y a vn naturel desir és autres animaux, & és plantes, de laisser vn autre tel qu'ils sont. Platon au *Timee*, Quand Dieu fait l'homme & la femme, il meit le desir de conionction charnelle en l'vn & en l'autre: comme quelque animal participant de vie & d'ame. Apres cela il print le conduit auquel le bruuage decoule par le poulmō, soubz les reins en la vessie, puis poussé par l'esprit, sortit dehors: & y deriuaret à la façon d'un tuyau, la moelle amassée en la teste, par le chaînō du col, & l'espme, qu'on nōme sperme: lequel estant animé, & prenant respiration en la part, ou il respiroit & couloit: causa la concupiscence vitale d'engendrer, & fait Amour. Parquoy ce vehement desir qui gist és parties honteuses de l'homme, est rebelle & fier, & comme vn animal n'entendant raison, s'efforce par ses furieuses cōcupiscences, domter toutes choses. Semblablement la matrice qu'ont les fēmes: ainsi qu'un autre animal conuoiteux d'engēdrer, sa saison venant, si elle demeure long temps sans apporter fruit, elle se courrouce, & desplaist merueilleusement, & errant par tout le corps, estoupe les conduits de l'esprit, & ne permet respirer, apportant par ce moyen fascheries extremes, & toutes sortes de maladies: iusques à ce que la concupiscence & Amour produisent des deux, ainsi que d'un arbre le fruit, puis le cueillent, & sement en la marry, comme en vn champ, dont ils conçoient animaux inuisibles du commencement pour leur petitesse, & informes.

Qu'ils augmentent neantmoins peu à peu, & nourrissent iulques à ce qu'ils soyent assez grands. Et que finalement ils les mettent en lumiere, & accomplissent la generation. Hippocrates au liure de la geniture afferme la semence ne proceder par la voye de l'urine: ains par autre voye prochaine. Au reste il conuient avec Platon, comme aussi au liure de la nature de l'enfant, du septimestre, & octtimestre enfantement, & de la nature feminine. Et des maladies feminines, & des steriles.

Or est la conception & generation œuvre diuine & immortelle en l'animal mortel. Arist 2. de l'ame cha. 4. L'œuvre d'engendrer est fort naturelle à tous viuans, i'entens parfaicts, & non mutilez de leurs membres, & qui ne viennent poinct sans semence, que chacun procree son semblable: L'animal l'animal, la plante la plante. Afin qu'en ceste maniere ils soyent tousiours, & obtiennent condition diuine à leur possibilité, ils appetent tous cela, & à ceste cause font tout ce qu'ils font selon nature. Puis donc que les viuans ne peuuent tousiours estre, & par continuation obtenir condition diuine (attendu que les choses caduques & mortelles ne demeurent tousiours mesmes & vnes en nombre) chacun tasche tant qu'il luy est possible se rendre participant d'eternité, & condition diuine. L'un plus, l'autre moins, & ne demeure pas le mesme, ains tel qu'il est: non un en nombre, ains en espee. Plus au 2. du ciel chap. 3. Il faut necessairement y auoir generation, d'autant que rien ne demeure perpetuel. Car les contraires agissent ensemble, & patissent mutuellement, & sont corrompus. Il monstre au premier de la generation & corruption, comment la generation se continue perpetuellement, sans ce qu'il en aduienne defaut à ceste vniuersité.

Et

Et au 10. chap. du 2. liure rend plus au long la cause de telle continuation, l'attribuant au mouuement de l'vniuers, & à l'obliquité du Zodiaque, pourtant que le Soleil approchant excite la naissance des choses, & s'esloignant leur apporte mort & fin, ioint que la vie de toutes choses & les temps sont terminez par nombres: les vns moindres les autres plus long, selon la disposition de la matiere. Doncques la raison de ceste perpetuité gist en la cause motrice, & en la matiere premiere. La cause motrice est double, l'une du premier moteur immobile, dont Aristote parle 8. de la Physique & 12. de la Metaphysique, Et Platon au Phædre. L'autre du moteur mobile, à sçauoir du ciel: par la vertu & influence duquel la diuine prouidence dominant, les choses caduques au monde sensible sont incessammēt restaurees, & renouuelees moyennant la generation: que Platon pour ceste cause dit tresbien estre œuvre diuin & immortel. Ainsi ceste varieté de generation & de corruption ne vient d'un seul mouuement: ains des deux. Timee appelle le premier de nature mesme, pource que la perpetuité des formes est conseruee en luy, auquel il attribue estat. i. stabilité perpetuelle. L'autre de nature diuerse, pour la diuersité des effects qu'il cause: Au surplus la matiere premiere s'assubietit à tous mouuemens, & mutations en la mesme perpetuité, que le premier moteur agit & forme les choses caduques, & à les engendrer ne defaut iamais: Aristote premier de la Physique, & Platon au Timee. Voila d'ou procede la vicissitude perpetuelle de naistre & mourir, commencer & finir en toutes choses: interuenans les quatre qualitez, à sçauoir froid, chaud, sec, & humide, tēperees ensemble pour engendrer: & distemperees pour corrompre. Hippocrates premier de la diette, & au liure de la nature humaine. Pontan. premier &

LE SYMPOSE

*vnziesme des choses celestes aux prefaces. Picus Mirandula
au 3. contre les Astrologues.*

Qui ne peut estre faicte en disconuenance, si dis-
conuient toute chose layde à la diuine, comme la
belle luy conuient. *Gal. 2. de l'usage des parties.* Si iamais
ouurier eut soin d'equalité & proportion, certes nature l'a eüe
à conformer & cōstituer les corps des animaux. Parquoy Hip-
pocrates tresbien la nomme iuste. La beauté donc est certaine
currence de diuerses choses, à l'establissement d'une tierce:
qui procede de la mixtion conuenable, & temperament d'icel-
les. La conuenance resultant de ceste commixtion proportionnee
s'appelle beauté. Tel temperament est cause que les natures au
parauant diuerses & differentes, conuiennent & accordent
ensemble à composer vne autre nature, deuenant la contrarieté
unité, & la discorde concorde: tellement que pouuons dire ceste
beauté n'estre autre chose qu'inimitié amye, & vne discorde
concordante. Parquoy Heraclite disoit la guerre & concorde e-
stre pere & mere des choses. Et Homere, que qui mesdit de cō-
contention, il blasme nature. Empedocles maintenoit non la di-
scorde par soy, mais qu'avec concorde elle estoit principe des cho-
ses, entendant par discorde la varieté des natures, qui se compo-
sent, & par concorde l'union d'icelles. Or doit l'union en ceste
composition surmonter la contrarieté. Autremēt se resouldroit
la chose, ses principes se separās. A ceste cause les poètes ont feint
que Venus ayme Mars, d'autant que la beauté qu'on appelle
Venus, ne consiste sans contrarieté. Et que Venus mitigue &
appaïse Mars. i. le temperament de beauté mitigue & appaïse
le debat & hayne: qui est entre les natures contraires. Sembla-
blement les anciens Astrologiens, l'opinion desquels a esté suy-
uie

nie par Platon & Aristote & encores par Moÿse, ont pëse Venus estre mise au milieu du ciel pres de Mars : afin de domter son impetuosité qui est de sa nature corruptif & destructif. Et Jupiter pres de Saturne, pour corriger sa malice. La beauté donc n'est sinon une grace prouenant de conuenance, proportion, & harmonie des choses. Et tant plus elle est parfaicte en ses subiets, plus les rend elle gracieux & desirables, tant par les corps, que les ames: car comme le corps est estimé beau, duquel les membres ont proportion respondante: ainsi est belle l'ame, de laquelle les vertus font harmonies entre elles. Nous cognoissons la beauté de l'ame par l'ouye, & celle du corps par la veüe: car ainsi que par les formes qui se manifestent aux yeux nous voyons qu'elle est la beauté du corps: ainsi par les voix & paroles que les oreilles reçoient, nous comprenons quelle est celle de l'ame. Outre la beauté du corps & de l'ame, il en y a une tierce intelligible: laquelle se trouue en Dieu, & aux Idees & est cogneue par l'intellect qui a telle proportion à l'ame, que la veüe au corps, comme nous dirons au troisieme liure. Laquelle beauté est toute diuine, sans auoir en soy aucunes choses contraires, comme les autres: ains est simple, uniforme, pure. Cice. 1. Offic. *Quum pulchritudinis duo genera sint, quorum in altero venustas sit, in altero dignitas: venustatem muliebrem ducere debemus, dignitatem virilem. Et un peu apres, formæ dignitas coloris bonitate tuenda, color exercitationibus corporis.* Le mesme autheur en la quatriesme Tusculane. *Vt corporis est quedam apta figura membrorum, cum coloris quadam suauitate: eaque dicitur pulchritudo. Sic in animo opinionum iudiciorumque æqualitas, & constantia, cum firmitate quadam, & stabilitate virtutem subsequens, aut virtutis vim continens pulchritudo vocatur.*

Cæl. Cal-
cagnien
in disqui-
sit. Cic.
26.

LE SYMPOSE

Que la parfaicte beauté soit difficile à trouuer, le tresrenommé peintre Xeuxis le monstra bien en voulant peindre aux Crotoniatas vne image d'Heleine. Lequel afin de plus parfaictement exprimer la beauté feminine, demanda qu'on luy fait veoir les plus belles filles de la ville, pour prendre en chacune les singularitez plus eminentes. Dont il en choisit cinq qui furent long temps celebrees par plusieurs poëtes. Non putans omnia quæ quæreret ad venustatem vno in corpore se reperire posse. Ideoq; quod nihil simplici in genere omni ex parte perfectum natura expoliuit. Itaque tanquam cæteris non sit habitura quod largiatur, si uni cuncta concefferit, aliud alij commodi, aliquo adiuncto incommodo numeratur. Platon a escrit deux dialogues de beauté. Le Phædre & Hyppias maieur. Il y a aussi vn petit liure de beauté sous le nom de Lucian: qui est bien froid. Leon Hebreu en escrit copieusement au 3. liure de l'Amour. Et le Cardinal Bembe. 3. des Asolins. Isocrates en l'oraison d'Heleine recommande ainsi la beauté. Il n'y a rien en toute la nature plus honorable, plus precieux, ny plus diuin que beauté: car comme plusieurs choses se trouuent, qu'on honore plus que iustice, force ou sapience, pas vne n'est aymee de celles qui sont destituees de beauté, ains sont toutes mesprisees, encor vertu n'est celebree sinon pour ce que c'est la plus belle entre les actions. Or que beauté surpasse toutes choses, nous le cognoistrans par les affections que portons aux belles personnes: car nous voulons seulement iouyr des autres choses, dont auons besoin, sans y mettre autrement nostre fantasie. Mais l'Amour des choses belles, nous est donné naturellement: dont la force est si grande que bien souuent il ne nous donne espace de deliberer. Nous portons enuie à ceux qui excellent en sapience, ou en quelque autre faculté, s'ils ne nous gaignēt

gaignent iournellement par nouueaux benefices, & induisent à les aymer, mais si tost que voyons les beaux, sommes espris de leur Amour, & ne nous ennuyons en les honnorant, comme s'ils estoient dieux, ains voulons plustost leur seruir que commander aux autres, & nous sentons plus tenuz à eux en nous commandant, que s'ils ne nous commandent rien. Ceux qui suyuent le credit, les richesses, ou l'authorité, sont estimez flatteurs, mais nous estimons les seruiteurs de beauté, plaisans & industrieux. Nous auons telle reuerence & esgard à la beauté, que nottons plus seuerement les personnes qui prostituent la fleur de leur aage, que ceux qui delinquent en leurs corps. Et honorons ceux qui gardent leur beauté, comme un temple, ou les vicieux ne puissent entrer, tout ainsi que s'ils faisoient bien à toute la cité, &c. Lucian tient le mesme propos. au liure et allegué, & estend beauté és oraisons, peintures, bastimens, exercices. Or combien que par tout ou est beauté, elle soit admirable: toutes fois apparoist plus en la fabrique du corps humain & en ses membres, tant interieurs qu'extérieurs, qu'ailleurs en nul autre ouurage quel que soit. Dont Merc. Trimegiste escrit ainsi, adressant la parole à Tatiüs son fils. ConsidereZ l'homme formé au ventre de la mere, & examinez diligemment l'art de l'ouurage, & apprenez qui est l'ouurier de ceste belle & diuine image. Ou est le peintre tant bien distribuant ses couleurs qui ait sceu peindre ces beaux yeux, qui sont les fenestres de tout le corps, & miroirs de l'ame? Qui a estendu les leures & la bouche, & lié ensemble les nerfs? Qui a meslé les veines comme ruisseaux diuisez par tout le corps, par lesquelles l'humeur & le sang courant en diuerses parties arrouse tous les membres? Qui a fait les os si solides & massifs? Qui les a nouez & enclauéz l'un de-

dans l'autre? Qui a couuert la chair d'une peau si tendre? Separé les doigts & leurs ioinctures les vnes des autres? Qui a estendu ceste largeur des pieds pour estre comme le fondement de tout le corps? Qui a ouuert les conduits? qui a ainsi pressé la ratte? & imprimé au cœur seste forme pyramidale? Qui a tissé les filetz & racine du foye? engraué les tuyaux des poulmons? Qui a esté du le ventre? Qui a mis les membres honorables en euidence, & caché les sales? Contemplez quantes ars il y a d'une matiere, & combien d'ouurages en un pourtraict. Quelle beauté en chacune, comment elles sont esgallement compassees, & differentes les vnes des autres en leurs offices & actions? Qui pensez vous les auoir ainsi faictes & formees? Qui en est le pere & la mere, sinon Dieu inuisible, qui a faict toutes choses par sa volonté? Et puis qu'on ne dit aucune statue ou image estre faicte sans le statuaire ou peintre. Penserōs nous cest ouurage faict sans ouurier? ô grand aueuglement! ô grande impieté! ô ingratitude! Ciceron poursuit ce propos au second de la nature des Dieux, y adionstāt beaucoup de belles choses: auquel endroit il monstre entre autres comment la nature de l'homme excelle par dessus tous animaux & comment nostre ame par les choses visibles qu'elle considere, prent la cognoissance de Dieu, dont vient pieté. A laquelle est ioincte iustice, & les autres vertus: esquelles consiste la vie heureuse pareille & semblable à celle des Dieux. Lactance traicte copieusement la mesme matiere au liure de l'opifice diuin. Platō au Timee en diuers passages. Galien a escrit 17. liures de l'usage des parties du corps humain, reuerant par tout & admirant la sapience, vertu, & bonté de Dieu le createur, & la fabrique du corps humain, & principalement au troisieme, ou il se dit composer une hymne de luy: affermant la prouidence diuine n'apparoi-

paroistre moindre en l'homme qu'au Soleil, & à la Lune, i'a-
 çoit que les matieres soyent differentes, ne vous esmerueillez d'oc
 (dit-il) si le Soleil, la Lune, & toute la compagnie des autres e-
 stoilles est en si bel ordre. Ne vous estōne leur grādeur, ou beauté,
 ou mouuement perpetuel, ou les ordres de leurs perio des, & re-
 uolutions. Tellement que ces choses icy en leur comparaiſon ſē-
 blent petites, & non ornees: car vous y trouuerez ſemblable ſa-
 pience, vertu & prouidence. Conſiderez la matiere dont chaca-
 ne est faicte, & n'esperez en vain que du menſtrue, & du ſper-
 me tant aisez à corrompre puiſſe eſtre compoſé animal immor-
 tel, impaſſible, ou touſiours mouuant, ou ſi luyſant & beau que
 le Soleil. Hors la difference de matiere vous trouuerez es deux
 arts, egalle de nature, & meſme ſapience du createur. Et que les
 anciens ſçauans en nature n'ont eſtimé ſans cauſe l'homme vn
 petit monde. Il monſtre en l'vnzième, comment nature a deco-
 ré tous les membres, pouruoyant non ſeulement à l'vtilité, mais
 auſſi à la beauté. Au dixſeptieme il monſtre y auoir intellect aux
 corps ſuperieurs, & d'eux deſcendre en nous, & que ceſt intel-
 lect diuin eſt eſpandu par toute nature. Andr. Veſal. Flamen,
 medecin de l'Emp. Charles 5. a ſurpaſſé tous les anciens Grecs,
 Latins & Arabes. en l'oſeruatiō & deſcriptiō du corps
 humain. Mais afin d'acheuer noſtre propos de beauté, nous di-
 ſons qu'elle eſt deſeree par tous ſens à l'ame, mais principalement
 par la veüe & ouye. Par l'ouye le doux chant & beau parler.
 Par la veüe la belle taille de corps & teinct de viſage, qui nous
 induiſent à aymer: ce qu'Ouide nous a repreſenté, deſcriuant la
 beauté de Galathee.

Candidior folio niuei Galathea liguſtri.
 Floridior prato, longa procerior alno.

LE SYMPOSE

*Splendidior vitro, tenero lasciuior hædo,
 Lenior assiduo detritis equore conchis.
 Solibus hybernis, æstiuæ gratior umbra,
 Nobilior pomis, platano conspectior alta:
 Lucidior glacie, matura dulcior uua,
 Mollior & cygni plumis, & lacte coacto:
 Et si non fugias, riguo formosior horto.*

Cornel. Gal.

*Pande puella, pande capillulos
 Flauos, lucentes ut aurum nitidum,
 Pande puella collum candidum,
 Productum bene candidis humeris,
 Pande puella stellatos oculos:
 Flexaque super nigra cilia.
 Pande puella genas roseas,
 Porrige labra, labra coralina.
 Da columbatim mitia basia.*

Idem.

*Horrebam tenues, horrebam corpore pingues,
 Nec mihi grata breuis, nec mihi longa fuit,
 Cum media tantum dilexi ludere forma,
 Maior enim mediis gratia rebus inest.
 Querebam gracilem, sed non quæ macra fuisset,
 Carnis ad officium, carnea membra placent.
 Candida contempsi, nisi quæ suffusa rubore,
 Vernarent propriis ora serena rosis.
 Aurea casaries, demissaque lactea ceruix,
 Vultibus ingenuis visa sedere magis.
 Nigra supercilia. & frons libera, lumina nigra,*

Flam-

*Flammea dilexi, modicumque tumentia labra,
Quæ mihi gustanti basia plena darent.*

Ouid.

Prima sit in vobis morum tutela: puellæ

Ingenio facilè conciliante placent.

Certus Amor morum est, formam populabitur ætas,

Et placitus rugis vultus aratus erit.

Tempus erit quo vos speculum vidisse pigebit,

Et veniet rugis altera causa dolor.

Sufficit & longum probitas perdurat in ævum,

Pérque suos annos hinc bene pendet Amor.

Discite cum teneros somnus dimiserit artus,

Candida quo possint ora nitere modo.

La beauté donc enuers generation Parce, & Lucine. *μοῖσα. οὐκ ἔστιν εἰλειθυία ἢ χαλρόνη ἐν τῇ γενέσει. Εἰλειθυία Lucina, Déesse propice aux femmes qui trauaillent d'enfant. Cel. liu. 12. chap. 13. & liure 15. chap. 24. Ainsi appelée ἀπὸ τῆς ἐλπίδος. i. tourner, enuelopper, vel ἀπὸ τῆς ἐλευθέρου, pource qu'elle vient secourir les femmes au trauail. Pausanias dit qu'aucuns l'appelloient ἐυλιναρ: comme si elle estoit avec les Parces. Pindare aux Olympiques fait Apollo luy commander, & aux Parces d'assister à Euadne enfantant. Et Hesiode parlât de Iuno ἡ δ' ἡβλω, καὶ ἄρφα καὶ εἰλειθυία ἐτίχτε. Pharnute dit qu'il en y a plusieurs, et plusieurs Amours: pource que les enfantemens des femmes sont differens, & les desirs des Amoureux. Elle estoit adoree en Attique entre les Deesses γενετυλλιδας: qu'on estimoit presider à la generation.*

Parce. *μοῖσα. Nous sommes contraints d'emprunter les noms du temps ou telles choses auoyent lieu, que ne congnoissons*

LE SYMPOSE

maintenant que par liure. Les Grecs appelloient *μολογες*, pour ce qu'elles diuisent, & distribuent à chacun, ce qui luy appartient. Les Latins *Parcas* *και τ' αλτιφορας*: pource que ne pardonnent à personne. Varron (comme recite Aulegelle 3. des nuits Attiques) pensoit qu'elles auoient leur nom a pariendo: & que *Parca*, vne lettre changee est dictée à partu. Je pense le sens de ce lieu estre comme *Lucina* & les *Parces* aidoint à enfanter: aussi fait la beauté, par ce que le conçoissant approchant de beauté, conçoit & engendre avec plaisir. Mais la laideur luy desplait, & le garde d'engendrer, luy faisant retenir son fruit avec angoisse, & difficulté. Platon 10. de la Repub. 12. des loix, & en l'Epinomide, & au Plotique traicte amplement des *Parces*, de leur mere, *Neceſſité*, de leur nature, noms, qualitez, & offices.

Amour de generation. La cause de naistre, & mourir est le mouuement qui n'a principe, ny fin aucune. Mais cestuy mouuement, ou cestuy là commence, & finit en son temps. Or comme le temps coule du mouuement, & en soit quelque obseruation: d'auantage comme és deux il y ait quelque naturelle & circulaire succession, certes comme la fin prouient du commencement, ainsi prouient l'Occident de l'Orient, & y a vne mutation & conuersion constante, ordonnee de l'un à l'autre. Puis qu'on ne vient du commencement à la fin sans moyen, ny d'Occident en Orient, sinon par le *Mydi*: du printemps en Automne par l'Eſté, & de l'Eſté en Hyuer par l'Automne. Ces conuersions de l'an & des temps suyuent la vie, & la mort, la generation & corruption des animaux, & autres choses. Tout ce qui est engendré est composé de quatre principes, le feu, l'eau, l'air, la terre. Et comme ils soient corps, rien ne se peut faire d'eux, qui ne soit corporel. Le retour des choses, & leur croissan-

ce se fait de chaud, humide, froid, & sec. Le chaud & sec est augmenté de iour, l'humide & froideur de nuit, tant pour l'absence du Soleil, que la presence de la Lune. Aussi l'Esté & l'Hiver, le Prin-temps & l'Automne declarent cecy : Puis donc que la generation est du mouuemēt: par lequel sont excitees, les qualitez des corps, & que le temps est dimension du mouuement: certes il est conuenable de referer la generation au Soleil, au theur du temps & de chaleur. Et comme le Soleil en semouuant vne fois approche, l'autrefois recule, & change d'effets selon la partie du ciel ou il est: le ciel aussi aide beaucoup à la generation, & continuation des choses.

Par necessité nous concluons Amour estre d'immortalité. *i. De se continuer en espece par generation: veu que les indiuidus sont caduques, & mortels à toutes heures.*

Elle m'enseignoit toutes ces raisons en discourant del'Amour, & quelquefois me demanda. Quelle pēsez vous, Socrates, estre la cause de cest Amour & desir? Ne voyez-vous de quelle ardeur sont esmeuz tous animaux volatiles & terrestres quand entrent en Amour, & desirent engendrer? Premièrement à se mesler ensemble, puis à nourrir leurs petis, pour lesquels sont prests de combattre, voire les plus foibles contre les plus forts, & de mourir: endurent la fin pour les esleuer, & toutes autres choses. L'on penseroit que les hommes feissent cela par raison, mais pourriez-vous rendre la cause de l'ardant desir és bestes bruttes? Ie luy respondy que ne pourrois. Puis elle dit: Esperez vous estre iamais sçauant en Amour, si vous n'entendez cecy? Pource, Diotime, comme disois au parauāt,

*Platari-
que de
l'Amour
naturel
des parēs
enuers les
enfans, et
au liure
s'il y a rai-
son aux
bestes: &
celuy de
l'indus-
trie des
animaux*

LE SYMPOSE

ie me suis retiré vers vous, cognoissant auoir besoin de maître. Doncques rendez nous raison de vostre dire, ensemble du reste, appartenant à l'Amour. DIOTIM. Si vous croiez Amour estre de telle nature, que nous auons desia plusieurs fois arresté, n'aurez merueille: car par mesme raison la nature mortele cherche à son pouuoir de tousiours estre, & de demeurer immortele. Ce qu'elle peut seulement par generation, qui met tousiours le ieune en la place du vieil.

*Gal. 14.
de l'usage
des parties
du
corps hu-
main.*

L. REGIVS

Ne voyez vous de quelle ardeur sont esmeuz tous animaux. *Virgil. 3. Georgic.*

*Omne adeò genus in terris hominúmque ferarúmque,
Et genus æquoreum, pecudis, pictæq; volucres
In furias, ignémque ruunt, amor omnibus idem.*

Lucrece au 1. de la nature.

*Nam simulac species patefacta est verna dici,
Et reserata viget genitabilis aura Fauoni:
Æriæ primum volucres, te diua, tuúmque
Significant initum, percussa corda tua vi
Inde feræ pecudes persultant pabula leta,
Et rapidos tranant amneis, ita quoque lepôre.
Te sequitur cupidè quo quámque inducere pergis.
Denique per maria, ac montes, fluuiósque rapaces,
Frondiserásque domos auium, campósque virenteis,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis vt cupidè generatim secla proplagent.*

Columele

Columele 10. liure de l'Agriculture.

*Vous trou-
uerez ces
vers mis
en Fran-
çois telle-
ment quel-
lemet par
feu Mon-
sieur Cote-
reau en sa
traduction
de Colum-
ele pu-
blice.*

*Nunc sunt genitalia semina mundi,
Nunc Amor ad coitus properat, nunc spiritus orbis
Bacchatur Veneri, stimulisque Cupidinis actus
Ipse suas adamat partes, & fœtibus implet.
Nunc pater aquoreus, nunc & regnator aquarum,
Ille suam Thetim, hic pellicit Amphitritem.
Et iam ceruleos partus enixa marito,
Vtraque iam reserat, pontumque natantibus implet.
Maximus ipse deum posito iam fulmine fallax
Acrisioneos veteres imitatur amores,
Inq; sinus matri violento depluit imbre,
Nec genitrix nati nunc aspernatur amorem.
Hos patitur nexus flammata cupidine tellus.
Hinc maria, hinc montes, hinc totus denique mundus
Ver agit, hinc hominum, pecudum, volucrumque Cupido,
Atque Amor ginescit menti, sæuitque medullis:
Dum satiata Venus fœcundos compleat artus.
Et generet varias soboles, semperque frequentet
Prole noua mundum, vacuo ne torpeat ano.*

*Il y a au Zodiaque ou le Soleil fait son cours quatre lieux op-
posites, & cōtraires: Quand le Soleil tire vers Septentrion, & s'ap-
proche de noz terres, il excite chaleurs tresardās, & pource que
la chaleur naturele doit estre moderée, ce lieu n'est propre a engē-
drer: l'opposite encor' moins, qui est vers Mydi, estant le Soleil
fort esloigné de nous: dont s'ensuiuent froidures excessiues. Estāt
és deux autres, iacoit qu'il diuise le monde en parties egalles, &
qu'il soit distant de nous en pareil espace: toutefois pource que
l'un tire de sec en froid, il encline plustost à la mort qu'à la gene-*

LE SYMPOSE

ration, tellement que le lieu temperant l'humidité avec le chaud est fort conuenable a engendrer. Parquoy voyons au printemps seulement toutes choses s'esuertuer, comme ont tresbien escrit ces poëtes precedens. Au contraire celles qui estoient vieilles en Automne, perir en hyuer, & se consumer, ou aneantir.

Virgil. 2. Georg.

*Ver adeo frondi nemorum, ver utile syluis,
Vere tument terræ, & genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens, fœcundis imbribus æther
Coniugis in gremium læta descendit, & omnes
Magnus alit magno commistus corpore fœtus.
Auiæ tum resonant auiibus virgulta canoris:
Et venerem certis repetunt armenta diebus.
Parturit ælmuſ ager, Zephyrique tepentibus auris
Laxant arua sinus, superat tener omnibus humor.
Inq; nouos soles audent se gramina tutò
Credere, nec metuit surgentes pampinus Austros,
Aut actum cælo magnis Aquilonibus imbrem:
Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.
Non alios prima crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumue habuisse tenorem
Crediderim: Ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, & hybernis parcebant flatibus Euri:
Cum primum lucem pecudes hausere, virumque
Ferreæ progenies duris caput extulit aruis,
Immissæque feræ syluis, & sydera cælo.
Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
Si non tanta quies iret, frigusque, calorem
Inter, & exciperet cæli indulgentia terras.*

Pon-

Pontanus 1. *Vrania.*

*Quum premit auratos Nephelei velleris artus
Phæbus, & imbriferum redit ver, omnia quando
Alma parit tellus, quando omnis germinat arbos.
Quum viret omne nemus, resonant quæ frondea rura
Concentu volucrum vario, pecudésque feraque
Exultant læta in Venerem, ac Tritonia monstra,
Ignibus incaluere, acer furit ardor, ut ipse
Horreat indomitas Proteus contingere phocas.*

Cicero 1. *Officiorum.* Commune animantium omnium coniunctionis appetitus, procreandi causa, & cura quadam eorum quæ procreata sunt. 2. *de Natura Deorum.* Animantium verò quanta ad eam rem vis, ut in suo quæque genere permanent. eod. lib. *Vt verò perpetuus mundi esset ornatus, magna adhibita cura est à providetia Deorum, ut semper essent & bestiarum genera, & arborum, omniumque rerum: quæ altæ aut radicibus à terra, aut Stirpibus continerentur. Quæquidem omnia eam vim seminis habent in se, ut ex uno plura generentur, idque semen inclusum est in intima parte earum baccarum, quæ ex quaque stirpe funduntur, eisdemque seminibus & homines affatim vescuntur, & terræ eiusdem generis stirpium renouatione affatim complentur. Columela libro 4. rei rusticæ. cap. 17. Neque enim ea quæ feruntur à nobis immortalia esse possunt: Attamen æternitati eorum sic consulimus, ut demortuis seminibus alia substituamus, nec ad occidionem uniuersum genus perducī patimur complurium amorum negligentia.*

Puis à nourrir leurs petis. Cicero. 1. *Officiorum.* Eademque natura ingenerat imprimis præcipuum quendam Amorem in eos qui procreati sunt. 2. *de natura Deorum.* Quid di-

LE SYMPOSE

cam quantus Amor sit in educandis custodiendisque his quæ procreauerint, usque ad eum finem, dum possint seipsa defendere? Idem de Amicitia. Quod quale sit & in bestiis quibusdam animaduerti potest, quæ ex se natos ita amant ad quoddam tempus, & ab eis ita amantur: ut facile earum appareat sensus.

Lon penseroit que les hommes feissent cela par raison, mais pourriez vous rendre la cause de l'ardant desir es bestes bruttes? Plutarque περὶ τῆς εἰς τὰ ἐκ γονα φιλοστοργίας. i. de l'Amour des parens enuers les enfans. Considererz (dit-il) les nopces des bestes, comment tout y va par l'ordre de nature. Premièrement le masle ne fait point l'Amour en tout temps à la femele, pourtant que leur fin n'est point volupté, ains generation & procreation. Parquoy au temps que le vent propice à engendrer souffle, & le temperament de la saison est à ce conuenable, la femele traittable & adoucie, se plaisant en la delectable senteur de sa peau, & en la propre netteté de son corps, pleine de rosee, & herbe pure vient au masle, incontinent qu'elle a conceu, & se sent enceinte, elle se retire honnestement, songneuse de son fruiçt, & enfantement. Lon ne pourroit expliquer dignement ce qu'elle fait, & comment par cest Amour naturel se conduit es choses qui sont à pourueoir, soustenir, & abstenir. Nous appellons la mouche à miel sage, & estimons la deuoir flatter, nous faisant du miel iaune, pour le plaisir chatouilleux qu'il y a en sa douceur: & mesprisons la sagesse & artifice des autres à enfanter, & nourrir. Si tost que l'Alcyon ou oiseau saint Martin est disposé à engendrer: Il amasse les arestes de l'Eguille Marine pour en faire son nid, & les assemblant & mettant l'une avec l'autre, le fait de figure aisée

aisée a remuer, & l'estend en longueur à la maniere d'une nasse à pescheur. Puis l'ayant diligemment muny de ces arestes, en espaisseur conuenable, le met flotter sur l'eau: afin que peu à peu agité, & reserré, il endurecisse par dehors, tellement qu'il deuiet impenetrable par fer ou par pierre. Mais l'entree du nid est plus admirable, laquelle est faicte si proprement à la grandeur & mesure de l'Alcion, que nul autre animal plus grand ou petit n'y pourroit entrer, ny decouler. La mer (comme ils disent) ou autre chose mordre. Les roussettes enfantent en elles mesmes leurs petis, qu'ils laissent sortir dehors, & chercher à viure, puis les retirent & reserrent en leurs intestins. Lours beste cruelle & hideuse à veoir produit ses petis informes & sans apparence de membres: toutefois figurant leur peau avec la langue comme par un instrument, ne semble seulement engendrer les oursons, ains les former comme ouurier. Le Lyon en Homere menant ses Faons, quand luy viennent au deuant en la forest les chafseurs, tourne son fier regard vers eux, puis baisse les sourcils couurant les yeux. Ne ressemble-il point à celuy qui se veut deuouer à la mort pour ses enfans contre les veneurs? En somme cest Amour enuers les enfans rend les animaux craintifs audacieux: les paresseux diligens, & les gourmans sobres: comme l'oiseau Homerique portant à manger aux petis, duquel il se prine: car il les nourrit par sa faim, & retient la viande destinee à son ventre qu'il presse au bec: afin que ne luy tombe sans y penser. Comme la chienne errant autour de ses petis chiens foibles, abbaye contre l'homme incogneu, & est preste à combattre, prenant la crainte de ses petis, pour un second courage. Les perdrix poursuuies avec leurs perdriaux, les laissent voler & fuir, & tournoyans pres les oiseleurs font semblant de se laisser prendre: afin

qu'ils pensent à elles, puis vollent un peu, de rechef s'arrestent, donnans autre esperance de prinse: *Et* se mettent à ce danger pour sauuer leurs petits iusques à ce qu'elles ayent esloigné deux les poursuuans. Les Gelines que nous auons tous les iours deuant noz yeux, avec quel soin gardent elles, *Et* nourrissent leurs poussins? elles estendent aux uns leurs aisles, afin de se mettre deffous, aux autres baillent le dos pour monter, *Et* accourans vers elles, le recoiuent de toutes pars, avec ioye *Et* careffe comme il appert par leurs crestellemens. Les Serpens *Et* Dragons, qu'ad ont crainte qu'on leur face mal, fuyent, mais si lon s'approche de leurs petits, les deffendent, *Et* resistent plus que leur puissance ne porte. Estimons nous donc que nature ait baillé telles affections aux Gelines, chiens, ours pouruoyant à leurs races ou posterité, *Et* qu'elle n'ayt honte de nous, si reputons que ces exemples donnez à ceux qui la suyuent sont reproches d'impassibilité aux alienez de sentiment, lesquels accusent l'humaine nature seule, cōme ne pouuant ou sachant aimer gratuitement, *Et* sans prouffit. Lon s'esmerueille de celui qui dit aux theatres, Qui ayme l'homme pour le loyer de l'homme? selon Epicure, les pere *Et* mere leurs enfans, *Et* les enfans leurs parens. Certes si les bestes entendoient raison, *Et* on assembloit en un commun theatre les iumens, vaches chiens *Et* oyseaux, *Et* que leurs respōses fussent redigées par escrit: il se trouueroit que les chiens n'ayment point leurs petits pour prouffit, ny les iumens leurs poullains, ny les oiseaux leurs oiselets: ains gratuitement *Et* naturellement. Ce qui se congnoistra bien *Et* veritablement dit par les affections de tous. Vrayement il est laid que les engendremens, enfantemens, douleurs, nourritures des bestes soyent nature *Et* grace: Et celle des hommes prestz, salaires, arrhes données pour

en auoir proufit: le quel propos n'est vray, ny merite de ſtre ouy. Comme nature es arbres ſauuages lambruſques, caprifiques, oliuaſtres fait venir commencemens cruds *Et* imparfaictz des fruitz domeſtiques, ainſi a elle donné aux beſtes irraiſonnables amour enuers leurs petits imparfaict, *Et* non ſuffiſant à iuſtice, ny ſortant les termes d'indigence. Mais inſtituant l'homme animal raiſonnable *Et* politique aux iugemens *Et* aux loix, aux honneurs des Dieux, *Et* fondations de villes, à beneuolence: luy a baillé de ces choſes, ſemences genereuſes, belles, fructifiantes: à ſçauoir la grace *Et* amitié enuers les enfans, enſuyuant les premiers principes qui ſont aux conſtitutions des corps. Car nature par tout diligente *Et* amoureuſe d'enfans, nō defectueuſe ou ſuperflue n'a rien, comme diſoit Eraſiſtrate, pendant plus d'un coſté que d'autre. Au reſte lon ne pourroit aſſez dignemēt dire les moyens de generation, ny par auenture ſeroit honneſte de repreſenter trop curieuſement telz ſecretz par leurs noms, *Et* propres termes: ains vault mieux entendre la diſpoſition de ces parties à engendrer *Et* enſanter, qui ſont cachées *Et* couuerte. La facture *Et* diſpenſatiō du laiēt ſuffira pour mōſtrer la prouidēce *Et* cure de nature: car tout ce qui eſt de ſang ſuperflu aux femmes, pour la peſanteur *Et* peu d'eſprit, ſurnageant, erre *Et* greue. Dont il a accouſtumé par chacun moys en certaines periodes, ou reuolutions de iours couler, luy ouurāt nature les conduits *Et* pores, en ce faiſant il allēge *Et* purge non ſeulement le reſte du corps, mais auſſi excite en l'amarry deſir d'engendrer: cōme en temps opportun l'on diſpoſe avec la charrue la terre à recevoir ſemai'le. La ſemence recueillie, incontinent l'amarry eſt reſerrée, *Et* l'enracinemēt fait repliée. Premièrement le nombril (comme dit Democrite) ſert d'ancre à l'amarry, afin qu'elle ne

Gal. 14.
de l'uſa-
ge des par-
ties du
corps hu-
main.

LE SYMPOSE

soit trop esbranlee & remuee. Plus est affermissement, & comme rameau du fruit commencé, & aduenir. Adonc nature ferme les conduits menstruaux & purgatifs, & prenât le sang qui sortoit par eux, le conuertit en nourrissement, & arrose l'enfant desia constitué & formé, iusques à ce que le nombre qu'il doit croistre leans accompli, il ayt besoin d'autre nourriture, & place. Lors le sang plus soigneux que planteur ou arroseur quelconque, se tournant & muant d'un usage en l'autre, a vaisseaux preparez ou quelques fontaines de sa liqueur coulant: ou il est receu non trop lentement, ny sans sentimens: ains qui le peuuent avec la douce chaleur de l'esprit, & delicate mollesse de la femme, pousser, extenuer, & changer. Certes la mamelle a leans telle disposition & temperature: le lait n'a point d'esgouts ou conduits, qui le iettent hors impetueusement: mais degouttant en une chair humide & distillante peu à peu, par pores subtils laissent mignardement taster & prendre à la bouche de l'enfant une gracieuse & amyable espargne. Or n'apporteroyét aucune utilité ces instrumens seruans à la generation, ny seruiroyent cest ordre, cure & prouidence, si nature n'eust mis aux meres Amour & sollicitude. Il n'y a rien plus calamiteux que l'homme entre tous ceux qui spirent & marchent sur terre, quelconque dira cela de l'enfant sorti nouuellement du ventre de la mere, ne mentira point: Car il ne se trouue rien tant imparfaict, indigét, nud, informe, impur que l'homme naissant: auquel presque seul nature a denié voye pure pour venir en lumiere. Estât au commencement ensanglanté, & plein d'ordure, & ressemblant plustost à un occis, que naissant, il n'est touché, leué, baissé, embrassé, que par ceux que nature induit à l'aymer. A ceste cause ayans les autres animaux leurs testes & mameles

soubz

soubz le ventre, les femmes les ont en haut vers la poitrine pour plus aysémēt baiser, accoller, & embrasser l'enfant, cōme si la fin d'engendrer & nourrir n'estoit utilité, ains amytié. Reprenez le propos depuis les anciens qui veirent premieremēt les femmes enfanter, & eürēt des enfans: il n'y auoit loy qui leur commandast les nourrir; ny esperoyent aucune grace, ou recompense de leur nourriture, comme chose à eux deuë. Plustost ie dirois les meres deuoir estre difficiles enuers les enfans, en leur souuenant des dangers & trauaux qu'elles ont endurez. Mais par nature elles tournēt & conduisent cest Amour: car encor chaudes, douloureuses, trauaillées, ne mesprisent l'enfant ou le fuyent: ains se tournent vers luy doucement, luy rient, l'embrassent, & le baissent: non pour plaisir, ou proufit qu'elles en ayent, & en le receuāt avec miseres & peines, l'eschauffent & refreschisēt es drap peaux, desquelz il est enuelopé. Et venāt de labeur en labeur, du iour à la nuit, quel loyer ou proufit leur en vient-il de par eux? à tout le moins qui soit present, attendu que les esperances sont incertaines. Et longues. Qui laboure la vigne en l'equinoxe Vernal, fait vendanges vers l'Automnal. Qui seme le bled se couchantes les Pleiades, il fait moissons à leur retour. Les bœufz che uaux, & oyseaux, ont prest ce qui leur fait besoin, incontinent qu'ilz sont nez. Mais la nourriture de l'homme est fort laborieuse, sa croissance est tardieue. Et estant la vertu longue à acquérir, la plusspart des peres decedent deuant qu'en ueoir le fruit. Ce nonobstant ilz ne laissent à nourrir leurs enfans, specialemēt ceux qui ont moins affaire d'enfans. Ce seroit mocquerie de penser que les riches sacrifiens & s'esiouissans en la naissance de leurs enfans, ce feissent en esperance d'estre nourris par eux, & enseuelis. Mais parauenture ilz nourrissent enfans, craignans

LE SYMPOSE

n'auoir point d'heritiers, pourtant qu'on ne trouue personne qui aspire à l'heritage d'autrui. Le sablon, ou la poudre, ou les pen- nages de diuers oiseaux, ne sont en si grand nombre que les bri- gueurs de successions. Les enfans ne rendent aucune grace, ny pour cecy les venerent ou honorent, comme succedans à l'herita- ge leur appartenant. Les autres riches les festoyent, les gouuer- neurs les caressent, les orateurs soustiennent leur droit, sans rien prendre. Tant de credit à un riche qu'on pense n'auoir point de heritiers, & un seul enfant naissant les priue de plusieurs amis & honneurs. Tellement que ne receuons aucune utilité par les enfans, pour nous fortifier: ains tout ce qu'esperons d'eux, doit e- stre referé à nature, qui n'est moindre aux hommes, qu'aux be- stes. Iacoit que voyons telles choses & plusieurs autres estre cor- rompues par meschanceté, comme les mauuaises herbes croissent entre les bonnes semences. Mais comm'aux mines, l'or meslé & couuert de terre retient sa splendeur: ainsi nature en nos meurs & affectiōs vicieuses, manifeste l'Amour enuers les enfans. Voyez le mesme autheur au dialogue que les bestes brutes vsent de rai- son, & au liure de l'industrie des animaux, ou il traite graue- ment & doctement ceste matiere, conferant les terrestres avec les marins. Cic. 2. de nat. Deor. *Quid loquar quanta ratio in be- stiis ad perpetuam conseruationem earum generis appareat? Nā primum alie mares, alie feminae sunt: quod perpetuitatis causa machinata natura est, deinde partes corporis, & ad procrean- dum & ad concipiendum amplissima. Et in mari & femina commiscendorum corporum mirae libidines. Cumque in locis semen insedit, rapit omnem ferè cibum ad sese, eoque septum sin- git animal, quod cum ex utero elapsum excidit. In his animalibus quae lacte aluntur, omnis ferè cibus matrum lactescere inci- pit*

pit, eaque quæ paulò antè nata sunt *mammæ* appetunt, earumque ubertate saturantur. Qui voudra veoir ces choses declarees par le menu en chacune espece, lise Eliä, Albert le gräd, & Auienne de la nat. des anim. Plinè hist. nat. liu. 7. 8. 9. 10. & 11. Aristot. au 9. liure de l'histoire des animaux, aux quatre de leurs parties & cinq de la gener. Plinè liu. 8. chap. 16. *Alexandro magno rege inflammato cupidine animalium naturas noscendi, delegataque hac commentatione Aristoteli summo in omni doctrina viro, aliquot millia hominum in totius Asiæ Græciæque tractu parere iussa, omnium quos venatus, aucupia, piscatusque alebant, quibusq; viuaria, armenta, aluearia, piscines, auuaria, in cura erant, ne quid usquã gentium ignoraretur ab eo: quos percontando quinquaginta fermè volumina illa præclara de animalibus condidit: quæ à me collecta in arctum, cum iis quæ ignorauerat, quæso vt legentes boni consulant. In vniuersis rerum naturæ operibus medioq; clarissimi regũ omnium desiderio, cura nostra breuiter peregrinantes. Cic. lib. 5. de finibus. Persequutus est Aristoteles animantiũ omnium ortus, victus, figuras: Theophrastus autem stirpium naturas, omniumq; ferè rerum quæ è terra gignerentur causas, atque rationes.*

La nature mortelle cherche à son pouuoir de se rendre immortelle. Galien 14. de l'usage des parties du corps humain. Nature (dit-il) eust faict volontiers sa creature immortelle s'il eust esté possible: mais la matiere ne le souffroit: Car le composé d'arteres, veines, nerfs, & chair, ne pouuoit estre incorruptible. Parquoy luy a donné tel ayde à l'immortalité qu'elle pouuoit. Et ce à la maniere d'un prudent fondateur de ville: lequel au commencement ne pourueoit seulement à l'habitation: mais aussi à la duree cher-

LE SYMPOSE

chant le moyen qu'elle demeure, ou perpetuellement, ou à longues années. Toutesfois il n'y a cité tant heureusement cōstituée qui puisse tousiours demeurer, mais les œuures de nature ont desia duré vne infinité d'ans, & durent encor pouruoyant à ce nature par art merueilleux: qui est de substituer tousiours au lieu de l'animal pery vn autre nouveau. Qui est donc cest art en tous animaux & en l'homme, que nul genre d'eux defaille & demeure tousiours entier & immortel? Nature a donné à tous animaux instrumens pour conceuoir avec speciale delectation afin d'engendrer, & à l'ame merueilleux, & ineffable appetit d'en vser. Duquel appetit sont excitez & espoints tous animaux, voire ceux qui sont du tout sots, ieunes, & irraisonnables: pouruoyans par ce moyen à la durée de leur genre, comme s'ils estoient prudents: car à mon aduis que nature voyant la substance dont les auoit creez, ne recevoir parfaite sapience, leur a en son lieu donné alichement & comme amorce, telle qu'ils pouuoient recevoir pour le salut, conseruation, & garde de leur genre, ioignant à l'usage de ces parties delectation vehemente. Premièrement il cōuient en ce lieu admirer l'industrie de nature, puis cōsiderer la construction des instrumens donnez à chacun animal selon la forme de son corps. Ce qu'entreprint Aristote aux liures prealleguez des parties & generation des animaux. Plin & Galien ont eu mesme intèrion en suppleant ce que defailloit en Aristote: assauoir Gal. aux 17. liures de l'usage des parties. & Plin. 7, 8, 9, 10, & 11. hist. nat.

Car durât le temps que vit chacun animal, & qu'on le dit estre mesme cōme depuis son enfance, iusques en vieillesse: toutesfois il n'a iamais en soy mesmes choses & n'est mesme, ains se renouuelle tousiours,
receuant

receuant mutatiō au poil, en la chair, és os, au sang, & par tout le corps. Et non seulement par le corps, mais aussi par l'ame. Les meurs coustumes, opinions, appetitz, plaisirs, douleurs, craintes: Toutes ces choses ne demeurerēt iamais mesmes en chacun de nous: ains les vnes viennent, & les autres defaillent. Et ne sommes iamais mesmes, voire iusques aux sciences: dont chacune est subiecte à semblable inconuenient: car ce qu'on dit mediter ou penser, est comme de la science allée. Et oubliance est le parterment de science: tellement qu'elle semble estre tousiours mesme. En ceste maniere toute chose mortelē est conseruee, non pour demeurer tousiours mesme, comme la diuine: mais pourtāt q̄ ce qui passe & perit en laissevn autre mesme. Ainsi ce qui est mortel, & a corps, & toute autre chose participe d'immortalité. Mais l'immortel autrement. Parquoy ne soyez esmerueillé, si toutes choses cherissent leur germe: car ceste affection & mesme Amour est à toutes naturel, pour le regard de l'immortalité.

L. REGIVS.

Car durāt que chacū animal vit, il n'a iamais en soy-mesme choses, & n'est mesme. *Seneca 8. epistolarum in prima. Nemo nostrū idē est in senectute, qui fuit iuuenis, Nemo est manē qui fuit pridie. Corpora nostra rapiuntur fluminū more: quicquid vides, currit cum tempore. Nihil ex his quæ videmus manet. Ego ipse dū loquor mutari ista: mutatus sum: hoc est quod ait Heraclitus, in idem flumē*

*Heracl.
tenoit ce-
ste opiniō
voyez A-
ristote 4.
de la Me-
taphys.
chap. 5.*

bis discendimus, & non descēdimus. Manet enim idē fluminis nomen, aqua trāsmissa est. Hoc in amne manifestius quā in homine. Sed nos quoque non minus velox cursus prāteruchit, & ideo admiror demētiam nostram, quod tantopere amamus rē fugacissimam, corpus, timemúsq; ne quando moriamur, cum omne momētum, mors prioris habitus sit. Vis tu timere ne semel fiat quod quotidie fit, de homine dixi, fluida materia & caduca, & omnibus obnoxia causis. Mundus quoque aeterna res & inuicta mutatur, nec idem manet. Quamuis enim omnia in se habeat, quā habuit, aliter habet, quā habuit, ordinem mutat.

Ouidius.

*Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu
Non secus ac flumen, nec enim consistere flumen
Nec levis hora potest, sed ut vnda impellitur vnda,
Urgeturque eadem veniens, urgetque priorem:
Tempora sic fugiunt pariter, pariterque sequuntur
Et noua sunt semper. Nam quod fuit ante, relictum est,
Fitque quod haud fuerat, momentaque cuncta nouantur.*

Dōc tout animant tant selon le corps que l'Ame, est durant sa vie en perpetuelle mutatiō, ne demeurāt rien en luy qui soit tousiours mesme, et semblable. Premièrement, quāt au corps, il ne demeure iamais en mesme estat: ains reçoit incessāmēt ou iecte plusieurs humeurs: car nature luy a baillé plusieurs conduits pour prēdre l'air, & l'humeur, et iecter les excremens du boire, & du mēger, reparāt tousiours les incōmoditez de l'egestion, par nourrissement nouveau, & par la respiration de l'air nous enuironnant. Ce que Galien deduit tresbien au premier de garder la
san-

santé. Le sang (*dit-il*) & le sperme sont les commencemens de nostre generation, le sang est cōme matiere, le sperme riēt lieu de l'ouurier. L'un & l'autre est cōposé de mesmes elemēs à sçauoir d humide, sec, froid, & chaud: ou si les voulons plustost denommer par leurs essences que qualitez, d'eau, terre, feu, & air. Ils different entr'eux selon la mesure du tēperament: Il y a en la semence plus de substance ignee & aëriēne. Au sang plus d'aquatique & terrestre: iāçoit qu'ē luy le chaud aussi domine au froid & l'humidité au sec. Dont il aduient qu'il n'est sec cōme les os, ou le poil: ains à bōne raison est dit humide. Le sperme est plus sec q̄ le sang, mais encor est il humide & fluide. Donc le cōmencement de generation procede de la substance humide des deux. Toutefois cest' humidité ne dureroit, s'il en failloit faire nerfs, arteres, veines, os cartilages, taye, & autres semblables. Qui fut cause qu'incontinēt au cōmencemēt de la generatiō l'on adiousta en plus grāde abondance l'elemēt ayāt faculté de deseicher. Tel est par nature le feu, & pareillemēt la terre. Mais il n'y en failloit trop mesler, afin qu'ils demeurassēt humides. L'on n'en y a dōc tāt laissē qu'il brusle, & neantmoins deseiche assez, & suffit pour donner agilité aux mouuēmēs. Par ceste chaleur est premierement coagmētē & petit à petit acreu ce qui est conceu au ventre: puis rendu plus sec obtient quelques lineamēs, & cōmencemens de chacun mēbre. Et desechant, ainsi qu'il va en auant. ne monstre desormais les lineamens ou rudimens seulemēt: ains desia la forme exacte de chacū.

Par apres venant en lumiere, il accroist, & deuient de iour en iour plus sec, & plus robuste: iusques à ce qu'il soit en fleur d'aage. Adōc l'accroissēmēt cesse, ne suy- nans plus les os, pour leur secheresse: & les vases pour la vétosité de l'esprit, sont dilatez. Tāt que les mēbres ne deuennēt seulemēt robustes: mais aussi obtiennēt leur souueraine force. Au tēps ensuyuāt que desechēt toutes les parties outre mesure: non seulement chacū membre commence faire moins son office: ains est le corps mesme rendu plus maigre, & plus attenué que deuant, & deuient ridé. Plus les membres deuiennent debiles, se monstans incertains, & inconstās en leurs mouuemens. Ceste affection és animaux est appellee vieillesse, semblable à l'aridité des plantes, qui est leur vieillesse, prouenāt par l'exces de secheresse. C'est vne necessité innée à tout corps engendré, luy apportant corruption & mort. L'autre qui apparoist plus és animaux est l'escoulement de toute substance, excité par la chaleur naturelle. Nul corps engendré peut euitier ces incōueniens: mais bien se peut cōregarder des autres en dependās par preuoyāce, & cōseil: car comme toute la masse des animaux soit en perpetuel coulement, si au lieu de la substāce escoulee l'on n'ē met vn autre, elle euaporera, & se dissoudra toute. Parquoy nature dès le cōmencement a inseré non seulemēt és animaux: mais aussi és plātes quelques facultez tousiours appetans ce qui defaut: car nous n'apprenons iamais de personne māger, boire, respirer: ains auōs dès nostre natiuité q̄lques facultez à cē nous inuitās, sans qu'on

qu'õ nous le monstre. Nous restituõs dõc par laviãde, ce qui est escoulé de substance plus seiche, & par le bruuage de l'humide: reduisans en ceste maniere les deux à leur premiere proportion. Puis conseruons la mesure de la substance aërienne & ignee par respiration, & agitation des arteres.

Mais aussi par l'ame. *Les enfans sont follastres, & les vieux radottent: les autres sont tousiours fols, ou par interualles. Les autres deuiennent enragez ou en fieures continues, ou par autre accident. Les autres en trop beuuant perdent la raison. Platon au Timee, Aristote 7. des Politiq. chap. 7. Hippocrates de l'air des eaux & differences des lieux, Galien au liure que les meurs de l'ame suyuent la temperature du corps. Lucrece li. 3. de la nature monstrent comment selon la situation des pays, & disposition des corps: les hommes sont plus ingenieux, ou courageux. Les principales maladies de l'ame sont ignorance, & meschanceté. Puis les affections & perturbations qui la font changer souuent. Plutarque si les maladies de l'ame sont pires que celles du corps. Cic. 2. 3. & 4. Tuscul. qui escrit ainsi en la preface de la cinquieme. Vereor ne natura cum corpora nobis infirma, iisq; morbos insanabiles, & dolores intollerabiles adiunxisset: animos quoque dederit & corporum doloribus congruentes, & separatim suis angoribus & molestiis implicatos.*

Les meurs, coustumes, opinions, appetits, plaisirs, douleurs craintes. *Arist. 2. Rhetori. à Theodecte décrit les affections, & habitudes de chacun aage, plus les meurs des nobles, riches, & de ceux qui ont credit & autorité, & commet elles sont changees. Horace en l'art poëtique. Aetatis cuiusque notandi sunt tibi mores,*

LE SYMPOSE

*Reddere qui voces iam scit puer, & pede certo.
Signat humum, gestit paribus colludere, & iram,
Colligit, ac ponit temerè, & mutatur in horas.*

*Imberbis iuuenis tandem custode remoto,
Gaudet equis, canibúsq; , & aprici gramine campi:
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus prouisor, prodigus aris,
Sublimis, cupidusq; , & amata relinquere pernix.*

*Conuersis studiis, ætas, animusque virilis
Quærit opes, & amicitias, inseruit honori:
Commisisse cauet, quod mox mutare laboret.*

*Multa senem circumueniunt incōmoda, vel quod
Quærit, & inuentis miser abstinet, & timet uti.
Vel quod res omnes timidè, gelidèque ministrat
Dilator, spe longus, iners, auidusq; futuri,
Difficilis, quærulus, laudator temporis acti:
Se puero, censor, castigatōrque minorum.
Multa ferunt anniueniētes comoda secū, multa recedētes adimūt.*

Voire iusques aux sciences dont chacune est subiet-
te à semblable inconuenient. Les sciences qui semblent
plus perdurables: les vnes perissent comme l'usage de la vraye
musique, & l'eloquence. Les autres sont muées comme il est ad-
ueni par plusieurs fois à la discipline militaire, & en l'Archite-
cture. Aussi en la medecine, & en la philosophie, selō les pais, &
les tēps ou elles sont traictees. Lō adiouste aux autres cōm' à l'A-
strologie, & Cosmographie. Lō en trouue de nouuelles comme
l'Imprimerie, l'artillerie, & l'art de nauiger par l'esguille &
l'aymant. Arist. 7. des Poli. cha. 10. & 12. Metaphys. chap. 8.
1. du ciel chap. 3. Platon au Timee, & au Politiq. ou du regne.
φαίν τὰ αὐτὰ δοξάζματα πολλάκις εἰς ἀνθρώπους ἀφικέσθαι καὶ τινὰς τε
καὶ πολλὰς περιόδους ἔχειν, καὶ ὅτι ἡμᾶς προῖδεν, ἢ τὰς ὑφ' ἡμῶν γινώ-

δέντας, τὰς ἐπιτήμας τιμὴν οὐσασιν λαβεῖν. Ἀλλὰ καὶ ἐν ἄλλαις περιφο-
ραῖς, ὅσας εἰπεῖν ὁ πόταξ ταῖς γενόμεναις, καὶ ταῖς αὐτῆς ἐσομέναις ἐμφα-
νῆναι καὶ ἀφανισθῆναι πάλιν αὐτὰς. *Proc. sur Eucl. Sen. 7. nat. quest.*
cha. 25. & 31. & Ci. 6. de la Rep. au songe de Scipion. Encores
nous mesmes en les apprenant, traictant, & pratiquant : chan-
geons par oublier & resouuenir.

En ceste maniere toute chose mortelle est con-
seruee, non pour demeurer tousiours mesme, com-
me la diuine. Les choses diuines perseuerēt tousiours mesmes,
& en mesme estat: cōme eternelles qu'elles sont. Tel est Dieu &
les intelligēces, *Arist. 12. de la Metaph. cha. 6. 7. & 8.* Les mor-
telles estās de leur nature caduques, instables, & muables demeu-
rēt par le benefice de la generatiō nō mesmes en nōbre, ains en es-
pece, participās aucunemēt par ce moyē d'eternité, & condition
diuine. *Arist. 2. de l'ame. cha. 4.* Mais il expose mieux ce point au
premier des parties des animaux & de leurs causes, qu'en
nul autre part q'ie sache: ses paroles sont telles au 5. cha. Entre
les substāces consistās en nature aucunes sont ingenites & im-
mortelles de tout tēps: Les autres ont cōmencemēt & fin. Mais
nous pouuōs moins contēpler la partie eternelle qui est plus noble
& diuine, pour en auoir peu de cognoissance par les sens, qui nō^a
donnēt la faculté de pēser & chercher tant ce qui appartient à
ceste partie diuine qu'aux autres choses lesquelles desirons sça-
uoir. Il est plus aisé de cognoistre les mortelles & caduques com-
me les plantes, & animaux, pour les auoir en nostre cōpagnie,
& plus familiers. Toutesfois l'un & l'autre estude nous plaist:
car iacoit que nous puissions bien peu atteindre aux superieures,
toutesfois pour l'excellence de leur cognoissance, nous prenons
plus de plaisir à les cognoistre, qu'en celles qui nous sont ioinctes.
Ces inferieures pour ce qu'elles sont en pluralité, & peūuent
estre plus pleinement cogneuēs, leur science plaist.

LE SYMPOSE

Dauantage pour ce qu'elles sont plus prochaines de nous & plus familières à nature elles compensent quelque peu avec l'estude des diuines.

Après auoir entendu ce propos, tout esmeu d'admiration. Je di ô sage Diotime, ces choses à la verité vont elles en ceste maniere? Laquelle ainsi que font les parfaicts Sophistes, respondit: soyez en certain: car si vous regardez l'ambition des hommes, vous esmerueillerez de vostre rudesse, si ne comprenez les paroles predites, considerant l'ardant amour duquel ils sont surprins pour se faire cognoistre, & acquerir gloire immortelle à tout le temps aduenir, & pource volontairement ils se hazardent plustost, que pour leurs enfans, despendent leur bien, supportent tous traux, & finalement s'exposent à la mort. Croyez vous que Alceste fut morte pour Admette, ou Achilles pour Patrocle, ou nostre Codre pour le royaume de ses enfans, s'ils n'eussent pensé laisser memoire immortelle de leur vertu, telle que nous l'auons maintenant? Il s'en faut beaucoup. Ains tous fõt toutes telles choses pour la vertu immortelle, & pour laisser honorable opinion d'eux, & tant meilleurs qu'ils sont, & plus s'efforcent de paruenir à ce point d'immortalité, que tant ils ayment.

L. REGIVS.

Après auoir parlé de l'immortalité qu'on acquiert par generation: il declare maintenant celle qui vient de l'honneur, & qu'on gaigne par vertu: en laissant perpetuelle memoire de nous.

A

A quoy toutes personnes bien nees aspirent. Et pour cest effect ont trouuees les Annales, histories, & poësies.

Considerant l'ardent Amours duquel ils sont surprins pour ce faire cognoistre & acquerir gloire immortelle. Cic. pour M. Marcel. parlant à Iule Cesar. *Quamquam iste tuus animus nunquam his angustiis quas natura nobis ad viuendum dedit contentus fuit, semperque immortalitatis amore flagruit. Nec verò hæc tua vita dicenda est, quæ corpore & spiritu continetur. Illa, inquam, illa vita est tua (Cæsar) quæ vigeat memoria seculorum omnium, quam posteritas alet, quam ipsa æternitas semper intuebitur. Huic tu inservias, huic te ostētes oportet.* Le mesme auteur pour le poete Archias. *Nullam virtus aliam mercedem laborum, periculorumq; desiderat, præter hanc laudis & gloriæ, quaquidem detracta, quid est quod in hoc tam exiguo vitæ curriculo, & tam breui, tantis nos in laboribus exerceamus? Certè si nihil animus persentiret in posterum, & si quibus regionibus vitæ spatium circumscriptum est, eisdem omnes cogitationes terminaret suas, nec tantis se laboribus frägeret, neque tot curis, vigiliisque angeretur, nec toties de vita ipsa dimicaret. Nunc insidet in optimo quoque virtus quædam, quæ nocteis & dies animum gloriæ stimulis concitat, atque admonet non cum vitæ tempore esse dimittendam commemorationem nominis nostri: sed cum omni posteritate adequandam.* Et prim. Tuscul. *Maximum verò argumentum est, naturam ipsam de immortalitate tacitam indicare, quod omnibus curæ sunt, & maximæ quidem quæ post mortem futura sunt.* Plinius 7. hist. nat. in præfat. *uni ambitio, uni auaritia, uni immensa viuēdi cupido, uni superstitio, uni sepulture cura, atque etiam post de se futuro.* Dont il se
hh

LE SYMPOSE

mocque en apres au cha. 5. Eadémque, inquit, vanitas in futurū se propagat, & in mortis quoque tempora, ipsa sibi vitam mentitur, immortalitatem promittendo.

Et pource volontairement ils se hazardent, dependent leur bien, supportent tous trauaux, & finalement s'exposent à la mort. *Cicer. pour le poëte Archias, An verò tam parui animi videamur esse omnes qui in his vitæ periculis, laboribusq; versamur: ut cum usque ad extremum spaciū nullum tranquillū atque ociosum spiritum duxerimus, nobiscum simul moritura omnia arbitremur.*

Croyez vous qu'Alceste fust morte pour Admete. *Aristote 2. Economique. chap. 1. Alceste n'eust acquis tant de gloire, ny Penelope eust merité tant de louanges, si elles eussent vescu avec maris fortune. Mais les aduersitez d'Admete & Vlysses leur ont preparé memoire sempiternelle: car gardans es aduersitez de leurs maris fidelité, & iustice enuers eux, elles ont bien merité honneur. Car il est facile de trouuer compaignes de la prosperité: mais ne veulent participer de l'aduersité, si elles ne sont fort femmes de bien.*

Ou Achilles pour Patrocle. *Cic. pro Archia poëta. Quam multos scriptores rerum suarum magnus ille Alexander secum habuisse dicitur: is tamen cum in Sigæo ad Achillis tumulum astitisset, ô fortunate (inquit) adolescens qui tuæ virtutis Homerum præconem inueneris! Et verè: nam nisi Ilias extitisset illa, idem tumulus qui corpus eius contexerat, nomen etiam obruisset. Renoyez ce que nous auons recueilly d'eux en la seconde oraison.*

Ou nostre Codre pour le Royaume de ses enfans.
Codre Roy des Atheniens lequel pour la conseruation de son
pays

pays, & pour sauuer le royaume à ses enfans se presenta volontairement à la mort: car les Peloponesiens ennemis des Atheniens auoyent entendu par l'Oracle, qu'ils auroyent du meilleur en la guerre qu'ils menoyent lors ensemble: s'ils ne tuoyent le Roy de leurs ennemis. Dequoy Codre aduertit se meit en habit de mendiant, vint en leur camp, & par iniures les prouoqua à le tuer, n'estant recogneu de personne.

S'ils n'eussent pensé laisser memoire immortelle de leur vertu telle que nous l'auons maintenant Cicero 1. *Off. vix inuenitur qui laboribus susceptis periculisque aditis non quasi mercedem rerum gestarum desideret gloriam.* Idem 1. *Tusc. Omnes incenduntur ad studia gloria.* De Senect. *Nemo unquam Scipio persuadebit, aut patrem tuum Paulum, aut patrum, aut multos praestanteis viros, quos enumerare non necesse est, tanta esse conatos, quae ad posteritatis memoriam pertinerent: nisi animo cernerent posteritatem ad se pertinere posse. Sed nescio quomodo animus erigens se posteritatem ita semper prospiciebat, quasi cum excessisset e vita, tum denique victurus esset.* Et 1. *Tuscul. Quid nostri philosophi? nonne in his ipsis libris quos scribunt de contemnenda gloria, sua nomina inscribunt?*

Et tant meilleurs qu'ils sont & plus s'efforcent de paruenir à ce point d'immortalité. Cic. 1. *Tuscul. Quid illud non dubitas quin specimen naturae capi deceat ex optima quaque natura? Quae est igitur melior in hominum genere natura, quam eorum qui se natos ad homines iuuandos, tutandos, conseruandos arbitrantur.* Et vn peu apres. *Nemo sine magna spe immortalitatis se pro patria offeret ad mortem.* Et au dialogue de vieillesse. *An censeres me tantos labores diurnos*

LE SYMPOSE.

nocturnosque domi, militiaeque suscepturum fuisse, si eisdem finibus gloriam meam, quibus vitam essem terminaturus? Nonne melius multo fuisset ociosam ætatem, & quietam sine ullo labore, aut contentione traducere?

De la fertilité du corps & de l'ame.

Ceux donc qui sont fertiles du corps s'addonnent plus aux femmes, & en deviennent amoureux, pour auoir lignee, esperans par ce moyen acquerir à tout iamaïs immortalité, memoire, & felicité. Aucuns ont l'ame fertile qui conçoit plus en l'ame qu'au corps, & produisent choses à elle cōuenables. Que doit dōc produire l'ame? prudence & les autres vertus: desquelles sont les poetes progeniteurs, & autres ou-riers estimez inuentifs.

L. REGIVS.

Ceux donc qui sont fertiles du corps. *L'Amour du corps nous inuite des le commencement à boire & manger: afin d'engendrer par le nourrissement humeurs, qui remplissent ce qui escoule continuellement du corps, tant par euacuations apparentes, qu'occultes. Platon au Timee, & Galien 1. de garder la santé. Le corps parcreu, & estant en sa vigueur, la semence nous irrite & prouoque à auoir lignee. Platon au Timée. Aristote aux problemes, Section 4. et 2. de la generatiō des animaux chap. 2. Galien de la semence. Hippocrat. de l'ancienne medecine, & de la nature humaine: afin que l'animant, qui*
ne

ne peut tousiours demeurer en soy mesme, conserué en lignee semblable, demeure perpetuel. Aristote chap. 1. du 2. de la Generatiō des animaux, & 2. de l'Ame chap. 4.

Aucuns ont l'ame fertile.) l'Amour propre de l'Ame inuite l'ame à apprendre & cognoistre verité: dont elle est nourrie, & si par oubliance ou par paresse se pert quelque cas, cest Amour le repare, & remet en l'esprit par meditation, & recordation. Dauantage estant l'ame bien apprinse, & en sa vigueur, il l'incite à enseigner & escrire: afin que le sçauoir reduit par escrit, ou engraué aux esprits des apprenans: l'intelligence du maistre, & la verité demeure perpetuelle entre les hommes.

Or est celle partie de prudence la principale, & la plus excellente par laquelle les Republiques & familles priuees sont gouuernees: qu'on nomme temperance, & iustice. Parainsi quiconques de sa ieunesse à l'ame fertile de telles vertus, & pource est diuin, aduenant l'aage il apperte engendrer, & errant ça & là cherche beauté, ou il engendre: ce qu'il ne feroit iamais en laideur. Doncques comme engrossi, il chérit plus les beaux corps, que les laids. Et si auec ce il trouue l'ame belle, genereuse, & docile, il se plaist merueilleusement, rencontrant ces deux beautez ensemble, & incontinent parle abondamment de vertu, deuant ce personnage, luy remonstrant quel doit estre l'homme de bien, & quel est son office, & essaye luy enseigner ceste doctrine. Car approchant du beau, & conuersant auec luy, il produict & engendre ce qu'il auoit conceu de long temps, se souuenât de luy tant absent que present, & nourrit ce qu'en prouient cō-

LE SYMPOSE

munemēt avec luy, de sorte que tels personnages ont plus grande communion, & plus ferme amitié ensemble, que les autres enuers leurs enfans naturels : comme ceux qui communiquent en enfans plus beaux, & plus immortels. Il n'y a celuy qui n'aymast mieux auoir tels enfans, que les humains : Regardant à Homere, à Hesiodé, & aux autres poetes excellens, quels enfans ils laissent, qui leur apportent gloire & memoire immortelle, comme estans immortels. Voyez aussi quels enfans a laissé Lycurge en Lacedemon, conseruateurs de leur cité, & à bien parler de toute la Grece. En outre vous honorez Solon pour la generation des loix, & plusieurs autres sont celebrez, tant entre les Grecs que les barbares, pour auoir monstré plusieurs inuentions excellentes, & engendré toute sorte de vertu. Auquels pour raison de tels enfans, l'ō a consacré temples : mais pour les humains, iamais.

L. REGIVS

Or est celle partie de prudence la principale, & la plus excellente, par laquelle les Republiques & familles priuées sont gouuernées. *Aristot. 1. des Ethtiq. chap. 2. monstre que la faculté ciuile est la plus excellēte, & que sous elle sont la discipline militaire, l'economie, & oratoire. Qu'il est meilleur de bien faire à toute vne nation ou republique, qu'à vne personne seule : ioint que comme luy mesme escrit 11. de la Methaphis. chap. 6. Les sciences sont moins ou plus honorables, selon leur subiet. Cicer. 6. de la Republiq. Nihil illi principi Deo qui*

qui hunc mundum regit, quod quidem in terris fiat acceptius, quàm concilia cætusque hominum iure sociati: quæ ciuitates appellantur. Platon au politiq. declare quelle est ceste prudence & science politique, en quoy elle consiste, & comment il la conuient exercer. Xenophon apres auoir recité au Proësme de sa Pedie la difficulté qu'il y a à gouuerner les hommes en public & priué, promet de monstrier en tout le liure, la discipline par laquelle Cyrus deuint tant excellent à regir les hommes. Le mesme auteur recite au premier des memoires Socratiques, que Socrates disputoit ordinairement, que c'est pieté & impieté, honnesteté & turpitude, iustice & iniustice, prudence & follie, magnanimité & pusillanimité, que c'est cité, & homme politique, que c'est dominer aux hommes, & quel doit estre celuy qui leur commande. Et traictoit de plusieurs autres choses dont la cognoissance pouuoit à son aduis rendre les hommes bons & honnestes. Estimant ceux qui les ignorent meriter d'estre appelez serui-les. Plus au 4. il iugeoit (dit-il) auoir bon entendement ceux qui apprennoient promptement ce à quoy ils estudioyent, & retenoyent ce qu'ils apprennoient, & qui estoient conuoiteux des disciplines qui nous monstrent à bien habiter en la maison & en la ville, & generallyment à vser des hommes, & choses humaines cōme il appartient: car il estimoit si telz personages estoient instituez, que non seulement ils seroyent heureux en leurs maisons bien habitées: mais aussi qu'ils pourroyent rendre les autres hommes & citez heurense.

Par ainsi quiconque des sa ieunesse à l'ame fertile de telles vertus. La beauté de l'ame consiste principalement en vertu, prudence, sciëce, & eloquëce. Cicero in Bruto, hominis

LE SYMPOSE

decus est ingenium, ingenij verò ipsius, eloquentia.

Aduenant l'aage.) i. estant la prudence meurie, & le sca-
uoir en sa perfection: car le labour d'apprendre est en ieunesse,
& le fruiet des estudes en l'aage moyen, & sur la vieillesse.

Il app:te d'engendrer.) i. enseigner, & escrire, s'il est sca-
uant. ou manier affaires.

Et errât ça & là, cherche beauté ou i' engendre.

L'Amour du corps cherche à le nourrir delicatement de bel-
les & plaisantes viandes, de faire auoir belle lignée de belle fem-
me. Celuy de l'esprit: qu'on estudie aux belles sciences, qu'on
escriue en stylle orné, & elegant, & qu'on enseigne les beaux
espritz.

Il se plaist merueilleusement rencontrant ces deux
beautez ensemble. Si la beauté du corps & de l'esprit con-
uiennent ensemble, le maistre qui enseigne tel personnage, prend
grand plaisir à luy monstrier. Virgil.

Gratior est pulchro veniens è corpore virtus.

Senec. Epist. 9. *Errare mihi visus est qui dixit gratior est
pulchro veniens è corpore virtus. Nullo enim honestamento eget
ipsa, & magnum sui decus est, & corpus suum consecrat.*

Luy remonstrent quel doit estre l'homme de bien.
& quel est son office, & essaye luy enseigner ceste do-
ctrine. Platon 10. de la Repub. Il cōuient mettre pei-
ne à ce que toutes autres disciplines delaisées, chacun
cherche & apprenne, s'il en a moyen, celle par laquel-
le il puisse discerner la bonne vie de la mauuaise, &
preferer en toutes choses à luy possibles, tousiours les
meilleures. Cognoistre que peut beauté meslée avec
pauuereté & richesse: & avec quelle habitude de l'ame
elle

elle fait bien ou mal. Dauantage que cest noblesse, ou ignobilité: viure en priué ou en autorité: estre fort, ou foible: prompt à apprédre ou tardif, & autres semblables: qui par nature appartiennent à l'ame, & s'acquierent avec le temps que peuuent meslées ensemble: de maniere qu'en les bien considerant, & regardant à la nature de l'ame l'on puisse discerner la bonne vie de la mauuaise, appellant la mauuaise celle qui rend l'ame pire, & bonne qui la fait meilleure, contenant au reste toutes autres choses.

Et nourrit ce qui en prouient communement avec luy. *Sçauoir, & congnoissance de verité avec bonté de meurs, & gratitude mutuelle.*

Ont plus ferme amitié ensemble, que les autres enuers leurs enfans naturelz. *La vertu & le sçauoir avec similitude de meurs seruent plus à concilier l'amitié, que le parétage: & souuent se trouuent disciples, portans plus d'amour à leurs precepteurs, que les enfans à leur pere & mere. Cicer. de l'Amitié: Nihil est amabilius virtute, nihil quod magis alliciat homines ad diligendum. Quippe quum propter virtutem & probitatem eos etiam quos nunquam vidimus diligamus.*

Comme ceux qui communiquent en enfans plus beaux & plus immortels. *La pluspart des enfans naturellement viuent peu, plusieurs sont vicieux & desobeissans: Mais la vertu (comme dit Isocrates à Demonique) demeure tousiours avec les personnes qui l'ont de ieunesse sincerement nourrie. Aussi les escritures doctes & elegantes iamais ne vieillissent: ains tant plus elles vont en auant, plus elles acquierent d'autorité, & de vigueur. Comme il est aduenü à Platon, & à Aristote, à*

LE SYMPOSE

Hippocrates, & Ptolomée le mathématicien. L'on ne pourroit rendre assez de graces à tels personnages, lesquels ont trauaillé pour tout le genre humain, luy monstrans meurs, institutions, disciplines. Car si les lettres n'eussent esté trouuées, si les actes de plusieurs siecles n'eussent esté redigez par escrit, & si ces excellens personnages n'eussent laissé leurs beaux & utiles liures à la posterité: Que seroit-ce auiourdhuy de nostre vie, en ceste grande obscurité de nature, & ignorance humaine? en ceste grande multitude, & diuersité d'affaires? Et ne faut seulement rendre graces à ceux qui ont escrit: mais aussi aux autres: qui ont dressé bibliothèques, fondé colleges pour nourrir les pauvres escoliers, sallarié professeurs sçauans: afin de conseruer les lettres & disciplines. Dauantage aux precepteurs qui enseignent la ieunesse aux écoles, & vniuersitez, monstrans les langues, la Rhetorique, poësie, philosophie, droit ciuil, medecine, Theologie. Ils estoient au temps passé plus honorablement traictez, & de gages & de priuileges, que maintenant, non seulement par les re-publiques, mais aussi par les Rois & Empereurs. Qui a esté cause de faire florir les sciences, & qu'elles sont venues en grãde perfection.

Iuuenal Saty. 7.

*Dij maiorum umbris tenuem & sine pondere terram,
Spirantésque crocos, & in urna perpetuum ver:
Qui praeceptorem sancti voluere parentis.
Esse loco.*

Il n'y a celuy qui n'aymast mieux auoir telz enfans que les humains, regardât à Homere, Hesiodé, & autres poëtes excellens. L'estude des poëtes est presque tout en la renommée. Pontanus à la fin de l'*Vranie* traite elegamment

ce point.

Virgil. *Æneid.* 10.

*Fœlices ambo si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.*

Horatius 4. *Odarum.*

*Gaudes carminibus, carmina possumus
Donare, & pretium dicere muneri.
Non incisa notis marmora publicis,
Per quæ spiritus, & vita redit bonis
Post mortem ducibus: non celeres fugæ
Reiectæq; retrorsum Hannibalis minæ,
Non incendia Cartaginæ impiæ
Eius qui domita nomen ab Affrica
Lucratus rediit, clarius indicant
Laudes, quam Calabræ Pierides: neque
Si chartæ sileant, quod benefeceris,
Mercedem tuleris. Quid foret Ilia
Mauortisque puer? Si taciturnitas
Obstaret meritis inuida Romuli?
Ereptum stygiis fluctibus Æacum
Virtus, & fauor, & lingua potentium
Vatum diuitibus consecrat insulis.
Dignum laude virum musa vetat mori:
Cælo musa beat.*

Idem eodem libro.

*Vixere fortes ante Agamemnona
Multi. Sed omnes illachrimabiles
Vrgentur, ignotique longa
Nocte: carent quia vate sacro.*

LE SYMPOSE

*Paulum sepultæ distat inertia
Cælata virtus.*

Idem 2. Odarum.

*Non visitata nec tenui ferar
Penna biformis per liquidum æthera
Vates: neque in terris morabor
Longius, invidiâque maior
Urbes relinquam.*

Et in fine eiusdem Ode.

*Absint inani funere nenia,
Luctusque turpes, & quarimonia:
Compesce clamorem, ac sepulchri
Mitte superuacuos honores.*

Idem. 3. Oda.

*Exegi monumentum ere perennius,
Regaliq; situ Pyramidum altius:
Quod non imber edax, aut Aquillo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, fugâque temporum.
Non omnis moriar, multâque pars mei
Vitabit libitinam: usque ego postera,
Crescam laude recens.*

Ouid. 15. Methamorphoseos.

*Iamq; opus exegi, quod nec Iouis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, aut edax abolere vetustas:
Cum volet illa dies, quæ nil nisi corporis huius,
Ius habet, incerti spacium mihi finiat ævi.
Parte tamen meliore mei super alta perennis
Astra ferar, noménque erit indelebile nostrum.*

Quâque

*Quaque pater domitis Romana potentia terris,
Ore legar populi, perque omnia secula fama,
Si quid habent veri vatum presagia, viuam.*

Homere & Hesiode. Poètes Grecs tres excellens & congneuz à tous. Homere nous a laissé l'Iliade & l'Odysee, & auons sa vie par Herodote. Hesiode la Theogonie, & un autre poëme intitulé Les œuures, & iours, qui est fort sententieux, & utile aux enfans.

Lycurge. Legistateur des Lacedemoniës, duquel Plutarque a escrit la vie. Xenophon fait ample mention de luy en la Republique des Lacedemoniens, deduisant particulierement ses institutions. Platon parle de luy en l'huiëtiesme epistre à Dion, au premier des loix, 10. de la Repub. Aristot. 2. des Politiques chap. 7, & 10. Isocrates au Panegyriq. Cicer. au premier de la diuination, Herodote 1. hist. escrit qu'il fut hōme de tresbonne vie, & qu'entrant au temple de Delphi, l'Oracle luy respondit qu'il ne sçauoit s'il deuoit l'appeller hōme, ou Dieu. Apres son decez, les Lacedemoniens le deisfierent, & luy bastirent un temple.

Solon. Platon au Timee. Solon le plus sage des sept sages. Plus auant au mesme liure, luy sembler comme Solon en plusieurs choses eust esté tressage, & bien expert: aussi en poësie auoir surpassé tous les autres poetes. Il en fait aussi mention en l'Atlantique, 10. de la Repub. Eschines en l'oraison contre Ctesiphon. Demosthene de la legation mal faicte. Diogenes Laërtius aux vies des Philosophes. Plut. aux Polit. monstre le moyē comme il vint en reputation, & autorité. Aussi recommande il fort ses loix, & Isocrates en l'Areopagite. Gell. noct. Attiq. 17. cap. 2. Atheniensibus leges dedit tantō temperamento com-

LE SYMPOSE

positas: ut parem gratiam à Senatu, & plebe inierit, qui duo reipublicæ ordines irrecõciliabili propemodum odio diffidebant. Il deceda en Cypre comm' escrit Herodote en l'aage de quatre vingt ans, & ordonna que ses os fussent portez en Salamine, & illec iettez par les champs: afin que les Atheniens ne les recouvraissent, par ce qu'il les auoit astraits par serment de ne riẽ muer aux loix, qu'il leur auoit baillees, iusques à son retour.

Pour la generatiõ des loix. Il y a deux sortes de gens qui vaquent aux loix. Les uns donnent maniere de viure aux peuples, comme Solon, Lycurge, Numa Pompilius, Charondas, Minos, qu'on appelle legislateurs. Les autres estudient à entendre les droicts municipaux escrits & non escrits, & les costumes des pays, avec les styles de playderie, pour dresser les contracts des particuliers, & vuyder leurs differens. Nous les nõmons Iuriconsultes: tels furent iadis entre les Romains Seru. Sulp. Scenola, Papinian, Vlpian. Tels Barthole, Balde, Iason, & n'agueres Alciat. de ces legistes se font en France les Ad-uocats, Iuges, Conseillers, Presidens, & paruiennent quelque-fois à estre Chancelliers: qui est le premier estat de iudicature, & le plus honorable. Outre ces deux il en y a d'autres qui cherchent en cecy les causes & raisons de plus haut, comme Platon Aristote, Plutar. en leurs politiques. Ciceron aux 6. liure de la Rcpub. 3. des loix, & 3. des offices.

Plusieurs autres tant entre les Grecs que les Barbares pour auoir monstré plusieurs inuentions excellẽtes. Comme Ceres la maniere de labourer, & l'usage du fourment. Bacchus du vin & de la vigne. Mercure les lettres. Esculapius la medecine. Orpheus les ceremonies. Entre les sçauãs. Platon & Aristote sont anjourd'huy leuz en toutes langues

&

¶ parmy toutes religions: qui sont par Seneque appelez à bonne raison, precepteurs du genre humain.

Et engendre toute sorte de vertu. Les philosophes doctrine, Les legistateurs bonne police & concorde en leurs Républiques, Les saincts hommes, iustice & religion.

Aufquels pour raison de tels enfans l'on a consacré temples. i. pour leurs merites ont esté reputez sainctz & deifiez, ou canonisez. Cicer. 1. de la nature des Dieux. Perseus eos ducit habitos Deos: à quibus magna utilitas ad vitæ cultum esset inuenta, ipsasq; res utiles, & salutare deorum esse vocabulis nuncupatas. Idem 3. Iam verò in Græcia multos habent ex hominibus deos, ut Herculem & Esculapium, Romulum nostri, aliósque complures. Idem 2. de Legibus. Diuos & illos quos in cælum merita vocauerunt Herculem, Liberum, Esculapiũ, Castorem, Pollucem, Quirinum. Et subdit. Quod autem ex hominum genere consecratos sicut Herculem, & ceteros coli lex iubet: Indicat omnium quidem animos immortales esse, sed fortium bonorũque diuinos. Plinius libro 2. cap. 7. Deus est mortali iuuare mortalem, & hæc ad æternam gloriam via, hac procures iere Romani: hic est vetustissimus referendi benemerentibus gratiam mos: ut tales numinibus ascribantur. Horat. Epi. 2. à Auguste.

Romulus & Liber pater, & cum Castore Pollux,
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti:
Dum terras, hominũque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt.
Plorauere suis non respondere fauorem
Speratum meritis, diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit:

LE SYMPOSE

*Comperit inuidiam supremo fine domari.
Vrit enim fulgore suo qui pręgrauat arteis
Infra se positas, extinctus amabitur idem.
Pręsenti tibi diuinos largimur honores,
Iurandęque tuum per nomen ponimus aras.
Nil oriturum alias, nil ortum tale fatentes.*

Virgil. Æneid. 6.

*Quique sacerdotes casti, dum vita manebat,
Quiq; pij vates, & Phębo digna locuti,
Inuentas aut qui vitam excoluere per arteis,
Quiq; sui memores alios fecere merendo:
Omnibus his niuea cinguntur tempora vitta.*

Pontanus I. Vranix.

*Mos erat antiquo in Latio ac laurentibus aruis:
Qui meritis patriam, inuentęque auxere per arteis,
Atque acuere suos ad publica munera sensus.
Vtile commenti in medium, & noua commoda vitę.
In numerũque referre Deũ, atque hos addere tēplis.
Vt Ianum, Faunosq; ut quem pollentibus herbis
Fecit auem, & variis pinxit Dea Dedala pennis.
Vt geminos etiam Pilumnia numina fratres,
Vt cuius famulata domus Pinnaria sacris,
Et carmentali tribuit quę nomina portę.
Purpura quinetiam ad summos ubi venit honores,
Ambitioque caput cęlo intulit: hinc Adrianos
Et Neruas, hinc Cęsareę tot numina gentis.
Et coluere quidem, & templis posuere dicatis,
Heu rerum ignarę mentes, ignaręque veri
Pectora Quid simulachra iuuant? quid luce carentum*

*Herodię.
li. 4. mō-
stre la ma-
niere de
desfier les
Emper.
Romains.*

Cor-

Corpora? & incensis pacem tot poscere ab aris?
Vnus enim sator est rerum, qui cuncta gubernat,
Quémque oculis neque cernere erit, neque tangere palmis.
Sed tantum mente inuenias, namque arduus imas
Despectat nubes, & cœli culmina pressat,
Cuncta regens. Nam cuncta tulit longè optimus author,
Perfectorum operum, & rerum causâ una bonarum.
Hunc neque marmoreis renitentia templa columnis,
Non auri preciosus honos, non Indica concha,
Nec quæ Phydico spirant simulachra metallo,
Aut tauri ante aras fusi ceruice cruores:
Sed precibus ieiuna piis, & conscia recti
Mens placare queat, facilem paruoque volentem
Munere, si qua pïj summittant thura Sabæi.

CONCLVSION DV SECOND

LIVRE.

C'est vne louable coustume introduicte au monde des le cõ-
 mencement du genre humain, d'honorer les vertueux personna-
 ges apres leur decez: en leur dresseant sepulchres, esleuant statues,
 escriuant tiltres, & epitaphes, pour rendre tesmoignage de leur
 vertu à la posterité. Puis passant outre de deifier les plus excel-
 lens en sainteté & sçauoir, ou qu'on a veu prosperer en leurs
 affaires par dessus le commun usage des hommes, en leur edifiât
 temples & autels. Ce qui a esté obserué non seulement par les
 Grecs & Latins, ou par les Gentils, & Chrestiens en leurs ca-
 nonisemens: Mais vniuersellement en toutes nations, voire
 iusques aux plus inhumaines, & barbares. En telle manière

furent nombrez entre les dieux *Mercur*, & *Eſculapius* : pour la cognoiſſance de pluſieurs bonnes choſes qu'ils donnerent. *A* *Homere* en contemplation de ſa poeſie admirable, temples dediez en aucuns endroits. *Nicoſtrate* qui trouua les lettres, reputée deeſſe. *Orpheus* qui premierement monſtra en Grece la maniere d'honorer Dieu, & de philoſopher: fut depuis en telle reuerence, & reputation: que pour auoir dreſſé les hommes lourds & groſſiers, en les retirant d'impieté à la religion : & de la vie ſauuage en ciuilité: ils le preſchoyent auoir addoucy les Tygres, & attiré à ſoy les forests. *Minos* fut eſtimé iuge des ames en l'autre vie, pour les bonnes loix par luy faiçtes, qu'on penſoit eſtre venues de *Iupiter*. *Lycurge* en *Lacedemō* honoré cōme dieu. *A* *Alexandre* le grand, à *Iule Ceſar* & à *Auguſte* pour leurs eſpouuentables proſperitez aduint le ſemblable : en cas pareil nous voyons *Charlemagne* ſur les autels & ſa feſte celebree, tāt aux Eglifes qu'au Palais. Et ſ'il eſt loyſible de meſler les choſes ſacrees parmy les prophanes, combien y a il de ſiecles qu'*Abraham* & *Moyſe* veſquirent ? En quelle reuerence ont ils touſiours eſté, & ſont encores maintenant par tout le monde, non ſeulement entre les Iuiſ: mais auſſi entre les Chreſtiens, & *Mahometiſtes*? Que diray-ie des autres prophetes Hebreux? Des *Apoſtres* de *Ieſus Chriſt*? qui ont ſemé & preſché la parole de Dieu? Des martyrs qui par tant d'exquis tourmens & mors cruelles l'ont confirmée? Des docteurs qui l'ont interpretée? Des prelats qui en la primitiue Eglise par ieunſnes, oraiſons, aumofnes, nous ont monſtré la voye de ſalut? Ausquels nous voyōs parmy les champs, parmy les villes, & villages temples edifiez, conuents & religieux ordonnez pour le regard de leurs merites & pour la ſaincte vie qu'ils ont menée. Certes tout cecy eſt ad-

uenu à bon tiltre, & iuste cause: car ils nous ont monstré Dieu, Justice, Pieté, Contenance. Ils nous ont manifesté les secrets de nature tant au ciel, qu'en la terre. Ils nous ont enseigné & constitué les bonnes disciplines, laissé histoires pleines d'exemples, cherché remedes contre les maladies, excogité tant d'ars pour subuenir à noz necessitez, sans lesquelles choses viurions en pire condition que les bestes, n'ayans religion, lettres, iustice, ciuilité. L'on ne pourroit donc faire assez d'honneur à tels personnages, qui nous ont esté tant profitables.

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis?

N'y prenons pour nous, ce qu'Euander remonstroît à *Æneas*.

Aude hospes contemnere opes, & te quoque dignum,

Finge Deo. Et

Stat sua cuique dies, breue & irreparabile tempus

Omnibus est vita, sed famam extendere factis,

Hoc virtutis opus.

Suyuons donc la vertu, honorons les vertueux, aymons les sciences & les apprenons, occupons nous en actions louables, delaiïssons les vanitez humaines. Reglons nous selon ces Heroïques personnages anciens, & mettons peine à leur imitation de profiter à tout le genre humain. C'est le vray moyen d'acquérir honneur en ceste vie, & delaiïsser bonne opinion de nous à la posterité, avec esperance de paruenir à la felicité eternelle.

FIN DV SECOND LIVRE.



P R E F A C E D E

L.LEROY, SVR LE TROISIÉSME

LIVRE, A TRES-ILLUSTRE ET TRES-

vertueuse Princeſſe Marie d'Eſteuart,

Royne d'Ecoſſe, & Dauphine

de France.



Es poetes anciés, nous vou-
lans representer, ſoubs la
couverture de leurs fables,
l'excellence & puissance de
beauté, feignirent quelque-
fois eſtre aduenu vn diffé-
rét entre Iuno, Pallas, & Ve-
nus (qui eſtoient en la reli-
gion des gentils, eſtimees
les premieres Deeſſes) à ſça-
voir laquelle eſtoit la plus belle. Duquel different Pa-
ris fils de Priam, fut par Iupiter ordonné & accordé en-
tre elles iuge. Paris eſtant ſur le point d'en prononcer
ſa ſentence, Iuno luy propoſa l'Empire de toute l'Asie
ſ'il iugeoit pour elle. Pallas, ſageſſe, vaillance es armes,
& heur en ſes entreprinſes. Venus la iouyſſance
d'He-

d'Helene, reputée lors la plus belle femme de Grece. Mais se souciant peu des autres offres, iacoit qu'elles fussent grâdes, iugea en faueur de Venus, luy deliurât la pôme d'or, qui estoit le pris de leur different. Ainsi les anciens soubz ceste fable nous ont monstré, combien l'on doit tenir precieuse la beauté, puis qu'entre les déesses mesmes elle fut tant prisee : aussi que Paris la prefera à toutes les autres choses plus estimées. Dequoy dōnerent apres suffisant tesmoignage les Grecs & les Troyens, qui entrerent en vne grosse guerre à cause d'Helene, mettans leurs estats, biens & personnes en hazard : les vns afin de la recouurer, les autres pour la garder. Qui voulurent plustost endurer le siege dix ans, veoir gaster leur pays, laisser prendre, s'accager, & brusler leur ville : que rēdre vne si belle femme, reputans les vns & les autres le pays heureux ou son corps demoureroit. Mais ie pense le Roy-Dauphin plus heureux en vous prenant par honneste mariage, que ne fut Paris en rauissant Helene, iacoit que ce fust par l'octroy de Venus. Et considerant voz singulieres perfections, ie ne doute que ne luy deuiez estre preposée, encor qu'elle ayt esté tant louée par plusieurs autheurs excellens. D'auantage que si vous fussiez trouuée au different des trois Déesses, qu'elles ne vous eussent deferé, puis que voyons en vous seule reluire les trois graces que chacune à Paris promettoit. En premier lieu vous estes Royne d'une puissante & belliqueuse nation, alienée anciennement de la noble couronne de Frâce, vnissant par vostre heureux

mariage les deux royaumes. En apres nature vous a ornée d'une tant excellente beauté, que quand bien n'auriez autres singularitez, seriez à bonne raison desirable des plus grâds seigneurs du monde. Mais avec ce en vostre tendre ieunesse auez appris les lettres que vous aimez & honorez, & acquis vertu vray ornement de vostre esprit diuin, pour vous estre seure guide de toute la vie aduenir.

Madame il vous plaira souuenir que selon Platon & Aristote il y a trois choses en nous, le corps, l'ame & l'intellect, qui ont leurs propres beautez, & Amours separez. La beauté du corps consiste en la conuenance proportionnée de ses membres & en bonne couleur. Celle de l'ame aux vertus morales, en doctrine, & eloquence. La beauté intellectuelle en la contemplation des substances immaterielles, & se trouue en Dieu premierement, n'estant autre chose que la souveraine sapiëce, puis aux Idées, & est la parfaite beauté demourant tousiours en mesme perfectiõ & purité: de laquelle toutes choses belles prennent leur essence & denomination. L'amour corporel gist en delectations charnelles, & l'entretenement du corps, & procreatiõ du semblable. Celuy de l'ame que pouons appeller humain, à apprêdre, enseigner, discourir, escrire, manier affaires, & gouverner estatz. Le diuin, à considerer les substances pures, vniformes, exemptes de toute matiere: ou se trouue la vraye sciëce. La fin de ses Amours est la delectation de l'aymât en l'vniõ de la chose aimée. Et tédent tous à immortalité

par

par diuerſes voyes. Le corporel par generatiō, qui nous eſt cōmun avec les beſtes brutes. L'humain par actiōs vertueuſes, dont ſ'acquiert memoire perpetuelle. Le diuin par la cognoiſſance de verité qui nous met en la grace de Dieu, & nous cōduit en ſa demeure eternele. Or auons nous iuſques icy preſque touſiours parlé de l'Amour corporel & humain, en traduifant & expoſant ce grand philoſophie. Reſte maintenant à parler de la parfaite beauté, qui eſt l'intellecuelle & de l'Amour diuin: laquelle partie Platon eſtime à bonne raiſon la plus difficile, & à laquelle veut eſtre rapportez tous les propos precedens. Donques apres auoir paſſé ſur vn diſcours de telle importance, que ceſtuy cy, tant de difficultez en toutes lettres & diſciplines, au moins mal qu'il a eſté poſſible: i'ay penſé à l'imitatiō de ceux qui ont couru, ou beaucoup cheminé reprendre vn peu mon haleine, en admirant voz ſingularitez & excellences. Et comme les poetes non ſeulement au cōmencement de leurs œuures, mais auſſi quand tombent en quelques lieux difficiles, inuoquēt les Muſes: ainſi ay-ie aduiſé, Madame, d'implorer en ceſt endroit voſtre aide, comme i'ay fait du Roy Dauphin voſtre mary en l'autre liure, & vous prier eſtre fauorable à mes eſtudes ſuyuant la bonne volōté qu'en auez monſtrée cy deuant. Soubs ceſte eſperance, ie pourſuyray mon entrepriſe. Toutesfois ie ne puis bonnement entrer en ceſte profonde contemplation de beauté, diuine, que ie n'aye reprins ſon commencement de plus hault, pour eſſayer de la vous donner à

entendre : veu la difficulté & obscurité qui est plus grande qui se puisse trouuer en toute la philosophie.

Après que le souuerain createur eut fait ce monde, temple sacré de la diuinité, eut orné la region intellectuelle d'Idées, les corps celestes d'intelligéces, & répliques parties inferieures de toutes sortes d'animaux: Il desira auoir quelcun qui considerast la raison d'un tel ouurage, en aymast la beauté, admirast la grâdeur. Dócques toutes choses créées, il pensa finalement de produire l'homme, & parla au ciel, aux estoilles, & aux elemens en ceste maniere. Mes creatures ie reçoÿ à ceste heure grand plaisir voyant la figure ronde de ce mien ouurage & perfection de tous costez, tant de mouuemens differens gardans conitamment chacun son ordre, ceste belle conuenance de corps diuers, & temperature de qualitez contraires, seruaut à la generation & entretenemēt des autres creatures inferieures. Mais ie ne suis encores du tout satisfait : car ma volonté est d'y adiouster vn animal qui domine sur tous les autres, reuere iustice, honore religion, vous contemple & congnoisse. Vous m'aidez chacun en son esgard, fournissant à sa creation quelque particule du vostre, que reprédrez puis apres, & ie suppleray le reste, donnant au corps formé l'ame immortelle pour le regir, & mon image, afin de le rendre plus accompli, & plus honorable. Ces paroles entendues incontinent se mirent en deuoir d'obeir à leur maistre & architecteur. Le feu, l'air, l'eau, & la terre, accompagnez de leurs qualitez fournirēt sang, cholere, flegme
bile,

bile, chair, os, nerfs, veines, arteres, cartilages, muscles, desquels Dieu composa le corps de l'homme, par tel ordre & structure, (tant au total, qu'en ses membres interieurs & exterieurs) qu'il n'est possible d'en imaginer plus belle ny plus conuenable. Le ciel donna mouuement & lumiere, avec chaleur, & esprit pour le viuifier. Les sept planettes, & autres estoilles leurs influences, pour conduire ses complections & inclinations. Là preside Destinee gouuernante l'yniuers en l'ordre qui luy a esté premierement donné, avecques les trois Parces ses filles qui disposent la vie humaine, Lachesis la commence, Clotho la maintient, Atropos la rompt & finit quand le temps ordonné pour viure est accomply, laissant neantmoins nostre raison libre, & arbitré franc. Qui est puis apres guidé par la prouidēce diuine, en l'election des choses bonnes & mauuaises. Or pour ce que cest animal deuoit viure par le feu & l'air, afin que par eux il ne fust vuidé & consommé, & perist incontinent: Dieu ordonna pour le nourrir les herbes, bledz, legumes, fruietz & racines des plantes, & autres animaux terrestres & aquatiques. En ceste maniere Dieu crea l'homme, luy portant tel amour, qu'il meit en sa substance les substances de routes natures, & l'accomplissement de l'yniuers, le rendant (en tant que sa condition pouuoit porter) diuin & immortel. Il ordonna au cerueau la raison accompagnée d'imagination, memoire, pensément, & discours, & meit en la teste racine nostre la partie diuine de l'ame, au plus haut du corps, afin

LE SYMPOSE

de nous esleuer tousiours vers le lieu d'ou elle est descendue: luy laissant discours semblables aux mouuements & reuolutiōs de l'vniuers pour se regler par eux. Au foye source du sang & des veines la concupiscence procurant nostre nourrissement vniuersel: auquel gisent volupté, & douleur meslées par toute la vie. Au cœur origine des arteres, & fontaine des espritz, l'ire dont despend constâce & magnanimité, pour se ioindre avec raison quand les concupiscences sont rebelles. Ainsi en l'integrité de la substance humaine, furēt assemblées les substances de toutes les natures du monde. Ce qui ne se peut dire d'autre creature quelcōque, angelicque, celeste & sensible. Le feu, l'air, l'eau, & la terre par leur vraye proprieté sont en son corps. Il y a esprit plus diuin que les elemens (comme dit Aristote) correspondant par proportion au ciel, Il y a la vie des plantes faisant mesmes offices qu'en elles, à sçauoir de nourrir, augmenter, & engendrer. Le sens des bestes, tant interieur qu'exterieur. L'ame pleine de celeste raison, participation de l'intelligence angelique, image & similitude de Dieu. Tellemēt que nulle substance créée dedaigne luy ayder. Les superieures luy fauorisent, les inferieures obeissent. La terre & autres elemens, avec les bestes luy seruēt. Le ciel travaille pour luy. Les anges procurēt son bien & salut. Dieu qui par sa prouidēce en a soin iusques au moindres parties, ne luy donnant rien propre, fait apparoir en luy tout ce qui estoit particulièrement es autres. Et le prenant le colloqua au milieu du mōde, puis luy
parla

parla ainsi. Nous ne vous auons baillé siege certain, ne propre face, ou charge aucune particuliere: afin qu'ayez & possédez tel siege, telle face, & telle charge q̃ voudrez & choisirez. Les autres ont leur nature desfinie, & qui ne peut passer leurs bornes determinées. Vous qui n'estes en rien cōtraint: il est en vostre frâc arbitre, auquel vous ay laissé gouuerner, de vous la presire. Je vous ay mis au milieu du monde: afin que de la vous veissiez plus commodemēt tout ce qui est au mōde. Nous ne vous auōs fait celeste, ne terrestre, ne mortel n'immortel: afin que de vous mesmes prenez telle forme que voudrez. Vous pourriez degenerer es bestes brutes, qui vous sont inferieures, pourrez estre regeneré es superieures, que vous estimez diuines. O grâde liberalité de Dieu! ô admirable felicité de l'hōme, auquel il est permis d'auoir ce qu'il desire, estre ce qu'il veut. Les bestes incontinent qui naissent, apportēt quāt & elles ce que doiuent auoir. Les esprits souuerains des le cōmencement ou biē peu apres ont esté ce qu'ils seront en toute eternité. Dieu donne à l'homme toutes sortes de semēces & germes de toute vie. Celles semences qu'il cultiura croistront & fructifieront en luy. S'il cultiue les vegetales, il deuiedra plante: si les sensuelles, brutal: si les raisonnables, celeste: si les intellectuelles, ange & amy de Dieu: s'il ne se contente de la condition d'aucune creature, deuenant vn esprit avec Dieu, il les precedera toutes. Qu'est il rien plus admirable que d'auoir inuenté tant d'ars liberaux & mechaniques, pour viure plus

LE SYMPOSE

heureusement? Et que l'homme habitant & viuant ycy bas si peu, ayt osé entreprédre de congnoistre nó seulement ce qui est dessus & deffoubz & dedans la terre, comme les natures de toutes sortes d'animaux, les proprietéz des plantes, herbes, racines, semences, les vertus secrettes des perles, pierres, les qualitez des metaux, & subtilité d'Alchimie: mais aussi la nature de l'Ocean, & de toutes eaues & des poissons y viuás. Puis ayt passé en l'air, se soit enquis des foudres, tonnerres, & esclairs, des pluyes gresles, neiges, & autres accidens apparoißans en la moyéne region: ayt monté par esprit & par art iusques au ciel, qu'il a taché de compasser, imaginant deux poles, & vn effeul pour le soustenir, distinguár les planettes, & estoilles fixes, inuentant le Zodiaque, obseruát les solstices & equinoxes, les causes de l'equalité, briefuété & longueur des iours & des nuitz, raisons des vmbres, la maniere d'escrire & mesurer le monde, nauiger d'un pays en autre, en reiglár le chemin par les vens, & par les astres, dont il a diligemment obserué les mouuemés, conionctions, & oppositions, les grandeurs, vifesses & tarditez, couleurs, splendeurs, serenitez, chaleurs, froidures, & le pouuoir qu'elles ont sur les choses inferieures. Son industrie a penetré par tout, ny l'espeúeur de la terre, ny la profundité de la mer, ny la varieté de l'air, ny l'ardeur ou splendeur du feu, ny la spacieuse esténdue du ciel ont peu destourner son entendement. Encor non content des choses contenues au pourpris de l'vniuers, innombrables en multitude

titude, admirables en beauté: il a passé lavoute du ciel,
 tant esloignée de la terre, & est parvenu iusques au
 lieu de dessus, se retirant par contemplation du mon-
 de vers Dieu, de tenebres à lumiere, de corruption à
 l'éternité, d'ignorance à sapience & cognoissance de
 vraye beauté, qu'il ne pouuoit trouuer au ciel, en la
 terre, ou quelque chose corporelle que ce soit. L'essē-
 ce de ce lieu (comme dit Platon au Phœdre) est sans
 couleur & sans figure, insensible & inuisible, co-
 gneue seulemēt par l'intellect gouuerneur de l'ame.
 Illec resident les sciences pures, exemptes de toutes
 opinions, coustumes, & vanitez humaines. Resident
 les vrayes vertus, resident les substances eternelles, de-
 meurans tousiours en leur simplicité mesmes, & im-
 muables. Qui m'esleuera maintenant de la terre ob-
 scure vers le ciel? Ou qui me baillera ailles que ie
 monte iusques en ce lieu superceleste pur & net? ou
 ie voye par les yeux de l'esprit en sa perfection ceste
 beauté de laquelle i'ay avec Platon à parler. Icy bas tout
 est plein de corruption, changement, & inconstance,
 tout enuironné de tenebres, obscurcy d'ignorance.
 Nos sens foibles & tardifs: tellement que n'y pouuōs
 obtenir vray sçauoir, vray repos, vraye paix & tran-
 quillité. Seigneur Dieu ouurez moy donc les yeux de
 l'esprit, & me faictes grace de cōtempler les merueil-
 les de vostre demeure: que vous reuelez à ceux qui
 vous reuerent & craignent, lesquelles n'a veu l'œil, n'y
 l'oreille ouy, n'y le cœur pensé. Mon entendement
 est foible, sçauoir nul, moyen petit. Je cognois main-

tenant ma temerité, d'auoir entrepris matiere tant difficile, & manifestee de tout temps à peu de personnes. Et voy d'autre costé la honte qui me peut aduenir de laisser l'œuvre imparfaicte. Parquoy i'essayeray de l'acheuer moyennant la grace de Dieu: non selon la dignité de la matiere, & excelléce de l'auteur (car qui est celuy qui ostant tant presumer de soy) ains selon ma portee & mediocrité d'esprit: priant au surplus les lecteurs de prendre ceste bonne volunté en gré, & supporter mon ignorance.

L'ARGVMENT DV TROISIESME
liure. Par L.le Roy.

LOut ainsi qu'il ne suffit au prudent batisseur de bien asseoir les fondemens d'un logis, ou esleuer la maçonnerie iusques à quelque hauteur, s'il ne le rend couuert *Et* parfaict: Ainsi semble ne s'estre contenté nostre auteur d'auoir proposé les fondemens de son œuvre amoureuse par les cinq premieres oraisons, *Et* les propos precedens de Diotime avec Socrates, touchant la perpetuité qui nous vient, tant selon le corps que l'ame, par le benefice d'Amour: ains comme desireux d'y mettre quelque heureuse fin, tasche en cest endroit, nous en donner la perfection. Enseignant comment deuons purifier nostre ame par vertu *Et* sçauoir, *Et* la separer peu à peu du corps: afin qu'à par soy elle puisse mieux cognoistre la souveraine beauté, source de toutes beautez, *Et* mere de l'amour diuin qui est le vray
but de

but de nostre peregrination mondaine, ou deuous tous aspirer. A cest effect il nous la propose en sa maiesté, pure & sainte, hors de toute matiere, denuee de figures, couleurs, & autres circonstances. Admonestant ne la chercher aux animaux, au ciel, ny en la terre, ou ne se trouuent que les ombres & images des choses: ains seulement au lieu superceleste, & region ultramondaine, ou reside verité, & l'essence immuable des choses eternelles. Qu'elle n'est visible à l'homme que par la lumiere spirituelle, & l'intellect deument purifié. Le plaisir qu'il y a en telle contemplation, qui surpasse tous les plaisirs mondains. Cōment y paruenans sommes renduz amis de Dieu, & deuenons veritablement immortels. Parmi ces propos en les exposant, nous auons traicté le plus diligemment qu'il a esté possible, la matiere des Idees, suyuant la doctrine Platonique, auons expliqué la nature de l'intellect plus diuine partie de l'ame, auons proposé la description du monde superceleste, comparé la felicité naturelle qu'acquérons par Philosophie à la diuine ou sommes auancez, & dressez par religion: sur le progrez de laquelle auōs discoursu depuis le commencement du monde, iusques à present: Concluans ny auoir vray Amour que le diuin, ny certaine immortalité que celle que par luy esperons obtenir.



DE LA PARFAITE BEAUTE
& de l'Amour diuin.



Arauenture entendrez vous bien ce commencement d'Amour: mais ie doubte que puissiez paruenir au reste, qui est parfaict & plus saint, pour lequel cestuy Amour dont nous parlions a esté ordonné, iacoit qu'on le vous monstre. Ce nonobstant ie le vous diray, & n'obmettray rien, qui soit en ma diligence. Mettez peine de me suyure tant qu'il vous sera possible.

L. REGIUS.

D'autant que la diuinité surpasse l'humanité, & la contemplation l'action: d'autant est l'Amour diuin plus noble que l'humain, & la beauté intelligible plus digne que la sensible, & corporelle, demeurant l'une eternelle, & l'autre corruptible. Or est l'ordre de l'uniuers tel, que des choses intelligibles procedent les sensibles, qui se conuertissent tant qu'elles peuuent à leurs causes, & à elles retournent. Ainsi Platon traictant de l'uniuers au *Timee* refere ce monde visible à l'intelligible, sur le patron duquel il a esté crée, cōme aussi faict il icy de l'Amour, & de beauté. Il conuient estre recors de ce qui a esté dit par *Pausanias*, &
qu'a-

qu'auons adnoté en la seconde oraison: c'est à sçauoir qu'il y a deux Amours & deux Venus ou beaultez. La Venus celeste a son Amour par lequel est excitee à entendre la beaulté de Dieu: l'autre a le sien, pour procurer mesme beaulté es corps: l'une comprend en soy la splendeur de diuinité, & l'enuoye icy en la seconde Venus, qui l'apporte par apres en la matiere du monde, & par la presence d'icelle chacun corps est rendu beau selon sa condition & nature, comme il deduit au Phædon. L'une Venus est pour contempler beaulté, l'autre pour engendrer: en quoy consiste l'Amour corporel ou sensible, qui nous est commun avec les bestes, & pource est tresimparfaict.

Cæl. Rho.
aux anciens
leçons, li. 10.
23. chap.
2. 3. 4. &
li. 16. cha.
24. & 25.
Augustin
Niph. de
l'Amour,
chap. 98.

Commencement d'Amour. Tous les propos precedens tenus entre Diotime & Socrates de l'Amour, iacoit qu'ils soyent graues & admirables: toutesfois ne sont que commencemens ou rudimens pour paruenir au diuin, qui est parfaict & saint: auquel tout autre Amour, tant corporel qu'humain doit estre rapporté, comme à son vray patron & exemplaire. Il n'y a matiere en toute la Philosophie de plus grande importance, que celle des Idees, ny plus utile: attendu que d'icelle depend la cognoissance des Anges ou intelligences, & celle de l'ame nostre, & de la celeste. Mais pour autant que telle matiere est fort difficile à raison des contrarietez qui se trouuent entre Platon & Aristote, & qu'elle est obscurcie de plusieurs questions & disputes, nous premettrons quelques fondemens & suppositiōs: lesquelles bien entendues, tireront les lecteurs hors de toute difficulté, & obscurité.

Toute chose creee a son estre en trois manieres, à sçauoir causal, formel & participant, comme le Soleil qui n'a chaleur, pourtāt que chaleur est qualité elementaire, & n'est de nature celeste,

LE SYMPOSE

routesfois le Soleil est cause & fontaine de toute chaleur. Le feu est chaud par sa nature & forme propre. Vn bois n'est chaud par soy, mais bien peut estre eschauffé en participant du feu la qualité predite: Doncques ceste chose appelée chaleur a son estre causal au Soleil, formel au feu, participant au bois, ou autre semblable matiere. De ces trois manieres d'estre, le plus noble & le plus parfait est l'estre causal. Dauantage comme Platon escrit au Phædon, Toute creature ou est corporelle & visible comme le ciel, les elemens, les plantes, les animaux & toute chose composee des elemens, ou inuisible & non seulement incorporelle: mais aussi deliuree entierement de tout corps & separee, qui s'appelle proprement nature intellectuelle, ou, selon noz Theologies, angelique. Entre ces deux extremes natures est une moyenne, laquelle iacoit que soit incorporelle, inuisible & immortelle: ce nonobstant est motrice, & lyee à ceste charge: qu'on appelle ame raisonnable, qui est submise à l'angelique, & preposée à la corporelle, subiecte de l'une, & maistresse de l'autre. Par dessus ces trois est Dieu, autheur & principe de toute creature, qui a en sa fontaine de diuinité l'estre causal, & procedant de luy mediatement la creature angelique, a le second estre, à sçauoir le formel: finalement l'ame raisonnable reluit de la nature angelique, qui luy est-participee. Il y a donc trois natures, Dieu, la nature angelique, & la raisonnable. Dôt la premiere, qui est Dieu, ne peut estre multipliee: mais y a vn seul Dieu principe & cause de toute autre diuinité. Au regard de la seconde nature, qui est l'angelique ou intellectuelle, il y a differēt entre les Platoniques: car aucuns mettent entre Dieu & l'ame raisonnable grand nombre de creatures qu'ils appellent intelligibles & intellectuelles: les autres n'en mettent qu'une seule, & disent que Dieu a produit.

duit eternellement vne creature de nature incorporelle & intellectuelle, tresparfaicte, en laquelle il colloqua les Idees du Soleil, de la Lune, de tous animaux, des plantes, & pierres, des elemens, & uniuerſellement de toutes choses : Et selon leur opinion ne procede autrè creature immediatement de Dieu que ceste premiere intelligence, laquelle depuis a produit l'ame du monde & apres elle, tous les cieux, & les elemens & ames raisonnables. Brief tout ce monde sensible, image & simulachre de l'intelligible est procedé de ceste premiere creature, qu'ilz appellent monde intelligible. Or combien que Dieu l'ayt produicte seule, toutesfois ils maintiennent qu'il a produit toutes choses, pour ce qu'en elle il a produit les Idees & formes de toutes, comme nous difions tantost. Elle est entieremēt deliuree & separee du corps, non l'ame du monde, laquelle, iacoit que soit incorporelle, & immaterielle, ce nonobstant elle est astraite à regir & mouuoir la nature corporelle.

Pour declaration de cecy, encores deuons nous ſçauoir que toute cause qui opere avec art & esprit, a premierement en ſoy la forme de ce qu'elle pretend produire, comme vn architecte, ou maistre maſſon a en ſoy, & en son esprit la forme du baſtiment qu'il veut faire, & regardant ſur elle, comme son exemple: à l'imitation d'iceluy produit & dresse son œuure. Les Platoniques appellent ceste forme, Idee & exemplaire: & veulent que la forme du baſtiment que l'ouurier a en son esprit, ayt l'eſtre plus parfaict, & plus vray que n'a le baſtiment produit en apres par l'ouurier en matiere conuenable, comme de pierre, bois & autre ſemblable. Ils nomment ce premier eſtre Ideal, ou intelligible: l'autre materiel & ſensible. Ainſi quand l'ouurier baſtit, nous dirons y auoir deux baſtimens, l'un intelligible

L E S Y M P O S E

qu'a l'ouurier en son esprit, l'autre sensible qui est composé par l'ouurier, de marbre, de pierre, ou d'autre matiere: exprimant en icelle au plus pres qu'il peut la forme & modelle par luy cõceue. Seneca epist. lib. 8. epistola 166. Causam Aristoteles putat tribus modis dici. Prima inquit, causa est ipsa materia, sine qua nihil potest effici. Secunda opifex. Tertia forma, quæ unicuique operi imponitur, tanquam statua: nam hanc Aristoteles εἶδος vocat. Quarta his accedit, propositum totius operis. Quid sit aperiam. Æs prima statua causa est, nunquam enim facta esset, nisi fuisset id ex quo funderetur, duceretur ve. Secunda causa, artifex est, non potuisset enim æs illud in habitum statua figurari nisi accessissent peritæ manus. Tertia causa est forma, neque enim statua ista Doryphoros aut Diadumenos vocaretur, nisi hæc illi impressa esset facies. Quarta causa est faciendi propositum, nam nisi hoc fuisset, facta non esset. Quid est propositum? quod inuitauit artificem, quod ille secutus fecit: vel pecunia est hoc, si venditurus fabricauit: vel gloria, si laborauit in nomen: vel religio, si donum templo parauit. Ergo & hæc causa est propter quam fit. An non putas inter causas facti operis numerandum, quo remoto factum non esset? His quintam Plato adiicit, quam ipse Ideam vocat: hoc est enim ad quod respiciens artifex, id quod destinabat efficit. Nihil autem ad rem pertinet, utrum foris habeat exemplar, ad quod referat oculos: an intus quod ibi ipse concepit & posuit. Hæc exemplaria rerum omnium Deus intra se habet, numerosque vniuersorum quæ agēda sunt, & modos mente complexus est, plenus his figuris, quas Plato Ideas appellat, immortales, immutabiles, infatigabiles. Itaque homines quidē pereūt, ipsa autē humanitas ad quā homo effingitur permanet, & hominibus laborantibus, intereuntibus, illa nihil patitur.

patitur. Quinque ergo causæ sunt, ut Plato dicit, id ex quo, id à quo, id in quo, id ad quod, propter quod, nouissimè, id quod ex his est tanquam in statua, id ex quo æs est, id à quo artifex, id in quo forma quæ aptatur illi, id ad quod exemplar est, quod imitatur is qui facit, id propter quod facientis propositum, id quod ex istis est, ipsa statua. Hæc omnia mūdus quoq; ut ait Plato, habet. Faciēs hic Deus est, ex quo fit hæc materia est, forma hæc, est habitus, & ordo mundi, quem videmus, exemplar scilicet ad quod Deus hanc magnitudinem operis pulcherrimi fecit, propositum propter quod Deus fecit. Quæris quid sit propositum Deo? Bonitas, ita certè Plato ait, Quæ Deo faciendi mundum causa fuit? Bonus est, bona fecit, bono nulla cuiusquam boni inuidia est, fecit itaque quàm optimum potuit. Fer ergo iudex sententiam, & pronuncia quis tibi verisimillimum videatur dicere, non quis verum dicat: id enim tam supra nos est, quàm ipsa veritas. Idē epistola 59. Quæcunque sunt, in sex modos Plato partitur. Primum illud quod est, nec visu, nec tactu, nec ullo sensuum comprehenditur. Cogitabile est quod generaliter est, tāquam homo generalis sub oculos non venit, sed specialis venit, ut Cicero & Cato. Animal non videtur, sed cogitatur, videtur autem species eius, equus & canis. Secundum ex his quæ sunt ponit Plato, quod eminet & exuperat omnia. Quid ergo est? Deus scilicet maior ac potentior cunctis. Tertium genus est eorum quæ propriè sunt: innumerabilia hæc sunt, sed extra nostrum posita conspectum. Quæ sunt interrogas? propriè Plato Ideas vocat, ex quibus omnia quæ sunt fiunt, & ad quas cūcta formantur. Hæ immortales, immutabiles, inuiolabiles sūt. Quid sit Idea, id est, quid Platoni esse videatur audi. Idea est eorū quæ naturaliter sunt exemplar æternum. Adiiciam definitioni interpretationem quò

res apertior fiat. Volo imaginem tuam facere, exemplar picture tue habeo, ex quo capit habitum aliquem mens nostra, quem operi suo imponat: ita illa quæ me docet & instruit facies à qua petitur imitatio, Idea est. Talia ergo exemplaria infinita habet natura rerum, hominum, piscium, arborum, ad quæ quodcunque fieri ab illa debet, exprimitur. Quartum locum habet, εἶδος Quid sit hoc εἶδος attendas oportet, & Platoni imputes, non mihi hanc rerum difficultatem. Nulla est sine difficultate subtilitas. Paulo antè pictoris imagine utebar. Ille cum reddere Virgilium coloribus vellet, ipsum intuebatur, Idea erat Virgilij facies, futuri operis exemplar, ex hac quod artifex trahit, & operi suo imposuit, εἶδος est. Quid intersit quæris? Alterum est exemplar, alterum forma ab exemplari sumpta, & operi imposita. Alteram artifex imitatur, alteram facit: habet aliquam faciem statua, hæc est εἶδος: habet aliquam faciem exemplar, ipsum quod intuens opifex, statuam figuravit, hæc est Idea. Etiamnum aliam desideras distinctionem: εἶδος in opere est, Idea extra opus, nec tantum extra opus est, sed ante opus. Quintum genus est eorum quæ communiter sunt: hæc incipiunt ad nos pertinere, hîc sunt omnia homines, pecora, res. Sextum genus eorum quæ quasi sunt, tanquam inane, tanquam tempus. Quæcunque videmus ac tangimus Plato in illis non numerat quæ esse propriè putat: fluunt enim & assidua diminutione atque adiectione sunt, nihil ex his quæ videmus manet. Cicero Academicarum quæst. 1. Mentem volebant rerum esse iudicem, solam censebant idoneam cui crederetur, quia sola cerneret id quod semper esset simplex & uniusmodi, & tale quale esset: hanc illi Ideam appellabant, iam à Platone ita nominatam, nos rectè speciem potius possumus dicere. Sensus autem omnes hebetes & tardos esse arbitrabantur

bantur, nec percipere ullomodo res eas quæ subiectæ sensibus viderentur: quæ essent, aut ita parvæ ut sub sensum cadere non possent, aut ita mobiles & concitatæ, ut nihil unquā unum esset constans, ne idem quidem quia continenter laberentur, & fluerent omnia. Itaque hanc omnem partem rerum opinabilem appellabant. Scientiam autem nusquam esse censebant, nisi in animi notionibus atque rationibus. Idem in Oratore ad Brutum. Sed ego sic statuo nihil esse in ullo genere tam perfectum, quo non pulchrius id sit unde illud & ex ore aliquo, quasi imago exprimatur, quod neque oculis, neque auribus, neque ullo sensu percipi potest, cogitatione tantum & mente complectimur. Itaque & Phydia simulachris, quibus nihil in illo genere perfectius videmus, & his picturis quas nominavi, cogitare tamen possumus pulchriora. Nec verò ille artifex, cum faceret Iouis formam, aut Minervæ, contemplabatur aliquem e quo similitudinē duceret: sed ipsius in mente infidebat species pulchritudinis eximia quædam, quam intuens, in eaque defixus, ad illius similitudinem artem & manum dirigebat. Ut igitur in formis & figuris est aliquid perfectum & excellēs, cuius ad excogitatam speciem imitando referuntur ea quæ sub oculos ipsa cadunt: sic perfectæ eloquentiæ speciē animo videmus, effigiē auribus quærimus. Has rerum formas appellat Ideas: ille non intelligendi solum, sed etiā dicendi grauiissimus author & magister Plato, easque gigni negat, & ait semper esse, ac ratione & intelligentia contineri. Cætera nasci, occidere, fluere, labi, nec diutius esse uno & eodem statu. Quicquid est igitur de quo ratione & via disputetur, id est ad ultimam sui generis formam, speciēque redigendum. C'est à dire (comme nous l'avons exprimé au commence-

LE SYMPOSE

ment du Timée) que Platon a pensé que de toutes choses nous auions quelques formes, & figures en l'esprit qui ne pouuoient estre apperceues par la veue ny autre sens: ains estoient seulement cognues par l'intelligence & pensées, esquelles il maintenoit cōsister l'excellence & perfection de noz œuvres, prenans d'elles la similitude que nous conceuions de bien faire, & y referans par imitation ce que tombe sous noz yeux. Il appelle ces formes Idées, & dit qu'elles sont tousiours sans auoir commencement, qu'il n'est possible les comprendre sinon par intelligence. Toutes les autres choses naistre, mourir, couler, decheoir, & iamaïs ne demourer en mesme estat. Au Timée. Il conuient à mon aduis premierement distinguer que c'est qui est tousiours n'ayant point de commencement, & que c'est qui est crée & n'est iamaïs. D'où l'un peut estre compris par intelligence avec raison, estant tousiours mesme: l'autre par opiniō, avec sens irraisonnable, naissant & perissant & n'estant iamaïs à la verité. Platon traite amplement des Idées au 5. 6. & 7. de la Repub. Au Parmenide, Theetete, Menon, Sophiste, Phædon & Timée: ou i en ay adnoté plusieurs choses, comme les passages s'offroient. Plotin de l'intellect, Idées & Estant. De la beauté intelligible, Du bon ou de l'un, Du premier bon, & Comment est venue la multitude des Idées. Marcil. Ficin. II. & 12. de la Theologie Platonique. Donques le monde sensible a esté produit de l'intelligence diuine, à l'image du monde intelligible créé du premier pere, & composé comme chacun animal de son ame & de son corps, selon Platon & les philosophes de sa secte. Le corps du monde est tout ce qui apparoit à noz yeux, fait des quatre elemens, comme il est porté par le Timée. Pour plus ample declaration de cecy: il nous faut souuenir du triple estre auparauant proposé, qui se
trouue

trouue en ses elemens & aux Idées. Le feu, l'air, l'eau, & terre ont leur estre causal au ciel: pource qu'aux corps celestes est la vertu productiue des inferieures, le formel depuis la Lune iusques en la terre, le participant imparfaict & diminué aux parties subterranees & entrailles de la terre, ou se trouuent le feu, air, & eau, comme l'experience monstre, est prouué par les Philosophes, & confirmé par les anciens Theologiens, signifians ce cy obscurément par les quatre fleuues infernaux, Acheron, Coccyte, Stix, & Phlegeton. Ainsi pouuons nous diuiser le monde en trois parties, la celeste, mondaine, & infernale. Ce qu'ont entendu les poëtes, diuisans le Royaume de Saturne à ses trois enfans, Iupiter, Neptune, & Pluton: qui ne denotent autre chose que la triple varieté de ce monde corporel, tant selon le corps que l'ame. Le Royaume de Saturne est le monde intelligible, Iupiter signifie la partie celeste, Pluton l'infime, Neptune la moyenne, ou se fait principalement toute generation, & corruption: qui nous est signifié par l'eau & la mer, estant en perpetuel flux & reflux. Les Platoniques mettent apres l'ame du monde plusieurs autres ames, à sçauoir celle du firmament, & des sept planettes, signifiees par les Muses. La derniere est celle de l'homme, qu'ils appellent le lien & neud du monde, & qu'il est colloqué au milieu de l'uniuers, ayant par diuerses parties communion & conuenance avec toutes les parties du monde, comme nous auons touché en la preface de ce troisieme liure: au moyen dequoy est appelé Microcosme ou petit monde. Comme aux elemens se trouue ce triple estre, aussi fait-il aux Idées. Lesquelles ont en Dieu leur estre causal, en l'Ange formel, en l'Ame raisonnable participant. En Dieu ne sont Idées: mais il est cause & principe de toutes les Idées, lesquelles il produit premie-

rement en la nature angelique, & de là en fait participant l'ame raisonnable. Quand dōc nostre ame se tourne vers sa partie intellectuelle & angelique, elle est illuminée en participant les vraies formes d'icelles choses: lesquelles cōme en l'intellect s'appellent Idées: ainsi sont-elles par apres en l'ame appellees raisons. En quoy different les ames de noz corps & les celestes: car les celestes pour le gouvernement du corps ne se partent de la partie intellectuelle: ains tousiours conuersent vers elle & coniointes ensemble exercent l'un & l'autre office, tant de contempler que gouverner les corps. Les autres addonnées au soin des corps caduques & terrestres s'y occupent tant qu'elles sont priuees de la contemplation intellectuelle. Et mendiant la science des choses par les sens auxquels elles sont toutes enclinees, se remplissent de plusieurs erreurs & fausces opinions. Au Phædon, Doncques ne vous semble-il pas que cestuy là feroit fort sincerement qui-conque voudroit par le pensément de l'esprit entreprendre scauoir la raison de chacune chose, n'usant en cest endroict ny de la veüe, ny de nul autre sens pour les cōioindre avec les bōnes raisons qui se trouueroient par l'esprit? Mais prenant la cogitatio à par elle, qui est de sa nature pure, s'efforceroit de cognoistre à par luy ce qui est en chacune chose pur & net, & tousiours le poursuuroit sans y faillir, se separant des yeux & de l'ouye, & briuevement de tout le corps, comme de celuy qui ne luy sert que d'empeschement, & qui ne veut souffrir que l'Ame puisse paruenir à la verité & sapience, quand elle vient se mesler avec luy, & qu'elle le reçoit pour compagnon? Et celuy qui fera telle separation n'aura-il pas parfaicte cognoissance de ce que veritablement est, & sera digne d'estre reputé sage, estant paruenu au dernier degré de contentement? Cicero prima Tusculana:

Cum-

Cumque corporis facibus inflammari soleamus ad omnes ferè cupiditates, eoque magis incendi, quod his emulemur qui ea habeant quæ nos habere cupiamus: profectò beati erimus cum corporibus relictis & cupiditatum & emulationum erimus expertes, quòdque nunc facimus cum laxati curis sumus, ut spectare aliquid velimus & visere, id multo faciemus liberius, totòsque nos in contemplandis rebus perspiciendisque ponemus, propterea quòd & natura inest in mentibus nostris insatiabilis quedam cupiditas veri videndi, & ore ipsè locorum illorum quòd peruenerimus, quòd faciliorem nobis cognitionem rerum cælestium, eò maiorem cognoscendi cupiditatem dabūt. Hæc enim pulchritudo etiam in terris patriam illam, & auitam (ut ait Theophrastus) philosophiam cognitionis cupiditate incensam excitauit: præcipuè verò fruètur ea qui tum etiam cum has terras incolètes circumfusi erant caligine, tamen acie mentis displicere cupiebant. Idem 6. de Repub. Imò verò hi viuunt qui ex corporum vinculis tanquam è carcere euolauerunt, vita verò quæ dicitur vita, mors est. Amour diuin est celuy qui nous deliure de telle prison & misere, excitant en nostre ame la memoire de la partie intellectuelle, & nous retirant peu à peu des choses corporelles & sensibles aux inuisibles & intelligibles, nous commence donner quelque goust de l'eternité & nous purifiant par le feu amoureux, nous transmue en forme presqu'angelique.

Il faut d'óc que celuy qui par le droièt chemin desire paruenir à ce point, commence dès son ieune aage cõtèpler les beaux corps, & premieremèt s'il est bien conduit, en aymer vn: & illec produire les raisons de beauté. Puis cõsiderer que la beauté estât en vn corps,

Platon en
l'epistre
aux parès
& amis
de Dion
monstrât
la manie-
re d'acque

LE SYMPOSE

*rir sapien-
ce, met
cinq cho-
ses neces-
saires: le
nom, orai-
son, simu-
lacre,
sciëce, &
Idée.*

est germaine de celle qui est en l'autre, & s'il faut s'uy-
re beauté selon l'espece, ce seroit grande impertinē-
ce, de ne croire que beauté en tous corps ne fust vne
& mesme. Et qui aduise à cecy doit aimer simplemēt
tous beaux corps, sans s'arrester à vn trop ardemmet:
ains le mespriser aucunement, & n'en faire trop d'e-
stime.

L. REGIVS.

*Puis que la beauté est obiet de la veüe, & que toute chose
visible est visible moyennant la lumiere: il s'ensuit que l'acte, la
forme, la viuacité & efficace de toute beauté procede de lumiere,
ou corporelle, si la beauté est au corps, ou intelligible & spirituel-
le, si la beauté est en l'esprit: mais ne pouuons paruenir à l'intelli-
gible que par la sensible. Parquoy il monstre icy comment cela
se peut faire, & comment de degré en degré nous y pouuons
monter. La beauté corporelle, comme il a esté deduit au precedēt,
est composée de choses différentes, conuenantes proportionnelle-
ment ensemble. L'intelligible est simple hors de toute meslan-
ge, exempt de mutation. Comme il y a deux beautez, il y a
aussy deux veües pour y paruenir, l'une corporelle est celle
qu'on dit communement veüe, pour laquelle constituer trois
choses sont necessaires selon Platon au Timee, la lumiere
du feu interieur de nostre corps sortant par les yeux, la lumie-
re exterieure du Soleil qui luy ayde, & la lumiere qui pro-
cede des corps visibles. Et defaillant l'un des trois, l'on ne
peut veoir. Nous cherissons ceste veüe par dessus tous les au-
tres sens, comme dit Aristote au premier de la Metaphysi-
que. Et Platon, la recommandant au mesme lieu du Timée,*
luy

luy refere l'inuention de Philosophie. L'autre veüe est la faculté intellectiue de l'ame par laquelle elle contemple les choses immatérielles, & diuines. S. Iean l'Euangeliste afferme qu'avec ceste veüe les iustes verront le souuerain Dieu, & que ce sera tout leur loyer. Ainsi ont veu Moÿse, S. Paul & autres esleuz la face de Dieu. Les Theologiens l'appellent cognoissance intellectuelle. Aristote traictant de l'ame, luy attribue trois facultez: la vegetatiue, sensitiue, & intellectiue, qu'il appelle νοῦς, νοῦς θεωρητικὸς θεωρητικὸς, ἢ μέγιστον τῆς ψυχῆς ὃ γινώσκει καὶ φρονεῖ.

Les Latins *animum* & *mentem*. Lucr. 3.

Primum animum dico, mentem quem sæpe vocamus:

In quo consilium vitæ, regiménque locatum est.

Horat. 1. epist. ad Iccium.

Dum peregrè est animus sine corpore velox.

Cicero de *Vniuers.* *Animū procreator mūdi Deus cum ex sua mente & diuinitate genuisset.* Prima *Tusculana.* Quintam quādam naturam esse censet è qua sit mens: cui tribuit cogitare, prouider, discere, docere, & inuenire. Inde animo videre, & animo cernere. 1. de *Fin.* de *Vniuers.* & de Senect. Car l'intellect est en l'ame ce qu'est la veüe au corps. 1. *Ethic.* chap. 6. Nous voyons par ceste veüe Dieu & les intelligences. 12. *Metaphy.* chap. 9. Considerons les premiers principes, & premieres causes, les essences, les vniuersalitez, eternitez, & formes abstraites des choses. *Ethi.* 6. chap. 1. & 6. I'açoit qu'en cest imbecillité humaine nostre intellect ne puisse bonnement atteindre à la verité: ains se porte és choses plus manifestes en nature, comme font les yeux des chaulues souris à la lumière du iour 2. *Metaphys.* chap. 1. Et souuent aduient aux hommes considerans la nature, comme il fait à ceux qui considerent le Soleil ecclipsant, aus-

LE SYMPOSE

quels la veue esblouit. Platon au *Phædon*: Or comme le sens cognoit les especes sensibles: ainsi faict l'intellect les intelligibles. Les especes sensibles sont les accidens & affections des choses, les intelligibles leurs formes & natures. Et aduiennent à l'ame les vnes par instinct naturel sans doctrine, comme le tout estre plus grand que sa partie, deux contraires ne pouuoir estre ensemble en mesme subiect, & plusieurs autres semblables principes. Les autres avec discours raisonnable, & cognoissance demonstratiue: comme sont les considerations de Logique, Physique, Metaphysique, Mathematique. Les autres par inspiration ou infusion diuine, comme les reuelations des prophetes, intelligence de la saincte escriture, cognoissance de la souueraine prouidence, & des esprits celestes. Lesquelles intellections nous aduiennent plustost par la grace de Dieu & de son esprit, que par science acquise, ou discours naturel. Auicenne de l'Ame, chap. 8. & aux questions & diffinitions. Et Themiste en la Paraphrase sur le troisieme de l'ame chap. 32. Aristote 11. *Metaphy.* chap. 5. dit que toute science intellectuelle, ou aucunement participant de l'intellect, est vers les causes & principes ou plus certains, ou plus simples. Au sixiesme liu. chap. 1. & en 11. chap. 6. propose trois sciences speculatiues, la Physique, Mathematique, & la Theologie: à quoy s'accorde Ptolomée au commencement de la grand composition. Lequel neantmoins a esté en cela reprins par Pic. Mirand. 1. contre les Astrologiens, sans propos comme il me semble. Aristote recite au 1. de l'ame, chap. 2. Que Platon estimoit les vnes choses estre iugees par l'intellect, les autres par sciences, les autres par opinion, & les autres par le sens. Toutesfois Platon en la premiere question du *Timee* conioint l'intellect avec science, & le sens avec raison: monstrant comment les choses

ses

ses eternelles sont comprehensibles par l'intellect avec raison : & d'icelles sont constituées les sciences, ainsi que luy mesme dit au Théetete, Parmenide, & Phædon : Et les corruptibles par le sens avec opinion : dont ne se doit soucier le Philosophe, pour n'en pouuoir retirer aucune science s. 6. x. de la Republique. Aristote. 1. des Post. chap. 26. attendu que la verité est des choses qui sont tousiours semblablement, & ne reçoient aucune mutation. II. Metaphysique chapitre cinq. En ceste maniere different le sens, & l'intellect. Car l'un est corporel ou conioint avec le corps, l'autre simple, non meslé, & peut estre sans le corps. Plus le sens se trouue en tous animaux. L'intellect aux raisonnables seulement, & encor non en tous, comme disoyent Anaxagoras, & Platon. Aristote 10. Ethicq. chapitre sept, recommande l'intellect & la contemplation en la maniere qui s'ensuit. Si felicité est operation selon vertu, il est raisonnable que ce soit par la plus noble, qui est du meilleur. Si c'est intellect ou quelqu'autre qui semble par nature imperer & dominer, & auoir cognoissance des choses honnestes, & diuines, ou s'il est diuin luy mesme, ou le plus diuin qui soit en nous : l'operation de luy sera par sa propre vertu felicité parfaite. Que ce soit la contemplatiue, il a esté dit, & conuient avec les propos precedens, & avec la verité. Car ceste operation est tresparfaite, pourtant que l'intellect est le plus noble qui soit en nous, & que les cognoissables auxquels s'adresse l'intellect, sôt les plus excellens. D'auantage elle est fort cōtinuelle, veu que pouuôs plus continuellement contempler, que faire, & pensons que plaisir doyue estre meslé avec felicité.

LE SYMPOSE

Et entre les operations vertueuses, celle selon sapience est sans doubte la plus plaisante. *La sapience donc semble auoir voluptez admirables en pureté & fermeté. Platon 10 des loix* L'ame prenant l'intellect tousiours diuin, conduit tout droictement & heureusement. Mais si elle se ioint avec ignorance, elle fait tout au contraire. Au *Timee*: l'intellect & opinion sont deux: d'autât qu'ils ont esté faiçts separément, & sont dissemblables. Car l'un nous est baillé par doctrine, l'autre par persuasiõ: l'un est tousiours accompagné de vraye raison, l'autre sans raison: l'un immuable, l'autre muable. Que tout homme participe de vraye opinion, & les Dieux de l'intellect, ou bien peu d'hommes. *Anaxagoras* tenoit presque semblable propos, comme il est recité au premicr de l'ame chap. 2. Lequel a premierement dit que l'intellect estoit simple, & impassible, qu'il estoit cause du monde, & de tout ordre. 1. *Metaphy. chap. 3.* Et 2. *Physi. cha. 4.* *Plutar. 1. des Senten. Philos. chap. 3.* Et en la vie des *Pericles*. *Galien* en l'histoire *Philos. Cic. 2. Acad. quæst. & 1. Nat. deorum.* Lesquels propos d'*Anaxa.* ont beaucoup serui depuis à *Platon* & *Aristot.* pour paruenir à plus ample cognoissance de sa nature. Tout intellect ou est actif, ou factif, ou speculatif. 6. *Metaph. chap. 1.* Autrement, tout intellect estre pratique, ou contemplatif. Pratique est celuy qui est addonné à la consultation & action. Le contemplatif s'entend assez par son nom, & par ce qui a esté dit, lequel est diuisé au possible ou potentiel, dit par *Aristote* Νῦν δὲ ἀποκρίσθαι. En l'agent ou actuel dit. Νῦν δὲ ἐπεδείκναι. L'intellect possible n'a encor rien de ce qu'il est né d'entendre, semblable à l'homme ignorant qui ne sçait aucun art Et science. Auquel estat sommes quand

quand naissons, & venons au monde. L'intellect agent reduit telle puissance en acte, & comme de tenebres la met en lumiere: l'intellect potentiel precede l'actuel, comme les fleurs le fruit, ou splendeur la lumiere: car nature a mis en toutes choses, premierement puissance, ou aptitude, puis acte & perfection, & rien ne se trouue parfait de son commencement, ains precede tousiours quelque commencement, puis suruiuent la perfection. Lon adiouste à ces deux *Νοῦν παθητικόν*. i. l'intellect passif, ainsi appelé pource qu'il patit i. perit, se despartant l'ame du corps, & pource que les passions de l'ame, comme ire, clemence, crainte, misericorde, confidence, ioye, aymer, & hayr luy competēt. *Arist* 3. de l'ame chap. 5. Comme il y en ayt en toute nature quelqu'un seruant de matiere à chacun genre, qui est tous eux par puissance: l'autre cause & effectif pour les faire tous. Quelle raison a l'art enuers la matiere, necessairement se trouuent telles differēces en l'ame: Et est l'un intellect, tel qu'il demeure tous, l'autre faisant tous: Qui est comme quelque habitude à la semblance de lumiere qui reduit aucunement les couleurs de puissance en acte. Lequel intellect est separable, non meslé, impassible, estant par sa substance acte: car l'agent doit estre tousiours preferé au patient, le principe à la matiere. Et separé est seulement ce qu'il est, & luy seul immortel & perpetuel. Nous ne recordons point, d'autant qu'il est impassible, & l'intellect passible est corruptible, & sans luy n'entend riē. *Theophraste* maintenoit qu'*Aristote* par cecy ayt pensé que ce tout composé de l'intellect potentiel & actuel soit separé du corps, incorruptible, & ingenite: l'intellect passif n'estre separé du corps,

& qu'il est corruptible. Themiste en la Paraph. sur le 3. de l'ame chap. 34. 38. & 39. Puis que l'occasion se presente nous reciterons brièvement les autres passages, ausquels Aristote afferme l'immortalité de l'ame par l'intellect: en quoy sur ce point il conuient avec Platon, & en quoy il differe. Au premier de l'ame chap. 4. L'intellect semble aduenir estant quelque substance, & ne perir point: car il periroit principalement par l'imbecillité de vieillesse. Maintenant c'est comme aux sensoires, pourtant que si le vieillard recouuroit tel œil, il verroit comme le ieune. Tellemēt que la vieillesse suruiuent, non que l'ame patisse: ains ce ou elle est, comme es iurongneries, & maladies. Et entendre & contempler defaut, quelqu' autre estant corrompu dedans. Mais il est impassible. Ratiociner, aymer, ou hayr, ne sont ses passions, ains de celuy qui les possede, entant qu'il possede. Parquoy luy peri, ne recorde, ou ayme: attendu qu'ils n'estoyēt de luy, ains du commun qui est mort. Mais parauenture l'intellect est quelque chose plus diuine, & impassible. *Au second liure chapitre deuxiesme.* Quant à l'intellect & faculté contemplatiue, il n'en y a encor rien décidé: ains semble que ce soit autre genre d'ame, & ce seul peut estre separé comme le sempiternel du corruptible. *Au troisieme liure chap. quatriesme.* Ce qu'on appelle intellect de l'ame, i'entens intellect, par lequel l'ame raisonne. & estime n'est rien actuellement deuant qu'entendre. Parquoy il n'est conuenable de le mesler avec le corps: Car il receuroit qualité, deuenant chaud ou froid, ou luy seroit quelque instrument com-

comme au sensitif, ce qui n'est point. *Au mesme chapitre le sensible n'est point sans corps, mais l'intellect est separable. Douziesme Metaphysique que toute ame ne survit: ains l'intellect & que les intellects abstraits sont coeternels avec Dieu.* Au second de la generation des animaux, apres avoir disputé des autres facultez de l'ame iointes avec le corps, il conclut le seul intellect venir extrinsequement, Et seul estre diuin, pourtant que l'action corporelle ne communique rien avec son actiō: car toute vertu ou puissance de l'ame semble participer autre corps & plus diuin que ceux qu'on appelle elemens. Cicero 1. Tusc. Aristoteles longè omnibus (Platonem semper excipio) prestantes & ingenio & diligentia, cum quatuor nota illa genera principiorum esset complexus, è quibus omnia orirentur: quintā quandam naturam censet esse, è qua sit mens. Cogitare enim & providere, & discere, & docere, & inuenire aliquid, & tam multa alia meminisse, amare, odisse, cupere, timere, angi, letari: hæc & similia eorum in horum quatuor generum nullo inesse putat: quintum genus adhibet vacans nomine, & sic ipsum animum εντελέχεια appellat nouo nomine quasi continuatam motionem & perennem. Chacun tant peu soit il exercé en la lecture d'Aristote peut veoir les erreurs euidentés commises par Cicéron en ce lieu. Et n'estoit l'importance du propos ou ie suis, qu'il n'est loisible de laisser pour telles contentions, ie les deschiffrerois par le menu. Mais afin de n'ennuyer le lecteur par trop longues & non necessaires digressions: ayant recueilly de diuers passages l'opinion d'Aristote, touchant la nature de l'ame, selon ceste maniere de proceder, ie viendray à Platon, qui estime pareillement la partie de l'ame ou sont les affectiōs, mortelle comme Aristote. Au Timee. Prenans le commencement

immortel de l'animal mortel à limitation du premier pere, ilz emprunterent du monde autres portions du feu, de l'eau, & de la terre, qu'ils rendroyent autrefois, & de plusieurs formerent un corps, & appliquerent à ce corps coulant dedans & dehors les circuits de l'ame immortelle. Et en un autre passage. Eux imitans leur pere, & prenans commencement immortel de l'ame, ils l'enfermerent dedans le corps mortel, que luy submirent entierement, & luy donnerent comme un chariot, au dedans duquel ils feirent encor une autre espeece mortelle de l'ame, subiecte necessairement à plusieurs vehementes perturbations comme sont volupté, douleur, hardiesse, crainte, ire, esperance, Amour: & meslans toutes ces choses, necessairement ils composerent le genre mortel. Lesquels neantmoins craignans que le diuin ne fust souillé, si ce n'estoit par grande necessité, ils feirent une separation entre la teste & la poictrine, & y meirent la gorge & col entre deux. Puis colloquerent en la poictrine, le genre mortel de l'ame. Ils mirent la partie de l'ame ou gisent force, cholere, & contention au lieu plus prochain de la teste, entre le diaphragme & la gorge. L'autre partie de l'ame qui appete le boire & manger, & toutes les autres choses necessaires au corps, entre le diaphragme, & nombril. Sur la fin du propos. Nous auons parlé de l'ame, & de ce qu'elle a de mortel, & diuin, ou, avec qui, & pourquoy habite separémēt chacune partie. Au mesme liure. Nous auons souuentefois remonstré comment il y en a trois especes de l'ame, habitans en trois lieux separez. Et un peu apres. Doncques il est necessaire que celuy qui suit concupiscence & contention, & ne s'occupe à autre chose, ayt les opinions mortelles, & se rende presque du tout mortel: veu qu'il a tousiours augmenté ceste partie mortelle, tant qu'il luy a esté possible.

Platon

Platon 4. de la Republique, fait un long discours des trois parties de l'Ame, & monstre leurs differences. Et afin de nous donner mieux à entēdre telle diuision, il compare au neufiesme, l'Ame à une telle figure ou image, qu'on paignoit au temps passé la Chimere, ou Cerbere: accommodant la raison à l'homme, l'ire au Lyon, la concupiscence à une beste ayant plusieurs testes. Il use au Phœdre d'autre similitude plus estrange, à sçauoir d'un chartier, & deux cheuaux, entendant par les deux cheuaux ire & concupiscence, par le chartier la raison: & expose allegoriquement pourquoy l'animal est mortel ou immortel. Platon en plusieurs endroits a parlé plus certainement, & plus clairement de l'immortalité de l'Ame, qu'Aristote, & en a laissé un dialogue expres qu'auons traduit en François: duquel les principales raisons & argumens plus exquis se rapportēt à l'intellect, dont nous parlons. Je tiens, dit Socrates, que les Ames des mors demeurent, qu'il est mieux aux bonnes, & pire aux mauuaises. Puis apres plusieurs discours il infere, que l'Ame est tressemblable au diuin, immortel, intelligible, indissoluble, & demeurant tousiours en mesme estat, le corps à ce qui est humain, mortel, nō intelligible, subiect à plusieurs formes, aisē à corrompre, ne demeurant iamais en mesme sorte & façon. Au mesme dialogue. Quand l'Ame s'accompagne du corps, & le prend en son ayde pour considerer, usant de la veuë & de l'ouye, ou de ses autres sens (car cela proprement se peut nommer considerer par le corps, quand elle use des instrumēs d'iceluy) que lors par le corps elle est tirée & conduicte pour prendre garde & se soucier de ce qui n'est iamais permanent, qu'à ceste cause elle fouruoie, & se partrouble, & comme si elle estoit enyuree ne sçait que doit faire, quand s'adresse à telles choses. Mais toutes les fois que l'a-

LE SYMPOSE

me vient par soy-mesme à s'arrester en son pensément, sans autre ayde ne moyen, lors elle comprend & s'approche de ce qui est pur, sempiternel, immortel & tousiours semblable, & comme ayant affinité avec luy, y demeure tousiours ce pendant qu'est à par elle, & qu'il luy est permis, s'abstenant & gardāt des erreurs ou l'envelope le corps. Ainsi se porte l'ame enuers les choses permanentes en les touchant. Et ceste disposition & affection de l'Ames se nomme sapience 10. de la Republiq. Ne sçauiez vous pas que nostre Ames est immortelle, & qu'elle ne perit iamais? Plus. iamais ne confesserions que l'ame de sa vraye nature fust pleine de variété, dissimilitude, et diuersité en soy. Car ce ne peut estre sempiternel, qui est composé de plusieurs. Doncques nous pouuons inferer necessairement l'Ames estre immortelle. Au mesme liure: si l'on veut ueoir quelle est veritablement l'ame, il ne la conuient considerer comme estant depraüée par la communio du corps, & autres vices: ainsi que nous faisons maintenant, ains telle que quand elle sera pure. Au Phædre, & 10. des Loix il monstre que la substance & raison de l'ame est mouuoir soy mesme. Qu'elle soit immortelle pour soy mouuoir, & estre cause aux autres de mouuement. Laquelle raison se peut accommoder veritablement à l'intellect, si selon Themiste nous voulons prendre au lieu d'acte (duquel mot use Aristote) mouuement. Ciceron la repete 6. de la Republiq. 1. Tuscul. & de la vieillesse. En l'Epistre septiesme: Il faut tousiours croire aux parolles anciennes & sacrees qui nous annoncent l'ame estre immortelle. Or cōbien que ces deux grands philosophes, à parler generalement, conuiennent en l'immortalité de l'intellect & de l'ame: toutesfois ils ne s'accordent par tout, quant à la constitution & diuision de l'ame, ny encor en l'intellect. Car

Ari-

Aristote 3. de l'Ame chap. 4. maintient que du commencement il est ὡς γραμμάτων ὧ μὴ δὲν ὑπάρχει ἐντελεχέα γεγραμμένον. i. comme un tableau ou n'y a encor rien actuellement peint. Platon au Phædon & au Menō pretēd que l'ame deuāt que venir en l'espece humaine ayt intelligēce, que pleine d'Idees et de notices vniuerselles descēde au corps: par la cōtagion duquel elle oublie tout: tellemēt qu'à grāde difficulté, auec beaucoup de soine & long estude en rēcouros la souuenance, s'efforçant prouuer le sçauoir humain estre reminiscence. Aucuns, comme Theophraste, Themiste, Simplicie, Auicenne, Auerrois ont estimē que l'intellecēt estoit vn en tous hommes, leur assistant comme la lumiere du Soleil assiste à tout le monde, l'illuminant & parfaissant, lequel intellect est eternal, ne commençant lors que les hommes naissent: ains préexistant d'eternité, apprehende tous ceux qui naissent, & fait que les visions estans en la fantasie, ils puissent contempler. Ainsi que la lumiere du Soleil n'est lors premierement engendrée quand l'homme commēce veoir: ains estant au parauant l'illumine, ouurant premierement ses yeux, & luy donne moyen de veoir tandis qu'il les aura ouuers. Si l'intellecēt (dit Themiste) n'estoit vn en tous hommes qu'ils eussent commun: d'où viendroient les conceptions communes à tous? d'où la notice des premiers principes imprimee sans raison, et sās doctrine en noz entendemens? Comment nous pourrions nous entre-tendre? Cōmēt seroient les disciplines trāsmisses des precepteurs aux auditeurs? Picus Mirandul. semble adherer à ceste opiniō.

4. de l'Heptaple. L'intellecēt (dit-il) qui est en nous est illustré par un intellect plus grand & plus diuin, ou que ce soit Dieu, comme aucuns veulent, ou une intelligence plus prochaine à l'homme, comme presque tous les Grecs & Arabes estiment,

LE SYMPOSE

& la plus part des Hebreux, appellans ceste substance esprit de Dieu. Voyez aussi Plotin au liure de l'intellect & des Idees, spécialement au chap. 5. & 6. Cicer. 5. Tuscul. *Humanus animus decerptus ex mēte diuina cum alio nullo nisi cum ipso Deo, si hoc fas est dictu, comparari potest. Idem de Senectute. Audiebam Pythagoram Pythagoreósq; incolas penè nostros, qui essent Italici Philosophi quōdam nominati, nunquam dubitasse quin ex vniuersa mente diuina delibatos animos haberemus. Ibidem. Est animus cœlestis ex altissimo domicilio depressus, & quasi demersus in terram, locum diuinæ naturæ, aternitatique contrarium: sed credo Deos immortales sparsisse animos in corpora humana, ut essent qui terras tuerentur, quique cœlestium ordinem contemplantes, imitarentur eum vitæ modo, atque constantia.*

Horat. Sermonum 2. Satyra 2.

Quin corpus onustum

*Hesternis viciis, animum quoque prægrauat vnâ,
Atque affigit humo diuinæ particulam auræ.*

Manilius Astronom. 4.

*Iam nusquam natura latet, peruidimus omnem
Et capto potimur mundo, nostrumque parentem
Pars sua conspiciamus, genitique accedimus astris.
An dubium est habitare Deum sub pectore nostro?
In cælum redire animas, cælóque venire?
Utq; sit ex omni constructus corpore mundus
Ætheris, atque ignis summi, terræq; marisque,
Spiritus & in toto rapidum qui iussa gubernat,
Sic esse in nobis terrenæ corpora sortis,
Sanguineâsq; animas, animi qui cuncta gubernat,*

Dispen-

Dispensâtque hominem. Quid mirum noscere mundum,
 Si possunt homines, quibus est & mundus in ipsis?
 Exemplumque Dei quisque est in imagine parua,
 An quoquam genitos, nisi cælo credere fas est
 Esse homines? proiecta iacent animalia cuncta
 In terra, vel mersa undis, vel in aëre pendent.
 Omnibus una quies, venter, sensusque per artus.
 Et quia consilium non est, & lingua remissa,
 Unus & inspectus rerum, virisque loquendi,
 Ingeniumque capax varias educit in arteis.
 Hic partus qui cuncta regit, secessit in orbem,
 Et domuit terram ad fruges, animalia cæpit,
 Imposuitque viam ponto, stetit vnus in arce
 Erectus capitis, victorque ad sydera mittit
 Sydereos oculos, propiusque aspectat Olympum,
 Inquirîtque Iouem, nec sola fronte Deorum
 Contentus manet, & cælum scrutatur in aluo,
 Cognatumque sequens corpus sic quærit in astris.

Galien 17. de l'usage des parties du corps humain. La plus
 vile partie du monde est celle qui est vers la terre, & toutesfois
 l'intellect semble venir iusques là des corps superieurs: en voyant
 lesquels l'on est contrainct d'admirer la beauté de leur substan-
 ce, premierement & principalement du Soleil, puis de la Lu-
 ne, & des astres. Et d'autant que la substance de leurs corps est
 plus pure, il est decent que l'intellect y habite meilleur, & plus
 certain que celuy qui est es corps terrestres. Car si en la fange,
 aux ordures, au lymon, & aux estangs, aux plantes & fruiets
 pourrissans s'engendrent animaux ayans merueilleuse monstre
 de l'intellect leur architecteur: qu'estimerons nous estre aux

LE SYMPOSE

corps superieurs? nous pouuons aussi ueoir l'intellectuelle nature aux hommes, si considerons Platon, Aristote, Hypparque, Archimedes, & plusieurs autres semblables. Si donc l'intellect tant noble aduient en telle ordure & lymon: car comment pourrions nous mieux designer ce qui est composé de chair, sang, phlegme, bile iaune, & noire? qu'elle fait il estimer son excellence au Soleil, ou en la Lune, ou és autres planettes & estoilles? Certes en pensant à cecy, il me semble que par l'air ambient mesme n'y ait peu d'intellect estendu. Autrement ne pourrions participer les rayons ou lueur du Soleil, ny la vertu de sa splendeur. Cicero 6. de Republica in somnio Scipionis. *Homines sunt hac lege generati qui tuerentur illum globum quem in hoc templo medium vides, quæ dicitur terra, hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sydera & stellas vocatis: quæ globosæ & rotundæ diuinis animatæ mentibus, circulos suos, orbisque conficiunt celeritate mirabili.*

Virgilius 6. Aeneid.

*Principio cælum, ac terras, campósque liquentes,
Lucentémque globum lunæ, Titaniáque astra
Spiritus intus alit: totámque infusa per artus
Mens agit at molem, & magno se corpore miscet.
Inde hominum, pecudúmque genus, vitæq; volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
Igneus est illis vigor, & celestis origo
Seminibus, quantum non noxia corpora tardant:
Terrenique habebant artus, moribundaque membra.
Hinc metuunt, cupiúntque, dolent, gaudentque, nec auras,
Respiciunt clausæ tenebris, & carcere cæco.*

Et

Et paulo post.

*Donec longa dies perfectō temporis orbe,
Concretam exemit labem, purūque reliquit,
Ætherium sensum, atque aurai simplicis ignem.*

Idem 4. Geor.

*His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse Apibus partem diuinæ mentis, & haustus
Ætherios dixerunt: Deum namq; ire per omnes
Terrasque, tractusq; maris, cælumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum:
Quémque sibi tenuis nascentem arcessere vitas,
Scilicet huc reddi deinde: ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum, sed viua volare
Syderis in numerum, atque alto succedere cælo.*

Nous sommes tenuz croire que les Ames ont leur commencement de Dieu, & qu'elles sont créées non de matiere: ains par la puissance diuine, qui a fait de rien toutes choses, leurs principes & dependences, qu'estans créées elles ne perissent & meurent, comme les corps: ains demeurent sempiternellement, viuans celles des bons à iamais avecques Dieu, celles des mauuais en tourmens eternels, priuees de la vision de Dieu. Concluõs donc l'intellect estre celle vertu, ou faculté, ou partie par laquelle l'Ame cognoist, raisonne, entend, contemple. Estre le lieu des formes, auquel sont colloquees les Idees, & especes de toutes choses, comme en leur domicile & siege. Qu'il est diuin & immortel, l'un intellect estre separé, pourtant qu'il y a des intellects sans corps, ainsi qu'il se trouue des corps inanimez. L'autre participe, que comme le corps participe de l'Ame: ainsi participer l'Ame de l'intellect. Et cõme l'Ame est plus digne que le corps: ainsi

l'intellect estre supérieur de l'ame & plus noble. Platon au Timée. Dieu aduîsa qu'il n'y auoit rien és choses visibles par nature priuê d'intellect: qui fust du tout en tout tant parfait, que ce qui auoit intellect, & que l'intellect ne pouuoit aduenir à aucun sans ame: à ceste cause il donna l'intellect à l'ame. & l'ame au corps: finablement nous acquerons moyennant l'intellect Verité, Sapience, Science, Prudence avec plusieurs autres vertus, & biens que nous propose Ciceron 1. des Loix, duquel ie reciteray les propres termes, tant pour leur elegance, que pour la conuenance qu'ils me semblent auoir à ce discours: & pour l'utilité qu'ils apporteront aux lecteurs. Nam qui seipse norit, primum aliquid sentiet se habere diuinum, ingeniumque in se suum sicut simulachrum aliquod dedicatum putabit, tantôque munere Deorum semper dignum aliquid & faciet & sentiet. Et cum seipse perspexerit, totumque tantarit, intelliget quemadmodum à natura subornatus, in vitam venerit, quantaque instrumenta habeat ad obtinendam adipiscendamque sapientiam: quoniam principio rerum omnium quasi adumbratas intelligentias animo ac mente conceperit: quibus illustratus, sapientia duce bonum virum, & ob eam ipsam causam cernat se beatum fore. Nam cū animus perceptis cognitisque virtutibus, à corporis obsequio, indulgentiâque discesserit, voluptatēque sicut labem aliquam decoris oppresserit, omnemque mortis, dolorisque timorem effugerit, societatemque charitatis coierit cum suis, omnesque natura coniunctos suos duxerit, cultumque deorum, & puram religionem suscepit, & exacuerit illam ut oculorum, sic ingenij aciem ad bona deligenda & reiicienda contraria, quæ virtus ex prouidendo appellata est Prudentia: quid eò dici, aut excogitari potest beatius? Idemq; cum cælum, terras, maria,

maria, omniumque rerum naturam perspexerit, eaque unde generata, quo recurrant, quando, quomodo obitura, quid in his mortale & caducum, quid diuinum, eternumque sit, viderit, ipsumque ea moderantem, & regentem penè prehenderit, seseque non vni circundatum mœnibus, popularem alicuius loci, sed ciuem totius mundi, quasi vnius urbis agnouerit, in hac ille magnificentia rerum, atque in hoc conspectu & cognitione naturæ, dii immortales quàm ipse se noscet, quod Apollo præcepit Pythius, quàm contemnet, quam despiciet, quam pro nihilo putabit ea quæ vulgo dicuntur amplissima? Atque hæc omnia quasi sepius aliquo vallabit, differendi ratione, veri & falsi iudicandi sciëntia, & arte quadam intelligendi, quid quàmque rem sequatur, & quid sit cuique contrarium. Cumque se ad ciuilem societatem natum censerit, non solum illa subtili disputatione sibi utendum putabit: sed etiam fusa latius perpetua oratione, qua regat populos, qua stabiliat leges, qua castiget improbos, qua tueatur bonos, qua laudet claros viros, qua præcepta salutis & laudis aptè ad persuadendum edat suis ciuibus, qua hortari ad decus, reuocare à flagitio, consolari possit afflictos, factaque & cōsulta fortium & sapientum, cum improborum ignominia sempiternis monumentis prodere. Quæ cum tot res, tantæque sint, quæ inesse in homine perspiciantur ab iis qui seipsi velint noscere: earum parens est, educatrixque sapientia.

Commence des son ieune aage contempler les beaux corps. Platon propose plusieurs degrez pour monter à la souveraine beauté: nous exhortant commencer à la beauté corporelle, puis venir à celle de l'ame, qui est plus noble & illec observer les belles meurs, loix, & institutions. De là passer aux doctrines: finalement penetrer iusques à la science, qui

LE SYMPOSE

nous en donne à cognoistre la vraye essence, à quoy veut estre referrez tous les propos precedens, comme à leur droicte fin.

Et premierement s'il est bien conduit, en aymer vn: & illec produire les raisons de beauté. L'ame tournee vers le sens, premierement se represente par les yeux la beauté particuliere d'Alcibiades, ou de Phædre, ou de quel qu'autre beau corps: auquel s'encline, & prend plaisir en telle forme particuliere, puis avec sa vertu interieure separe peu à peu cest image de la matiere, la rendant par ce moyen plus spirituelle. En apres par la lumiere de l'intellect agent la separe de toute particularité considerant en soy la nature propre de la beauté corporelle, sans plus s'arrester à la propre image d'un seul corps: ains à l'universelle beauté de tous corps ensemble. C'est le dernier poinct ou l'ame peut venir par le moyen des sens. Conséquemment considerant son operation elle cognoist universellement la nature de beauté, sans estre referree en aucune particuliere, & que toute chose fondee en matiere elle particuliere. Dont elle conclud telle universalité, non de l'obiet extérieur sensible: ains de sa lumiere intrinseque, & proceder de sa vertu. Ainsi conuertie en soy, elle veoit l'image de la beauté Ideale, qui luy est participée de l'intellect, & trouue la Venus celeste en sa propre forme & non imaginaire, cherchant se ioincre à l'intelligence universelle, & premiere entre toutes les creatures, & refuge universel de la beauté Ideale. Ou estant parvenu doit s'arrester, & ne luy est licite se mouvoir plus outre: ains la se doit heureusement reposer, aupres du premier pere, fontaine de toute beauté.

Puis considerer que la beauté estant en vn corps, est germaine de celle qui est en l'autre. ἔπειτα κατὰ νοῦν οἷον ὁ καλὸς τὸ ὡς ἐπὶ σωμάτων. τῷ ὡς ἐτέρω σώματι ἀδελφὸν ὄντι.

Galien à Thrasybule constitue la beauté du corps en trois choses, à sçavoir vne couleur, chair moderee, & conuenable cõposition des membres. Les autres en l'ordre, mesure, & espeece. L'ordre signifie les espaces des parties, la mesure, quantité: l'espeece, les traicts & couleur. La cause de cecy est la temperature des quatre elemens, afin que nostre corps soit rendu aucunement semblable au ciel, dont la substance est temperee, & que la splendeur diuine y puisse mieux reluyre: voyez Plotin au liure de beauté.

Germaine de celle qui est l'autre. Sœur ou semblable. C'est autre chose estre corps, & estre beau: car souuent vn mesme corps semble l'vne fois beau, l'autre laid, & tous n'atteignent à mesme perfection de beauté: mais faut regarder en quoy ils conuiennent, qui est leur fraternité.

Et s'il faut suyure beauté selon l'espeece, ce seroit grande impertinence de ne croire que beauté en tous corps ne fust vne & mesme. ἐν τε καὶ ταύτῃ τὸ ὡς πᾶσιν ὁμοῦ καὶ ἑκάστῳ. Il faut referer les particuliers à l'uniuersel, qui est en eux, & l'uniuersel qui est aux particuliers, à l'uniuersel qui est par dessus tous eux. Car tous hommes beaux sont renduz beaux par quelque forme commune à chacun, & la forme commune imprimee par la diuine espeece. Comme d'un seau ou cachet plusieurs choses semblables sont scellees, ainsi sont formez de ceste beauté plusieurs corps par sa presence & communion, comme nostre autheur le monstre au Phædon. Plotin aussi au liure de beauté, maintient que la corporelle ne vient que par participation de l'espeece, & communion de la raison venant de la diuinité. Parquoy estans plusieurs choses belles, il faut

L E S Y M P O S E

que chacune par la beauté commune à toutes soit belle, & que la beauté qui est en toutes, comme elle est en autrui, & non en soy: ainsi depend elle d'autrui & non de soy. Platon en l'Hippias majeur, appelle chacune chose ainsi embellie, belle: la forme en toutes, beauté: l'espece & Idee par dessus toutes, le beau. Le sens & opinion touche le premier, la raison pense le second, l'intellect veoit le troisieme.

*Doit aymer simplement tous beaux corps. Pour-
ce que l'image de la diuinité reluyt en eux.*

*Sans s'arrester à vn trop ardemment. Il admoneste
celuy qui veut sincerement contempler l'Idee de beautés corps,
ne s'arrester tant en vn, qu'il en diuienne amoureux: car cela
l'auengleroit, luy ostant la vraye contemplation, & le iugement.
Mais observant la beauté espandue en diuers corps, conçoyle
en son esprit l'absolue beauté du genre humain, qu'il conuient
plustost aymer comme parfaicte, que la particuliere impar-
faicte.*

*En outre preferer la beauté de l'ame à celle du corps:
tellement que s'il rencontre quelqu'un de bon esprit,
iaçoit qu'il ne soit gueres beau, se contente & l'ayme,
ayt soin de luy, produise tels propos, & cherche ceux
qui peuuent rendre les ieunes gens meilleurs: afin que
par ce moyen il soit attiré à contempler la beauté cō-
sistant es meurs, & es loix, & veoir qu'elle est route
conforme à soy, de maniere qu'il ayt en petite estime
la beauté corporelle. Apres les meurs passer iusques
aux sciences pour veoir la beauté, & desia voyant
beaucoup de beauté, n'admire plus quelque person-
nage*

nage ou institutiō, s'amusant à vne chose comme esclau vil, & trop curieux: ains se plonge en la mer de beauté: & par contemplation conçoie & produise plusieurs belles & magnifiques tant raisons qu'intelligences en Philosophie. Et ce iusques à tant que biē fortifié & confirmé, il voye vne telle sciēce, qu'est celle de telle beauté:

L. REGIVS.

Tous hommes incontinent qu'ils sont nez vsent plustost du sens que de l'intellect, & par necessité tombent premieremēt aux choses sensibles, y appliquans leur affection. Aucuns perseuerans en mesme habitude, passent ainsi leur vie, les estimans premieres & dernieres, & ce qui est en elles moleste, mauuais, plaissant, bon: tellement qu'ils mesurent leur satisfaction & contentement en poursuuant (durant toute leur vie) plaisir, & fuyāt son contraire. De sorte que ceux qui s'attribuent quelque raison, iugent ce estre sapience: ressemblans aux gros oyseaux, lesquels apres auoir rany d'embas quelque proye pesante, ne peuuent voler en haut, iacoit que nature leur ayt donné des aïles. Les autres s'esleuent vn peu de ces choses inferieures, qui sont par vne meilleure nature d'esprit retirez de volupté à honnesteté: toutesfois ne pouuans regarder en haut, & n'ayans ou s'arrester sont transferez avec le nom de vertu aux actions, desquelles ils s'efforçoient esleuer au cōmencement. Les autres ayans la veüe meilleure & plus forte, regardent droit la lumiere supreme, & s'esleuent vers elle, passans les nuës inferieures, & brouillant d'embas, & là paruenuz s'arrestent, mesprisans entierement tout ce-

cy. Et se delectent tout ny plus ny moins qu'un pelerin, quand apres quelque long, & fascheux voyage, il est restitué en son pais naturel.

Preferer la beauté de l'ame à celle du corps. La beauté de l'ame est vertu, science, verité : d'autant que l'ame est plus noble que le corps : sa beauté doit estre preferee à la corporelle.

Tellement que s'il rencontre quelqu'un de bon esprit, iacoit qu'il ne soit gueres beau. Si quelque personnage est laid de corps, & ayt l'entendement bon, il doit estre preferé, comme il a esté par plusieurs fois dit au parauant. Mais s'il aduient qu'il soit beau & bon, l'institution en sera plus plaisante : car avec beauté de corps, & bonté de meurs, il sera plus aysément conduit aux vertus intellectuelles.

Afin que par ce moyen il soit attiré à contempler la beauté, consistant aux meurs & aux loix. τὸ ἐν τοῖς ὅμοις καὶ τοῖς νόμοις καλόν. La beauté (comme deduit Plotin au liure de beauté chapitre premier) consiste plus en la veüe. Elle se trouue aussi en l'ouye, selon la composition des mots, & l'harmonie de musique : car les chants & accords nombreux sont beaux. D'auantage si nous môtons à ce qui est par dessus le sens, nous trouuerons les études, offices, & actions belles, pareille mêt les habitudes, sciences, vertus. Platon au Phædre, & en l'Hippias maieur.

Et veoir qu'elle est toute conforme à foy. Combien que la beauté soit espandue en plusieurs & diuerses choses : nous deuons toutesfois estimer qu'elle est vne en toutes, tant differentes qu'elles soyent ensemble, & que par icelle sont toutes appellees belles, en participant plus ou moins.

Après les meurs passer iusques aux sciences.

Tant

Tant plus que la beauté est séparée de matière, & plus elle est spirituelle. Aristote écrit au commencement de la *Meta-physique*, que tous hommes naturellement desirent sçavoir. Et Ciceron au premier des *Offices*, qu'avant toutes choses l'inquisition & recherchement de vérité, est propre de l'homme. Platon au 6. de la *Rep.* montre que les vrais philosophes doiuent tousiours suyvire la discipline propre à leurs esprits : par laquelle ils puissent cognoistre la nature qui est tousiours mesme, & qui n'est aucunement muee par generation & corruption. Ce qui esleve principalement l'esprit de l'homme, le retirant des opinions vulgaires : au lieu desquelles luy apporte plusieurs belles raisons uniuerselles, fondees en certaines demonstrations, dont il deuient veritablement sçauant, & intelligent. Comme il declare mieux au *Phædon*, escriuant ainsi. Si nous voulons veoir ou sçavoir purement quelques choses, il nous faut esloigner ou separer du corps, & seulement les considerer par l'ame : & lors (comme il est apparent) serons satisfaits de tous noz desirs, iouyssans à nostre aise de sagesse, dont nous faisons profession, & nous disons estre amateurs apres nostre mort, comme la raison veut, & non pas en ceste vie : car s'il est certain qu'avec le corps lon ne peut rië cognoistre puremēt, il faut cōclure q nous tōberōs en l'un des deux points ou que iamais nous ne pourrōs auoir aucune science, ou que ce sera apres nostre trespas : d'autant que l'ame seule se gouuernera par elle mesme, estāt deliuree du corps : ce qu'elle ne pouuoit faire au parauant. Que si nous voulons en ceste vie mortelle approcher au plus pres du sçavoir, il semble qu'il nous faut auoir

LE SYMPOSE

le moins qu'il nous sera possible de communication avec le corps n'usans de luy sinon en tant que nous y serons contraincts par extreme necessité. *Ce que nous ferons aysement si nous gardons d'estre remplis de sa nature, & nous preseruons de la maladie contagieuse qu'il apporte à ceux qui le suyuent, attendans le temps que Dieu nous en deliure. Et par ainsi purifiez & deschargez de cest ignorāce de corps, nous cognoistrōns par nous mesmes tout ce qui est pur & net, qui est selon mon aduis la verité: car il n'est permis aux souillez & infects de traicter & manier les choses pures & nettes.*

Appliquez donc, dit elle, icy maintenant vostre esprit tant qu'il sera possible: car quiconques est iufques à ce point instruit en Amour, considerant par ordre & bien les beautez, attaignant desia à quelque finale cognoissance d'Amour, incontinent il apperceoyt quelque beauté admirable par nature. C'est Socrates parquoy tous les labeurs precedens ont esté entrepris.

L. REGIVS.

Comme nous ne pouuons bien iuger des beautez sensibles, que ne les ayons quelquesfois veües, ainsi qu'il aduient à l'auengle des couleurs: aussi ne pouuons parler de la beauté des sciences si ne les auons acquises, ny de la splendeur de vertu, si nous n'auons quelquesfois contemplé la beauté de iustice, de temperance, & autres. Laquelle il n'est possible de veoir, sinō par les yeux de l'esprit, pourtant que les vertus n'ont couleur, figure, ou mesure.
Par-

Parquoy la voye est fort bonne qu'il a tenuë en nous donnant ceste instruction de commencer aux choses sensibles, qu'il nous exhorte premierement considerer: puis de degré en degré tant monter, que nous entendions desia y auoir quelque essence incorporelle plus noble que les corporelles, & de laquelle elles prennēt chacune en son espece leur estre en domination: cōmesi outre tous les hommes y auoit quelque homme, & outre tous les cheuaux quelque cheual, & communement outre tous les animaux un animal non generable, ne corruptible, cause & principe que tous les animaux soient tels. Semblablement outre toutes beautez qui se trouuent aux corps, aux entendemens, aux mœurs, institutions, sciences y auoir vne beauté vniuerselle, par la communion & participation de laquelle, elles sont denommees belles. Et cōme les exemplaires premieres des choses sensibles precedent leurs corps: ainsi celle Idee, qui contient en soy toute beauté, & perfection estre l'exemplaire de ce monde, sur laquelle il a esté formé par Dieu le createur, dōt il est parlé au Timee. Ceste souueraine beauté n'estre resserree en certain lieu, ny diuisee selō les parties de matiere: ains demeurer entierement eternelle, & immuable.

Cicero 3. de finib. bonorum & malorum. Cū rerū notiones in animis fiant, si aut vsu aliquid cognitum, aut coniunctione, aut similitudine, aut collatione rationis, hoc quarto quod extremum posui bonorum notitia facta est. Cū enim ab his rebus quæ sunt secundum naturam ascendit animus collatione rationis, tum ad notionem boni peruenit: hoc autem ipsum bonum non accessione, neque crescendo, aut cum cæteris comparando: sed propria vi sua & sentimus & appellamus bonum.

Attaignant desia à quelque finale cognoissance
q q iij

d'Amour, il apperçoit quelque beauté admirable par nature. Comme il declarera tantost. L'Amour diuin est fort different de l'humain. L'un cherche sciēce, l'autre volupté. L'un considere la beauté vniuerselle de tout le genre humain; l'autre s'arreste à la forme particuliere d'un corps. L'un nous esleue à la diuine & Angelique, l'autre nous abaisse à la sensuelle & bestiale. L'un est sans perturbation, qui se trouue en bien peu d'hommes, l'autre est subiect à plusieurs passions, nous remplissant de volonteZ desordonnées, de craintes, ialousies, de plusieurs estranges fantasies, & de toute vanité. Cicerō au dialogue de la vieillesse recite en la personne d'Architas Tarentin les vices de cest Amour bestial en termes fort exquis.

C'est pourquoy tous les labeurs precedens ont esté entrepris. Nostre entendement doit estre dresse vers ce qui est tousiours un & mesme, qui contient par une loy certaine & immuable les natures de toutes choses qui ont esté faictes, qui se font, & feront avec leurs commencemens, & progresz determineZ. C'est pourquoy les labeurs precedens ont esté entrepris: & qui y peut aduenir, il acquiert grande sapience, receuant telle douceur & plaisir, qu'il luy est grief par apres de retourner aux choses corporelles, pour l'incertitude qui y est. Car tout ainsi que ceux qui voyagent par mer, suruenant quelque orage & tempeste, ils sont portez haut & bas, entre les tenebres espoisses des nuës, & l'eau: & estant leur nauire pousse çà & là par l'impetuosité des vens, & des vagues, ils ne se peuuent ayder de corps, ny d'esprit. Les autres ayans vent & marée à propos, ne peuuent porter l'esbranlement de la nauigatiō, & ont mal au cœur, sans iamais estre bien d'eux qu'ils n'ayent prins terre, & soient arriuez en quelque bon port, ou ils se refraichissent. Ainsi ad-

uient-

uient-il à ceux qui s'amusent à considerer les choses engendrées, & corruptibles : lesquelles coulent perpetuellement , en passant alternatiuement de l'une en l'autre, & receuant incessamment nouuelles faces: de sentir comme vn estourdissement , & qu'ils soient tourneZ avec les choses mesmes, sans rien y cognoistre ou apperceuoir. Mais quand ils appliquent leur esprit à ce qui est tousiours simple, & uniforme, ils apperçoient vne beauté admirable, se voyans remplis de la lumiere de sapience, & de sa cognoissance, & reçoient vn contentement incroyable : mais voyons qu'elle est ceste beauté.

L'Idee de beauté.



Remieremēt ce beau est tousiours, sans recevoir generation. Il ne perit, ny augmente, il ne croist ny diminue. D'auantage il n'est point beau d'une part, laid de l'autre, ne maintenant vn, maintenant autre, ne beau vers cecy, laid vers celà, ne beau icy, & laid illec, cōme s'il estoit à quelqu'vns beau, & laid aux autres. En outre il ne peut par imagination estre representé cōme quelque visage, ou mains, ou autre chose corporele, n'aussi cōme quelque oraison, discours, ou sciēce, ne finalement estre en quelque autre, cōme en quelque animal, en la terre, ou au ciel, ou autre semblable: ains est tousiours à par soy, & avec soy vniforme. Quāt à toutes choses belles, elles participent de luy avec telle condition qu'elles naissantes & perissantes, riē ne luy augmente ou diminue, & n'en souffre passion aucune.

L E S Y M P O S E

L. REGIVS.

Platon a escrit deux dialogues expres du beau, à sçauoir l'Hippias Maieur, & le Phædre. Il a semé plusieurs discours des Idees en tous ses liures, spécialement en la Republique, au Phædon, Parmenide, Menon, Timee, & Théetete. Pareillement Plotin, qui fut en son temps estimé vn autre Platon, nous a laissé quelques traictez de beauté, & beauté intelligible, separez, aussi de l'intellect, & des Idees. D'auantage Marsil. Ficcin. en touche quelque chose en l'unziesme de la Theologie Platonique. Je me tairay de plusieurs autres, qui se sont ingereez d'en escrire n'y entendans rien. Quant à present le diuin Philosophe nous propose icy l'Idée de beauté, qui est obiect de l'intellect, comme la couleur de la veüe, & ne peut estre entendue que par luy. L'Amour diuin est le desir de ceste beauté Ideale. Souuienne vous que les Idees ont triple estre. Causal en Dieu, formel en l'Ange, participât en l'Ame raisonnable. En Dieu sont les Idees par maniere de cause, & est leur fontaine, comme il est monstré au Timee. 10. de la Repub. & au Parmenide. Elles sont en l'intelligible par forme. Et par participation aux intelligences ensuyuantes, ou separees de corps, ou conioinctes. Puis se trouuent en nature les semées des formes, qui y sont infusées par les Idees. Finablement en la matiere est l'ombre dernière des Idees. Doncques comme les Idees descendent de Dieu en l'intelligence Angelique, ou pource disons estre nay l'Amour de beauté intellectuelle: ainsi de l'intelligence Angelique descendent les mesmes Idees en l'Ame raisonnable, lesquelles sont tant plus imparfaites que celles qui demeurent en l'intelligence Angelique, comme l'Ame, & nature raisonnable est plus imparfaicte que l'Ange &

ge & la nature intellectuelle. Certes les beautez sensibles ne sont qu'ombres de ceste souveraine beauté qu'ils nous depeinct, & quand nous appellons tant de choses diuerſes belles, cōme les corps, melodies, compositions, tāt poëtiques & oratoires, que Philosophiques, estudes, offices, actions, vertus, ſciences: nous deuons cela referer à la raison de ceste beauté, qui est vne & meſme à toutes, de laquelle elles participent plus ou moins, ſelon la qualité du ſubiect, & diſpoſition de leur matiere, ſans que pour ce aduienne à ceste vniuerſelle beauté augmentation ou diminution, & que par leur continuelle generation, & corruption, & autres mutations, reçoie paſſion quelconque. Les belles choses naiſſent & periſſent, croiſſent & diminuent, plaiſent aux vns, deſplaiſent aux autres, changent ſelon les aages, temps, & lieux. Mais la beauté dont nous parlons n'eſt ſubiecte à aucune alteration, ny reſerree en certain lieu, ou diuiſee ſelon les parties de matiere: ains demeure touſiours pure, immuable, indiuiſible, incorporelle, eternelle, reſidente non en quelque animal, non au ciel, ou en la terre: ains au monde intelligible que Platon appelle ſupereſte au Phædre, & le deſcrit eſtre ſans couleur, & ſans figure, l'eſſence duquel n'eſt ſubiecte à touchement, & qu'il eſt cogneu ſeulement par l'intellect, gouuerneur de l'Ame. Et en vn autre paſſage, il dit que nous y verrons avecques les dieux la beauté treſclaire, & qu'eſtans entiers & ſans peché, nous y contemplerons ſpectacles entiers, ſimples, immuables & heureux en pure lumiere, purs & immaculez, quand ſerons deliurez de ce corps, auquel ſommes attachez, comme l'huiſtre à ſon eſcale. Voyez Plotin de l'intelligible beauté chap. 4. & 10. & de l'intellect & Idees chap. 2. Pour mieux entendre cecy, il conuient ſçauoir que l'antiquité a figuré trois mondes. L'ultramondain, ſupreme

Marſil.
Ficin. II.
de la Theo-
logie Pla-
tonique
chap. 6.

LE SYMPOSE

de tous, dit par les Theologiens Angelique, & par les Philosophes intellectuel, que Platon au passage allegué du Phædre appelle superceleste. Le second celeste. Le troisieme sublunaire, que nous habitons. Le premier est le monde de lumiere, le troisieme de tenebres, le ciel est tēperé de lumiere & de tenebres. Il y a icy vicissitude de mort & de vie. La est vie perpetuelle & stable operation. Au ciel stabilité de vie, & vicissitude d'operations, & de lieux. Ce monde est de la substance caduque des corps. L'autre d'intelligence diuine. Celuy là est de corps: mais incorruptible d'intelligence mais mancipée au corps. Le tiers est agité par le second, le second est regi par le premier. Les hommes & les bestes habitent en cestuy cy. Les estoilles luy sent au celeste. Dieu & les Anges demeurent au superceleste. Le quatriesme monde est l'homme qu'on appelle communement μικρόκοσμος, i. petit monde. Tous ces trois mondes à sçauoir le superceleste, celeste & sublunaire ne sont qu'un, non seulement pour ce qu'ils dependent d'un principe, & tendent à mesme fin: mais aussi pour tant que tout ce qui est ensemble en tous, est contenu particulièrement en chacun, & n'y a aucun d'eux ou tout ne soit, qui est particulièrement aux autres: car ce qui est au monde inferieur, est au superieur: combien qu'en meilleure condition. Ce qui est au superieur, est pareillement au dernier, mais en pire condition, & comme corrompu. Il y a icy une chaleur qualité elementaire, au celeste une vertu eschauffant, en l'intelligible l'Idée de chaleur. Pour l'exposer plus clairement nous auons icy le feu qui est element, le feu au ciel est le Soleil, en la region ultramondaine le feu Angelique est l'intellect. La difference est, que l'elementaire brusle, le celeste viuifie, le superceleste ayme. Semblablement nous auons de l'eau, il y en a au ciel motrice & maistresse de celle cy,

le cy, qui est la Lune, il y a aussi des eaues sur le Ciel qui sont intelligences Angeliques : mais ces eaues different, l'humour elementaire esteinct la chaleur de la vie, l'humour celeste la nourrit, & la superceleste entend. Au premier monde Dieu preside à neuf ordres d'AnGES, & estant immobile il les meut toutes: Au moyen, le ciel preside à neuf Spheres. En l'elementaire il y a neuf Spheres de corps corruptibles: trois de corps exempts de vie, c'est à sçavoir des elemens, des mixtes & moyens: trois des vegetales, des herbes, frutices, & arbres: trois de l'Ame sensuelle, qui est ou imparfaicte, comme es Zoophites, qui sont plantes & animaux ensemble, ou parfaicte, mais demeurant aux limites de la fantasie irraisonnable: ou capable d'humaine erudition, qui est moyenne entre l'homme & la beste, ainsi qu'est le Zoophite entre l'homme & la plante. Outreplus il nous conuiët parler du quatriesme monde. L'homme est composé du corps & de l'Ame raisonnable: l'Ame raisonnable est appelée le Ciel: le Ciel est cercle, & l'Ame est cercle: le Ciel est tourné circulairement, aussi l'Ame se transportant des causes aux effects, & de rechef retournant des effects aux causes, fait cōme vne reuolution de ratiocination: le corps est terre pourtant qu'il est de substance terrestre & pesante: mais il estoit besoin d'un lien moyen entre la substāce celeste de l'Ame & le corps terrestre, pour ioindre ces natures tāt distantes, c'est à sçavoir de l'esprit, estāt de plus diuine nature que les elemens, & correspōdant en proportion avec le ciel. L'on appelle cest esprit lumiere, et disent les philosophes & medecins que c'est vne substāce fort luisāte, et qu'elle est principalement resiouye, fomētee, et recrée par lumiere. D'auātage comme toute la vertu des cieux est par lumiere transportée en terre, aussi toute la vertu de l'Ame est par le moyen de cest esprit luy sant

transfuse en ce corps terrestre. Picus Mirandula en l'Heptaple & Cælius Rhodig. aux anciennes Leçons liure 2. chapitre dix.

Quand donc quelqu'un en bien aymant, est monté par ces degrez, & commence veoir ceste beauté, il touche presqu'à la fin. Cela est tenir le vray chemin d'Amour, ou par foy, ou par conduicte d'autrui: en commençant monter de ces beautez, pour paruenir à l'autre, comme par quelques degrez: puis passât d'un en deux, & de deux en tous beaux corps, des beaux corps aux belles institutions, des belles institutions aux belles doctrines paruenir à la doctrine qui n'enseigne autre chose que ceste beauté, & finalement nous la donne à cognoistre.

L. REGIVS.

Platon au Philebe dit que la vraye maniere d'enseigner est de deduire l'unité en multitude, & de reduire la multitude en son unité. Et qui peut bien observer cest ordre & maniere d'enseigner, il doit estre suiuy comme un Dieu, & reueré comme homme certainement diuin & Ange terrestre. Ce qu'à fait icy nostre authheur, monstrant le vray moyen d'aymer, & la voye de paruenir à la beauté diuine, source & causes de toutes beautez. S. Paul escrit aux Romains chap. 1. que les choses inuisibles de Dieu depuis la creation du monde, estans entēdues par celles qui sont faictes, sont veuës. Aristote aussi monstre au commencement de la Physique, qu'il faut proceder des choses manifestes aux non manifestes. Comment donc atteinurons nous à ceste beauté?

beauté? Il faut auant toutes choses rendre nostre ame apte à recevoir celle cognoissance, en la purifiant par vertu & sçauoir: car tout ainsi que les porceaux salles de leur nature, prennent plaisir à seveautrer au boubier, & en la fange: ainsi les personnes vicieuses s'amusest aux voluptez corporelles, sans aucunement esleuer leur pensee vers la diuinité. Or est temperance & prudence, & generalement toute vertu quelque purification, cōme il est escrit au Phædon, & par Plotin chap. 6. de la beauté. Ensuynons en cecy ceux qui entrent au saint des saints, lesquels se purgent premierement, despoillent leurs accoustremēs, & marchent nudz, afin que toutes choses estranges de Dieu delaissees par eux, ils regardent seulement la diuinité sincere & simple, de laquelle toutes choses dependent, à laquelle regardent, sont, viuent, & entendent, comme celle qui leur est cause de vie, d'intelligence, & d'estre. Et tout ainsi qu'un imaginier desirant faire quelque belle image, apres auoir osté les parties plus lourdes de la matiere ou il veut tailler, soit bois, ou pierre, par apres la dresse, polit, rabotte, nettoye: iusques à ce qu'il ayt exprimé la face & forme, qu'il pretend: Ainsi prenans nostre esprit rude & ignorant, nous le deuons accoustumer à considerer les belles estudes, & institutions, & le dresser peu à peu par bonnes doctrines, tant que finalement il puisse à par soy & avec soy ueoir la diuine splendeur & vertu, & contempler fermement la beauté assise en sa maiesté pure & sainte. L'or en mottes de terre est laid: mais si on le purifie, il se monstre beau incontinent qu'il est separé des ordures estranges qui l'obscurcissoyent. Semblablement nostre esprit segregé des cupiditez qu'il a conceues en soy par le trop excessif commerce du corps, & deliuré des autres perturbations, effacees les taches que la familiarité corporelle

luy auoit apportees, & par ainsi laissé à soy mesme, il se purgera de toute la turpitude qu'il auoit au parauant, & verra sans aucun empeschement ce beau spectacle.

Paruenir à la doctrine qui n'enseigne autre chose que ceste beauté, & finalement nous la donne à cognoistre. La doctrine qui nous retire des flots de generation (comme Platon escrit au sixiesme de la Rep.) & conduit à la vraye essence, propre de l'intelligence. Et au septiesme il maintient la generation appartenir à l'opinion, exortant de nous retirer tousiours aux raisons, & considerer en icelles la verité des choses, en venant des formes naturelles aux Mathematiques, & des Mathematiques aux diuines. En quoy faut prendre soigneuse garde qu'il ne nous aduienne comme il a faict à ceux qui regardent & considerent le Soleil eclipsant : ausquels la veüe esblouit s'ils ne regardent son image dedans l'eau, ou en quelqu'autre chose semblable: car il y auroit danger qu'en regardant des yeux l'essence des choses, & entreprenant de l'atteindre par quelque sens, nostre entendement ne demeurast aueuglé, comme il dit au Phædon. La doctrine donc seruant à cecy est premierement la Theologie, puis la Metaphysique, ou Philosophie des premiers principes, & autres semblables choses qui sont veritablement: desquelles nostre autheur constitue les sciences au Théetete, Parmenide, Phædon, & Menon. Aussi seruent fort à cecy l'Arithmetique, Geometrie, Musique, & Astronomie, dont il traicte amplement, en l'Epinomide, & au 7. de la Repub. comme celles qui esleuent l'esprit vers la verité, & preparent nostre pensément à philosopher: afin que nous tournions en haut, ce que contre raison nous iettons en bas: mais sur tout il recommande la Dialectique au Philebe & au septiesme

iesme de la Republique maintenant que c'est elle qui dresse principalement nostre esprit au bon & beau intelligibles. Les autres arts regardent ou les opinions & cupiditez des hommes, ou les generations & compositions, ou la culture des choses engendrees & composées: mais celles que nous auons recitees participent aucunement des vrayes essences. Et la Dialectique se seruant d'elles, comme de quelques chambrières, esleue peu à peu en haut l'œil de nostre esprit couuert de fange barbare.

En telle maniere doit viure l'homme contemplant beauté, laquelle s'il aduenoit que vous veissiez quelquefois, vous l'estimeriez trop plus que l'or, les accoustremens, & belles personnes: en regardant lesquelles vous & plusieurs autres, deuenez esperdus, & voudriez tousiours demeurer avec elles, sans boire & sans mager s'il estoit possible, pour estre en leur compagnie, & les veoir seulement.

L. REGIUS.

Socrates s'efforce prouuer au Menon & au Phædon que nostre ame descendant du ciel pour venir habiter icy bas est remplie d'Idees, & de notices vniuerselles de toutes choses. Qu'elle oublie après estre enclose au corps, puis par bien viure, bien estudier & contempler, à grande difficulté recouure sa perfection. Mais s'il aduient qu'elle y attaigne, c'est avec tel plaisir, qu'elle mesprise entierement les choses corporelles, & de là en auant ne demande plus que retourner au vray lieu de son habitatiõ, cõme

*Marfil.
Ficin. 10.
de la The.
Platoniq.
chap. 5.*

LE SYMPOSE

Platon deduit elegamment au Phædre sous la metaphore des aisles de l'ame, de son chariot, & deux cheuaux. Cic. I. Tusc. Habet primum memoriam, & eam infinitam rerum innumerabilem, quamquidem Plato recordationem esse vult superioris vitæ. Nam in illo libro qui inscribitur Menon, pusionem quemdam Socrates interrogat quadam Geometrica de dimensione quadrati: ad ea sic ille respondit ut puer, & tamen ita faciles interrogationes sunt, ut gradatim respondens, eodem perueniat quo si Geometrica didicisset. Ex quo effici vult Socrates, ut discere nihil aliud sit quàm recordari. Quem locum multò etiam acuratius explicat in eo sermone, quem habuit eo ipso die quo excessit è vita. Docet enim quemuis, qui omnium rerum rudis esse videatur, bene interroganti respondentem declarare se non tum illa discere: sed reminiscendo recognoscere: nec verò fieri ullo modo posse, ut à pueris tot rerum atque tantarum insitas, & quasi consignatas in animis notiones quas evolas vocant haberemus, nisi animus antequam corpus intrasset, in rerum cognitione viguisset. Cumque nihil esset (ut omnibus locis à Platone differitur) nihil enim putat esse quod oriatur & intereat, idque solum esse quod semper tale sit, qualem Ideam appellat ille, nos speciem, non potuit hæc animus in corpore cognoscere, cognita attulit. Ex quo tam multarum rerum cognitionis admiratio tollitur, neque ea planè videt animus cum tam repente, in tam insolitum, tamque perturbatum domicilium immigravit: sed cum se collegit, atque recreauit, tum agnoscit ea reminiscendo. Idem de Senectute. Magno esse argumento homines scire plerâque antequam nati sint, quod iam pueri cum artes difficiles discant, ita celeriter res innumerabiles arripiant, ut eas non tum primum accipere videantur, sed reminisci & recordari.

Laquelle s'il aduenoit que vous veissiez quelque-fois. *La venè dit Platon au Phædre, est le sens plus agu que nous ayons au corps: de laquelle l'on ne voit point sapience. Que si d'adventure nous la pouuions veoir, elle exciteroit en nous un ardent Amour. Comment donc? Par l'ame deuient purifiée, & par viues raisons de l'intelligence. Cice. i. Officiorum. Formam quidem ipsam (Marce Tuli) & tanquam faciem honesti vides: quæ si oculis cerneretur, mirabiles amores (vt ait Plato) excitaret sapientiæ.*

Vous l'estimeriez trop plus que l'or, les accoustremens, & belles personnes. *Le plaisir du sçauoir surpasse tous les autres plaisirs de ce monde: tellement que pour obtenir verité, & la contempler, lon mesprise or, argent, accoustremens, lon delaisse ieux, festins, compagnies, lon vient en nonchaloir de santé, & de biens. Platon au Phædon. Qui est l'occasion, mes bons amis, que ceux qui s'addonnent de bonne volonté à l'estude de philosophie, se passent aisement de toutes ces delices corporelles, & sont si perseuerans, qu'ils ne se laissent suppediter par icelles, & ne craignent dommages, ou pertes que lon peut auoir en la maison, comme plusieurs & mesmement les auaricieux, ny le blasme du peuple & l'ignominie, comme les ambitieux, & ceux qui desirent & affectent les grandes dignitez, & puis apres s'en abstiennent? Il tient semblable propos en l'Epinomide & au Théetete. Aristote i. des parties des animaux & de leurs causes, Nature parente, & cause de toutes choses excite voluptez merueilleuses aux hommes qui entendent les causes, & philosophent ingenuëment. Le mesme autheur liure 10. Ethic. cha. 7.*
δυνει σωῶν ἡ σοφία θαυμαστὰς ἡδονὰς ἔχει καὶ ἀσίστην καὶ τῷ βέλαια.
Cicero pro Archia poëta. Me autem quid pudeat, qui tot

LE SYMPOSE

annos ita uiuo , iudices , vt à literis nullo me unquam tempore , aut commodum , aut ocium abstraxerit , aut voluptas auocarit , aut denique somnus retardarit ? Quare quis tandem me reprehendat , aut quis mihi iure succenseat , si quantum ceteris ad suas res obeundas , quantum ad festos dies ludorum celebrandos , quantum ad alias voluptates , & ad ipsam requiem animi & corporis conceditur temporis , quantum alij tribuunt tempustiuis conuiujs , quantum denique aleæ , quantum pile , tantum mihi egomet ad hæc studia recolenla sumpsero ? Ceux qui s'y appliquent sont prests (comme disoit *Anaxagoras*) à endurer toutes sortes d'ennuys , & calamitez , iusques à souffrir paureté volontaire , comme il feit . *Democrite* ayant commence retirer son ame des sens , il s'aneugla . Ce qui donna iadis occasion aux gens de dire , qu'*Atlas* soustenoit le ciel , & qu'*Endymion* auoit dormy avec la *Lune* par long tēps , & que *Prometheus* estoit attaché à la haute montagne du *Caucase* , luy mengeant le foye un vaultour : voulans par telles fables nous signifier le grād & merueilleux estude que ces personnages excellens mettoient en la contemplation de verité . Quel plaisir accompagnoit *Aristote* enseignant non seulement *Athenes* , & toute la *Grece* : mais aussi tout le monde uniuerfel , descourrant les secrets de nature incogneuæ au parauant , & cachez en obscurité profonde s'estimant , & glorifiant à bonne raison estre parueniu ou nul autre *Grec* & *Egyptien* auoit iamais atteint au parauant ? Qui eut avec ce l'heur d'estre precepteur du plus grand Roy & Empereur du monde . Quel plaisir receuoit des lettres son maistre *Platon* ? qui encor à quatre vingt ans , & le mesme iour qu'il deceda escriuoit : qui fut pour son eminent sçauoir honoré en la *Grece* , *Sicile* , & *Italie* par dessus la commune condition des hommes

mes, estimé par les Roys, admiré par les peuples, & a tousiours esté reueré par ceux qui ont désiré auoir cognoissance des choses humaines & diuines, attendu qu'eux ont prins leur cōmencemēt & source de luy. En contemplation duquel merite, il a acquis enuers les hommes le surnom de diuin.

Que penserions nous s'il aduenoit à quelqu'un de veoir ceste beauté entiere, pure, non meslée, ne rempliée de chairs humaines, de couleurs & autres mortelles folies: ains la contempler en sa diuinité & vniforme? Estimeriez vous peu la vie de l'homme dressant là ses yeux pour veoir vn si beau spectacle, & s'y arrester? Ne penseriez vous pas que seulement en voyant la beauté par ou elle est visible, il ne conceura desormais les images de vertu: ains les mesmes & vrayes vertus, comme ayant ja atteint non à l'ombre, ains à la verité? Donques conceuant la vraye vertu, & la nourrissant, luy aduiendra d'estre faict amy de Dieu, & rendu immortel, si hōme quelcōque le doit estre.

L. REGIVS.

Quiconque bien purifié verra par contemplation ce beau pur en soy, non chargé de chair, ou autre corps, ne comprins en la terre, ou au ciel: qui sont toutes choses estrāges et meslées, & pource non premieres, ains procedās de luy. Quicōques dy-ie apperceura quelquefois cecy, qui donne à tous, & demeure en soy ce pendant qu'il donne, & ne reçoit rien d'autrui, s'il perseuere à le contempler en aura telle fruition, qu'il luy deniendra semblable,
ff ij

LE SYMPOSE

Et n'aura plus besoin d'autre beauté. Car puis que c'est la principale Et premiere beauté, elle rend ses amoureux beaux Et ay-mables. Et comme celuy qui la peut obtenir est remply d'heureuse vie: ainsi est mal'heureux qui ne l'obtient: car l'on ne doit estimer miserable celuy qui n'obtient belles couleurs Et beaux corps, ne celuy qui est decheu de credit, de principauté, Et de royaume: ains celuy qui est priué de la possession de ceste beauté, pour laquelle il faut delaisser les royaumes Et Empires de la terre, de la mer, Et du ciel: si toutes ces choses delaisées Et mesprisées lon y peut aduenir. Plotin de la beauté chap. 7.

Pour veoir vn si beau spectacle. i. contempler au monde intelligible la beauté pure, Et la vraye essence des choses. Platon descript au Phædre la beauté de ce spectacle, Et comment les spectateurs en sont ravis, par la maniere ensuyuant. Il se trouue (dit-il) plusieurs beaux spectacles, & plusieurs passages dedans le ciel, gardez par le genre des dieux heureux, faisant chacun son office. Et luyt tousiours celuy qui veut & peut ce faire. Aussi n'y a il point d'enuee en la compagnie des Dieux. Quand ils vont au banquet pour prendre leur refection, ils marchent par en haut sur la voute du ciel, declinant desia vers le bas. Les chariots des dieux, qui sont bien equippez & soustenuz par contrepois, vont aisement, les autres à grande difficulté: car le cheual participant de prauité verse en bas vers la terre s'il n'est bien nourry par les chartiers, en quoy consiste le grand labeur & trauail de l'ame. Car celles qu'on appelle immortelles, quand elles sont paruenues en haut, elles s'arrestent au dos du ciel, & estans por-

portees par sa circonference, contemplent ce qui est dessus le ciel. Or n'y eut il iamais aucun de noz poëtes qui air loué, ou qui puisse louer dignement le lieu superceleste, qui est tel comme vous ordrez: car il ne faut craindre dire vray quand l'on parle de verité. Certes son essence est sans couleur, & sans figure nō subiecte à touchement, & qui est cogneue seulement par l'intellect gouverneur de l'Ame: Aupres de laquelle reside en ce lieu l'espece de vraye science. Parquoy tout ainsi que la pensee de Dieu se tourne avec l'intellect & science pure, semblablement celle de toute ame, qui doit recevoir condition convenable, voyant par temps ce qui est, & se contentant de la contemplation de verité, est nourrie & s'esjouist iusques a ce que la circonference la rapporte par cercle au mesme endroit. Elle voit en ceste reuolution, iustice, temperance, science, non celle qui reçoit generation, & qui est autre en autre, comme sont les autres sciences des choses que nous disons maintenāt estre: ains celle seulement qui cōcerne ce qui est veritablement. Et apres auoir contemplé en la mesme maniere les autres qui sont veritablemēt, dont elle se nourrit, rentrāt autrefois dedans le ciel, retourne à la maison. Elle reuenue, le chartier mene les cheuaux à la mangeoire, & leur baille de l'Ambroise pour manger, & du Nectar à boire. Telle est la vie des dieux. Au regard des autres Ames, celle qui suit Dieu comme il appartient, & luy est rendue semblable, esleue la teste du chartier au lieu exterieur, & est portee avec la cir-

conference; mais d'autant qu'elle est troublée par les chevaux, elle voit à grande difficulté ce qui est véritablement. L'autre esleue maintenant la teste, maintenant l'abbaisse, & à cause de l'impetuosité des chevaux, voit en partie & en partie ne voit point. Les autres Ames, qui toutes aspirēt au lieu superieur, s'efforcent: mais elles n'y peuuent aduenir, & estās reiectees ensemble vers le bas s'entre poussent, & s'entreferrent, l'une essayant deuancer l'autre. Il y a donc bruit & debat, & fueur extreme, ou par la faute des chartiers, plusieurs clochent, plusieurs aussi rompent leurs aîles. Et toutes sont en grand peine, ne pouuans veoir ce qui est véritablement, & se retirent vñs apres leur departement de nourrissement opinable. Au moyen dequoy il leur est fort difficile de veoir ou est le chāp de verité: car la meilleure partie de l'Ame prend de là son nourrissement conuenable, & en est sustentee la nature des aîles, par lesquelles l'Ame est esleuee en haut.

En voyant la beauté par où elle est visible. *La beauté eternelle est visible moyennant la lumière spirituelle, & par l'intellect bien purifié.*

Il ne conçoîura desormais les images de vertu: ains les mesmes & vraies vertus. *Platon au Phædre: Nous ne voyons en ces images aucune splendeur de iustice, temperance, & autres choses precieuses en nos esprits: mais bien peu d'hommes & à grande difficulté approchant par quelques instrumens obscurs à leurs images, voyent le genre de ce qui est représenté. Cicero. 1. Officiorum, Sed nos veri iuris, germanaque iustitie effigiem*

effigiem nullam habemus, umbra tantū & imaginibus utimur.
Platon au sixiesme de la Republ. compare la lumiere & le Soleil, à la cognoissance, & à la verité, que comme le Soleil regne au monde sensible, ainsi regne la verité en l'intelligible, & dit qu'è ce visible les images sont contenues, qu'il appelle premierement ombres, puis simulachres apparoißans és eaues, & és corps polis, en apres és animaux & és plantes. Il y a danger (dit Plotin chap. 8. de la Beauté) que si nous arrestons à ces images, il ne nous aduienne comme il aduint és fables, à celuy qui voulant prendre une belle image en l'eau, & tomba dedans, & se noya. Car celuy qui admire seulement les formes des corps, sans s'en departir, il tombe en profondes tenebres : tellement qu'icy & aux enfers, il demeurera tousiours entre les ombres.

Comme ayant ia atteint non à l'ombre ains à la verité. Il appelle ombres toutes choses en ce monde visible mouuans les sens, qui ne sont qu'ombres des vrayes essences en l'intelligible, dictes par luy Idees. Les Pythagoriciens, & uniuersellement tous les anciens Theologiens ont estimé les choses intelligibles & spirituelles estre seules les vrayes choses, & les sensibles leurs images & ombres, comme l'or d'Alchemie, qui est fait par art, à l'imitation du vray or & naturel. Platon au septiesme de la Republique compare ce monde à une grande cauerne, ou il y ait quelque torche allumee, & qu'on n'y voye qu'à demy, maintenant que par raison humaine l'on n'y peut rien cognoistre certain, rien entendre & sçauoir par la foiblesse des sens, & multitude des choses sensibles, nostre vie briefue, tout estre plein d'opinions, & de costumes, tout enuironné de tenebres: estimant qu'il faut seulement croire à l'intelligence, voyant ce qui est simple & uniforme, & tel qu'il est. Car

comme il escrit au mesme liure. L'Idée supreme du bon est en l'ordre intelligible, & est venue à grand difficulté: mais si elle est veuë, elle est à toutes personnes cause de tous biens, quand elle aura crée lumiere, & regné en l'intelligible, ayant produict verité & intelligence, & faut que toute personne la cognoisse, qui veut avecques entendement sain faire quelque bon acte, en public ou en priué.

Verité. La verité est vne en toutes choses: mais elle prend diuers noms selon qu'elle change de subiects. S'elle demonstre les choses diuines, on la nomme Sapience. Si les naturelles, Science. Les humaines, Prudence. Si elle nous rend equitables, Iustice. Vaillans & constans, Force. Modestes & continens, Temperance. Dont procedent deux especes de vertu, les vnes morales, à sçauoir Iustice, Force, & Temperance, les autres intellectuelles, Sapience, Science, Prudence. Les morales, pour les actions ciuiles, sont plus cogneues. Les intellectuelles plus occultes, pourtant que l'inquisition de verité est fort difficile. Platon disoit l'homme heureux qui en son extreme vieillesse en pouuoit sentir quelque odeur. Theophraste mourât se plaignoit de ce qu aucuns animaux viuoient si longuement, ou il n'y auoit aucun interrest, & que la vie humaine tant necessaire à cognoistre la verité estoit si briefue. Democrite accusoit nature qui auoit caché la verité en lieu si profond comme vn puy, qu'on ne la pouuoit veoir, ou bien tirer: car içoit que le desir en soit naturel à tous, & plusieurs l'ayent recherchee au temps passé: toutesfois il en reste encor beaucoup à trouuer (comme dit Seneque 5. des epistres.) & y pourra l'on adiouster voire apres mille ans, & tant que les hommes estudieront. Le vray chemin pour y paruenir est de se retirer vers nostre Sauueur, disant: Je suis la voye, vie, & verité, qui

qui croit en moy ne mourra point eternellement.

Puis que sommes paruenuz en ce lieu, il ne sera hors propos de reciter un different touchant ceste matiere des ombres & de verité qui a esté entre Platon & Aristote, les deux plusgrands Philosophes que nature produict iamais, dont l'on aye cognoissance. Platon mettoit, comme vous auez entendu par les discours precedens, toutes les essences des choses aux Idees, & maintenoit que tout ce que nous voyons procréée d'icelles en ce monde sensible, estoit plustost ombre de substance, que substance. A ceste cause il nous exhorte en tous ses liures, de ne nous arrester aux choses generables, & ne faire estime de leurs beautéz, sinon entant qu'elles nous representent aucunement la diuine beauté, & nous peuuent induire à la cognoissance des Idees, & substances eternelles. Aristote au contraire soustient que l'essence & la substance propre des choses corporelles est en chacune d'elles, & affirme contre Platon que les Idees ne sont les essences & substances des choses: ains seulement les causes productiues, & ordinatiues, & que les premieres substances sont les indiuiduz mesmes, se gardant en chacun d'eux l'essence des especes: desquelles especes il ne veut pas que les Idees soient les vniuersalitez, mais seulement que telles vniuersalitez soient conceptions intellectuelles de nostre Ame raisonnable, prinſes de la substances & essence qui est en chacun des indiuiduz: nommant à ceste cause telles conceptions vniuerselles, substances secondes: d'autant que elles sont abſtraites par nostre intellect des premieres indiuiduelles: tellement que selon son aduis, les Idees ne sont premieres substances, comme dit Platon, ny mesmement secondes: mais qu'elles soient premieres causes de toutes les substances corporelles, & de toutes leurs essences composées de matiere & de forme: car

LE SYMPOSE

d'autant qu'il n'y a point de matiere & de forme aux Idees, en elles n'aduiennēt (selon luy) essence ne substance: mais biē sont elles le diuin cōmencement, duquel toutes les essences & substances depēdēt: c'est à sçauoir, les premieres des indiuiduz, cōme les premiers effectz corporelz: & les secondes intellectuelles, cōme images spirituelles d'iceux indiuiduz. Parquoy Aristote maintenoit que les beautez du monde corporel sont vrayes beautez: mais causees, & dependantes des premieres beautez du premier intellect diuin. La cause principale de ce different est que Platon s'est plus arresté aux choses intelligibles, & Aristote aux sensibles: car Platon trouuant plusieurs philosophes de Grece comme Empedocles, Democrite, Heraclite, & Thales Milesien n'estimer autres essences, substances, ne beautez, que les corporelles, & penser qu'il n'y eust rien hors les corps, il eut besoin de les corriger par le contraire: leur monstrant que les corps d'eux mesmes ne possèdent aucune essence, ny beauté cōme elle est vrayment, & n'ont autre chose que l'ombre de l'essence, & beauté intellectuelle du souuerain Dieu, & des Idees. Par laquelle doctrine, il aduint que plusieurs se retiroient des corps, estimans que toute beauté & essence fust aux Idees, & rien au monde corporel, & delaissoient la cognoissance des choses corporelles en leurs causes & effectz. Aristote donc voyant que par telle nonchallance s'ensuiuoit grād defaut à leur sçauoir abstrait, d'autāt que paruenons à l'intelligence des causes par la cognoissance de leurs effects: il tascha temperer cela, prouuant par viues raisons qu'il y auoit proprement au monde corporel essences produictes & causees par les Idees, & des vrayes beautez: iaçoit qu'elles depēdisent des Ideales qui sont trespures, & tresparsaictes. Aristote reprouue les Idees au 1. de la *Metaphy.* chap. 7. ou il escrit que

c'est

c'est vanité de mettre les Idees exēplaires, & que cela sent les metaphores poetiques. Et au 3. ch. du 2. Il n'est moins inconueniēt (dit-il) qu'il y ait quelques natures, outre celles qui sont au monde, & les mesmes que les sensibles, sinon que les vnes sont sempiternelles, les autres corruptibles: car ils disent y auoir un homme Ideal outre les sensibles: qu'il maintient toutesfois ne pouuoir estre: mais il traicte ceste matiere plus amplemēt au premier des Ethiq. Nicomachiq. ch. 6. s'excusant pource que Platon fut son precepteur, & amy. Il allegue plusieurs raisons qui seroient longues à reciter. Ie scay bien qu'aucuns ont essayé de les accorder, nous voulans faire à croire qu'à les bien prendre ils ne differoient, & ont proposé plusieurs violentes expositions que ie laisseray comme trop eslongnees & de la verité & de mon entreprise. Marsil. Ficin en 11. & 12. de la Theologie Platonique soustient tant qu'il peut l'opinion de Platon, ausquels liures il parle abōdāment des Idees. Pluta. 1. des sentences philosophiques au ch. 10. des Idees escrit ainsi du different de Platon & d'Aristote sur elles. Socrates & Platon estimēt les Idees estre substāces separees de matiere, et qu'elles subsistēt en l'intellect. Arist. a laissé des Idees: mais qu'elles ne sont separees de matiere. Cicero 1. Acad. quæstion. Aristoteles prim^o species quas paulo ante dixi labefactauit, quas mirificè Plato erat amplexat^o, vt in his quiddā diuinū esse diceret.

Dont conceuant la vraye vertu, & la nourrissant, luy aduiēdra d'estre amy de Dieu, & rédu immortel. L'une felicité est par nature: l'autre par grace. L'une naturelle: l'autre supernaturelle. La philosophie nous monstre principalement la naturelle: car la nature cogneue des choses, nous cognoissons leur felicité naturelle cōsistāt en la parfaicte operatiō

LE SYMPOSE

de leurs natures. Les Philosophes ont parlé diuersement de la felicité humaine, la constituans les uns en vne chose, les autres en l'autre: mais semble bien q̃ Platō ait plus veu que tous les autres, estimant le souuerain bien de l'homme, ou la vertu & doctrine, ou la contemplation de Dieu, ou son Amour & imitation, comme nous monstrerons par plusieurs beaux passages qu'auons recueilliz de ses liures. Au Timee. Il est necessaire que celuy qui suit concupiscence, & contention, & ne s'occupe à autre chose, aye les opinions mortelles, & se rēde presque mortel: mais l'homme qui s'addonne à apprendre science, & chercher verité, faisant de cecy son principal exercice, à toutes ses pensees immortelles & diuines, spécialement s'il trouue verité. Et en tant qu'il est loisible à l'humanité participer d'immortalité, il deuient du tout immortel. Et comme il reuere tousiours la diuinité, & ait l'esprit habitant en luy bien orné, il est parfaitement heureux. Au mesme liure. Or à la partie qui est en nous diuine, ses mouuemens semblables aux discours & reuolutions de l'uniuers. Il est donc raisonnable qu'en les suyuant nous reiglions les nostres, moyennant la cognoissance de l'harmonie, & de la reuolutiō de l'uniuers, rendāt l'intelligēt semblable à ce qui est entēdu, de maniere que par ceste similitude qu'acquerōs no⁹ parueniōs à la fin de la vie heureuse, que Dieu a proposée aux hōmes, tant au present qu'à l'aduenir. Au Phædon. Quāt à paruenir au gēre des dieux, il n'est permis à personne, fors à ceux qui pour le grād desir & affection d'appreñdre sont deuenuz vrais amateurs de sapiece, & sont partis de ceste vie, purifiez du tout. Et en vn autre lieu. L'Ame du vray studieux se rendant tranquille enuers ses affections, & suyuant raison, avecques laquelle elle demeure tousiours contemplant ce qui est vray, diuin, & hors d'opinion,

Et par luy nourrie, iuge qu'il faille viure de telle façon durant la vie Et apres la mort, qu'elle ira vers son semblable, Et sera deliuree des calamitez humaines : moyennant laquelle nourriture ne doit craindre qu'en la separation du corps elle vienne à ncant, ou que soit dissipée par quelques uns Et s'euanoisse sans qu'il en demeure rien par apres. Au Phædre. L'ame de l'homme sage allant avec Dieu mesprise ce qu'abusiuement nous disons maintenāt estre, Et regarde seulement en haut vers ce qui est veritablement, ayant tousiours sa memoire fichée es choses auxquelles Dieu adherant est diuin. L'homme donc qui use droitement de telles meditations, Et qui est tousiours instruit és mysteres parfaicts, veritablement il deuiet luy seul parfait. Aussi delaisant les sollicitudes humaines, Et adherant à la diuinité, il est reprins par le vulgaire: mais la multitude ignore qu'il est plein de Dieu. En l'Epinomide. Plusieurs trauaillez en ceste vie tiennent un mesme propos que le genre humain ne peut estre heureux. Escoutez donc Et considerez si semblablement ie parleray bien de cecy. Je di qu'il n'est possible aux hommes, sinon à bien peu, d'obtenir beatitude Et felicité, i'entens de nostre uiuant: mais il y a bonne esperance qu'apres la mort lon obtienne entierement ce pourquoy lon a mis peine à son pouuoir de bien viure Et bien mourir. Au mesme Epinomide, cherchant que c'est sapience, il dit que nostre fin doit estre, qu'en honorant Dieu, Et uiuant purement nous ayons l'issue de ceste vie bonne Et belle: que les hommes diuins, modestes, vertueux, bien aprins és vrayes sciences (qui sont en petit nombre) seront tressages en leur uiuant, Et apres leur decez demeureront en toute felicité avec Dieu, qui est la fontaine de toute beauté: Et consequēment de tout Amour. Au premier de la Republique. Il recite

LE SYMPOSE

de Pindare, que celuy qui aura iustement & saintement vescu, une douce esperance l'accompagne, nourrissant le cœur, & entretenant la vieillesse, pour ne craindre le mauuais traictemēt aux enfers apres la mort. Au second, suyuant Hesiode, & Homere il raconte les loyers aduenans aux saints personnages, tant viuans que decedez. Au dixiesme liure. Il faut ainsi estimer de l'homme iuste, soit qu'il tombe en pauureté, ou en maladie, ou en autres semblables, que le vulgaire estime maux, cela en fin luy reuenir à bien ou de son viuant, ou apres qu'il sera decedé: car iamais cestuy la n'est delaisé par les dieux, qui met peine d'estre iuste, & par l'exercice de vertu se rendre semblable à Dieu en tant qu'il est possible à l'homme. Au Gorgias. Tous hommes ayans vescu iustement & saintement, apres leur trespass pas iront aux isles fortunées, & là viuront en toute felicité hors de maux: mais qui viura iniustement & irreligieusement, il ira en la prison de punition, & de supplice, qu'on appelle Tartare. Au 12. des loix. Il faut croire au Legislatteur es autres choses, mesmement quand il dit l'ame differer entierement du corps, & qu'en ceste vie il n'y a autre chose qui nous face estre que l'ame, que le corps nous suit comme quelque simulachre, & qu'on dit bien les corps des morts estre simulachres: mais que veritablement chacun de nous est l'ame immortelle, & qu'elle va pardeuers autres dieux rendre raison de ses œuvres, comme il est affermé par la loy du pais. En quoy les bons doiuent auoir confiance, & les meschans grand peur, pourtant qu'ils seront despourueuz de toute ayde. Qu'eux viuans doiuent plustost estre aydez par tous leurs parens à viure iustement, & saintement: afin de ne encourir (estans trespasssez) les peines de leurs vices, ordonnées apres ceste vie.

Amy

Amy de Dieu & immortel. *L'Amour a desir de se conioindre à la chose aymée, & d'en auoir fruition : la volonté ce obtenant acquiesce, & pense bien luy estre. Quel donc est ce qu'on ayme, & dont l'on iouyra, tel sera son bien. Or ne luy peut tref bien estre, s'il ne iouyt de chose tresbonne, & qui puisse assouuir son desir. Et rien ne peut assouuir son desir, si ce n'est Dieu seul : car toutes les autres choses qui ont accoustumé nous arrester & retenir sont viles, & de petite durée. Parquoy en la cõionction seule & fruition de Dieu doit estre la fin de l'Amour & de l'homme, & consequemment toute nostre felicité. La felicité est souuerain bien : le souuerain bien est celuy que tous appetent, ce que tous appetent, est le principe de tous, comme nous l'atteste Alexädre Aphrodisee sur la Metaphysique, & les expositeurs Grecs sur les Ethiques. Doncques le benoist seul Dieu & omnipotent est fin & principe de tous, la meilleure chose qui peut estre, ou qu'on peut penser. L'Amour des personnes belles est incertain, d'autant que leur beauté dure peu, & leur volonté est variable. Si c'est en esperance d'auoir lignee par mariage & nous perpetuer : beaucoup d'enfans sont vicieux, ou desobeissans, la plusspart meurent. Et quand bien se trouuent tels qu'on desire, qui peut estre asséuré que sa race dure iusques à la troisieme generation? Tombant en quenouille, le nom se pert, les armes sont changees, & par mauuais mesnage les seigneuries & grosses places sont alienées. Aucuns plus genereux, & courageux esperent par vertu & sçauoir acquerir reputation, & laisser memoire d'eux, employans à ce leurs temps, biens & personnes, sans rien espargner. Si c'est à manier affaires Politiques, ou militaires, ou gouverner les grands estats, & princes : le credit & autorité sont longs à acquerir, & dif-*

LE SYMPOSE

*ficiles à retenir, pleins au surplus d'infiniz ennuy, & enuies. Si nous voulons exceller par sçauoir, & escrire: tous les liures sont rempliz de contradictions, ce qui est bon en un temps, mauuais en l'autre, estimé en vne region, mesprisé en l'autre, saint icy, heretique & scandaleux dela. Brief chacun se plaist en ses opinions, & iamais rien ne se trouua, ny trouuera qui contente esgalement toutes personnes, ou qui soit receu vniuersellement en tous pais. D'auantage quelle perpetuité pouuons nous esperer entre tant de mutations aduenans au monde? Les nations, & leurs langues perissent entierement. Les Empires & royaumes sont transporteZ de pays en pays. Les religions changees. Puis ou est la gloire si grande qui se puisse espandre en l'un & l'autre Hemisphere de la terre habitable, parmy peuples innumera- bles tant esloignez & differens les uns des autres? Et quand bié cela aduiendroit, si ne peut estre nostre louenge eternelle, ny en- cor durer longuement à cause des deluges, & autres ruynes ad- uenans au monde par le feu & seichereesses excessiues: dont le gē- re humain perit & les lettres sont perdues par certaines reuo- lutions de l'uniuers, comme escriuent Platon & Aristote, maintenans les mesmes sciences que nous auons, auoir esté par plusieurs fois inuentees & de rechef perdues, comme aussi elles seront à l'aduenir. Sans doubte nous voyons les liures (ausquels lon penseroit y auoir plus de diurnité) estre par succession de temps corrompuz, lacerez, non entenduz, delaissez, perduz: en histoires qui doiuent confermer la memoire des guerres, & des grands capitaines: en philosophie, qui comprennent la cognoissance des choses diuines, & humaines, avec les belles inuentions & ob- seruations des sages anciens: finalement en toutes sciences & disciplines, tant liberales, que mechaniques. Somme toute, ne
pouuons*

pouuons esperer par l'amour corporel & humain qu'une mortelle immortalité. Mais l'Amour diuin est celuy qui nous rend amis de Dieu, & veritablement immortels. Les autres pretendues immortalitez, sont vaines, & n'y a parfaicte felicité qu'en la cognoissance & union de Dieu, qui est tout bien d'ou nous sommes venus, & esperons retourner. C'est la vraye felicité que soyons un esprit avec Dieu, & que nous le cognoissions comme il nous cognoist. C'est tout le loyer, c'est la vie eternelle, c'est la sapience que nous attendons. Iesus Christ pour ceste felicité prioit son pere ainsi. Pere faictes, que (comme moy & vous ne sommes qu'un) ainsi c'eux-cy soyent uniz avec nous. S. Paul l'esperoit, disant Je cognoistray non en partie: ains comme il est, & desiroit estre separé pour s'unir avec Iesus Christ. Il desire bien d'estre separé, pourtant que ne pouuons en ceste vie tellement nous ioindre avec Dieu, que deuenions parfaictement heureux: Car nous ne pouuons icy tant cognoistre Dieu, ny l'aymer, qu'il est besoin, estans souuent reuoeuez de sa cognoissance, & Amour par le corps trauaillé de faim & de soif, dormant, languissant, dolent, lassé. Et ne iouyffons des biens de Dieu, sinon petitement & en ombre: ains tant plus que l'aymons ardemment & plus desirös la conionctiö. Apres le corps delassé ou mué nous verrons plus claiement, & aymerons plus ardemment, & serös trefoints, & iouyrös de biens incroyables. La religiö nous auäce, dresse & pousse à ceste felicité: cöme par philosophie acquerös la naturelle. Nature est le cömencement de grace, la Philosophie de religiö, ny doit estre estimee Philosophie celle qui retire l'homme de religion: ains plustost impieté damnable & execrable. Au commencement nostre nature estoit parfaicte de corps & d'ame, sincere, entiere, & ornee diuinement

LE SYMPOSE

de toutes vertus, sans rien luy defaillir dequoy elle eust besoing: mais l'homme par son peché & forfaiture volontairement se priua des biens qui luy auoyent esté largement donnez. Toutes-fois Dieu avec le temps, ayant pitié du genre humain: pour lequel il auoit faict toutes choses, premierement par Abraham: puis par Moysse & les prophetes, dernièrement par son fils unique l'a restituée à sa premiere dignité, & la preparée à recevoir souueraine felicité. Abraham fut le premier fondateur de vraye religion: premier qui accomplit la loy de nature, & pensa de la diuine: premier qui persuada aux hommes d'adorer un seul Dieu, contre les Idolatres & les Gentils: premier qui chassa les tenebres d'erreur, & entreprint la guerre contre les mauuais esprits. A ceste cause il receut tant d'honneur que Dieu parla à luy, & promit de multiplier sa posterité par dessus les estoilles du ciel, & sablons de la mer, & qu'en sa semence toutes nations seroyent benistes, en sortant le Redempteur du monde perdu, & gâsté. Apres les Hebreux ayans demeuré quatre cens ans en Egypte, durement & seruiement traictez, pource qu'ils auoyent desia beaucoup fouruoyé de la religiõ de leurs ancestres: Dieu choysit Moysse pour les deliurer de seruitude & idolatrie, lequel usant miraculeusement de plusieurs signes & prodiges, les retira de là, & les amena à trauers la mer rouge aux deserts, ou receurent de Dieu la loy: puis furent remis en la Palestine, à eux promise long temps au parauant, qu'ilz possederent iusques au regne de Nabuchodonosor, qui les transporta en-Babylone: dont soixante & dix ans apres furent ramenez & illec ont demeuré iusques à ce que l'Empereur Vespasian print Hierusalem, qu'il ruyna de fons en comble, & destruit presque toute la nation. Le reste pour son infidelité a tousiours depuis er-
ré par

ré par le monde, & est encor aujourd huy espars en toutes natiōs
seruile & miserable. Dōcques les Iuifs estans deprauez & tou-
tes nations idolatres, Dieu voulant au temps ordonné de la re-
demption, attirer tous hommes à la vraye religion & pieté: cō-
me il eust au parauant dōné au genre humain plusieurs remedes
de salut, baillāt à ueoir ce qu'il auoit faict en la fabrique du
monde, & en la nature des choses, enuoyant prophetes aux He-
breux, & leur baillant la loy escrite: finalement a enuoyé du
ciel au monde Iesus Christ, promis par la loy, & par les prophe-
tes, maistre de verité, repurgateur d'Idolatrie, correcteur de pra-
uité, & instaurateur de la nature corrompue, pour restituer l'hō-
me en sa purité & innocence premiere. Par luy furent instituez
les Apostres, qui ont annoncé l'Euangile à tout le monde, mon-
stré la voye de salut à toute creature, enseigné la vraye croyāce.
Laquelle iaçoit qu'entre tant d'heresies ayt beaucoup souffert,
specialement par Mahomet, Arrius son precursor: toutefois
elle a esté diuulguee par toutes les parties du monde, ou se trouue
aujourd huy, voire iusques à estre preschée de nostre temps, aux
Indes Orientales & Occidentales, & aux Barbares nouvelle-
ment descouuers. De l'escole de Iesus Christ, de ses Apostres &
Martirs sont venus tāt de saints docteurs Grecs & Latins, &
autres qui nous ont exposé la parole de Dieu, iusques à present,
que Dieu a restauré les bōnes lettres, & les lāgues: au moyē de-
quoy sommes sortiz de grādes tenebres, ausquelles estiōs tombēz
par l'ignorāce des siecles precedens. Or a il fait tout cecy nō pour
autre fin q̄ pour se dōner mieux à cognoistre à nous, & nous sau-
uer. Vie eternelle est cognoistre Dieu seul & Iesus Christ, dōnee
de grace par luy aux parfaittemēt croyās & vrayement prians,
cōme dit l'escriture. Je suis la voye, la vie & la verité, qui croyt

uu ij

LE SYMPOSE

en moy ne mourra point eternellemēt. Certes Dieu a fait en tout tēps beaucoup de graces au genre humain: mais la plus grande a esté, en nous retirant d'Idolatrie à la vraye religion. Car ne se contentāt d'auoir créé le monde de riē, auoir fait l'hōme à son image, luy auoir soumis toutes les autres creatures, desquelles l'uniuers est rēply, & embelly: luy mesme a vestu l'espece humaine, est né de la Vierge, & sortit de son ventre hōme visible & Dieu adorable, demeurāt entier en l'une et l'autre nature. Il a souffert faim, soif, sommeil, outrages, trauail, croix & la mort en tant qu'hōme, pour parfaire nostre salut: iacoit qu'il peut sans ceste couuerture de nature humaine par sa seule volōté effacer l'iniquité sur la terre, & abolir impieté du mōde. Cōuersant icy bas il a donē venē aux aueugles, parole aux muets. Il a faict marcher droit les boiteux, guari maladies incurables, chassē les mauuais esprits des corps humains, repeu de cinq pains plusieurs milliers d'hommes. Il tourna l'eau en vin, marcha sur les eaux comme nous faisons sur la terre, commanda à la mer, aux vents, & aux tempestes qui luy obeirent, resuscita les morts, & luy-mesme est resuscité, descendit aux enfers, & est monté aux cieux, dont il viendra iuger les mors & les viuans. Doncques l'unique fils de Dieu qui est Dieu verbe deuant les siecles, & qui a créé toutes choses, nostre humanité prise, a esté fait hōme & par ce moyen a accōply nostre salut. Pour tous lesquels benefices il ne demāde sinon que nous l'aymions de tout nostre cœur, en l'honorant cōme vray pere, & le recognoissant comme Sauueur par l'obseruance de ses commandemens, & sincerité de meurs. Aussi qu'aymons nostre prochain comme nous mesmes sans violer ou offenser autruy, & non seulement qu'aymions nostre prochain amy: & mais aussi que ne hayons nostre ennemy.

En

En ces deux Amours consiste la vraye religion, consiste la conservation de la société humaine, consiste l'entretien de l'univers, à sçavoir les hommes demeurans en la grace de Dieu par foy et innocence: & Dieu par sa diuine clemence les preservant de vice et d'impieté, puis les appellât à luy apres leur decès: ou gist la vraye immortalité, que nous deuons esperer, en nous rendant ce pendant par esprit semblables à luy selon la similitude qui peut estre de la creature au Createur, de l'humain au diuin, du corruptible à l'eternel, du visible à l'invisible, du petit & contenu en petit lieu, à l'incomprehensible & contentant toutes choses. Si la nature de Dieu, sa puissance & sa sapience ne nous est aucunement imitable, à tout le moins imitons en tant qu'il nous sera possible sa bonté, & nous conformons à sa clemence & iustice. L'Amour de Dieu cause ceste similitude, & nous conioinct avec luy, engendrant bien-veillance entre Dieu & l'homme, & est la meilleure, ou plustost la vraye & seule culture de Dieu. Or puis qu'Amour est desir de beauté, & que toute nostre felicité depend d'aymer, ou trouuerons nous plus de beauté qu'en Dieu qui est la fontaine de toute beauté: Sans doute toute beauté procede de Dieu, & n'est nature autre chose que l'art & instrument du souverain Dieu, ornant tousiours toutes choses, & faisant incessamment leurs belles conuenances que voyons haut & bas, deuant & derriere, à dextre et à senestre en la machine de l'univers, au ciel, aux elemens, aux animaux, aux herbes, et arbres, aux metaux: espadant sur tous les rayons de sa beauté. Car Dieu prenant au commencement la nature de toutes choses confuse & desordonnee, la reduit de confusion en ordre, & en fait ce monde tant beau et bien orné: afin qu'en le contemplant & admirant, nos esprits soient esleuez, & ap-

LE SYMPOSE

prennent à eslire & aymer les choses belles & bien ordonnees, euites les laides & confuses, fuyr temerité, & fortune, source de toute erreur & prauité. Consequemment nous retirer en tous noz affaires vers luy & le prier. Ce faisant il a promis de ne nous deffaillir, ains qu'il seroit tousiours prest à nostre secours. Tout ce que vous demanderez (dit-il) au pere en mon nom, ie vous l'octroyeray, & venez à moy tous qui trauallez & estes chargez, & ie vous recréeray. Prions-le donc qu'il nous face grace par la cognoissance de sa parolle, & par vne foy, de remplir nostre ame de verité & probité: afin que luy demeurions agreables tant en ceste vie qu'en l'autre, & deuenions veritablement & heureusement immortelz.

SOC. Ce sont les parolles que i'ay entendues de la sage Diotime: lesquelles ie croy, & m'efforce persuader aux autres qu'il n'est facile à l'humaine nature retrouver meilleur aide pour paruenir à ceste possession que l'Amour. Parquoy i'affirme que tout homme doiuc honorer Amour, & moymesme ie fais cas des choses amoureuses, en m'y exerçant beaucoup, & à ce faire exhorte volontiers les autres: louant maintenant & tousiours la puissance & force d'Amour selon ma possibilité. Phœdre, Si voulez vous pourrez prendre ce propos cōme quelque louange d'Amour: ou s'il vous plaist l'appeller autrement, appelez-le.

L. REGIVS.

Les propos ensuyuans d'Alcibiade & de Socrates sont pleins de

de grande liberté, qui lors regnoit par toute la Grece, mesmemēt en Athenes: & me semblent ne pouuoir auioird'huy estre honestement recitez. De maniere qu'acheué le discours d'Amour tant corporel & humain que diuin: qui estoit le but de ce deuis ou dispute, & ayant esgard à la qualité des personnes, ausquelles ce labeur est adreſsé, i'ay esté conseillé par mes amis d'obmettre le reste que Platon a adiouſté seulement pour plaisir, ſervant au temps & à la licencieuſe vie de son pays; ſans proposer aux François parolles non conuenantes à leurs meurs, ny conuenantes à la religion Chreſtienne.

FIN DV SYMPOSE DE PLATON ET
DES COMMENTAIRES PAR L. R.

LOYS LE ROY AVX
LECTEURS.



Onſiderant lōg temps y a que les lettres ſans experience eſtoient inutiles, i'ay touſiours eſſayé dès ma ieuneſſe reduire tout ce que ie liſois és bons auteurs, aux meſmes choſes dōt ils parloient, & d'en apprendre la nature, & vray uſage ſur elles. En ce faiſant i'ay trouué grande difference entre les auteurs qui ont manié affaires, & ceux qui n'ont iamais fait qu'eſtudier, & preſque telle qu'il y a entre les viuans en oyſiueté, & ceux qui trauaillent. Car comme les corps non exercez engendrent infinité de mauuaiſes humeurs, & de maladies, perdent leur bonne couleur & force: Ainſi les entendemens des hommes nourris en la ſpeculation ſeulement, conço-

LE SYMPOSE

uent plusieurs opinions eslongnees du sens commun, & n'ont telle dexterité que ceux qui y adionstent l'action: de maniere que leurs discours n'ont vigueur non plus que les herbes ou fruiçts nourris en l'ombre, & si l'on confere leurs escrits, on les trouuera autant differens que sont les peintures des corps viuans. A ceste cause sentant mon inclination vers les lettres, après auoir appris les commencemens des langues, & comme assis les fondemens de Rhethorique, Dialectique, Mathematiques, Philosophie, & droit ciuil aux plus fameuses vniuersitez de l'Europe, & soubz les plus sçauans personnages de ce temps: lesquels i ay tousiours frequentez, estimez, honorez. Consequemment i ay suyui les iurisdiccions moyennes & souueraines, afin de cognoistre l'estat de iudicature. De là suis allé en court, & ay demeuré avec deux ou trois Chancelliers, estant leur domestique: ou i ay eu moyen de veoir tout l'estat de France, & entendre les affaires des autres Royaumes, principautez, & seigneuries: conuersant ordinairement avec ceux qui negocioyent. I ay esté en la cour de l'Empereur, & d'Angleterre, i ay suyui quelquesfois les armées, visité les regions plus renommées: taschant par veoir, ouyr, lire, pratiquer, acquerir sçauoir avec experience, qui sont l'un sans l'autre imparfaicts, pourtant que l'experience engendre l'art, & l'art la conduit: comme dit tresbien Platon au Gorgias. Or comme il y ait trois moyens necessaires à toute perfection. Nature qui est l'inclination & adresse vers quelque œuvre, doctrine qui excite & parfait les dōs de nature, imitation par laquelle nous voulons rendre semblables à ceux qui ont excellé au mesme exercice que deliberons faire: voyant toutes disciplines fort froides sans l'eloquence, ie me suis adressé premierement à Ciceron, afin d'apprendre de luy la maniere de bien dire, spécialement en Latin. Puis entendant que les

Grecz l'auoient rendu tel qu'il est, ie suis recouru à eux, & en ay choisi quatre auteurs les plus excellens qui onc escriuient, à sçauoir Isocrates, Xenophon, Platon, & Demosthene, obseruāt ce qui apparoiſſoit le plus beau et le plus digne en chacun: afin de dresser par imitatiō le style & iugement sur eux, selon le tēps ou nous viuons, & ma portee. Ainsi que les enfans pour se diure à escrire suyuent les traictz des lettres qu'on leur propose, les musiciens la voix de leurs maistres, & les peintres apprentiz les tableaux de leurs predecesseurs. Car cōme l'hierre s'entortillant à quelque fort arbre croissant, se salue ensemble & parcroist: ainsi ensuiuāt et imitant les excellēs ouuriers, l'ō se dresse peu à peu, & vient l'ō à quelque perfection & reputatiō. Donc afin de considerer plus pres leurs excellentes vertus, cōme la grace & douceur d'Isocrates, la facilité & propriété de Xenophon, la maiesté de Platon, et vehemēce de Demosthene, i'ay esleu entre leurs liures les meilleurs & les ay traduits en nostre langue naturelle, à sçauoir d'Isocrates l'exhortatiō à Demon. le Nicocles & Symmach. De Xenophon le 1. liure de l'institution de Cyrus, & les louēges d'Agésilas. De Demosthene trois Olympiques, & quatre Philippiques. De Platon le Timée, Phædon, 10. liures de la Repub. & maintenāt le Sympose. Ausquels i'ay adiousté trois liures de l'ame par Arist. avec ses Ethiques, & Politiqs: pour aprēdre de luy l'ordre de proceder es disciplines, dites methode: qu'il a mieux entēdue, & practiquee que nul autre des anciēs. Or d'autāt qu'il ne suffit trauailler pour soy: ains doit chacun selon la vacatiō à laquelle il est appelé profiter au public: l'ay desia mis en lumiere la pluspart de ces labours, qui ont esté assez bien recueilliz. Car cōme les eaues crouppies en l'ombre, & ne coulans point, empuantissent: ainsi aduient-il aux studieux, s'ils ne font quelque fruit,

LE SYMPOSE

Et le mettent en euidence: toute leur vigneur naturelle se sert, Et
 enuieillist. Vray est que le traduire de soy Et transcrire, simple-
 ment d'un liure en l'autre, n'est tant louable qu'il est penible, Et
 vaudroit trop mieux mettre en auant ses propres inuétions, qui a
 moyen de le faire. Toutesfois si on le fait pour nourrir le style Et
 iugemēt sur les excellens autheurs, et afin de se reigler selon leurs
 vertus: i'estime avec Cicerō qui m'a premieremēt incité à ce fai-
 re, œuvre grādement profitable, Et digne de louenge. De ma part
 quād en ceste mediocrité d'esprit, Et de sçauoir: I'aurois seulemēt
 proposē le premier à la nation Françoisē les lumieres des lettres,
 Et les precepteurs appelez par Seneque du genre humain: qui
 ont demeuré long temps cacheZ és escholes, ou enseuelis aux li-
 brairies, sans estre mis en vsage: encor ne serois-je du tout à reie-
 cter, trauaillāt mesmemēt en vne langue non gueres dressée, ny
 accoustumée aux disciplines. Puis q̄ peut faire un courtisan va-
 gabond, distrait par affaires, se trouuant ordinairement pres les
 grands personnages à leur leuer, coucher, Et māger, sans pouuoir
 estudier parmy infinies indignitez Et entre tāt de trauerses Et
 troublemēs, qu'apporte la Cour, sinon par emblées. Certes Lucīa
 a tresbien dit que le sçauoir auoit besoin de grād labour, lōg tēps,
 fortune spendide, Et de nō petite despanse. Et est fort difficile par-
 uenir de soy, sans aide Et moyen: encor avec tous les aduātages
 qu'on pourroit souhaitter, est il impossible de venir à la perfectiō
 de sçauoir, sans vne singuliere bōté de nature accōpagnée de quel
 que faueur celeste, Et de la grace diuine, tellemēt qu'en plusieurs
 certaines Et millaines d'ans se trouue à grand peine un person-
 nage digne d'admiratiō. Et depuis la memoire des hōmes aucun
 n'a attaint Platō Et Aristote en Philosophie, Ptolomée en Ma-
 thematique, Hippocrates Et Galien en Medecine. Cesar Et
Alexan-

Alexandre le Grand en l'art militaire, Demosthene, & Ciceron en l'Eloquence. Homere & Virgile en poésie. Ce n'est pas à dire que les moindres ou mediocres ne meritēt chacun en son endroit, ou qu'il faille desespérer de nature, comme si elle auoit tant donne par le passé à aucuns, qu'elle n'eust plus que de s'partir aux autres, ou que nostre temps soit si mal-heureux, qu'il ne puisse rien produire de nouveau: mais ie parle de la souueraine perfection, à laquelle peu d'hommes peuuent aduenir en toutes professions. Et le moyen d'y aspirer, n'est en traduisant seulemēt d'une langue en autre, ou en escriuant commentaires, ou en conferant & corrigeant exemplaires, comme font la plusspart des sçauans: ains en cherchant ce qu'ont ignoré ou obmis les anciens, racoustrant ce qu'ils ont mal ou confusement traicté, adioustant ce que l'experience de plusieurs aages, & longue obseruation ont depuis descouuert. Il n'est conuenable de s'arrester seulement aux inuentions des anciē, veu qu'il n'y a autheur tant parfait auquel l'on ne desire, ou puisse reprendre quelque cas. Si au temps passé qu'il n'y auoit point d'exēples, les hōmes eussent deliberé de ne faire ou dire, sinon ce qu'ils auoient desia cogneu, nulle art eust esté inuētée, ou toutes fussent demeurees en leurs cōmēcemēs, sans recevoir accroissemēt. Nature n'est sterile ou abastardie en nous, ains est tousiours semblable à soy, autāt vigoreuse qu'elle fut iamais, et s'est plus manifestee depuis la prise de Cōstantinople par les Turcs, qu'elle n'auoit fait de long tēps, estans les langues & disciplines restituees. Il n'y a faute de bons entendemens, pourueu qu'ils soient instruits & cultiuez. Quelle accession ont receu l'Astrologie et Cosmographie? cōbien a l'ō trouué de negoces ingnorez à toute l'ātiquité? combien a l'on veu d'herbes, arbres, animaux incogneuz au parauant? Qu'est-il rien plus admirable

que de veoir tout le monde descouvert dont la plusgrande partie estoit cachee? les extremitez d'Orient & Occidēt, du Midy & Septentrion cōmuniquer ensemble? & les hōmes separez par tāt de mers & de montaignes, tāt distans & differens les uns des autres entreuisiter? Les mysteres de Dieu, & secrets de nature ne sont tous descouuers à une fois. Les grandes choses viennēt tardiement. Sapiēce n'a pas acomply entierement son œuvre: il en reste beaucoup & restera, & iamaïs l'occasion ne sera ostee d'y adiouster: la verité est exposée à tous ceux qui sont capables de la recevoir, elle n'est toute occupée. Le temps viendra que plusieurs choses cachées sortiront en euidence, & s'esmerueillera la posterité que les ayōs ignorées. Socrates disoit auoir œuvre parfaicte, quand il veoit quelqu'un par son exhortation assez incité à cognoistre & apprēdre la vertu: pourtant qu'il estimoit le reste du sçauoir facile à ceux qui auoiēt telle persuation. Si ainsi est i'être en quelque esperāce: Car tant plus que ie vois en auāt, et plus me croist l'affection enuers les lettres. Cōbien que du cōmencement pauureté me suadast autre maniere de viure, & retirast mō esprit ou estoit le loyer present de l'estude: toutesfois iusques icy i'ay cōbattu la fortune, et passé difficultez innumerables, perseuerāt au mois mal q'il a esté possible en mō entreprise. Et espere qu'après tant d'orages et de tourmentes, quelque vent propice nous cōduira au port de repos & de tranquillité, pour vacquer principalement en la science des choses humaines & diuines & des causes qui les contiennent: qu'on appelle sapience. C'est mon intention, c'est mon vray but, c'est ma principale attente. Ce pendāt ie prierray Dieu que ces labeurs, & essays que vous ay proposez soient à son honneur, au profit de ceux qui les liront, & à la decoratiō de la langue Françoisē. A Paris au mois de Nouembre. 1558.



PLVSIEVRS PASSAGES DES
MEILLEVRS POETES GRECS ET

*Latins, citez aux commentaires du Sympose
de Platon, mis en vers François par*

I. du Bellay Angeuin.



Yant recueilly en diuers passages de mes commentaires (ainsi que l'occasiõ se presentoit) plusieurs vers des meilleurs poetes Grecs & Latins, d'autant que ne me sentoiz assez expert en la poesie Françoisse pour les traduire dignement, i'ay prié le Seigneur du Bellay tres-excellent poete en Latin & en François de les translater, lequel pour l'amitié qui est de long temps entre nous a entrepris ceste charge, dont il s'est tant bien acquitté, qu'il ne les a seulement traduits fidelement, gardant la maiesté de leurs sentéces, qui est fort difficile en vers, mais aussi a représenté les traicts, figures, couleurs, & ornemens poetiques des deux plus belles langues, avec telle dexterité qu'il semble en auoir esgallé les vns, & surmonté les autres. Si sa modestie le permettoit, ou si ses œuures, qui sont es mains de tous, ne le recommandoyent assez, i'en dirois d'auantage. Mais qu'on r'imprime le liure, ie les feray inserer dedans & mettray en François les autres lieux Latins, afin d'euter la diuersité des langages, & pour tousiours essayer d'enrichir le nostre.

LES VERS CITEZ AV LIVRE
PREMIER, TRADVITS PAR
I. du Bellay.

VIRG. 6. EGLOG. *Namque canebat vti magnum, &c.*
fueil. 11. pag. 2.

*Car il chantoit comment par le vague du monde
Les semences du feu, de la terre, & de l'onde
S'assemblerent en vn, & comment toutes choses
De ce commencement furent premier ecloses.
Comme la terre fut de la mer separee,
Se formant peu à peu toute chose créée.*

Lucain au 2. de la guerre Pharsa. *Sine pa-
rens rerum, &c.* fueil. 11. pag. 2.

*Soit que nature, lors que le monde difforme
Se retirant le feu, print sa premiere forme,
Establist pour iamaïs les causes eternelles
De tout cela qui est, mesmes subiecte à elles,
Bornant d'un cours fatal ceste grand masse ronde
Par siecles ordonnez qui gouuernent le monde.*

Virgil. 6. de l'Encid. *Cui talia fanti, &c.*
fueil. 12. pag. 2.

*Parlant ainsi au deuant de la porte,
Sa face n'eut les traicts de mesme sorte,
Ni mesme teinct: ses cheueux herissez
Dessus le chef ne se tindrent pressez,
Ains sa poictrine allectante de rage
Horriblement luy grossist le courage,*

Ceste

*Ceste fureur plus grand forme luy donne,
Rien de mortel sa langue plus ne sonne,
Lors que le Dieu en sa poictrine enflee
Sa deité de plus pres eut soufflee.*

Et apres.

*At Phæbi nondum patiens, &c.
Mais de Phæbus la grand prestresse enrage
Par la cauerne, & d'autant que la rage
Qui l'aiguillonne, elle veut surmonter,
D'autant plus fort elle se sent domter,
Le cœur despit, & le parler felon
Rengez par force au plaisir d'Apollon.
Iuuenal 6. Satyr. Spectant sub-
euntem, &c. fucil. 13. pag. 1.*

*Elles contemplent Alceste,
Qui d'un magnanime geste
S'ose à la mort presenter,
Pour son mary racheter:
Mais si telle recompense
Leur fust permise, ie pense
Que perdre elles voudroyent bien
Les leurs pour un petit chien.*

Propertius

*Fælix Eois lex funeris, &c. fuc. 14. pag. 1.
Heureuse loy funebre aux mariz que l'Aurore
De ses cheuaux colore!
Car estant mis le feu pour ses obseques faire,
Dans le liët mortuaire,
Des espouses, adonc la tourbe escheuelee*

LE SYMPOSE

Pour viue estre bruslee,
Piëteuse combat. C'est honte de surniure,
Et son mary ne suyure.
Celles qui ont vaincu, se iectent violentes
Dans les flammes ardentes:
Et avec leurs mariz bruslent de grand courage
Visage sur visage.

Lucre. liure 1.

Æneadum genitrix, &c. fueil. 23. pag. 1. & 2.
O la mere d'Enee ançestre des Romains,
La seule volupté des dieux, & des humains,
Qui peuplez l'air, la terre, & la mer nauigable,
Et tout cela qui est sous le ciel habitable:
Sainte, & grande Venus, d'autant que ton amour
Faiët que tous animaux viennent en ce beau iour,
Les nuës & les vens, ô Deesse, te fuyent,
La campagne en florist, & les vndes en rient,
Et la mer qui par toy doulce & calme se rend
Luyt deffoubz ta clarté, qui sur elle s'estend.

Et peu apres.

Quæ quoniam rerum naturam, &c.
Et pource que toy seule entretiens la nature,
Et que sans toy ne sort aucune creature
Aux rayons du beau iour, & que rien entre nous
Ne peut estre sans toy, qui soit aymable & doux:
Pource ta deité maintenant ie desire
Estre compaignie aux vers, que ie pretends d'escrire.

Pontan. 1. de l'Vranie.

His Cytherea suum posuit, &c.

Là

*Là Cytheree fist son Astre estinceler,
 Astre, duquel conçoit la mer, la terre & l'air:
 Et dont tous animaux à procreer s'incitent,
 Et d'un doux mouuement secrettement s'agitent.*

Au mesme liure.

fueil. 30. pag. 2.

Ordine certo fert natura vices, &c.

*Par un ordre certain toutes choses se muent,
 Et par ordre certain les Astres se remuent,
 Causant diuers effects, & parfaissans leurs cours
 Comme il est ordonné, font leurs tours & retours.
 Les elemens leur font deuoir d'obeissance,
 Et craignent violer la loy de leur puissance.
 Voyla comment du ciel la nature despend,
 Et aux loix qu'il escrit humble & serue se rend.*

Le mesme autheur aux Meteo. fue. 30. pag. 2

Principio genus omne animantum, &c.

*Pour le commencement, tout cela que nous sommes
 De poissons, & d'oyseaux, & de bestes, & d'hommes,
 Toute herbe florissant, tout haut arbre croissant,
 Est des quatre elemens en ce monde naissant.
 Aussi tous animaux de là prennent leurs vies,
 Et là quand par la mort leurs ames sont rauies
 Se reduysent encor: mais leurs commencemens
 Demeurent eternels és premiers elemens:
 Ou soit que leurs vertus és choses ils respendent,
 Soit qu'ils cedent leurs droicts, ou qu'ils les rede-
 mandent.
 Ou soit que rechangez d'un desir mutuel,*

LES VERS TRADVITS

Ils varient entre eux leur cours perpetuel,
 De là toute semence est au monde eternelle,
 Eternelle, d'autant que la cause en est telle.
 L'homme, des elemens tient ses complexions,
 Comme donnant la loy à nos affections:
 Eux sont subiects au ciel, et cela qu'ils nous donēt,
 Comme leurs souuerains, les Astres leur ordōnēt,
 Aux mesmes Meteores. fue. 31. pag. 1.

Præcipuè tamen in gremio, &c.

Le Soleil toutesfois exerce sur la terre
 Son principal pouuoir, de laquelle il desferre
 Les semences de tout, l'herbe conuertissant
 En fueilles, & tirant le bouton florissant
 Du rameau, du boutō l'odorant fruiēt nous dōne,
 Qui avecques le temps sa verdeur assaisonne:
 En espicz herisser il faiēt les bleds heureux,
 De pampre il reuestist les raisins plantureux,
 Tout naist, tout croist par luy, & toute creature
 De cela qu'il produist emprunte sa pasture:
 Mesme il attire à soy les terrestres vapeurs,
 Lesquelles il resoult en diuerses humeurs:
 En rosee abreuant la campagne alteree,
 En espee bruynne, ou en pluye azuree.

Aux mesmes Meteor. fuei. 31. pag. 2.

Namque per obliquum, &c.

Car les Astres errans font cinq cours tous diuers,
 Par l'oblique rondeur de ce grand vniuers,
 Et roulent opposez par les Astres insignes,
 Qui sont vulgairement nommez les douze signes,

Ils ont pour gouuerneur le Soleil radieux,
 Le Soleil souuerain des hommes & des Dieux,
 Des long siecles autheur, de toutes choses pere,
 Qui ciel, & terre, & mer de ses rayons esclaire.
 La Lune l'accompagne, ornement de la nuit,
 Qui d'une autre clarté doubteusement reluit:
 Dont le pere Ocean, & Thetis la chenuë
 Reuerent estonnez la puissance cogneuë
 Sur toute la grand' mer, qui ses tours & retours
 Regle selon la Lune au variable cours.
 De la prennent leur suc les semences des choses,
 Et de là les humeurs dans nos veines enclosës:
 Coulent par tout le corps: de là le sang espars
 Par les membres molets discourt de toutes pars:
 Attendrissant les corps d'une influence humide,
 Pourautāt q̃ la Lune aux corps humains preside.
 Le Soleil donne vie, agite, & sa chaleur
 Distile dans les os sa celeste vigueur,
 Bref le Soleil sur nous fait office de pere,
 Comme la Lune aussi faict office de mere:
 Qui d'un char vagabond errant' deçà delà
 Or s'attache à ceux cy, ores laisse ceux-là,
 Et des dieux implorant la puissance eternelle
 La reuerse sur nous, d'un amour maternelle.

Fracast. in Siphil. fuei. 52. pag. 1

In primis tum sol rutilus, &c.

Premier, le clair Soleil, & les Astres aussi
 Changent la terre, l'air & la mer, tout ainsi
 Comme ils changent de place. Ainsi les elemens

LES VERS TR ADVITS

Transforment leurs grands corps en diuers changements.
 Considere comment, lors que le Soleil tourne
 Ses cheuaux au Midy, & de nous se destourne,
 La terre s'endurcist par l'hyuer froidureux,
 Et couuers de frimatꝝ sont les champs plantureux.
 Et les fleuues encor bridez de froide glace
 Arrestent de leur cours la vagabonde trace.
 Aussi quand de plus pres il nous va regardant
 Sur les champs, sur les bois va ses flammes dardant,
 Sur les pres alterez: & la plaine pouldreuse
 Esprouue de l'esté la force chaleureuse:
 Et ne faut poinct doubter que l'honneur de la nuit
 La Lune, qui au ciel d'un front doré reluyt,
 A laquelle obeyst la mer & toute chose
 Laquelle dedans soy a quelque humeur enclose:
 L'Astre Saturnien de tous le plus nuisant,
 Et l'Astre Iouial plus doucement luy sant,
 Le beau feu de Venus, Mars, & toute la bande
 Des autres feux du ciel, icy bas ne commande:
 D'un tour perpetuel changeant les elemens,
 Et causant ça & là plusieurs grands mouuements,
 Sur tout, quād en un lieu plusieurs d'eux se conioignēt,
 Ou quād d'un diuers cours l'un de l'autre ils s'esloignēt

Pont. i. de l'Vranie. fueil. 33. pag. i.

Stellæ.

Sensibus afficiunt variis varioſque agitatꝝ, &c.
 Le ciel donne aux esprits diuerſes paſſions,
 Diuerſes voluntez & inclinations
 A meſtiers tous diuers, & chaque creature

Son

Son estude & plaisir apporte de nature.
 Le vouloir toutesfois, ou la neccessité
 Changent souuent le cours de la fatalité:
 Et souuent nous voyons demeurer sans rien faire
 Vn bon esprit qui a la pauureté contraire.
 Le destin neantmoins ne s'esmeut pour cela,
 Ains planté fermement s'arreste tousiours là,
 Et la nature encor pour quelques actions
 Ne renonce iamais à ses affections,
 Soit en bien, soit en mal, ains retourne facile
 Aux choses ou elle est volontiers plus habile.
 S'elle trouue passage & le contraire effort
 Des Astres opposez, ne se trouue plus fort.

οἴμηρος Ὀδυσσεύς. λ. fueil. 99. pag. 2.

τῶν δὲ μετ' ἱφιμέδειαν ἀλκίος παρὰ κοῖτιν

Euphymedie apres ceste cy i'apperceu,
 La femme d'Aloé, disant auoir conceu
 De Neptune deux fils, ausquels iadis la vie
 En la fleur de leurs ans auoit esté rauie:
 Le fameux Ephialte, & Ote de grand cœur,
 Que la terre fist croistre en extreme longueur,
 Et apres Orion leur donna l'aduantage
 Sur tous autres humains en beauté de visage.
 Ils n'auoient que neuf ans, et si auoient adonc
 Neuf coudes de largeur, & neuf brasses de long.
 Ils menassoient les dieux d'une soudaine guerre,
 Et vouloient, pour le ciel asservir à la terre
 Mettre Osse suz Olymp', voire plus courageux
 Dessus Osse planter Pelion l'umbrageux.

LES VERS TRADVITS

*Et l'entreprise à chef (peut estre) eussent menee,
S'ils eussent peu toucher la quatorzième année:
Mais celuy qu'enfanta Latone aux beaux cheueux,
Le fils de Iupiter les fist mourir tous deux,
Ains que du premier poil la toyson coloree
Eust frizé leur menton d'une barbe doree.*

Ὀμηρος Ἰλιάδ. τ. feuil. 65. pag. 1.

Πρῶτος δῖος θυγάτηρ Ἀτῆ, ἡ πάντας ἄσσει. &c.

*La fille à Iupiter, Ate la redoutable,
Ate pernicieuse, à chacun dommageable,
Ses pieds sont tendreletz, & ne va point touchant
La terre, ains elle va sur noz testes marchant:
Nous trouble, nous seduit, nous fait dōmage extrême
La cruelle osa bien contre Iupiter mesme
Exercer autresfois son courage odieux
Bien qu'il soit le meilleur des hommes & des dieux.*

LES VERS CITEZ AV LIVRE SECOND TRADVITS PAR I. du Bellay.

Ouid. 4. de la Metamorphose. feuil. 74. pag. 1

Pérque abdita longè

Deuiàque & syluis horrentia saxa fragosis, &c.

*Il racomptoit comment par les roches desertes
D'ombrageuses forestz horriblement couuertes
Il auoit de Gorgone approché le seiour,
Et comme il auoit veu par les champs, d'alentour,*

Et

Et parmy les chemins, d'hommes maintes figures,
 Et mains corps d'animaux changez en pierres dures
 Au regard de Meduse: & qu'il auoit pourtant
 Au boucler qu'il alloit en sa gauche portant
 Veu (comme en vn miroir) l'espouuentable forme
 De l'horrible Gorgonne à qui le chef difforme
 Il trancha ce pendant qu'un sommeil endurcy
 La tenoit endormie, & ses serpens aussi.

Lucain liure 9. fueil. 74. pag. 1.

Hoc monstrum timuit genitor, &c.

Phorce le Dieu marin de Gorgonne le pere,
 De Gorgonne les sœurs, de Gorgonne la mere
 Ce monstre craignoient bien, qui pouuoit de son œil
 Ciel, mer, terre assopir d'un estrange sommeil.
 Les oyseaux accablez d'une charge soudaine
 Touchez de son regard, tomboient dessus la plaine
 En pierres transformez: & les bestes aussi
 Transformees comme eux en rocher endurcy,
 S'arrestoient là tout court: la gent d'Ethiopie
 Voisine d'alentour, fut en marbre assopie:
 Tout ce monstre fuyoit, mesmes de l'autre part
 Ses serpens destournez euitoient son regard.

Propert. fueil. 82. pag. 2.

Quicumque ille fuit puerum, &c.

Quiconques fist le Dieu d'amour enfant,
 Ne fut il pas un peintre bien sçauant?
 Cestuy la veid sans cognoissance viure
 Ceux qui l'amour ont entrepris de suyure:
 Et que lon pert, suyuant ce fol desir,

LES VERS TRADVITZ

Beaucoup de bien, pour bien peu de plaisir.

Cestuy encor de deux ventouses aisles

Non sans raison, luy garnit les aisselles,

Et fist voler inconstant Et/ leger

Dedans noz cœurs cest Amour passager.

Aussi semblable est nostre vie à l'onde

Qui a tout vent est tousiours vagabonde.

De traicts crochuz cest enfant inhumain

Arme à bon droict aussi sa dextre main:

Et à bon droict la trouffe Gnosienne

Bat en sonnant dessus l'espaule sienne:

Pource qu'il sçait en trahison frapper,

Et que nul peut de ses traicts eschapper.

Vigile 4. de l'Encide. fucil. 90. pag. 2.

Hæc se carminibus, &c.

Elle promet deslier les pensées

Qui de l'Amour se trouuent offensées,

Et si promet par ses vers enchantez

Rendre les cœurs de l'amour tourmentez,

Arrester court des fleuves la carriere,

Et destourner les Astres en arriere.

Tu luy verras par ses vers murmurez

Tirer de nuict les esprits coniurez.

Mugler sous toy les tremblantes campagnes,

Et deualler les arbres des montaignes.

O chere sœur, par les dieux ie t'assure,

Et par ton chef bien aymé ie te iure,

Que malgré moy ie fais experience

De la sorciere & magique science.

Et

Et peu apres. fueil. mesme.

Stant aræ circum.

*Les aultez sont dressez de toutes pars.
Lors la prestresse aux longs cheueux espars
Trois cens dieux tonne avec horribles motz,
Inuoque aussi l'Erebe, & le Chaos.
Et d'Hecaté trois fois iumelle encore
Deuotement les trois fronts elle adore:
Epanche aussi quelques eaux deguisées
Qu'ell feinct d'Auerne auoir esté puyssées :
L'herbe nouuelle on fauche au cl'r serain,
Pour la bouillir dedans vaisseaux d'erain,
Avec le suc du noir venin terrible.
On cherche encor ceste apostume horrible
Que la iument arrache en la succeant
Dessus le front de son poullain naissant.*

Le mesme autheur en l'eglogue.8.

au mesme passage.

Effer aquam, & molli cinge hæc altaria, &c.

*Apporte icy de l'eau, & que sur l'autel saint
De l'hostie le frond d'un mol bandeau soit ceinct:
Fay parfun d'encens masle, & de grasse veruène,
Afin de faire icy vne espreuue certaine,
Si ie pourray si bien Daphnis enforcer,
Que ie le puisse à moy par force r'appeller.*

Et peu apres.

*Par vers la Lune mesme aux sorciers fait seruice,
Par vers Circe changea les compagnons d'Ulissee,
Et le serpent qui est si froid à le taster,*

LES VERS TRADVITS

Se rompt dedans les prez à force de chanter.

Le mesme autheur fueil. 90. pag. 2.

Nascuntur plurima Ponto, &c.

Ces herbes là qui tels changemens font

Naïssent espais dedans l'isle de Pont.

J'ay veu Mæris souuent changer sa forme,

En corps de loup effroyable & difforme

Dedans les bois se cacher, & les corps

De leur cercueil i'ay veu sortir dehors:

Et les moissons le suyuant a la trace,

Souuent aussi i'ay veu changer de place.

Ouide fueil. 98. pag. 2.

Dum spectant laesos, &c.

Les yeux donnent aux yeux leur mesme passion,

Et passent bien auant dedans l'affection.

Virg. 4. Ænei. *Carpit enim vires, &c.*

Car peu à peu l'amour croit, & la femme

De son regard le cœur de l'homme enflamme.

Propertius.

Cynthia prima suis, &c.

Cynthie la premiere avec ses yeux m'a pris,

Moy chetif qui n'auois d'amour esté surpris.

Le mesme.

Crescit enim assidue, &c.

Car l'amour prent des yeux sans cesse accroissement,

Et se donne luy mesme un grand nourrissement.

Le mesme.

Quantum oculis, animo tam procul ibit amor.

De nostre cœur l'amour est separée,

Autant

Autant qu'elle est de nostre œil egaree.

Corn. Gall. fuci. iiii. pag. 2.

Pande puella pande capillulos.

Esparpillez de toutes pars

Belle ces beaux cheueux espars,

Ces belles tresses vndoiantes,

Et d'un beau fin or blondoiantes.

Monstrez ce beau col blanchissant

Sur blanches espauls croissant,

Monstrez ces deux flammes nuyfantes

Sous deux noirs sourcils reluyfantes.

Monstrez ces iouës, dont le teint

De couleur de roses est peint:

Et ceste coralline bouche,

D'un long baiser la mienne touche.

Le mesme autheur au mesme lieu.

Horrebam tenues, &c.

I'auois horreur des trop maigres, ainsi

Comme i'auois des trop grasses aussi,

Point ne me pleut la taille racourcie,

Et aussi peu la langue mal bastie:

Je prins plaisir d'embrasser seulement

Celles qui sont grandes moyennement:

Car le moyen, quelque chose qu'on face,

En toute chose est de meilleure grace.

La gresle aussi, pourueu que l'embonpoint

Ne luy faillist, ne me desplaçoit point.

L'embonpoint est à tels ieux conuenable,

Car à la chair la chair est agreable.

LES VERS TRADVITS

Je ne fis cas aussi de la blancheur,
 S'il n'y auoit quelque peu de rougeur
 Qui exprimast vne couleur pareille
 A la couleur d'une rose vermeille.
 Les cheueux blonds sur vn col tendrelet
 Representant vne couleur de laiët,
 Me rapportoient en vne face belle
 Je ne scay quoy de grace naturelle.
 La leure aussi qui s'enfloit vn petit
 Par sa rougeur me donnoit appetit:
 Car ie baisois volontiers vne bouche
 Qu'à plein baiser des deux leures on touche.
 Les sourciZ noirs, les yeux noirs, et le front,
 Dont la beauté se descouure en plein rond.
 J'y prenois garde, & volontiers mon ame
 S'enembraisoit de l'amour d'une Dame.

Ouid. fueillet. III. pag. 2.

Prima sit in vobis morum tutela.

Le premier soing, vous le deuez donner
 A la beauté de l'esprit façonner
 Par la beauté de l'esprit on s'enflamme
 Facilement de l'amour d'une femme:
 L'amour basty dessus tel fondement
 Comme certain dure eternellement.
 L'autre beauté avec le temps s'efface,
 Et est subiecte aux rides de la face:
 Le temps viendra que regret vous aurez
 Quand vous mirant, si laides vous voyrez
 Et ce regret fera que le visaige

S'enlay-

S'enlaydira encores d'auantage.

Mais la vertu se conserue tousiours:

Tel amour faict heureusement son cours.

Virgil. 3. Georg. fue. 113. pag. 2.

Omne adeo genus in terris, &c.

Tout genre d'animaux, hommes, bestes sauuages,

Poissons, troupeaux, oyseaux peints de diuers plumages,

Se ruent au printemps, en amour & chaleur,

Tous sont espoinconnez d'une mesme fureur.

Lucrece 1. de la nature. fuei. 113. pag. 2

Au mesme lieu.

Nam simul ac species, &c.

Car si tost que le ciel le printemps nous rameine,

Et que le doux Zephir d'une amoureuse haleine

Ragaillardist les corps, les oyseaux tout premier

Annoncent, ô Venus ton retour coustumier,

Et sentent ta vertu qui leur poingt les courages:

Les animaux aussi parmy les gras herbages

Bondissent à grans saulx, & d'amour furieux

Passent les fiers torrens, pour te suyure en tous lieux.

Bref par fleuves, par mers, & par hautes montagnes,

Par les boys umbrageux, par les verdes campagnes,

Poussant dedans les cœurs un amoureux desir:

Tu maintiens toute espece en eternel plaisir.

Colum. 10. liu. de l'Agricult. fuei. 114. pag. 1.

Nunc sunt genitalia semina mundi.

C'est ores la saison qu'on voit de toutes choses

Multiplier par tout les semences encloses:

C'est ores que l'Amour se haste d'engendrer,

LES VERS TRADVITS

*Et que de l'univers l'esprit on void entrer
 En l'ardeur de Venus, & que par tout le monde
 Il respand çà & là sa semence feconde.
 Or le Pere Ocean, & le Dieu de la mer
 Par doux allechements s'efforcent enflammer
 De leurs femmes les cœurs, que chacun d'eux incite,
 Cestuy là sa Thetis, cestuy son Amphitrite.
 Desia de son mary l'une & l'autre a conceu,
 Chacune rend au sien le fruit qu'elle a receu,
 Et du peuple azuré que l'une & l'autre enfante,
 S'emplist toute la mer d'une troupe nageante.
 Mettant sa foudre à part Iupiter mesme encor
 Coulant comme iadis en vne pluye d'or
 Au seing de Danaë, en pluye espesse & drue
 Aug yron maternel de la terre se ruë:
 Elle son fils reçoit, & ne desdaigne point
 Ce doux embrassement, par amour qui la poingt.
 De là soit sur la terre, ou soubz la mer profonde,
 Vn gracieux Printemps florist par tout le monde,
 Amour regne par tout, & iusqu'au fond du cœur
 Hommes, bestes, oyseaux esprouuent son ardeur,
 Iusqu'à tant que Venus de semence remplie
 Par ce doux feu nouveau soit du tout assouuie:
 Repeuplant l'univers d'un eternel plaisir,
 Pour ne laisser le monde en paresse moysir.*

Virgil. 2. Georg. fueil. II 4. pag. 2.

Ver adeò frondi nemorum, &c,

*Aux rameaux des forests le Printemps est utile,
 Le champ par le Printemps se fait gras & fertile:*

Adonc-

*Adoncques l'air, qui est Iupiter tout puissant,
 D'une pluye seconde en terre s'eslançant,
 Se iecte au large scing de son espouse aymée,
 Et se meslant parmy toute chose animée
 Nourrist tout ce grand corps : adoncq' les arbrisseaux
 Resonnent à l'escart du doux chant des oyseaux,
 Et les troupeaux esmeuz de ces chaleurs nouvelles,
 En certaines saisons retournent aux femelles.
 La terre deuient grosse, & le champ qui est plein,
 A ce doux renouueau se descharge le seing:
 Vne humeur tendre & molle abonde en toute chose,
 La semence qui fut si longuement enclose,
 Se fiant maintenant en la douceur du temps,
 S'ose bien descouvrir aux chaleurs du Printemps.
 Le tendre sep ne crainct ny le vent, ny la gresle
 Que le fort Aquilon faict tomber pesle mesle,
 Ains pousse ses bourgeons, & faict sortir au iour
 Le pampre verdissant, qui s'espend tout au tour.
 Je ne croy que les iours eussent autre lumiere
 Lors que ce monde prist sa naissance premiere.
 Cela fut vn Printemps, & ce grand monde adoncq'
 Demenoit vn Printemps, le plus doux qui fut oncq'.
 Les troupeaux nouveaux nez, & la dure semence
 Des hommes qui le fer immittent de naissance,
 Les bestes des forests, & les flammes des cieux
 Tendres ne porteroient ce fais laborieux
 Si la bonté du ciel entre chaud & froidure
 N'entremesloit ainsi ceste temperature.*

Pontan. prem. del' Vranic. fueil. 115. pag. 1.

LES VERS TRADVITS

Quum premit auratos, &c
 C'est lors qu'é le Soleil entre dans la maison
 Du Mouton Phryxéan à la blonde toison:
 Lors qu'on voit retourner la douce Primeuere,
 Qui apporte la pluye: & que la terre mere
 Enfante toute chose, & que grosse de fruit
 Son bouton & sa fleur toute plante produit:
 Quand tout bois reuerdist: & parmy les bocages
 Les oyseaux bien-chätans degoyssent leurs ramages:
 Les ferés, & trouppeaux qu'amour vient enflâmer,
 Seruent sur Venus: les monstres de la mer
 Sentent aussi leur feu: tant que mesmes Protee
 Craint de ses bœufs marins la fureur indomptee,

Ouid. fueil. iiii. pag. 1.

Candidior folio niuei Galath. &c.
 Galathee au teint blanchaissant
 Plus que n'est le liZ pallissant,
 Plus qu'une pree florissante,
 Plus que l'aulne en hauteur croissäte,
 Plus clere que verre esclercy,
 Et plus folle qu'un dain aussi,
 A toucher plus polie & fine
 Que n'est une coque marine,
 Plus douce qu'un chault hyuernal,
 Et plus qu'un umbrage estival,
 Plus qu'une pomme desirable,
 Et plus qu'un haut plein venerable,
 Plus que la glace reluyfant,
 Et plus qu'un doux raisin plaisant,
 D'un

*Plus mole que le mol plumage
D'un cigne, ou qu'un tendre fourmage,
Et si tu ne fuyois ainsi,
Plus belle qu'un iardin aussi.*

Le mesme autheur, fucil. 121. pag. 1.

Ipsa quoque assiduo, &c.

*Comme un fleuve, le temps coule eternellement,
Le fleuve ne se peut arrester nullement,
Ny l'heure, mais ainsi que l'onde pousse l'onde,
Et que premiere à l'une, à l'autre elle est seconde,
Ainsi le temps leger se fuyt en se suyuant
Et tousiours est nouveau: car ce qui fut deuant
Vient apres, & se fait ce qu'il n'estoit à l'heure:
Ainsi iamaïs le temps sur un point ne demeure.*

Horace de l'art poëtique, fuci. 123. pag. 1.

PAR PELLETIER.

Ætatis cuiusque notandi sunt tibi mores, &c.

*Le naturel te conuient regarder,
De chacun aage, & entier le garde
Et exprimer les gestes bien seans
Aux changemens des natures & ans.*

*L'enfant petit qui desia sçait parler,
Et qui seulet fermement peut aller,
Est de iouer à ses pareils bien aise:
Il se courrouce & soudain se rappaise,
Et à tous coups change d'affection.*

L'adolescent hors la correction.

LES VERS TRADVITS

*Du pedagogue, ayme cheuaux & chasse,
 Et au soleil sus l'herbe se delasse,
 Facilement à malice s'applique,
 Et rudement aux remonstrans replicque,
 Et bien à tard de son bien prouident,
 Prodigue fier, conuoiteux, & ardent,
 Tost ennuié de son premier plaisir.*

*L'aage viril change, & met son desir
 A biens auoir & amis meriter,
 Craint son honneur, & sçait bien euitier
 Ce que changer conuiendroit par apres.*

*Plusieurs ennuiẽ environnent de pres
 L'homme vicillard: car estant plantureux
 En biens acquis, tant il est malheureux,
 Il les espargne, & vser il n'en ose,
 Il est timide, & froid en toute chose,
 Grand dilaieur, long d'espoir, imbecille
 Et curieux du futur, difficile,
 Plein de chagrin, louant le temps premier
 Qu'il estoit ieune, & censeur coustumier
 Des ieunes gens. Les premiers ans qui sortẽt
 Plusieurs bontez avec eux nous apportent,
 Plusieurs aussi emportent en allant.*

Iuuenal Saty. 7. fueil. 130. pag. 1.

Dij maiorum umbris, &c.

*Dieux permettez qu'une legere terre
 A tout iamais noz grands peres enserre:
 Flairent saffran leurs urnes en tout temps,
 Et y florisse vn eternel printemps:*

Dau-

D'auoir voulu, que non moins que le pere,

Le precepteur saintement on reuere.

Virg. 10. del'Encid. fue. mesme vn peu apres.

Fælices ambo, &c.

O tous deux bienheureux! vostre nom desormais

Si mes vers ont pouuoir, viura pour tout iamais.

Horace 4. Od. fucil. mesme, pag. mesme.

Gaudes carminibus, &c,

Les vers te plaisent, & ie suis

Riche de vers, & si ie puis

Les mettre à prix. Car ny la gloire

Sacree en marbre à la memoire,

Par qui les guerriers estimez

De nouueau sont rëanimez,

D'Hanibal les fuytes hastees,

Ny ses menasses reiectees,

Ny le sac par le feu Romain

Du Cartaginois inhumain,

Qui donna le surnom publique

D'Africain au dompteur d'Afrique,

Monstrent vn loz mieux, que la voix,

Et le son des vers Calabrois.

Aussi, quoy que tu puisses faire,

N'auras tu iamais le salaire

De tes bienfaicts, si par les vers

Au monde ils ne sont descouuers.

Que seroit ce du fils d'Ilie,

Et de Mars, si ores l'enuie

Cachoit à la posterité

LES VERS TRADVITS

*Ce que Romule a meritè?
La faueur & la voix encores
Des poetes, qui tirent ores
Eaque des flots stygiens,
L'ont mis aux champs Elysiens.
La Muse aux bons sauue la vie ,
La Muse l'homme deifie.*

Au mesme liure, fueil. 130. pag. 2.

vn peu apres.

*Vixère fortes ante Agamēnona multi.
Plusieurs deuant Agamemnon
De vertueux ont eu le nom,
Mais tout sans renom & sans gloire
Sont presseZ d'ignorance noire,
Pour ce que leur los n'a esté
D'un sacré poete chanté.
Car la difference est petite
D'une vertu qui n'est escrite,
A vn qui est enseuely
Au fond du paresseux oubly.*

*Le mesme 2. des Odes fueillet
130. en la mesme page.*

*Non usitata nec tenui, &c.
D'une esle accoustumee & basse
Je n'yray par ce grand espace
Demy oyseau, & ne suis pas
Pour plus long temps viure icy bas,
Vainqueur des enuies ciuiles,
Je laisseray les grandes villes.*

Et à

Et à la fin de la mesme Ode, fucillet. 131. pag. 1.

Absint inani funere nania, &c.

Les pleurs soient loing de mon cercueil,

Les vaines larmes, & le dueil,

Cesse toute complaincte folle

Aux morts inutile & friuole.

Le mesme 3. des Odes, en la mesme pag.

Exegi monumentum, &c.

J'ay paracheué de ma main

Vn ouurage plus dur qu'airain,

Vn ouurage duquel l'audace

L'orgueil des Pyramides passe:

Que l'eau rongearde, ny l'horreur

De la Scytienne fureur,

Que des ans l'innombrable suyte,

Ny du temps la legere suyte

Ne pourront renuerser à bas.

Tout entier ie ne mourray pas,

De moy la meilleure partie

De la mort sera garentie:

Et d'un loz tousiours se suyuant,

A moy ie seray suruiuant.

Ouid. 15. de la Metamorph. fucil. 131. pag. 1.

Iámque opus exegi quod nec Iouis, &c.

Vn œuure i'ay parfaict, que le feu ny la foudre,

Ny le fer, ny le temps ne pourront mettre en poudre.

Cestuy là qui sera le dernier de mes iours

De mon aage incertain vienne borner le cours

Quand bon luy semblera, sans plus il a puissance

LES VERS TRADVITS

Dessus ce corps, qui est mortel de sa naissance.
 Ce qui est le meilleur de moy, me portera
 Sur les Astres bien haut, & mon nom ne pourra
 Iamais estre effacé, quelque part ou se nomme
 Le nom victorieux de l'Empire de Rome,
 Ie seray leu du peuple. Et s'il faut donner foy
 Aux poëtes deuins, qui predisent de foy,
 A iamais ie viuray, & la durable gloire
 De mes œuvres, sera d'eternelle memoire.

Horace, Epist. 2. à Auguste fucil. 132. pa. 2.

Romulus & Liber pater & cum Castore, &c.
 Le bon Bacchus, & Romulus encor,
 Pollux aussi, & son frere Castor
 Apres leurs faicts grands & victorieux,
 Estans receuz dans les temples des dieux:
 Pendant qu'ils ont faict cultiuer les terres,
 Ordonné loix, & appaisé les guerres,
 Borné les champs, & bastiz les citez,
 De n'auoir eu leurs honneurs meritez
 Se sont complaincts. Cil qui rompit la teste
 A l'Hydre horrible & venimeuse beste,
 Et qui fatal les monstres surmonta
 Si renommez, il experimenta
 Que la vertu, sinon apres la vie,
 Ne peut dompter la force de l'enuie.
 Car cestuy là qui la gloire d'autruy
 Par sa vertu abbaisse deffoubz luy,
 Nous esblouist la venë, & cestuy mesme
 Pour ses vertus apres sa mort on l'ayme.

Nous

Nous te donnons, voire deuant tes yeux,
 Et non trop tost, les haultx honneurs des dieux:
 Nous ordonnons que ton saint nom se iure,
 En confessant que iamais la nature
 Rien de si grand ne fera naistre icy
 Que toy, Cesar, & n'a faict naistre aussi.

Virgil. 6. de l'Eneid. fueil. 133. pag. 1.

Quique sacerdotes casti, &c.

Les prestres saints de chasteté louez,
 Les bons esprits de Phœbus aduouez,
 Et ceux qui ont iadis mis en lumière
 De quelques artz l'inuention premiere,
 Et ceux encor' qui par bienfaits louables
 Se sont renduz les autres redeuables,
 Tous ces esprits portent la teste ceinte
 Du blanc atour d'une cœfeure sainte.

Pontan. 1. de l'Vranie. fueil. 133. page. 1.

Mos erat antiquo in Latio, &c.

Des vieux peres Latins la coustume fut telle
 De mettre au ranc des dieux par louenge immortelle
 Ceux là qui par quelque art dextrement inuenté,
 Auoient de leur pays le profit augmenté,
 Comme Ianus, & Faune, & celui que la sage
 Circe auoit bigaré d'un estrange plumage:
 Comme furent aussi les deux Pylumniens,
 Et le Dieu qui seruy fut des Pinnariens,
 Et la dame qui fist qu'une porte de Rome
 Carmentale du nom de Carmente l'on nomme.
 Le pourpre estant aussi deuenu precieux,

LES VERS TRADVITS

*Lors que l'ambition leua le chef aux cieux,
 Les Adrians adoncq' & les Nerues encore:
 Et tant des dieux Cefars qu'à Romme l'on adore
 Furent deifiez, ô ignorance humaine!
 Dequoy seruent les dieux, & leur puissance vaine!
 Dequoy sert le parfun que dessus tant d'autelz
 Pour impetrer la paix, leur donnent les mortelz!
 Il n'y a qu'un seul Dieu autheur de toute chose,
 Qui toute chose aussi à son plaisir dispose,
 Qu'à l'homme il n'est permis de toucher, ou de veoir,
 Mais qu'on peut seulement en esprit concevoir:
 Car il voit de là hault soubz ses piedz les nuages,
 Et comme seul ouurier des plus parfaicts ouurages,
 Et cause de tout bien, gouuerne tout aussi.
 Ce Dieu demeure au ciel, & n'a point de soucy
 Des temples esleuez sur colonnes marbrines,
 Ny de l'or precieux, ny de ces pierres fines
 Qui viennent du leuant, ny de ce vif airain
 Que Phydie souloit animer de sa main,
 Ny du sang des taureaux dont on faict sacrifice.
 La deuote oraison, l'ame nette de vice
 Le peuuent appaiser, avec vn peu d'encens,
 Car la grandeur de Dieu ne cherche autres presens.*

Virgil. 6. de l'Eneide, fueil. 134. pag. 2.

Et dubitamus adhuc, &c.

*Et doutons nous encor' par faicts dignes de gloire
 De nostre renommee estendre la memoire?*

Virgil. fucillet mesme, page mesme
 Stat sua cuique dies, &c.

Noz iours sont limitez, & nostre courtte vie
 Ne retourne iamais depuis qu'elle est rauie:
 Mais par louables faicts son nom perpetuer,
 C'est l'œuvre ou la vertu se doit euertuer.

Manilius Astronom. 4. fucil. mesme, pag. mesme.

Iam nusquam natura latet, &c.

Nature desormais ne nous est plus cachee,
 Tout, en tout, & par tout nous l'auons recherchee:
 Nous iouissons du monde, ainsi que l'ayant pris,
 Nous auons en esprit nostre pere compris,
 Comme estans vne part de l'essence diuine,
 Et retournons au ciel qui est nostre origine.
 Qui doute ce grand Dieu en noz cœurs seiourner?
 L'ame venir du ciel, & au ciel retourner?
 Et comme en ce grand corps dont est basty le monde
 Parmy le feu & l'air, parmy la terre & l'onde
 Est un esprit mouuant, qui par commandement
 Du souuerain autheur regist le firmament,
 Ainsi estre noz corps d'une terrestre masse
 Et nostre esprit de feu, qui gouuerne & compasse
 Toutes noz actions? S'il est doncques ainsi
 Que le monde est en nous quel miracle est ce aussi
 Que nous le cognoissions? veu mesme que l'image
 De Dieu se void en nous, qui sommes son ouurage.
 Faut-il croire d'ailleurs, que du ciel, l'homme né?
 Tout autre animal est ou vers terre tourné,
 Ou caché deffouz l'onde, ou d'aille ballensee
 Est pendu parmy l'air, vne mesme pensée
 Qui est de se nourrir, est en eux, & leur soîn

LES VERS TRADVITS

Repose dans le ventre, & ne s'estend plus loing;
 Pource que de raison ils n'ont aucun usage
 Comme priuez du tout de sens, & de langage:
 Le seul homme discourt, seul s'explique, & entend,
 Et à diuers mestiers son industrie estend.
 Ce gentil animal qui regist toute chose,
 En la terre habitable a sa demeure enclosez;
 L'a domptée au labeur, les animaux a pris,
 S'est fait chemin sur mer, & pour n'estre surpris
 S'est retiré au chef, comme en la forteresse,
 Ou dessus tous les sens la raison est maistresse;
 Leue les yeux au ciel, ces deux celestes yeux,
 Et de plus pres encor' regarde dans les cieux;
 Il cherche Iupiter & si ne se contente:
 Sans plus du front des dieux, que le ciel represente;
 Il fouille insqu'au fond, & tousiours s'approchant
 Comme venu du ciel, au ciel se va cherchant.

Virgil. 6. de l'Eneide fueil. 136. page 11

Principio cælum, &c.

Premièrement le feu, l'onde, & la terre,
 Et tout cela que chacun d'eux enferme;
 La Lune claire, & les Astres ardens,
 Sont d'un esprit nourris par le dedans,
 Esprit infuz parmy toute la masse
 De ce grand corps qu'il agite, & embrasse.
 De cest esprit hommes, bestes, oyseaux,
 Monstres de mer viuans deßsouz les eaux,
 Tiennent du feu la nature diuine,
 Et leur semence a celeste origine

Sinon

*Sinon d'autant qu'à l'esprit est nuysant
 Le corps mal sain, lourd, terrestre, & pesant.
 De là prouient que nostre ame est atteinte
 D'ayse d'ennuy, de desir, & de crainte,
 Et que iamais ne peut voir le beau iour
 Close en son noir & tenebreux seiour.*

Et peu apres.

*Donec longa dies perfectio temporis orbe, &c.
 Iusques à tant qu'ayant par mainte annee,
 Parfaict le tour de nostre destinee,
 Soyons purgez: & que le feu celeste
 De nostre esprit, pur & simple nous reste*

Virg. 4. Georg. fucil. mesme pag. 2.

*His quidem signis, atque hæc exempla, &c.
 Pour ces signes on dit que les mouches à miel
 Ont humé quelque part de cest esprit du ciel,
 Qui se mesle par tout: ciel, terre, & mer profonde,
 Et que tous animaux, qui naissent en ce monde,
 Hommes, bestes, oyseaux, de cest esprit diuin
 Prennent chacun leur vie, ou ils sont à la fin
 Pareillement reduits, & que point ils ne meurent,
 Ains eternellement immortels ils demeurent,
 Tournoyant çà & là comme les Astres font,
 Et qu'en vn autre ciel habiter ils s'en vont.*

FIN.



ACHEVE D'IMPRIMER LE VINGT-
septiesme iour d'Auril, par Pierre le Voirrier-
Imprimeur du Roy és Mathe-
matiques,

Pour Abel l'Angelier Marchant Libraire, tenant sa
boutique au premier pilier de la grand
salle du Palais.









